



L'héritage d'Hastur

**Zimmer
Bradley, Marion**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Science - Fantasy

Marion Zimmer

Bradley

LA ROMANCE DE TÉNÉBREUSE



L'héritage d'Hastur

Passé le col, les cavaliers découvrirent, au-delà de l'antique cité de Thendara, l'astroport des Terriens. Immense et tentaculaire, choquant et bizarre, il s'étendait à leurs pieds comme une

PRESSES  POCKET

MARION ZIMMER BRADLEY

LA ROMANCE DE TÉNÉBREUSE
L'Âge de Régis Hastur

L'HÉRITAGE D'HASTUR



PRESSES POCKET

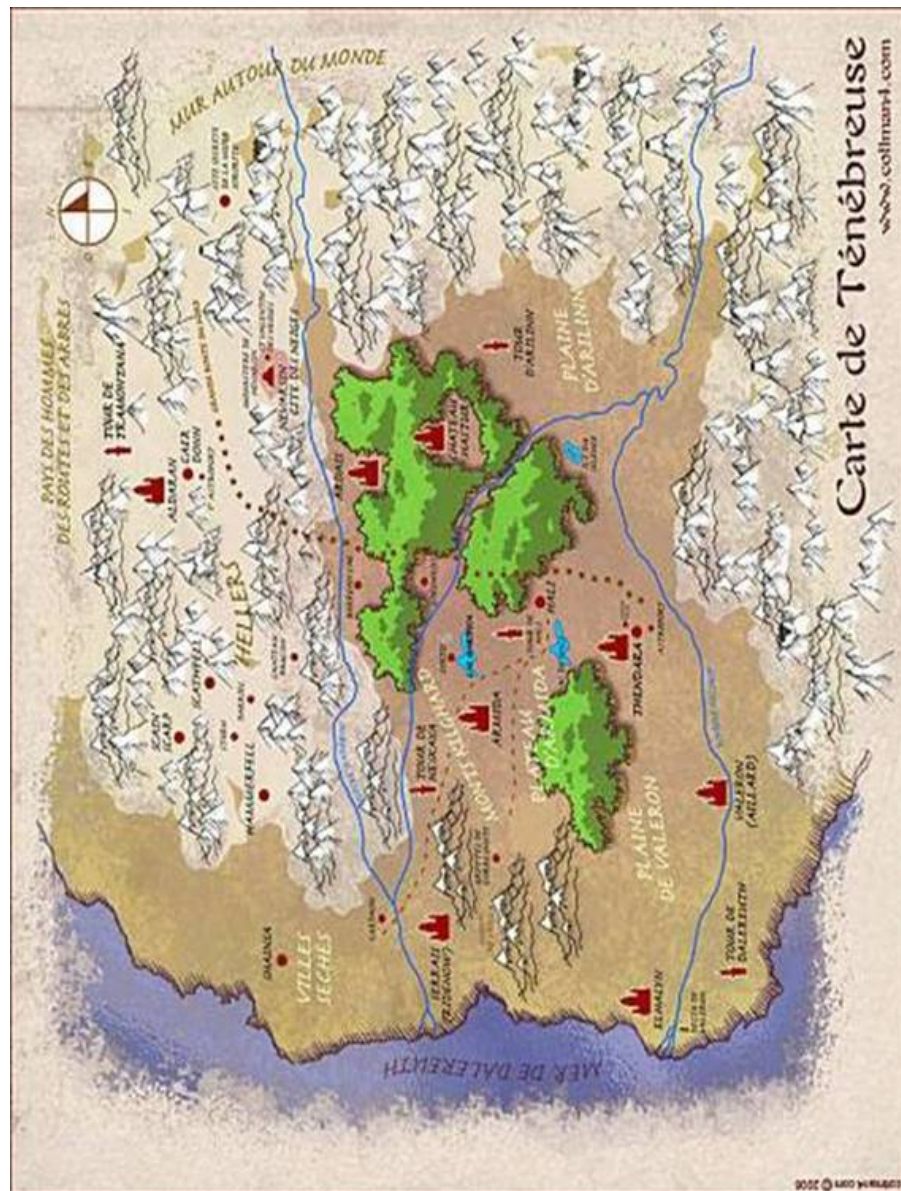
Titre original :

THE HERITAGE OF HASTUR

Daw Books, Inc.

*Traduit de l'américain
par Simone Hilling*

© 1975 by Marion Zimmer Bradley.
© Éditions Presses Pocket, 1991



CHAPITRE PREMIER

PASSÉ le col, les cavaliers découvrirent, au-delà de l'antique cité de Thendara, l'astroport des Terriens. Immense et tentaculaire, choquant et bizarre, il s'étendait à leurs pieds comme une étrange tumeur. Les bâtiments de la Cité du Commerce, entre la vieille ville et l'astroport, marquaient la cicatrice.

Régis Hastur, qui chevauchait lentement au milieu de son escorte, trouva l'astroport moins répugnant qu'on le lui avait dit à Nevarsin. Il avait le charme austère des tours d'acier et des immeubles blancs comme neige, réservés à des usages inconnus. Ce n'était pas un cancer sur la face de Ténébreuse, mais un vêtement insolite et qui n'était pas sans beauté.

La tour centrale du nouveau quartier général se dressait juste en face du Château Comyn, de l'autre côté de la vallée. Disposition malencontreuse. Le haut gratte-ciel et l'antique château semblaient se défier comme deux géants prêts au combat.

La réalité était très différente et il le savait. Depuis sa naissance, la paix régnait entre l'Empire Terrien et les Domaines. Les Hastur y avaient veillé.

Cette idée ne lui apporta aucun réconfort. Il était un piètre Hastur, mais il était le dernier. On tirerait de lui le meilleur parti, bien qu'il fût un médiocre substitut à son père, on le savait bien – et on ne le lui laissait pas oublier une minute.

Tout s'était noué quinze ans plus tôt, un mois avant sa naissance. À trente-cinq ans, Rafaël Hastur donnait toutes les marques d'un chef et homme d'Etat énergique, profondément aimé par son peuple, et respecté même des Terriens. Et il était allé mourir dans les Monts de Kilghard, tué par des armes de contrebande en provenance de l'Empire Terrien. Fauché dans la force de l'âge, il ne laissait qu'une fille de onze ans et une épouse fragile et enceinte. Alanna Elhalyn-Hastur avait très mal supporté cette perte. Elle s'était cramponnée à la vie

parce qu'elle portait le dernier des Hastur, le fils si longtemps espéré de Rafaël. Dévorée de chagrin, elle avait vécu le temps de mettre Régis au monde ; puis, presque avec soulagement, elle avait rendu le dernier soupir.

Et après la mort de son père, après le malheur de sa mère, il était là, mais il n'était pas le fils qu'ils auraient choisi. Il était assez robuste physiquement, et même beau, mais curieusement handicapé pour un Comyn. Il n'était pas télépathe. Car à quinze ans, s'il avait hérité des pouvoirs du *laran*, il en aurait manifesté les signes comme tous ceux de sa caste.

Derrière lui, il entendait ses gardes du corps parler à voix basse.

— Je vois qu'ils ont terminé leur quartier général. Quelle idée de le mettre là, à un jet de pierre du Château Comyn !

— Ils avaient commencé à le construire dans les Hellers, à Caer Donn. C'est le vieil Istvan Hastur, qui, au temps de mon grand-père, les a persuadés d'installer l'astroport à Thendara. Il devait avoir ses raisons.

— Il aurait dû le laisser là-bas, loin des honnêtes gens !

— Oh, les Terriens ne sont pas tous mauvais. Mon frère a une boutique dans la Cité du Commerce. Et d'ailleurs, voudrais-tu renvoyer les *Terranans* dans les montagnes, où les bandits et ces maudits Aldaran pourraient s'entendre avec eux derrière notre dos ?

— Damnés sauvages, dit le second. Ils n'observent même pas le Pacte là-bas. Dans les Hellers, ils se promènent tous avec leurs sales armes de lâches.

— Qu'est-ce que tu peux attendre d'autre des Aldaran ?

Ils baissèrent la voix, et Régis soupira. Il avait l'habitude. Le simple fait d'être ce qu'il était – Comyn et Hastur – leur imposait des contraintes. Ils croyaient sans doute qu'il pouvait lire leurs pensées. Comme la plupart des Comyn.

— Seigneur Régis, dit un garde, voilà un groupe de cavaliers avec des bannières qui descendent la route du nord-ouest. Ce doit être le Seigneur Alton d'Armida et son escorte. Devons-nous les attendre afin de terminer le voyage ensemble ?

Régis ne désirait pas spécialement voyager en compagnie d'autres seigneurs Comyn, mais il ne pouvait le dire sans manquer gravement à l'étiquette. À la saison du Conseil, tous les Domaines se retrouvaient à Thendara ; la coutume ancestrale voulait qu'il les traitât tous en frères et parents. Et les Alton faisaient effectivement partie de sa parenté.

Ils ralentirent pour attendre les autres cavaliers.

Encore près du sommet, il voyait, au-delà de Thendara, toutes les installations de l'astroport. Un son lointain comme une cascade éloignée fit vibrer le sol. Un minuscule jouet s'éleva au-dessus de l'astroport, lentement d'abord, puis de plus en plus vite. Le son

culmina en un cri étouffé ; le jouet rapetissa, s'éloigna, disparut.

Régis se remit à respirer. Un astronef de l'Empire, en route pour des soleils lointains... Régis avait serré les mains si fort sur les rênes que son cheval rejeta la tête en arrière et hennit de protestation. Il lui lâcha un peu la bride, avec une caresse d'excuse, les yeux toujours rivés sur le point où l'astronef avait disparu.

Libre dans les immensités incommensurables de l'espace, le vaisseau s'élançait vers des mondes dont lui, enchaîné ici-bas, ne pouvait pas même imaginer les merveilles. Sa gorge se serra. Il regretta d'être trop grand pour pleurer, mais l'héritier des Hastur ne pouvait pas faire étalage en public d'émotions si peu viriles. Il se demanda pourquoi cela l'affectait à ce point, mais il connaissait la réponse : cet astronef se rendait sur des mondes où il n'irait jamais.

Les cavaliers se rapprochaient ; Régis en reconnut plusieurs. Au côté de son porte-drapeau chevauchait Kennard, Seigneur Alton, lourd et voûté, ses cheveux roux rayés de gris. À part Danvan Hastur, Régent des Comyn, Kennard était sans doute l'homme le plus puissant des Sept Domaines. Régis le connaissait depuis toujours ; quand il était petit, il l'appelait Oncle Kennard. Derrière lui, parmi la foule des parents, serviteurs, gardes du corps et parents pauvres, il vit la bannière du Domaine Ardaïs ; le Seigneur Dyan devait être avec eux.

Un garde de Régis dit à voix basse :

— Le vieux faucon amène ses deux bâtards avec lui. Quel culot !

— Kennard peut faire n'importe quoi et le faire accepter par Hastur, murmura l'autre sans remuer les lèvres. Et le jeune Lew n'est pas un bâtard ; Kennard l'a fait légitimer pour qu'il puisse travailler à la Tour d'Arilinn.

Le garde vit Régis regarder de son côté et se raidit ; toute expression disparut de son visage, comme effacée par une éponge.

Imbécile, pensa Régis avec irritation, je ne peux pas lire dans ta tête ; je n'ai que deux oreilles normales. Mais il avait entendu une remarque insolente sur un seigneur Comyn, et le garde serait embarrassé s'il savait que Régis l'avait surprise. Comme disait l'antique proverbe : *La souris dans son trou peut regarder le chat, mais elle sera sage de n'en rien dire.*

Comme tout le monde, Régis connaissait cette vieille histoire, Chose impensable, et même honteuse, Kennard avait pris en mariage honorable une demi-Terrienne apparentée au Domaine renégat d'Aldaran. Le Conseil Comyn n'avait jamais reconnu cette union ni les fils qui en étaient issus. Pas même par considération pour Kennard.

Kennard s'approcha de Régis.

— Je vous salue, Seigneur Régis. Allez-vous au Conseil ?

Régis fut agacé par cette question – que pourrait-il faire d'autre sur cette route et en cette saison ? – avant de réaliser qu'on le traitait

en adulte. Il répondit, avec une courtoisie tout aussi officielle :

— Oui, mon cousin. Cette année, mon grand-père a requis ma présence.

— Avez-vous passé toutes ces dernières années au monastère de Nevarsin, mon cousin ?

Kennard connaissait la réponse et Régis le savait ; quand Danvan Hastur n'avait plus su comment se débarrasser de son petit-fils, il l'avait expédié à Saint-Valentin-des-Neiges. Mais on ne disait pas ces choses-là en public ; il répondit donc simplement :

— Oui, il a confié mon éducation aux *cristoforos*. J'y ai passé ces trois dernières années.

— Fichue façon de traiter l'héritier d'Hastur, dit une voix dure et pourtant musicale.

Régis leva les yeux et reconnut le Seigneur Dyan Ardaïs : un homme grand, pâle, au nez en bec d'aigle, qui venait parfois au monastère pour de courtes visites. Régis s'inclina :

— Seigneur Dyan.

Les yeux de Dyan, audacieux, presque incolores – on disait que les Ardaïs avaient du sang *chieri* – s'attardèrent sur Régis.

— Envoyer un adolescent faire son éducation là-bas, c'est de la folie, je l'avais dit à Hastur. Il faut croire qu'il était trop occupé par les affaires d'Etat, telles que régler tous les problèmes que les *Terranans* ont amenés sur notre monde. J'avais offert de vous prendre comme pupille à Ardaïs ; ma sœur Elorie n'a pas eu d'enfants, et aurait de grand cœur élevé un parent. Votre grand-père a dû penser que je ne serais pas un bon tuteur pour un garçon de votre âge.

Il eut un petit sourire sarcastique.

— Enfin, vous semblez avoir survécu à trois années passées entre les mains des *cristoforos*. Comment était-ce à Nevarsin, Régis ?

— Froid, dit Régis, laconique, espérant en rester là.

— Ah, à qui le dites-vous ! dit Dyan en riant. Moi aussi, j'ai été élevé par les frères. À l'époque, mon père avait encore sa tête – assez en tout cas pour m'éviter d'être témoin de ses excès en tous genres. J'ai passé les cinq ans de mon séjour à grelotter.

Kennard haussa un sourcil gris.

— Je ne me souviens pas qu'il y faisait si froid.

— Parce que tu avais chaud dans le pavillon des visiteurs, dit Dyan en souriant. Ils y font du feu toute l'année, et tu pouvais aussi avoir quelqu'un pour réchauffer ton lit. Mais les dortoirs des élèves sont l'endroit le plus froid de Ténébreuse. N'as-tu jamais vu ces pauvres gosses grelotter à longueur d'office ? Ont-ils fait de vous un *cristoforo*, Régis ?

Régis répondit d'un ton bref :

— Non, je sers le Seigneur de la Lumière, ainsi qu'il convient à un

fil d'Hastur.

Kennard fit un signe à deux garçons portant les couleurs d'Alton, et ils s'avancèrent.

— Seigneur Régis, dit-il d'un ton officiel, permettez-moi de vous présenter mes fils, Lewis-Kennard Montray-Alton et Marius Montray-Lanart.

Régis fut fort embarrassé. Les fils de Kennard n'étaient pas reconnus par le Conseil, mais si Régis les saluait comme ses parents et ses égaux, il leur conférait la reconnaissance d'Hastur. S'il ne les saluait pas, il faisait un affront à son cousin. Il en voulut à Kennard de lui imposer ce choix en toute connaissance de cause.

Lew Alton était un grand jeune homme robuste, de cinq ou six ans son aîné. Il dit avec un sourire ironique :

— Soyez tranquille, Seigneur Régis, j'ai été légitimé et officiellement désigné comme héritier d'Alton il y a deux ans. Vous pouvez me traiter courtoisement.

Régis se sentit rougir d'embarras. Il dit :

— C'est vrai, mon grand-père me l'a écrit ; j'avais oublié. Je vous salue, cousin. Etes-vous parti depuis longtemps ?

— Quelques jours, dit Lew. La route est tranquille, mais je crois que mon frère a trouvé la chevauchée bien longue. Il est un peu jeune pour ce voyage. Vous vous souvenez de Marius, n'est-ce pas ?

Régis réalisa avec soulagement que Marius (appelé Montray-Lanart au lieu d'Alton parce qu'il n'était pas encore reconnu comme fils légitime) n'avait que douze ans et qu'il était trop jeune pour des salutations officielles. On pouvait éluder le problème en le traitant comme un enfant.

— Tu as beaucoup grandi depuis la dernière fois que je t'ai vu, lui dit Régis. Te voilà assez grand pour monter un vrai cheval. As-tu toujours le petit poney gris que tu montais à Armida ?

Marius répondit poliment :

— Oui, mais on l'a laissé au pâturage. Il est trop vieux et infirme pour un tel voyage.

Kennard avait l'air contrarié. Que de diplomatie ! Son grand-père aurait été fier de lui, pensa Régis, même s'il n'était guère satisfait lui-même de sa duplicité. C'était ridicule pour des jeunes d'être si formalistes ! Avant d'aller au monastère, Régis avait passé plusieurs années à Armida ; Lewis et lui étaient comme des frères. Et maintenant, Lew l'appelait Seigneur Régis ! C'était idiot !

Kennard regarda le ciel.

— Faut-il continuer ? Le soleil va se coucher et il pleuvra. Ce serait ennuyeux d'avoir à s'arrêter pour plier les bannières. Votre grand-père doit être impatient de vous voir, Régis.

— Mon grand-père s'est passé de ma présence pendant trois ans et

je suis sûr qu'il peut attendre une heure de plus sans dommage. Mais il vaut mieux ne pas chevaucher dans le noir.

Selon le protocole, Régis aurait dû se tenir près de Kennard et du Seigneur Dyan, mais il resta en arrière pour terminer le voyage au côté de Lew Alton. Marius était près d'un garçon de l'âge de Régis, qui lui sembla si familier qu'il fronça les sourcils, essayant de se rappeler où il l'avait rencontré.

Pendant que les rangs se reformaient, Régis envoya son porte-étendard chevaucher en tête de la colonne avec ceux d'Alton et d'Ardais. Il le regarda brandir la bannière bleue ornée du pin d'argent des Hastur et de la devise *casta : Permanedal. Je resterai*, traduisit-il avec lassitude. Oui, je resterai ici et je serai un Hastur, que ça me plaise ou non.

Puis il retrouva sa révolte. Kennard n'était pas resté sur Ténébreuse. Il avait été éduqué sur Terra, par la volonté du Conseil. Peut-être y avait-il encore de l'espoir pour Régis.

Il se sentit curieusement seul. Les manœuvres de Kennard pour gagner à ses fils le respect qui leur était dû l'avaient à la fois irrité et touché. Si son propre père avait vécu, aurait-il tant fait pour lui ? Aurait-il manœuvré pour empêcher son fils de se sentir inférieur ?

Lew avait l'air austère, solitaire et morne. Se sentait-il humilié, mal traité, ou simplement isolé par sa différence ? Il dit :

— Venez-vous pour prendre un siège au Conseil, Seigneur Régis ?

Encore le formalisme ! Était-ce un camouflet en réponse à celui qu'il avait infligé à Marius ?

— Autrefois, Lew, tu m'appelais « cousin ». Sommes-nous trop vieux pour être amis ?

Un sourire passa sur le visage de Lew. Il était beau quand il sortait de sa réserve.

— Bien sûr que non, cousin. Mais on m'a inculqué, dans les cadets et ailleurs, que tu es Regis-Rafael, Seigneur Hastur, et moi... eh bien, je ne suis qu'héritier *nedesto* d'Alton. On m'a accepté uniquement parce que mon père n'a pas de fils proprement ténébran. C'était à toi de voir si tu voulais ou non reconnaître notre parenté.

Régis fit une grimace et haussa les épaules.

— Moi, ils m'ont accepté, mais je pourrais aussi bien être un bâtard. Je n'ai pas hérité du *laran*.

Lew eut l'air choqué.

— Mais tu... j'étais sûr...

Il s'interrompit.

— Ça ne fait rien, tu auras un siège au Conseil, mon cousin. Il n'y a pas d'autre héritier d'Hastur.

— Je ne le sais que trop, on n'arrête pas de me le répéter depuis ma naissance, dit Régis. Pourtant, depuis que Javanne a épousé

Gabriel Lanart, elle est féconde comme une chatte. Un de ses fils pourra très bien prendre ma place, un jour.

— Tu es toujours le seul descendant mâle en ligne directe. Le *laran* saute parfois une génération. Tes fils peuvent très bien en hériter.

Régis dit amèrement :

— Crois-tu que ce soit une consolation – de savoir que je n'ai aucune valeur par moi-même, mais seulement pour les fils que je peux engendrer ?

Une petite pluie fine commençait à tomber. Lew rabattit son capuchon sur sa tête, découvrant les insignes de la Garde de la Cité sur sa cape. Ainsi, il assume tous les devoirs traditionnels d'un héritier Comyn, pensa Régis. C'est peut-être un bâtard, mais il est plus utile que moi.

Lew dit tout haut, comme lisant dans sa pensée :

— Je suppose que tu vas entrer dans le corps des cadets de la Garde cette saison ? Ou les Hastur en seraient-ils exemptés ?

— Toute notre vie est tracée à la naissance, n'est-ce pas, Lew ? À dix ans, service de garde aux tours du feu. À treize ou quatorze ans, le corps des cadets. Je servirai comme officier. J'aurai un siège au Conseil le moment venu. J'épouserai une femme s'ils arrivent à en trouver une d'assez bonne famille et, surtout, douée de *laran*. J'engendrerai beaucoup de fils et de filles destinés à épouser d'autres descendants des Comyn. Oui, notre vie est toute tracée, et nous devons jouer le jeu, cheminer sur cette route, que cela nous plaise ou non.

Lew eut l'air gêné, mais ne répondit pas. Docilement, en prince rompu aux usages, Régis remonta la colonne pour entrer dans la ville à sa juste place, aux côtés de Kennard et du Seigneur Dyan. La pluie commençait à lui mouiller les cheveux, mais c'était son devoir d'être vu, d'être exposé. Un Hastur n'était pas censé s'émouvoir d'un léger désagrément tel que la pluie.

Il se força à sourire et à saluer les foules massées dans les rues. Mais le sol lui transmet une seconde fois la sourde vibration, et il entendit le bruit de cascade. Les astronefs étaient toujours là, et, plus loin, les étoiles. On avait tracé pour lui une voie bien droite, mais il chercherait à s'en échapper. Un jour.

CHAPITRE II

(Récit de Lewis-Kennard Montray-Alton)

JE n'avais pas envie d'assister au Conseil cette année-là. Pour être exact, je n'avais jamais eu envie d'assister au Conseil. Et je pèse mes mots. Je ne suis pas populaire auprès des égaux de mon père appartenant aux Sept Domaines.

À Armida, rien ne me gêne. Tous les gens de la maison savent qui je suis, et les chevaux s'en moquent. Et à Arilinn, personne ne s'inquiète de votre famille, de votre pedigree ou de votre légitimité. La seule chose qui importe dans une tour, c'est votre aptitude à manipuler une matrice et à vous intégrer aux anneaux d'énergon et aux relais. Soyez compétent et nul ne se demandera si vous êtes né entre des draps de soie ou dans un fossé bordant la route ; et si vous n'êtes pas compétent, vous n'entrerez pas.

Moi qui gérais bien Armida et qui étais plus que bon dans les relais d'Arilinn, mon père s'était mis en tête de m'imposer de force au Conseil. On peut se demander pourquoi, mais il faudrait poser la question à un autre. Personnellement, je ne connais pas la réponse.

Quelles que fussent ses raisons, il était parvenu à m'imposer au Conseil comme son héritier. Ça ne leur avait pas plu, mais ils s'étaient vu obligés de me conférer les privilèges légitimes d'un héritier Comyn et les devoirs correspondants. Ce qui signifiait qu'à quatorze ans j'étais entré dans les cadets ; et après avoir servi comme jeune officier, j'étais devenu capitaine dans la Garde de la Cité. C'était un privilège dont je me serais bien passé. Les seigneurs du Conseil avaient peut-être été forcés de m'accepter. Mais me faire accepter par les cadets de petite noblesse qui servaient dans la Garde – c'était une autre histoire !

La bâtardise, bien sûr, n'est pas une disgrâce. Beaucoup de seigneurs Comyn ont une demi-douzaine de bâtards. Si l'un d'eux se

trouve avoir le *laran* – l'espoir de toute femme qui porte un enfant d'un Comyn – rien n'est plus facile que de le légitimer et de lui donner devoirs et privilèges n'importe où dans les Domaines. Mais faire de l'un d'eux l'héritier désigné d'un Domaine, *cela* ne s'était jamais vu, et tous les bâtards de petite noblesse m'avaient fait sentir combien j'étais indigne de cette faveur.

Je ne pouvais pas m'y tromper. J'avais ce qu'ils désiraient tous, ce que tous pensaient mériter autant que moi. Mais c'était encore pire de les comprendre. Quand vous ne savez pas *pourquoi* on vous rejette, vous pouvez croire que vous ne l'avez pas mérité.

J'avais quand même veillé à ce que nul ne puisse se plaindre de moi. J'avais fait un peu tout ce qu'un héritier Comyn est censé faire dans les cadets : j'avais commandé les patrouilles de rues, organisé des tas de choses, du ravitaillement en céréales au choix des bêtes escortant les dames Comyn ; aidé le maître d'armes, et supervisé le travail du nettoyeur de dortoirs. La vie de cadet m'avait déplu, et celle d'officier ne m'avait pas plu davantage. Mais que pouvais-je faire ? C'était une montagne que je ne pouvais ni traverser ni contourner. Mon père avait besoin de moi, il désirait que je l'assiste, et je ne pouvais pas l'abandonner.

Chevauchant à côté de Régis Hastur, je me demandai s'il était resté près de moi par amitié ou pour se mettre dans les bonnes grâces de mon père. Trois ans plus tôt, j'aurais opté pour l'amitié. Mais les jeunes garçons changent beaucoup en trois ans, et Régis avait plus changé que la plupart.

Il avait passé quelques hivers à Armida, avant d'aller au monastère et avant que j'aie à Arilinn. Je n'avais jamais pensé à lui comme à un héritier d'Hastur. On disait qu'il était de santé fragile ; le vieux Hastur pensait que la vie à la campagne et la compagnie lui feraient du bien. C'est moi, pratiquement, qui étais chargé de m'occuper de lui. Je l'emmenais faire du cheval et chasser au faucon, et il venait avec moi sur le plateau quand on allait attraper les grands troupeaux de chevaux sauvages et qu'on les ramenait dans la plaine pour les dresser. Ce que je me rappelais le mieux, c'était l'adolescent trop petit pour son âge, qui me suivait partout, vêtu de mes vieux vêtements parce qu'il grandissait trop vite et que les siens devenaient rapidement trop courts ; qui jouait avec les chiots et les poulains nouveau-nés, qui se penchait solennellement pour coudre les capuchons de cuir des faucons, qui apprenait le maniement de l'épée avec mon père et s'entraînait avec moi. Pendant le terrible printemps de sa douzième année, alors que les incendies faisaient rage dans tous les Monts de Kilghard et que tous les hommes valides de dix à quatre-vingts ans avaient été réquisitionnés pour combattre le feu, nous étions partis ensemble, luttant côte à côte le jour, mangeant dans le

même bol et partageant la même couverture la nuit. Nous avions eu peur qu'Armida finisse en fumée dans l'holocauste ; certains communs avaient été dévorés par les flammes. Nous étions plus proches que des frères. Quand il était parti à Nevarsin, il m'avait terriblement manqué. Il m'était difficile de faire concorder ces souvenirs de ce quasi-frère avec ce jeune prince solennel et trop maître de lui. Dans l'intervalle, il avait peut-être appris que l'amitié d'un héritier *nedesto* de Kennard n'était pas ce qu'il fallait à un Hastur.

J'aurais pu en avoir le cœur net, bien sûr, et il ne s'en serait même pas aperçu. Mais ce n'est même pas une tentation pour un télépathe, au bout des premiers mois. On apprend à ne pas s'immiscer dans l'esprit des autres.

Pourtant je ne le sentais pas hostile ; il me demanda carrément pourquoi je ne l'avais pas appelé par son nom ; pris au dépourvu, je lui dis la vérité, sur quoi tout alla bien entre nous.

Une fois passées les portes de la ville, on est vite au château – juste le temps de se faire tremper. Je sentais que le froid et l'humidité incommodaient mon père – il souffrait de rhumatismes du plus loin que je pouvais me souvenir, mais les derniers hivers avaient été les pires – et que Marius était dégoulinant et bougon. À l'arrivée sous les murs du château, il faisait déjà nuit, et, bien que la pluie du soir tourne rarement à la neige en cette saison, elle charriait quand même quelques flocons. Je mis pied à terre et filai vivement aider mon père à démonter, mais le Seigneur Dyan m'avait devancé et lui donnait déjà le bras.

Je m'effaçai. Depuis mes premières années dans les cadets, j'avais pris l'habitude de ne pas approcher le Seigneur Dyan plus qu'il ne fallait. Et de préférence pas du tout.

Il existe une coutume dans les Gardes, concernant les cadets de première année. On nous entraîne au combat à mains nues et nous sommes censés être constamment sur le qui-vive ; aussi, pendant notre première saison, n'importe quel supérieur peut nous attaquer par surprise, s'il le peut, dans la salle de garde et à l'armurerie, et nous jeter à terre. C'est un bon entraînement. Après quelques semaines d'attaques inopinées suivies de chutes sur les dalles de pierre, on finit par avoir des yeux derrière la tête. Généralement, la lutte est amicale, et bien que le jeu soit brutal et qu'on y ramasse beaucoup de bleus, personne ne s'en offusque vraiment.

Mais tout le monde trouvait que Dyan l'aimait beaucoup trop. Il était expert à la lutte et aurait pu nous donner cette leçon de vigilance sans nous faire trop mal, mais il était incroyablement brutal et ne perdait jamais l'occasion de faire souffrir. Surtout moi. Une fois, il m'avait déboîté un coude que j'avais porté en écharpe le reste de la saison. Il disait que c'était un accident, mais je suis télépathe, et il ne

s'était même pas donné la peine de dissimuler sa joie sadique. Je n'avais pas été le seul cadet à faire cette expérience. Pendant l'entraînement, il y a des moments où on déteste tous les officiers. Mais Dyan était le seul que nous craignions vraiment.

Je le laissai avec mon père et revins près de Régis.

— Quelqu'un te cherche, lui dis-je, montrant un homme portant la livrée d'Hastur, abrité sous une porte, l'air malheureux, comme s'il attendait depuis un bon moment.

Régis se tourna vivement pour entendre son message.

— Le Régent vous fait ses compliments, Seigneur Régis. Il a été appelé d'urgence dans la cité. Il vous demande de vous mettre à votre aise ; il vous verra demain matin.

Régis remercia l'homme et se tourna vers moi avec un sourire sans joie :

— Et voilà pour l'accueil empressé de mon bien-aimé grand-père.

En effet, quel accueil, pensai-je. Personne n'aurait demandé au Régent des Comyn d'attendre sous la pluie, mais il aurait pu faire mieux qu'un message transmis par un domestique ! Je dis vivement :

— Viens chez nous, bien entendu ! Fais prévenir ton grand-père par ce serviteur, et viens te changer et dîner !

Régis hocha la tête sans un mot. Il avait les lèvres bleuies par le froid et ses cheveux trempés collaient à son front. Il rendit sa réponse au messager. J'allai m'assurer que toute l'escorte de mon père, serviteurs, gardes du corps, Gardes de la Cité, porte-étendards et parents pauvres, trouverait sa place dans les appartements réservés à notre famille.

Les choses finirent par s'organiser. Nous avions annoncé notre arrivée, pour qu'on allume les feux et qu'on prépare les chambres. Tous finirent par trouver leur chemin dans le dédale des appartements réservés aux Seigneurs Alton depuis au moins douze générations. Bientôt il n'y eut plus personne dans le grand hall que mon père, Marius, moi-même, Régis, le Seigneur Dyan, nos serviteurs personnels et une demi-douzaine d'autres. Debout devant le feu, Régis se chauffait les mains. Je me rappelai le soir où mon père lui avait appris qu'il allait nous quitter pour passer trois ans à Nevarsin. Lui et moi étions assis devant le feu dans le grand hall d'Armida, cassant des noix dont nous jetions les coquilles dans l'âtre ; quand mon père s'était tu, il s'était approché du feu et il était resté debout, comme aujourd'hui, muet et frissonnant, tournant le dos à tout le monde.

Maudit vieillard ! Ne pouvait-il pas trouver un ami ou une parente pour souhaiter la bienvenue à Régis ?

Mon père s'approcha du feu, d'une démarche boitillante. Il regarda le compagnon de Marius et dit :

— Danilo, j'ai fait porter tes affaires à la caserne des cadets.

Veux-tu que je te fasse accompagner ou pourras-tu trouver le chemin tout seul ?

— Inutile de me donner un guide, Seigneur Alton.

Danilo Syrtis s'éloigna du feu et s'inclina courtoisement. C'était un grand et beau garçon d'environ quatorze ans, au visage éveillé, vêtu de vieux vêtements que je reconnus vaguement pour avoir appartenu autrefois à mon frère ou à moi. Ça ressemblait bien à mon père : il veillait à ce que son protégé débute dans les cadets avec la tenue adéquate. Mon père lui posa la main sur l'épaule.

— Tu es sûr ? Alors, sauve-toi, mon garçon, et bonne chance.

Après une vague formule de politesse adressée à toute la compagnie, Danilo se retira. Dyan Ardaïs, qui se chauffait les mains au feu, le suivit des yeux, haussant les sourcils.

— Beau jeune homme. Encore un de tes fils *nedesto*, Kennard ?

— Dani ? Par les enfers de Zandru, je serais fier de l'avoir pour fils, mais il n'en est rien ! Sa famille a un peu de sang Comyn, mais ils sont pauvres comme des rats ; le vieux Dom Félix ne pouvait pas lui donner un bon départ dans la vie, alors, je l'ai fait entrer dans les cadets.

Régis se détourna du feu et dit :

— Danilo ! Je savais bien que je le connaissais ! Il a passé un an au monastère. Mais je n'arrivais pas à me rappeler son nom. J'aurais dû le saluer, mon oncle !

Le mot « oncle », qu'il dit en *casta*, était légèrement plus familier que « cousin » ; je savais qu'il s'adressait à mon père, mais Dyan choisit de le prendre pour lui.

— Vous le verrez dans les cadets, sans aucun doute. Et moi non plus, je ne vous ai pas salué comme il convient.

Il s'approcha et donna à Régis l'accolade traditionnelle, pressant sa joue contre la sienne et le serrant dans ses bras, à quoi le jeune homme se soumit en rougissant ; puis, lui posant les mains sur les épaules et le considérant de haut en bas, Dyan dit :

— Est-ce que votre sœur vous en veut d'être le plus beau de la famille ?

Régis eut l'air surpris et un peu gêné. Il dit, en riant nerveusement :

— Elle ne m'a jamais dit ça. Je crois que pour Javanne, je suis toujours un bébé qui devrait se promener avec son bavoir autour du cou.

— Ce qui prouve que les femmes ne comprennent rien à la beauté. C'est ce que j'ai toujours dit.

Mon père le regarda de travers et dit :

— Assez, Dyan, laisse-le tranquille.

Dyan en aurait dit davantage – il était incorrigible ; voilà qu'il

recommençait, après tous les problèmes de l'année précédente ! – mais un serviteur en livrée des Hastur entra d'un pas vif et dit :

— Seigneur Alton, un message du Régent.

Mon père ouvrit la lettre et se mit à jurer abondamment en trois langues. Il dit au messenger d'attendre et disparut dans sa chambre d'où je l'entendis appeler Andres à grands cris. Il revint bientôt, fourrant le pan d'une chemise sèche dans un pantalon sec et fronçant les sourcils avec colère.

— Qu'est-ce qu'il y a, Père ?

— Comme d'habitude, dit-il d'un air sombre. Des troubles dans la ville. Hastur convoque tous les anciens du Conseil actuellement disponibles et envoie deux patrouilles supplémentaires. À l'évidence, une crise quelconque.

Au diable le service, pensai-je. Chevaucher depuis Armida, finir sous l'averse et passer toute la nuit dehors...

— Auras-tu besoin de moi, Père ?

Il secoua la tête.

— Non, mon fils. Ne m'attends pas pour te coucher. Je ne rentrerai sans doute pas de la nuit.

Comme il sortait, Dyan dit :

— Je suppose que la même convocation m'attend dans mes appartements ; je ferais mieux d'y aller voir. Bonne nuit, jeunes gens. J'envie le sommeil qui vous attend.

Il ajouta, hochant la tête à l'adresse de Régis :

— Il en est qui n'apprécieront jamais un bon lit comme il faut. Seuls ceux qui ont dormi comme nous sur la pierre en sont capables.

Il parvint à s'incliner profondément devant Régis en m'ignorant totalement – un exploit : nous étions debout cote à côte – et sortit.

Je fis préparer une chambre pour Régis. Il semblait plus amical, moins tendu.

— Si le Régent fait appel à tous les membres du Conseil, c'est que la situation est sérieuse, et il ne s'agit pas d'un nouvel oubli de mon grand-père ; cela me réconforte un peu.

— Quand tu te seras changé, Régis, nous dînerons ici. Officiellement, je ne suis pas de service jusqu'à demain matin.

Je sortis et allai enfiler des vêtements d'intérieur, glissai mes pieds dans des bottillons doublés de fourrure, et fis une brève visite à Marius ; je le trouvai assis dans son lit, à moitié endormi. C'était une longue chevauchée pour un enfant de son âge, et je me demandai de nouveau pourquoi mon père la lui avait imposée.

Un repas chaud nous attendait devant le feu, en face des vieux sièges de pierre. Dans cette partie du château, la lumière est dispensée par les pierres lumineuses des grottes profondes qui se chargent de lumière toute la journée et la restituent la nuit sous forme de douce

luminosité. Pas assez vive pour la lecture ou la broderie, mais suffisante pour un dîner et une tranquille conversation au coin du feu. Régis revint bientôt et je fis signe au vieil intendant.

— Allez dîner ; nous nous servirons tout seuls.

Je soulevai les couvercles des plats. On nous avait préparé une volaille rôtie et un ragoût de légumes. Je le servis en disant :

— C'est sans doute le mieux qu'ils puissent nous offrir à l'improviste.

— C'est mieux que ce qu'on mangeait sur le front du feu, dit Régis.

Je souris.

— Alors, tu te souviens de ça aussi ?

— Comment pourrais-je l'oublier ? Armida était comme mon foyer. Kennard dresse toujours ses chevaux lui-même ?

— Non, il doit tenir compte de ses rhumatismes, dis-je.

Qu'allait faire mon père pendant la saison à venir ? Egoïstement, j'espérais qu'il pourrait continuer à commander la Garde. C'est un poste héréditairement réservé aux Alton, et je devais lui succéder. Ils avaient appris à me tolérer en qualité d'adjoint, avec le grade de capitaine. En devenant commandant, je devrais recommencer ces batailles pour me faire accepter.

Il fut question d'Armida, de chevaux et de faucons pendant que Régis terminait son ragoût. Il prit une pomme et s'approcha du feu, où une paire d'antiques épées, désormais réservées à la danse des épées, décoraient le manteau. Il toucha la garde de l'une d'elles et je demandai :

— As-tu oublié toute ton escrime au monastère ?

— Non. Nous n'étions pas tous destinés à être moines et le Maître des Novices nous laissait nous entraîner une heure par jour. Un maître d'armes venait nous donner des leçons.

Un peu plus tard, nous levions nos verres en discutant de l'état des routes pour venir de Nevarsin.

— Tu n'as pas fait le voyage en un jour ?

— Oh non. J'ai fait étape à Edelweiss.

C'était une propriété située sur les terres des Alton. Dix ans plus tôt, quand Javanne Hastur avait épousé Gabriel Lanart, mon père la leur avait louée.

— Ta sœur va bien, j'espère ?

— Très bien, mais elle est enceinte jusqu'aux yeux, dit Régis. Et elle a fait une drôle de chose. C'était normal qu'elle prénomme son aîné Rafaël, du nom de notre père commun. Et le deuxième, bien sûr, est le jeune Gabriel. Mais c'est devenu absurde quand elle a nommé le troisième Mikhaïl. Je crois qu'elle prie ardemment que ce soit une fille cette fois.

J'éclatai de rire. Les jeunes Lanart auraient plutôt dû porter des noms de démons que d'archanges ; et pourquoi une Hastur allait-elle chercher les prénoms de ses fils dans la mythologie des *cristoforos* ?

— D'ailleurs, ils ont assez de fils, elle et Gabriel !

— C'est vrai. Je suis sûr que mon grand-père est contrarié qu'elle ait tant de fils sans pouvoir leur donner des droits au Domaine de Hastur. Et son mari sera ici dans quelques jours pour prendre son poste dans la Garde. Il devait faire le voyage avec moi, mais Javanne est si près de son terme qu'il a été autorisé à rester avec elle jusqu'à l'accouchement.

Je hochai la tête ; naturellement, il restait avec elle. Gabriel Lanart était un petit noble du Domaine Alton, télépathe et parent éloigné. Naturellement, il se conformait à la coutume des Domaines, selon laquelle un homme partageait avec sa femme les épreuves de l'accouchement, restant en rapport télépathique avec elle jusqu'à la naissance de l'enfant. Nous pouvions nous passer de lui quelques jours. C'était un homme très bien, ce Gabriel.

— Dyan semble trouver normal que tu entres dans les cadets cette année, dis-je.

— Je ne crois pas avoir le choix. On t'a demandé ton avis, à toi ?

Bien sûr que non. Mais que l'héritier d'Hastur eût l'air de contester la coutume me mit mal à l'aise.

Assis sur le banc de pierre, Régis frottait nerveusement ses semelles de feutre sur les dalles.

— Lew, tu es partiellement terrien, et pourtant tu es Comyn. Te sens-tu plutôt Ténébran ? Ou plutôt Terrien ?

Question troublante, question inadmissible, et que je n'avais jamais osé me poser à moi-même. Je lui en voulus de la formuler, car j'y voyais comme une mise en demeure. Sur Ténébreuse, j'étais un étranger ; parmi les Terriens, j'étais une bête curieuse, un mutant, un télépathe. Je dis enfin, avec amertume :

— Je ne me suis jamais senti chez moi nulle part. Sauf peut-être à Arilinn.

Régis leva la tête, et je fus stupéfait de son air angoissé.

— Lew, quelle impression cela fait-il d'avoir le *laran* ?

Je le considérai, déconcerté. Sa question fit remonter en moi un autre souvenir. L'été de sa douzième année, à Armida. À cause de son âge, et parce qu'il n'y avait personne d'autre, c'est à moi qu'il était échu de répondre à des questions généralement réservées à un père ou un frère, de l'instruire de certaines vérités de la vie. Il avait bredouillé ses questions, avec la même agitation et la même curiosité, et il m'avait été aussi difficile de lui répondre que maintenant. Je dis enfin, pesant mes mots :

— Je ne sais pas quoi te dire. Je l'ai depuis si longtemps qu'il me

serait plus difficile d'imaginer l'impression que cela fait de ne pas l'avoir.

— Tu es donc né avec ?

— Non, non, bien sûr que non. Mais à l'âge de dix ou onze ans, j'ai commencé à sentir ce qu'éprouvaient – ou pensaient – les gens. Plus tard, mon père a découvert – et a prouvé – que j'avais le don des Alton, qui est très rare même...

Je serrai les dents et terminai avec effort :

— ... même chez des fils légitimes. Après quoi, ils ne pouvaient plus me dénier les droits d'un Comyn.

— Ce don se manifeste toujours aussi tôt ? À dix ou onze ans ?

— Tu n'as jamais été testé ? J'étais presque certain...

Je me sentais un peu dérouté. Pendant notre participation à la lutte contre les incendies, j'avais touché son esprit au moins une fois, senti qu'il avait le don de notre caste. Mais il était très jeune à l'époque. Et le don des Alton est le rapport forcé, même avec des non-télépathes.

— Une fois, dit Régis, il y a environ trois ans. La *leronis* a dit que j'avais le potentiel, mais qu'elle n'arrivait pas à l'atteindre.

Je me demandai si c'était pour ça que le Régent l'avait envoyé à Nevarsin : dans l'espoir que la discipline, le silence et l'isolement développeraient son *laran*, comme cela se produit quelquefois, ou pour dissimuler la déception que lui infligeait son héritier.

— Tu es un mécanicien des matrices patenté, n'est-ce pas, Lew ? En quoi est-ce que ça consiste ?

Là, je pouvais répondre.

— Tu sais ce qu'est une matrice : une gemme qui amplifie les résonances du cerveau et transmue le pouvoir psi en énergie. Pour manœuvrer les forces majeures, il faut plusieurs esprits liés, généralement dans un cercle de tour.

— Je sais ce qu'est une matrice, dit-il. On m'en a donné une quand on m'a testé.

Il me la montra, suspendue à son cou dans un sachet de cuir doublé de soie, comme nous le faisons tous.

— Je ne m'en suis jamais servi, et je ne l'ai plus jamais regardée. Autrefois, la cohésion des cercles était maintenue par la Gardienne. Mais il n'y a plus de Gardiennes maintenant, n'est-ce pas ?

— Pas au sens ancien, dis-je, bien qu'on appelle toujours « Gardienne » la femme qui travaille au pôle central du cercle. À l'époque de mon père, on a découvert qu'une Gardienne peut fonctionner, sauf aux niveaux très supérieurs, sans se plier au terrible entraînement légué par la coutume, au sacrifice d'elle-même, à l'isolement, à la claustration. Cleindori, sa sœur adoptive, fut la première à briser l'antique tradition, et on ne forme plus les

Gardiennes ainsi. C'est trop difficile et dangereux, et ce n'est pas juste de demander à une jeune fille de faire don de toute sa vie. Maintenant, chacun passe trois ans à Arilinn, puis retourne trois ans à l'extérieur mener une vie normale.

Je me tus, pensant aux membres de mon cercle d'Arilinn, maintenant dispersés sur toute la planète. J'avais été heureux là-bas, accepté, utile. Compétent. Un jour, j'y retournerais pour travailler dans les relais.

— Cela donne une impression de... d'intimité, poursuivis-je. On est totalement ouvert aux membres de son cercle. Tes pensées, tes sentiments les affectent, et tu es totalement vulnérable aux leurs. C'est plus que la parenté charnelle. Ce n'est pas exactement de l'amour. Ce n'est pas du désir sexuel. C'est comme... comme de vivre dépouillé de sa peau. Deux fois plus sensible à tout. Ce n'est comparable à rien d'autre.

Il m'écoutait passionnément. Je me dépêchai d'ajouter :

— Ne va pas te monter la tête. Cela peut être merveilleux, oui. Mais cela peut être l'enfer aussi. Ou les deux en même temps. On apprend à garder ses distances, juste pour survivre.

À travers la brume de ses émotions, je ne percevais qu'une fraction de ses pensées. J'essayais de les recevoir le moins possible. Il était bien trop vulnérable. Il se sentait oublié, rejeté, seul. Je ne pouvais m'empêcher de le sentir. Mais un garçon de son âge pouvait interpréter cela comme de l'indiscrétion.

— Lew, le don des Alton est la capacité de forcer les rapports télépathiques. Si je possède le *laran*, pourrais-tu le libérer, le faire fonctionner ?

Je le regardai, consterné.

— Ne sois pas idiot. Tu ne sais pas que je pourrais te tuer ainsi ?

— Sans le *laran*, ma vie ne vaut pas grand-chose.

Il était tendu comme une corde de violon. Même si j'essayais, je n'arriverais jamais à lui faire perdre ce désir terrible d'appartenir au seul monde qu'il connaissait, ce désir de n'être pas privé de son héritage.

C'était mon propre désir. Je le ressentais, me semblait-il, depuis ma naissance. Et pourtant, neuf, mois avant ma naissance, mon père avait rendu impossible mon appartenance à son monde et au mien l'affrontai la torture de savoir que, malgré mon profond amour pour mon père, je le haïssais aussi. Je le haïssais pour avoir fait de moi un bâtard, un demi-caste, un étranger qui n'était chez lui nulle part. Je serrai les poings, détournant les yeux de Régis. Il avait ce que je n'aurais jamais. Intégré dans la société, c'était un vrai Comyn, par le sang et la loi, légitime...

Et pourtant, il souffrait autant que moi. Aurais-je renoncé au

laran pour être légitime, accepté, intégré ?

— Lew, veux-tu au moins essayer ?

— Régis, si je te tuais, je serais coupable de meurtre.

Il pâlit.

— Tu as peur ? Tant mieux. C'est une idée insensée. Renonces-y, Régis. Seul un télépathe catalyste pourrait faire cela sans danger, et je ne le suis pas. À ma connaissance, il ne reste plus un seul télépathe catalyste vivant.

Régis secoua la tête, disant avec effort, la bouche sèche :

— Lew, quand j'avais douze ans, tu m'appelais *bredu*. Il n'y a personne, absolument personne d'autre à qui je puisse demander ça. Ça m'est égal si ça me tue. Il paraît...

Il déglutit avec effort et reprit :

— ... que les *bredin* ont des obligations l'un envers l'autre. Ce n'était donc qu'un vain mot, Lew ?

— Ce n'était pas un vain mot, *bredu*, murmurai-je, bouleversé par sa douleur, mais nous étions alors des enfants. Et cela n'est pas un jeu d'enfant, Régis. Il s'agit de ta vie.

— Crois-tu que je ne le sache pas ? bredouilla-t-il. Mais c'est *ma* vie. Au moins, ça peut changer ce qu'elle sera.

Sa voix se brisa.

— *Bredu*... répéta-t-il.

Puis il se tut, et je sus que c'était parce qu'il ne pouvait pas continuer à parler sans pleurer.

Cet appel me laissa sans défense. Malgré mes efforts pour garder mes distances, ce « *bredu* » étranglé, impuissant m'avait désarmé. Je savais que j'allais faire ce qu'il désirait.

— Je ne peux pas te faire ce qu'on m'a fait, lui dis-je. C'est un test spécifique du don des Alton – le rapport forcé – et seul un véritable Alton peut y survivre. Mon père l'a tenté une seule fois, et seulement pendant trente secondes, après m'avoir prévenu que cela pouvait me tuer. Si je n'avais pas hérité du don, je serais mort. Ma survie, c'était la seule façon qu'il avait trouvée de prouver au Conseil qu'ils ne pouvaient pas refuser de m'accepter.

Ma voix tremblait. Même au bout de dix ans, je n'aimais pas y repenser.

— Ton sang et ton ascendance ne sont pas en question. Tu n'as pas besoin de prendre ce risque.

— Tu as bien accepté de le prendre, toi.

Oui, j'avais accepté. Le temps perdit sa netteté, et je me retrouvai debout devant mon père, qui me touchait les tempes, revivant ce souvenir de terreur, cette brûlante agonie. J'avais accepté parce que je partageais l'angoisse de mon père, ce terrible besoin qu'il avait de savoir que j'étais son vrai fils – et cette certitude que s'il ne pouvait

pas forcer le Conseil à m'accepter pour son fils, la vie ne vaudrait plus rien. J'aurais mieux aimé mourir pendant le test que de vivre pour affronter un échec.

Le souvenir s'estompa. Je regardai Régis dans les yeux.

— Je ferai ce que je pourrai. Je peux te tester, comme je l'ai été à Arilinn. Mais ne te fais pas d'illusion. Je ne suis pas une *leronis*, seulement un technicien.

Je pris une profonde inspiration.

— Montre-moi ta matrice.

Il tripota le cordonnet autour de son cou, fit tomber la pierre dans sa paume et me la tendit. Cela m'apprit déjà ce que je voulais savoir. Les points de lumière circulant dans la petite gemme étaient pâles, inactivés. S'il la portait depuis trois ans et que son *laran* fût actif, elle se serait approximativement réglée sur ses vibrations, sans même qu'il s'en aperçoive. Le premier test était négatif.

Second test : avec une prudence infinie, je posai le bout d'un doigt sur la pierre ; il ne cilla pas. Je lui fis signe de la ranger dans son sac, dénouai les cordons du mien. Je posai ma matrice, toujours enveloppée de sa soie protectrice, dans la paume de ma main, puis je la découvris avec précaution.

— Regarde-la. Non, ne la touche pas, dis-je précipitamment. Ne touche jamais une matrice réglée ; tu pourrais me mettre en état de choc. Regarde-la, c'est tout.

Régis se pencha, et, immobile, se concentra intensément sur les minuscules rubans de lumière remuant à l'intérieur de la gemme. Au bout d'un moment, il détourna les yeux. Nouveau signe défavorable. Même un télépathe latent aurait dû avoir ses réseaux d'énergons suffisamment activés à l'intérieur de son cerveau pour manifester une réaction quelconque : malaise, nausée, euphorie sans cause. Je demandai prudemment, pour ne rien lui suggérer :

— Comment te sens-tu ?

— Je ne sais pas, dit-il avec gêne. Ça me fait mal aux yeux.

Donc, il avait au moins un *laran* latent. Mais l'éveiller serait sans doute difficile et douloureux. Peut-être qu'un télépathe catalyste y serait arrivé. Ils avaient été conçus et élevés dans ce but, à l'époque où les Comyn se livraient à des travaux complexes de modifications génétiques avec les matrices de haut niveau. Je n'en avais jamais connu. Les gènes avaient peut-être disparu.

Pourtant, en qualité de télépathe latent, il avait droit à des tests plus poussés. Je savais qu'il avait le potentiel. Je le savais déjà quand il avait douze ans.

— Est-ce que la *leronis* t'a testé avec du *kirian* ? demandai-je.

— Elle m'en a donné un peu. Quelques gouttes.

— Et que s'est-il passé ?

— Ça m'a rendu malade, dit Régis. Ça m'a donné le vertige. Avec des éclairs de couleurs dans les yeux. Elle a dit que j'étais sans doute trop jeune pour avoir beaucoup de réaction, que chez certaines personnes le *laran* se développait plus tard.

Je réfléchis à ces paroles. Le *kirian* s'utilise pour abaisser la résistance au contact télépathique ; on s'en sert pour traiter les empathes et autres techniciens psi qui, sans grands dons télépathiques naturels, doivent travailler directement avec d'autres télépathes. Il peut parfois diminuer la peur ou la résistance volontaire au contact télépathique. On s'en sert aussi, avec grande précaution, pour traiter la maladie du seuil – ce curieux bouleversement psychique qui atteint souvent les jeunes télépathes à l'adolescence.

Eh bien, Régis paraissait jeune pour son âge. Peut-être que chez lui le don se développerait tard. Mais il survenait rarement à un âge aussi avancé. J'en étais sûr. Y avait-il eu à Nevarsin un événement, un choc émotionnel ayant bloqué son *laran* ?

— Je pourrais l'essayer une fois de plus, dis-je, hésitant.

Le *kirian* activerait peut-être son don télépathique latent ; ou il me permettrait d'atteindre son esprit, sans lui faire trop mal, et de découvrir s'il bloquait volontairement son *laran*. Cela arrivait quelquefois.

Ça ne me plaisait pas de lui donner du *kirian*. Mais une petite dose ne pouvait lui causer qu'une faible nausée, ou une sensation de gueule de bois. Et j'avais l'impression très nette et désagréable que si, maintenant, je lui enlevais tout espoir, il pourrait se livrer à une action désespérée. Je n'aimais pas la façon dont il me regardait, tendu comme une corde de violon, tremblant légèrement de la tête aux pieds. Il dit, d'une voix brisée :

— J'essaierai.

Ce qui signifiait : *j'essaierais n'importe quoi*.

J'allai dans ma chambre chercher du *kirian*, me reprochant déjà cette folle expérience. Mais c'était si important pour lui. Je réfléchis à la possibilité de lui donner une dose sédatrice, qui l'abrutirait ou l'endormirait jusqu'au matin. Mais le *kirian* est trop imprévisible. La même dose endort l'un comme un nourrisson à la mamelle et transforme un autre en fou enragé, en proie au délire et aux hallucinations. Enfin j'avais promis ; je ne pouvais pas le décevoir maintenant. Jouant la sécurité, je lui donnerais la dose minimale que nous administrions aux techniciens psi étrangers à Arilinn. Si peu de *kirian* ne pouvait pas lui faire de mal.

Je comptai soigneusement quelques gouttes dans un verre de vin. Il avala, grimaça, s'assit sur un banc de pierre. Au bout d'une minute, il se couvrit les yeux. Je l'observai avec attention. Un des premiers signes de réaction était la dilatation des pupilles. Au bout de quelques

minutes, il se mit à trembler, se renversant contre le dossier du banc comme s'il avait peur de tomber. Ses mains étaient glaciales. Je lui pris légèrement les poignets. Comme tous les télépathes, je déteste toucher les gens, sauf pendant la plus proche intimité. À mon contact, il leva les yeux et murmura :

— Pourquoi es-tu furieux, Lew ?

Furieux ? Il interprétait ma peur comme de la colère ? Je dis :

— Je ne suis pas en colère. Seulement inquiet pour toi. Il ne faut pas jouer avec le *kirian*. Maintenant, je vais essayer de te contacter mentalement. Essaie de ne pas me repousser si tu peux.

Très doucement, j'essayai d'établir le contact avec son esprit. Sans me servir de la matrice : il était sous l'influence du *kirian*, et j'aurais pu sonder à une trop grande profondeur et l'abîmer. D'abord, je sentis malaise et confusion – ça, c'était la drogue, rien de plus –, puis une lassitude mortelle jointe à une tension physique extrême, venant sans doute de la longue chevauchée, et finalement, un sentiment accablant de désespoir et de solitude qui me donna envie de me retirer. Hésitant, je risquai un contact plus profond.

Et me heurtai à une défense parfaite, à un mur sans fissure. Au bout d'un moment, j'essayai un sondage plus pénétrant. Le don Alton est celui des rapports forcés, même avec des non-télépathes. Il était d'accord, et si je réussissais, il pourrait supporter la douleur. Il gémit et remua la tête comme si je lui faisais mal. Et c'était sans doute le cas. Ses émotions continuaient à tout brouiller. Oui, il avait le potentiel du *laran*. Mais il l'avait bloqué. Complètement.

J'attendis un moment, réfléchissant. Ce n'est pas rare ; certains télépathes vivent toute leur vie comme cela. Et pourquoi pas ? Comme je le lui avais dit, la télépathie n'est pas toujours une bénédiction sans mélange. Mais à l'occasion, un travail lent et patient permet de faire céder le blocage. Je me retirai jusqu'aux couches extérieures de sa conscience et demandai sans paroles : *Qu'est-ce que tu as peur de savoir, Régis ? Ne le renferme pas en toi. Essaie de te rappeler ce que tu ne pouvais pas supporter de savoir. Il y eut un temps où tu aurais pu faire cela en connaissance de cause. Essaie de te souvenir...*

Ce n'était pas la chose à faire. Il avait reçu ma pensée ; je sentis sa réaction – une coquille d'huître qui se ferme, une plante sensitive qui replie ses feuilles. Brutalement, il retira ses mains des miennes, et se couvrit les yeux.

— J'ai mal à la tête, murmura-t-il. Je suis malade, si malade...

Je dus me retirer. Il m'avait repoussé. Peut-être qu'une Gardienne très habile et qualifiée aurait pu forcer sa résistance sans le tuer. Moi, je ne pouvais pas forcer davantage. J'aurais pu abattre ses barrières, le contraindre à regarder en face ce qu'il avait si profondément refoulé, mais il risquait de craquer complètement, et rien ne garantissait qu'il

pourrait ensuite retrouver son équilibre.

Je me demandai s'il savait ce qu'il s'était infligé à lui-même. Une telle prise de conscience serait terriblement douloureuse. À l'époque, ériger cette barrière mentale avait dû lui sembler la seule façon de sauver sa raison, même si le prix à payer était l'anéantissement de tout son potentiel psi. Ma Gardienne m'avait expliqué ce processus en l'illustrant par l'exemple de l'animal pris au piège qui sectionne avec ses dents la patte piégée, préférant la mutilation à la mort. Et parfois, il y avait des couches et des couches de barricades semblables.

La barrière disparaîtrait peut-être d'elle-même un jour, libérant son potentiel. Le temps et la maturation pouvaient beaucoup. Un jour peut-être, dans la profonde intimité de l'amour, il se retrouverait libre. À moins que cette barrière fût vraiment nécessaire à sa survie et à sa raison, auquel cas elle durerait toujours, ou si elle était abattue d'une façon ou d'une autre, sa vie ne vaudrait plus la peine d'être vécue.

Un télépathe catalyste aurait probablement pu l'atteindre. Mais de nos jours, avec la consanguinité, les mariages étourdiment contractés avec des non-télépathes et la disparition des antiques moyens de stimuler ces dons, les différents pouvoirs psi des Comyn n'apparaissent plus dans toute leur force. J'étais la preuve vivante que le don des Alton pouvait parfois reparaître sous sa forme pure. Mais en général, les dons s'étaient mélangés et personne n'arrivait plus à les distinguer. Le don des Hastur, quel qu'il fût – même à Arilinn on ne me l'avait pas dit – peut aussi bien apparaître dans les Domaines d'Aillard ou d'Elhalyn. La télépathie catalyste était autrefois le don des Ardaïs. À l'évidence, Dyan ne le possédait pas ! À ma connaissance, il ne restait aucun télépathe catalyste.

Longtemps après, me sembla-t-il, Régis remua et se frotta le front ; puis il ouvrit les yeux, toujours pleins de ce désir terrible. Son organisme n'avait pas encore totalement éliminé la drogue – elle continuerait à agir pendant des heures – mais il commençait à avoir de brefs intervalles de lucidité. Sa question informulée était parfaitement claire. Je secouai la tête, à regret.

— Désolé, Régis.

J'espère ne plus jamais revoir un tel désespoir sur un si jeune visage. S'il avait eu douze ans, je l'aurais pris dans mes bras pour essayer de le reconforter. Mais il n'était plus un enfant, ni moi non plus. Son air tendu, désespéré me tint à distance.

— Régis, écoute-moi, dis-je doucement. Quelle que soit sa valeur, le *laran* est là. Tu as le potentiel, ce qui signifie, à tout le moins, que tu possèdes les gènes, et tes enfants en hériteront.

J'hésitai, ne voulant pas le blesser davantage en lui disant carrément qu'il avait lui-même érigé cette barrière. Pourquoi le faire souffrir inutilement ?

— J'ai fait de mon mieux, *bredu*, dis-je. Mais je n'ai pas pu l'atteindre, les barrières étaient trop fortes. *Bredu*, ne me regarde pas comme ça. Je ne supporte pas que tu me regardes ainsi.

Il répondit, d'une voix presque inaudible :

— Je sais. Tu as fait de ton mieux.

Était-ce bien vrai ? me dis-je, tenaillé par le doute. Son chagrin me rendait malade. J'essayai de lui reprendre les mains, me forçant à affronter sa souffrance en face, sans me dérober. Mais il me les retira, et je ne les retins pas.

— Régis, écoute-moi. Ça n'a pas d'importance. À la grande époque des Gardiennes, c'était peut-être une tragédie pour un Hastur de ne pas posséder le *laran*. Mais le monde change. Les Comyn changent. Tu te découvriras d'autres forces.

Je sentais la futilité de mes paroles alors même que je les prononçais. À quoi pouvait ressembler la vie sans le *laran* ? Cela devait faire la même impression qu'être sourd et aveugle... mais ne l'ayant jamais connu, Régis ne devait pas souffrir de sa perte.

— Régis, tu as tant d'autres choses à donner. À ta famille, aux Domaines, à notre monde. Et tes enfants l'auront...

Je repris ses mains dans les miennes, essayant de le consoler, mais il craqua.

— Par les enfers de Zandru, *arrête*, dit-il, me retirant brutalement ses mains.

Il saisit son manteau sur le banc de pierre et sortit en courant.

Je restai pétrifié sous le choc de sa violence, puis, frappé d'horreur, je m'élançai à sa poursuite. Au nom de tous les Dieux ! Drogué, malade, désespéré, il ne pouvait pas s'en aller comme ça ! Il fallait le surveiller, l'entourer, le réconforter – mais j'arrivai trop tard. Quand j'atteignis l'escalier, il avait déjà disparu dans le dédale des corridors de cette aile, et je l'avais perdu.

Je l'appelai et le cherchai pendant des heures, titubant de fatigue, car moi aussi je chevauchais depuis des jours. Finalement, je renonçai et retournai dans mes appartements. Je ne pouvais pas passer toute la nuit à errer dans le Château Comyn en hurlant son nom ! Je ne pouvais pas entrer de force chez le Régent pour demander s'il était là ! Il y avait des limites à ce que pouvait faire un bâtard de Kennard Alton ! Je soupçonnais que je les avais déjà dépassées. Je pouvais seulement espérer ardemment que le *kirian* l'endormirait ou s'éliminerait avec la fatigue, et qu'il retournerait dans les appartements des Hastur pour se reposer ou dormir.

J'attendis des heures et je vis le soleil se lever, rouge sang, au milieu des brumes flottant sur l'astroport, avant de m'endormir sur le banc de pierre devant le feu, transi et courbatu.

Mais Régis ne revint pas.

CHAPITRE III

RÉGIS enfila le couloir en courant, étourdi et confus, les petits points de lumière fulgurant devant ses yeux, ravagé de douleur. Une pensée le déchirait :

Echoué. J'ai échoué. Même Lew, formé dans une tour et avec toute son habileté, n'a rien pu faire. Il n'y a rien dans ma tête. Quand il a parlé de potentiel, c'était pour me consoler, comme un enfant.

Il chancela, repris par la nausée, et s'appuya un instant au mur avant de repartir.

Le Château Comyn était un labyrinthe, et Régis n'y était pas venu depuis des années. Bientôt, dans sa course folle pour fuir la scène de son humiliation, il fut complètement perdu. Ses sens, émoussés par le *kirian*, gardaient l'empreinte vague des culs-de-sac, recoins, arches, escaliers interminables qu'il montait et descendait en se cognant aux murs et parfois en tombant, des cours pleines de vent et de pluie aveuglante. Jusqu'à la fin de sa vie, il garda l'impression d'un vaste dédale de pierre, d'un piège où il avait erré pendant des siècles, seul, sans voir une forme humaine. Une fois, en tournant un coin, il entendit Lew crier son nom. Il se plaqua contre le mur, au fond d'une niche, et se cacha quelques milliers d'années jusqu'à ce qu'enfin la voix se tût.

Après une errance indéterminée, pleine d'hallucinations, il prit conscience qu'il n'était pas tombé dans un escalier depuis longtemps ; que les couloirs étaient longs, mais pas interminables ; et qu'ils n'étaient plus peuplés de mystérieuses couleurs rampantes et de sons silencieux. Quand il sortit enfin sur un balcon tout en haut de l'édifice, il reconnut l'endroit.

L'aube se levait sur la ville. Une fois déjà, pendant la nuit, il s'était trouvé sur un haut parapet comme celui-là, pensant que sa vie n'importait à personne, ni aux Hastur, ni à lui-même, et qu'il devrait se jeter en bas pour en finir. Cette fois, la pensée était lointaine,

cauchemardesque, comme ces rêves terribles qui vous réveillent au milieu de la nuit, sanglotant et tremblant, mais qui s'évanouissent au bout de quelques secondes.

Il poussa un profond soupir de lassitude. Et maintenant ?

Il devrait rentrer se préparer afin d'être présentable quand son grand-père le convoquerait, ce qui ne tarderait pas. Il devrait manger et dormir un peu ; le *kirian*, disait-on, consommait tant d'énergie physique et nerveuse qu'il était essentiel de prendre un supplément de nourriture et de repos. Il devrait retourner s'excuser auprès de Lew Alton, qui n'avait accepté qu'à regret la demande de Régis... Mais il en avait assez d'entendre ce qu'il devrait faire !

Il regarda la ville déployée devant lui. Thendara, la vieille ville, la Cité du Commerce, le quartier général terrien. Et les grands astronefs qui attendaient, prêts à s'envoler pour des destinations inconnues. Sa seule envie, pour l'instant, c'était d'aller à l'astroport et de regarder de près l'un de ces grands vaisseaux.

Sa résolution prit corps. Toujours en bottes d'intérieur à semelles de feutre, il n'était pas habillé pour sortir, mais dans son humeur présente, cela n'avait aucune importance. Il n'avait pas d'arme. Et alors ? Les Terriens ne portaient jamais d'armes blanches. Il descendit d'interminables escaliers, mais, maintenant qu'il avait retrouvé ses esprits, il savait qu'il pouvait continuer jusqu'au niveau du sol. Le Château Comyn n'était pas une forteresse. Construit pour les cérémonies, il avait beaucoup de portes, et il était facile de se glisser dehors sans être vu.

Il se retrouva dans la pénombre de l'aube, entre des maisons étroitement serrées le long d'une rue en pente. Il n'avait pas dormi après la longue chevauchée de la veille, mais les effets énergétiques du *kirian* ne s'étaient pas encore totalement dissipés, et il ne ressentait aucun vertige. La faim, c'était autre chose, mais il avait des pièces dans ses poches, et il était sûr de trouver bientôt un de ces endroits où mangent les ouvriers avant de se rendre à leur travail.

Cette idée l'enchantait. Il ne se rappelait pas avoir jamais été complètement seul de toute sa vie. Il y avait toujours quelqu'un pour s'occuper de lui, nounous et gouvernantes quand il était petit, serviteurs et compagnons soigneusement sélectionnés quand il avait grandi. Plus tard, les frères du monastère, même s'ils tenaient plus à frustrer ses désirs qu'à les exaucer. Ce repas serait une aventure.

Il trouva ce qu'il cherchait près de l'atelier d'un forgeron et entra. La salle était pauvrement éclairée de torches de résine, mais la nourriture sentait bon. Un instant, il eut peur d'être reconnu, mais après tout, si on remarquait son manteau bleu et argent avec l'écusson des Hastur, on penserait qu'il était un serviteur du Domaine.

Les hommes assis à la table étaient des forgerons et des

palefreniers, et ils buvaient de l'ale chaude, du lait bouilli ou du *jaco*, et mangeaient des nourritures que Régis n'avait jamais vues ni senties. Une femme vint prendre sa commande. Elle ne le regarda pas. Il commanda du porridge aux noix frit et du lait chaud aux épices. Si son grand-père le voyait, il en aurait une attaque, pensa-t-il avec satisfaction.

Il paya et mangea lentement, avec une vague nausée provenant de la drogue et qui se dissipa peu à peu. Quand il sortit, revigoré, il faisait plus clair, quoique le soleil ne fût pas encore levé. Continuant à descendre la rue, il se trouva au milieu de maisons inconnues aux formes étranges. À l'évidence, il était entré dans la Cité du Commerce. Il entendait, au loin, ce bizarre bruit de cascade qui l'avait tant excité la veille.

On lui avait appris certaines choses sur l'astroport. Ténébreuse avait une situation unique, entre les bras supérieur et inférieur de la galaxie spirale, qui en faisait une étape obligée dans la circulation interstellaire. Malgré l'isolement volontaire des Ténébrans, d'innombrables astronefs s'arrêtaient là pour changer d'itinéraire, décharger des passagers, du personnel et des marchandises en transit. Ils s'y arrêtaient aussi pour les réparations, le ravitaillement, les permissions dans la Cité du Commerce. La plupart des Terriens respectaient scrupuleusement l'accord qui les cantonnait dans leur propre cité. Il y avait eu quelques mariages mixtes, un peu de commerce, quelques importations de machines et de technologies terriennes. Ces importations étaient strictement limitées par les Ténébrans ; le Conseil examinait chaque article avant d'accorder l'autorisation d'achat. Les Terriens, disait-on, étaient très intrigués par la technologie des matrices, et avaient autrefois ourdi des complots très compliqués pour en découvrir les secrets. Il ne connaissait pas les détails, mais Kennard lui avait raconté certaines histoires.

Il sursauta, réalisant que la rue était bloquée par deux hommes très grands et robustes, en étrange uniforme de cuir noir. Ils portaient à la ceinture des armes insolites qui devaient être des désintégrateurs ou des paralyseurs. De telles armes étaient hors la loi sur Ténébreuse depuis les Ages du Chaos, et Régis n'en avait jamais vu, sauf au musée. Mais celles-ci n'étaient pas des pièces de musée. Et elles avaient l'air redoutables.

L'un des deux hommes dit :

— Tu violates le couvre-feu, fiston. Jusqu'à la fin des troubles, les femmes et les enfants ne doivent pas être seuls dehors depuis une heure avant le coucher du soleil jusqu'à une heure après son lever.

Les femmes et les enfants ! La main de Régis se porta machinalement à sa ceinture, cherchant sa dague.

— Je ne suis pas un enfant ! Dois-je vous défier en combat

singulier pour le prouver ?

— Tu es dans la Zone Terrienne. Evite-toi cette peine.

— J'exige...

— Oh zut, encore un, dit le deuxième, dégoûté. Ecoute, petit, nous n'avons pas le droit de nous battre en duel. En tout cas, pas pendant le service. Suis-nous, tu vas parler à notre officier.

Régis allait protester – demander des comptes à un Comyn pendant la saison du Conseil ? – quand il réalisa qu'on l'emmenait au quartier général et qu'il voulait justement le voir. Souriant à part lui, il s'exécuta.

Il passa les grilles d'entrée de l'astroport, regrettant la vue de la veille. Ici, les astronefs étaient invisibles derrière de hautes palissades. Les deux gardes le firent entrer dans un bâtiment où un jeune officier, en vêtements terriens ordinaires, et non pas en uniforme de cuir noir, réglait quelques violations du couvre-feu. Quand ils entrèrent, il disait :

— Cet homme ne doit pas être inquiété ; il cherchait une sage-femme et s'est trompé de chemin. Faites-le raccompagner jusqu'à la vieille ville.

Il leva les yeux sur Régis, debout entre les deux officiers.

— Encore un ? J'espérais que ce serait fini pour cette nuit. Eh bien, petit, quelle est ton histoire ?

Régis rejeta la tête en arrière avec arrogance.

— Qui êtes-vous ? De quel droit m'a-t-on amené ici ?

— Je m'appelle Dan Lawton, dit l'homme.

Il parlait la même langue que Régis, et la parlait bien. Ce n'était pas courant. Il dit :

— Je suis un adjoint du Légat, et je m'occupe actuellement des violations du couvre-feu. Que vous avez violé vous aussi, jeune homme.

L'un des deux gardes dit :

— On te l'a amené immédiatement, Dan. Il voulait se battre en duel avec nous, tu te rends compte ! Tu peux t'occuper de lui ?

— On ne se bat pas en duel dans la Zone Terrienne, dit Lawton. Vous êtes nouveau à Thendara ? Le règlement du couvre-feu est affiché partout. Si vous ne savez pas lire, faites-le lire par quelqu'un d'autre.

Régis rétorqua :

— Je ne reconnais de lois que celles des Enfants d'Hastur !

Une curieuse expression passa sur le visage de Lawton. Régis pensa un instant que le jeune Terrien riait de lui, mais son visage et sa voix restèrent neutres.

— Objectif louable, monsieur, mais qui ne s'applique pas ici. Les Hastur eux-mêmes ont tracé et reconnu les limites de la Zone

Terrienne et ont accepté de nous aider à appliquer nos lois en leur enceinte. Refusez-vous de reconnaître l'autorité du Conseil Comyn ? Qui êtes-vous pour refuser ?

Régis se redressa de toute sa taille. Il savait qu'entre les deux officiers géants il faisait pitoyablement petit.

— Je suis Regis-Rafael Félix Alar Hastur y Elhalyn, déclara-t-il fièrement.

L'étonnement de Lawton se lut dans ses yeux.

— Alors, au nom de vos propres dieux, que faisiez-vous seul en ville à cette heure ? Où est votre escorte ? Oui, vous avez bien les traits d'un Hastur, dit-il, attirant à lui un interphone et se mettant à parler d'un ton urgent en terrien standard.

Régis l'avait appris à Nevarsin.

— Les Doyens des Comyn sont-ils déjà partis ?

Il écouta un moment puis se tourna vers Régis.

— Une douzaine de vos pairs sont partis il y a une demi-heure. Veniez-vous leur porter un message ? Si oui, vous arrivez trop tard.

— Non, avoua Régis. Je suis venu de moi-même. J'avais simplement envie de voir décoller un astronef.

Dans ce bureau, ce désir sonnait bien enfantin. Lawton eut l'air sidéré.

— C'est facile. Si vous nous aviez adressé une requête officielle il y a quelques jours, nous aurions organisé une visite pour vous et vos pairs. Comme ça, au dépourvu, il n'y a rien de spectaculaire à vous montrer. Pourtant, un cargo de transport va décoller pour Vega dans quelques minutes, et je vais vous le faire voir de la plate-forme d'observation. En attendant, puis-je vous offrir du café ?

Il hésita, puis ajouta :

— Vous ne pouvez pas être le Seigneur Hastur ? C'est votre père, sans doute ?

— Mon grand-père. Mon titre est simplement Seigneur Régis.

Il accepta la boisson terrienne qu'on lui tendait, et qu'il trouva amère mais plutôt agréable. Dan Lawton le conduisit ensuite à une cabine qui s'éleva le long d'une haute colonne à une vitesse alarmante, pour les déposer sur une vaste terrasse vitrée. Au-dessous de lui, un immense cargo interstellaire se préparait au décollage ; les grues qui avaient fait le plein de ses réservoirs s'éloignaient, on enlevait les plates-formes de chargement. Tout était rapide et efficace. De nouveau, il entendit le bruit de cascade, qui devint rugissement, hurlement. Le grand vaisseau se souleva lentement, puis plus vite, et enfin disparut... en route pour les étoiles.

Régis demeura immobile, fixant le point du ciel où l'astronef s'était évanoui. Il savait qu'il avait les larmes aux yeux, mais qu'importe ? Au bout d'un moment, Lawton le ramena à l'ascenseur.

Régis y entra comme un somnambule. Sa résolution venait de se cristalliser.

Quelque part dans l'Empire, loin des Domaines où il n'y avait pas de place pour lui, il trouverait son univers. Un monde où il serait libre du terrible fardeau pesant sur les Comyn, où il pourrait être lui-même, où il ne serait plus seulement l'héritier de son Domaine, voué à une vie préordonnée du berceau à la tombe. Le Domaine ? Il l'abandonnait volontiers aux fils de Javanne ! Il fut presque enivré de ce parfum de liberté. Ce serait la fin d'une charge qu'il était né pour assumer – mais sans la capacité de la porter !

Lawton n'avait rien remarqué. Il dit :

— Je vais organiser une escorte pour vous raccompagner au Château Comyn, Seigneur Régis. Vous ne pouvez pas partir seul, n'y pensez plus. C'est impossible.

— Je suis venu seul, et je ne suis pas un enfant.

— Certainement pas, répliqua Lawton avec le plus grand sérieux, mais dans la situation actuelle, n'importe quoi peut arriver. Et s'il y avait un accident, j'en serais personnellement responsable.

Il s'était servi de l'expression *casta* impliquant que son honneur personnel serait en cause. Régis haussa les sourcils et le complimenta de sa maîtrise de la langue.

— En fait, Seigneur Régis, c'est ma langue maternelle. Ma mère ne m'en a jamais parlé une autre. C'est le terrien que j'ai appris comme une langue étrangère.

— Vous êtes ténébran ?

— Ma mère l'était, et d'origine Comyn. Elle était cousine du Seigneur Ardaïs, mais ça m'étonnerait qu'il reconnaisse cette parenté.

Régis réfléchit à cela pendant que Lawton organisait son escorte. Des parents bien plus éloignés avaient souvent leur place au Conseil Comyn. Cet officier terrien – à moitié terrien – aurait pu choisir d'être ténébran. Il avait autant droit à un siège au Conseil que Lew Alton, par exemple. Lew aurait pu choisir d'être terrien, comme Régis était sur le point de choisir son propre avenir. Le retour fut sans incident, et il le passa à se demander comment présenter la chose à son grand-père.

Dans les appartements des Hastur, un serviteur lui annonça que Danvan Hastur l'attendait. Pendant qu'il se changeait – il était impensable de se présenter devant le Régent des Comyn en vêtements d'intérieur et bottillons de feutre – il se demanda sombrement si Lew avait dit quelque chose. Il lui vint à l'idée, avec des heures de retard, que si quelque chose était arrivé, Lew aurait très bien pu en être jugé responsable. Jolie récompense pour s'être conduit en ami !

Quand il fut présentable, en tunique de cuir bleu ciel et hautes bottes, il se rendit dans la salle d'audience de son grand-père.

Il trouva Danvan Hastur d'Hastur, Régent des Sept Domaines, en grande conversation avec Kennard Alton. Quand il ouvrit la porte, Hastur haussa les sourcils et lui fit signe de s'asseoir.

— Un instant, mon garçon. Je te parlerai plus tard.

Il se retourna vers Kennard et dit d'un ton patient :

— Kennard, mon ami, mon cher parent, ce que tu demandes est tout simplement impossible. Je t'ai laissé imposer Lew...

— L'as-tu jamais regretté ? demanda Kennard avec colère. À Arilinn, on me dit qu'il est un puissant télépathe, un de leurs meilleurs. Dans la Garde, il est un officier compétent. De quel droit supposes-tu que Marius amènerait la disgrâce sur les Comyn ?

— Qui a parlé de disgrâce, mon cousin ?

Hastur était debout près de sa table de travail, robuste vieillard un peu plus petit que Kennard, avec des cheveux jadis poudrés de blanc et maintenant tout à fait gris.

— Je t'ai laissé imposer Lew, et je n'ai jamais eu de raison de le regretter. Mais ce n'est pas tout. Lew n'a pas l'air d'un Comyn, pas plus que toi, mais personne ne peut douter qu'il ne soit ténébran, et ton fils. Mais Marius ? Impossible.

Kennard pinça les lèvres.

— Mets-tu en doute la filiation d'un fils Alton reconnu ?

Debout et muet dans un coin, Régis se félicita que la colère de Kennard ne fût pas tournée contre lui.

— Absolument pas. Mais il a le sang de sa mère, le visage de sa mère, les yeux de sa mère. Mon ami, tu sais ce que les cadets doivent subir lors de leur première année dans la Garde...

— C'est mon fils et ce n'est pas un lâche. Pourquoi penses-tu qu'il serait incompetent pour occuper la place qui lui revient, la place qui est légalement la sienne...

— Légalement, non. Je ne vais pas me disputer avec toi, Ken, mais nous n'avons jamais reconnu ton mariage avec Elaine. *Légalement*, en ce qui concerne le Domaine et l'héritage, Marius n'a droit à rien. Nous avons *donné* ces droits à Lew. Il les possède maintenant, non pas de naissance, mais par décision du Conseil, parce qu'il est Alton et télépathe. Marius n'a reçu aucun droit semblable.

Il soupira.

— Comment te faire comprendre ? Je suis sûr que ce garçon est brave, loyal, honnête – qu'il a toutes les vertus que les Comyn exigent chez leurs fils. Elevé par toi, il ne peut manquer de les avoir. Qui le sait mieux que moi ? Mais Marius *a l'air d'un Terrien*. Les autres cadets le mettraient en pièces. Je sais ce que Lew a dû supporter. J'avais pitié de lui, tout en admirant son courage. Ils ont fini par l'accepter, si on veut. Ils n'auraient jamais accepté Marius. Jamais. Pourquoi lui imposer cet enfer inutile ?

Kennard serra les poings, arpentant la salle avec colère. D'une voix étranglée par la rage, il reprit :

— Tu veux dire que je peux faire entrer dans les cadets un parent éloigné ou même un de mes bâtards né d'une prostituée ou d'une idiote, plutôt que mon fils légitime !

— Kennard, si cela dépendait de moi, je lui donnerais sa chance. Mais j'ai les mains liées. Nous avons eu assez de problèmes au Conseil au sujet de la citoyenneté des individus de sang mêlé. Dyan...

— Je ne connais que trop le sentiment de Dyan. Il ne l'a pas caché.

— Dyan a beaucoup de partisans au Conseil. Et la mère de Marius n'était pas seulement à demi terrienne, mais aussi à demi Aldaran. Si tu avais fouillé tout Ténébreuse pendant une génération, tu n'aurais pas pu trouver une femme moins recevable par le Conseil comme mère de tes fils légitimes.

Kennard dit à voix basse :

— C'est ton propre père qui m'a fait envoyer sur Terra, par décision du Conseil, quand j'avais quatorze ans. Elaine avait été élevée et instruite sur Terra, mais elle se considérait comme ténébrane. Au début, je ne savais même pas qu'elle avait du sang terrien. Mais cela importait peu. Même si elle avait été entièrement terrienne...

Il s'interrompt.

— Assez. Tout cela est du passé, et elle est morte. Quant à moi, je crois que mes actes et ma réputation, mes années de commandement à la tête de la Garde et mes dix ans à Arilinn prouvent abondamment qui je suis.

Il continuait à arpenter la salle, ses pas irréguliers et son visage défait trahissant l'émotion qu'il essayait de bannir de sa voix.

— Tu n'es pas télépathe, Hastur. Il t'a été facile de faire ce que ta caste exigeait. Les Dieux savent que j'ai essayé d'aimer Caitlin. Ce n'était pas sa faute. Mais j'aimais vraiment Elaine, et elle était la mère de mes fils.

— Kennard, je suis désolé, mais je ne peux pas combattre tout le Conseil pour Marius, à moins que... a-t-il le *laran* ?

— C'est donc si important ?

— S'il avait le don des Alton, ce serait peut-être possible. Pas facile, mais possible de lui faire reconnaître quelques droits. Il y a des précédents. Avec le *laran*, même un parent éloigné peut être adopté par un Domaine. Sans lui... non, Kennard. N'insiste pas. Lew est accepté maintenant, et même respecté. N'en demande pas plus.

Baissant la tête, Kennard dit :

— Je ne voulais pas soumettre Lew au test du don des Alton. Et malgré toutes mes précautions, j'ai failli le tuer. Hastur, je ne peux pas prendre ce risque une deuxième fois. Le ferais-tu pour ton plus jeune

fil ?

— Mon fils unique est mort, soupira Hastur. Si je peux faire n'importe quoi d'autre pour ce garçon...

— La seule chose que je demande pour lui, c'est son droit, dit Kennard, et c'est justement cela que tu ne veux pas lui accorder. J'aurais dû les emmener tous les deux sur Terra. Mais tu m'avais donné l'impression qu'on avait besoin de moi ici.

— On a besoin de toi, Ken, et tu le sais aussi bien que moi, dit Hastur, avec un sourire très doux mais très peiné. Un jour peut-être, tu comprendras pourquoi je ne peux pas accéder à ton désir.

Ses yeux se portèrent sur Régis, qui commençait à s'impatisser sur son banc.

— Maintenant, Kennard, si tu veux bien m'excuser... ?

C'était un congé courtois mais sans appel. Kennard se retira, le visage sombre, sans aucune formule de politesse. Hastur semblait très fatigué. Il soupira et dit :

— Approche, Régis. Où étais-tu ? Est-ce que je n'ai pas assez de problèmes sans avoir encore à m'inquiéter pour toi qui disparais comme un enfant gâté pour aller admirer les astronefs ou autre chose ?

— La dernière fois que je t'ai créé trop de problèmes, grand-père, tu m'as envoyé au monastère. N'est-ce pas dommage que tu ne puisses pas recommencer ?

— Ne sois pas insolent, mon petit, gronda Hastur. Tu veux que je m'excuse parce que je n'étais pas là pour t'accueillir hier soir ? Eh bien, je m'excuse. Je n'avais pas le choix.

S'approchant, il prit Régis dans ses bras, et, l'une après l'autre, pressa ses joues flétries contre celles du jeune homme.

— Je ne me suis pas couché de la nuit, sinon je t'aurais préparé un meilleur accueil.

Posant les mains sur les épaules de Régis et le tenant à bout de bras, il le considéra avec lassitude.

— Tu as grandi, mon enfant. Tu ressembles beaucoup à ton père. Il aurait été fier de te voir devenu un homme.

Régis fut ému malgré lui. Le vieillard semblait si fatigué.

— Quel problème t'a fait rester debout toute la nuit, grand-père ? Hastur s'assit lourdement sur le banc.

— Comme d'habitude. Je suppose que ça arrive sur toutes les planètes où l'Empire construit un astroport, mais ici, nous manquons d'expérience. Des tas de gens originaires de tous les coins de l'Empire vont et viennent. Voyageurs, vagabonds, fonctionnaires en congé. Et la cité qui pourvoit à leurs besoins et plaisirs, avec ses bars, spectacles, tripots, maisons de... euh...

— Je suis assez grand pour savoir ce qu'est un bordel, grand-père.

— À ton âge ? Bref, les ivrognes sont querelleurs, et les Terriens en permission sont toujours armés. Par accord mutuel, aucune arme ne peut être portée dans la vieille ville, mais les limites sont floues et les gens les franchissent sans s'en apercevoir – aucun moyen d'éviter ça à moins de construire un mur à travers la ville. Il y a des bagarres, des duels, des combats au couteau et parfois des meurtres, et on ne sait pas toujours exactement si l'offense est du ressort de la Garde ou de la Police de l'Astroport. Nos codes sont si différents qu'il est difficile de trouver un compromis. Hier soir, il y a eu une rixe, et un Terrien a tué un Garde d'un coup de poignard. Pour sa défense, le Terrien a affirmé que le Garde lui avait fait des propositions indécentes. Dois-je expliquer ?

— Non, bien sûr. Veux-tu dire, sérieusement, que c'est son excuse légale pour avoir commis un meurtre ?

— Sérieusement. À l'évidence, les Terriens le prennent encore plus mal que les *cristoforos*. Il affirme que son attaque contre le Garde est justifiable. Du coup, le frère du Garde a lancé un défi de mort au Terrien. Les Terriens ne sont pas soumis à nos lois, et celui-ci a refusé de relever le défi ; en revanche, il a porté plainte contre le frère du Garde pour menace de mort. Quel gâchis ! Je n'aurais jamais pensé voir le jour où le Conseil aurait à statuer sur une rixe au couteau ! Maudits Terriens !

— Alors, comment as-tu réglé la question ?

Hastur haussa les épaules.

— Par un compromis, comme d'habitude. Le Terrien a été déporté et le frère du Garde enfermé jusqu'au départ de l'autre ; ainsi, personne n'est en paix sauf le mort. Solution insatisfaisante pour tout le monde. Mais en voilà assez. Parle-moi de toi, Régis.

— Eh bien, il va falloir parler de nouveau des Terriens, dit Régis.

Ce n'était pas le moment idéal pour aborder la question, mais son grand-père n'aurait peut-être plus une minute à lui accorder d'ici des jours.

— Grand-père, personne n'a besoin de moi ici. Tu sais que je n'ai pas le *laran*, et j'ai découvert à Nevarsin que la politique ne m'intéresse pas. J'ai donc décidé ce que je veux faire de ma vie : je veux entrer dans le Service Spatial Terrien.

Hastur en resta bouche bée.

— C'est une plaisanterie ? demanda-t-il, fronçant les sourcils. Une nouvelle blague infantile ?

— Ni l'un ni l'autre, grand-père. Je parle sérieusement, et je suis majeur.

— Mais tu ne peux pas faire une chose pareille ! D'ailleurs, ils ne t'accepteraient jamais sans mon consentement.

— J'espère bien l'obtenir, grand-père. Mais, selon la loi

ténébrane, que tu rappelais tout à l'heure à Kennard, je suis en âge de disposer légalement de moi-même. Je peux me marier, me battre en duel, reconnaître un fils, être jugé pour meurtre...

— Ce ne serait pas l'avis des Terriens. Avant le départ de Kennard, on l'avait émancipé et déclaré majeur. Mais sur Terra, on l'a envoyé à l'école et il a été forcé d'obéir à un tuteur légalement nommé jusqu'à vingt ans passés. Tu trouverais ça haïssable.

— Certainement. Mais j'ai appris une chose à Nevarsin, grand-père – et c'est qu'on peut vivre avec ce qu'on hait.

— Régis, est-ce que c'est ta façon de te venger de moi pour t'avoir envoyé à Nevarsin ? Y as-tu été si malheureux ? Que veux-tu que je te dise ? Je voulais que tu aies la meilleure éducation possible, et j'ai pensé qu'il valait mieux pour toi être bien entouré là-bas que négligé à la maison.

— Non, grand-père, dit Régis d'une voix mal assurée. C'est simplement parce que je veux partir et que je suis inutile ici.

— Tu ne parles pas les langues terriennes.

— Je comprends le terrien standard. J'ai appris à lire et à écrire à Nevarsin. Comme tu l'as dit, j'ai reçu une excellente éducation. Apprendre une nouvelle langue n'est pas un gros problème.

— Tu revendiques ta majorité, dit froidement Hastur. Alors, permets-moi de te rappeler certaines dispositions légales de notre planète. La loi stipule qu'un héritier d'un Domaine, avant d'entreprendre un voyage aussi dangereux hors planète, doit engendrer un héritier pour son Domaine. As-tu un fils, Régis ?

Régis baissa les yeux. Hastur savait bien qu'il n'en avait pas.

— Quelle importance ? Voilà des générations que le don des Hastur n'est pas apparu dans sa pleine force dans notre lignée. Quant au *laran* ordinaire, il peut aussi bien apparaître au hasard n'importe où dans les Domaines que dans la descendance mâle en ligne directe. Choisis un héritier au hasard, il ne pourra pas être moins fait que moi pour gouverner le Domaine. Je suppose que le gène du don des Hastur est un gène récessif, disparu à la suite de trop de mariages consanguins, éteint, comme celui des télépathes catalystes. Et Javanne a des fils ; n'importe lequel peut aussi bien posséder le *laran* qu'un des miens, si j'en avais. Mais je n'en ai pas, ajouta-t-il avec révolte, et je n'en aurai jamais. Ni maintenant, ni plus tard.

— D'où sors-tu ces idées ? demanda Hastur, choqué et stupéfait. Tu n'es pas un *ombredin*, par hasard ?

— Dans un monastère *cristoforo* ? Il y a peu de chances, grand-père. Non, pas même comme distraction, et encore moins comme mode de vie.

— Alors, pourquoi dis-tu une chose pareille ?

— Parce que je m'appartiens à moi-même, et pas aux Comyn,

s'écria Régis avec colère. Mieux vaut que la lignée meure avec moi plutôt que de continuer pendant des générations, parée du nom de Hastur sans en avoir le don, simple marionnette politique utilisée par les Terriens pour faire régner l'ordre !

— C'est ainsi que tu me considères, Régis ? J'ai accepté la Régence à la mort de Stefan Elhalyn parce que Derik n'avait que cinq ans, et était trop jeune pour être couronné, même en tant que marionnette. J'ai eu la malchance de gouverner pendant une période de changements, mais je crois quand même que je suis plus qu'une marionnette pour Terra.

— Je connais un peu l'histoire de l'Empire, grand-père. L'Empire finira par tout gouverner ici. Comme partout ailleurs.

— Crois-tu que je ne le sais pas ? Voilà trois règnes que je vis avec l'inévitable. Mais si je vis assez longtemps, ce sera un changement très lent, que notre peuple pourra accepter. Quant au *laran*, il s'éveille très tard chez les Hastur. Donne-lui le temps de se manifester !

— Du temps ! dit Régis avec dédain.

— Je n'ai pas le *laran* non plus, Régis. Mais même ainsi, je crois que j'ai bien servi mon peuple. Ne peux-tu te résigner à en faire autant ?

Il considéra le visage têtu de Régis et soupira.

— Eh bien, je vais conclure un marché avec toi. Je ne veux pas que tu partes avec le statut d'un enfant, soumis à l'autorité d'un tuteur nommé par la justice selon la loi terrienne. Ce serait une honte pour nous tous. Tu as atteint l'âge où un héritier Comyn doit servir dans le corps des cadets. Fais ce service dans la Garde. Il y en a pour trois saisons. Après quoi, si tu as toujours envie de partir, je trouverai un moyen de t'envoyer hors planète sans passer par toutes leurs formalités bureaucratiques. Tu détesterais ça – moi, au bout de cinquante ans, je n'y suis toujours pas habitué. Mais n'abandonne pas tes devoirs de Comyn avant de les avoir assumés. Trois ans, ce n'est pas si long après tout. Acceptes-tu le marché ?

Trois ans. Ça lui avait paru une éternité à Nevarsin. Mais avait-il le choix ? Non, à part la rébellion ouverte. Il pouvait s'enfuir, et demander l'aide des Terriens. Mais s'il était mineur selon leurs lois, ils le remettraient immédiatement à sa famille. Ce qui, effectivement, serait une honte.

— Trois saisons chez les cadets, dit-il enfin. Mais seulement si tu me donnes ta parole d'honneur que, si je veux toujours partir après, tu ne t'y opposeras pas.

— Si, au bout de trois ans, tu veux toujours partir, dit Hastur, je te promets de trouver un moyen honorable de le faire.

Régis se tut, pesant ces paroles afin d'y détecter éventuellement

les demi-vérités ou les échappatoires. Mais le vieillard le regardait dans les yeux, et la parole d'Hastur était proverbiale. Même les Terriens le savaient.

Il dit enfin :

— Marché conclu. Trois ans dans les cadets, contre ta parole.

Il ajouta avec amertume :

— Je n'ai pas le choix, n'est-ce pas ?

— Si tu voulais avoir le choix, dit Hastur, ses yeux bleus flamboyant bien que sa voix fût aussi vieille et lasse que jamais, il fallait t'arranger pour naître ailleurs, chez d'autres parents. Je n'ai pas choisi d'être le principal conseiller de Stefan Elhalyn, ni Régent pendant la minorité du Prince Derik. Rafaël – qu'il repose en paix ! – n'avait pas choisi sa vie, ni sa mort. Aucun de nous n'a jamais été libre de choisir, pas depuis ma naissance.

Sa voix trembla, et Régis réalisa que le vieillard était à la limite de l'épuisement.

Malgré lui, Régis fut ému de nouveau. Il se mordit les lèvres, sachant que s'il parlait, il craquerait, supplierait son grand-père de lui pardonner, et lui promettait une obéissance inconditionnelle. Peut-être était-ce un des derniers effets du *kirian*, mais il sut brusquement et douloureusement que si son grand-père détournait les yeux, c'était parce que le Régent des Sept Domaines ne devait pas pleurer, même devant son propre petit-fils, même en souvenir de la mort terrible et prématurée de son fils unique.

Quand enfin Hastur reprit la parole, ce fut d'une voix dure et autoritaire, en homme habitué à traiter des crises se succédant impitoyablement et sans fin.

— Le premier appel des cadets aura lieu en fin de matinée. J'ai prévenu le maître des cadets que tu serais là.

Il se leva et embrassa Régis, lui donnant ainsi son congé.

— Je te reverrai bientôt. Au moins, maintenant, nous ne sommes plus séparés par trois jours de cheval et une chaîne de montagnes.

Ainsi, il avait déjà prévenu le maître des cadets. Il était donc sûr de son fait, réalisa Régis. Il avait été manipulé, élégamment piégé pour faire exactement ce que l'on attendait d'un Hastur. Et, tombant dans le piège, il venait de promettre d'y rester encore trois années entières !

CHAPITRE IV

(Récit de Lew Alton)

LE jour inondait la chambre. J'avais dormi des heures sur le banc de pierre devant le feu, transi et ankylosé. Pieds nus et en chemise, Marius me secouait. Il dit :

— J'ai entendu quelque chose dans l'escalier. Ecoute !

Il courut à la porte ; je le suivais plus posément quand la porte s'ouvrit brusquement. Deux gardes portant mon père entrèrent dans la salle. L'un d'eux m'aperçut et dit :

— Où faut-il le mettre, Capitaine ?

— Ici, dis-je, aidant Andres à l'allonger sur son lit. Que s'est-il passé ? ajoutai-je, fixant avec épouvante son visage et son corps inconscients.

— Il est tombé dans l'escalier de pierre proche du hall de la Garde, dit l'un d'eux. Tout l'hiver j'ai demandé qu'on répare cet escalier ; votre père aurait pu se rompre le cou. Comme n'importe lequel d'entre nous.

Marius s'approcha du lit, livide et terrorisé.

— Il est mort ?

— Pas du tout, petit, dit le Garde. Je crois que le Commandant s'est cassé quelques côtes et un peu abîmé le bras et l'épaule. Mais à moins qu'il se mette à vomir du sang dans un moment, il se remettra sans problème. Je voulais que Maître Raimon l'examine en bas, mais il a voulu qu'on le transporte ici.

Partagé entre la colère et le soulagement, je me penchai sur lui. Quel moment il avait choisi pour se blesser ! Le premier jour de la saison du Conseil ! Comme si mes pensées pouvaient l'atteindre – et peut-être l'atteignaient-elles – il grogna et ouvrit les yeux. Il eut une grimace de douleur.

— Lew ?

— Je suis là, Père.

— Tu dois me remplacer pour l'appel...

— Non, Père. Il y a une douzaine d'officiers qui ont plus de droits que moi.

Son visage se durcit. Je voyais, et sentais, qu'il luttait contre une souffrance intense.

— Tu iras, imbécile ! J'ai combattu... tout le Conseil... pendant des années. Tu ne vas pas anéantir tout mon travail... parce que j'ai fait une chute stupide. Tu as le droit de me remplacer, et, par tous les diables, tu me remplaceras !

Sa souffrance me déchirait ; je la recevais de plein fouet. À travers ses élancements de douleur, je sentais ses émotions, fureur et détermination sauvage, qu'il projetait sur moi avec force.

— Tu me remplaceras !

Je ne suis pas un Alton pour rien. Je rejetai vigoureusement cette tentative de me forcer à accepter sa volonté.

— Inutile d'en venir là, Père. Je ne suis pas ta marionnette !

— Mais tu es mon fils, dit-il avec violence, et sa volonté me bouscula comme une tempête. Mon fils et mon second, et personne, *personne*, ne peut rien contre cela !

Je réalisai que je ne pouvais pas discuter plus longtemps sans risquer d'aggraver son état.

Il fallait que je le calme. Je le regardai dans les yeux et dis :

— Aucune raison de crier comme ça. Je ferai ce que tu veux, du moins pour le moment. Nous discuterons plus tard.

Ses yeux se fermèrent ; de souffrance ou d'épuisement, je ne saurais le dire. Maître Raimon, l'officier de santé de la Garde, entra et s'approcha vivement de son chevet. Je m'effaçai devant lui. Ma tête bourdonnait de colère, de fatigue et d'insomnie. Au diable ! Mon père savait parfaitement ce que je ressentais ! Et il s'en souciait comme d'une guigne !

Marius, pétrifié, regardait avec horreur Raimon couper la chemise de notre père. Je vis les grosses ecchymoses violacées avant de tirer fermement Marius à l'écart.

— Ce n'est rien, dis-je. Il ne crierait pas tant s'il était mourant. Va t'habiller et ne dérange pas tout le monde.

L'enfant sortit docilement, et je passai dans l'antichambre, me frictionnant le visage, troublé et consterné. Combien de temps avais-je dormi ? Où était Régis ? Dans l'état où il était en me quittant, il avait pu commettre un acte désespéré ! Andres sortit enfin de la chambre de mon père et dit :

— Lew, si tu te charges de l'appel, il vaudrait mieux te préparer.

Et je réalisai que je n'avais pas bougé, comme si j'avais les pieds

scellés au sol.

Mon père m'avait imposé une tâche. Pourtant, si Régis s'était enfui... De toute façon, j'aurais été de service ce matin. Maintenant, il semblait bien que j'allais commander. Et il s'en trouverait toujours pour contester. Eh bien, mon père avait le droit de choisir son remplaçant, et c'était moi qui aurais à affronter leur hostilité.

Je me tournai vers Andres.

— Fais-moi monter quelque chose à manger, dis-je, et vois si tu peux découvrir où mon père range les listes d'effectifs et la feuille d'appel. Je devrais prendre un bain et me changer. Est-ce que j'ai le temps ?

Andres me considéra avec calme.

— Garde ton sang-froid. C'est toi qui commandes, et on ne peut pas commencer sans toi. Prends le temps qu'il te faudra pour être présentable. Tu dois avoir l'apparence du commandement, même si tu ne te sens pas dans la peau du personnage.

Il avait raison, naturellement ; je le savais, tout en lui en voulant un peu du ton. Andres avait toujours raison. Il était coridom ou intendant d'Armida aussi loin que remontât mon souvenir. C'était un Terrien, autrefois membre de la Force Spatiale. Je n'ai jamais su exactement comment il avait rencontré mon père, ni pourquoi il avait quitté l'Empire. D'après les serviteurs, il était arrivé à Armida un beau jour, disant qu'il en avait assez de l'espace et de la Force Spatiale, et mon père avait dit : « Jette ton désintégréteur, jure de respecter le Pacte, et j'ai du travail pour toi à Armida pour aussi longtemps que tu voudras. » D'abord, il avait été le secrétaire particulier de mon père, puis son assistant personnel, et enfin son intendant, gouvernant toute sa maison, depuis ses chevaux et ses chiens jusqu'à ses fils et sa fille adoptive. Par moments, j'avais l'impression qu'Andres était la seule personne à m'accepter complètement pour ce que j'étais. Bâtard, demi-caste, pour lui, ça n'avait pas d'importance.

Il ajouta :

— Pour la discipline, il vaut mieux arriver en retard qu'arriver débraillé sans savoir ce qu'on a à faire. Mets de l'ordre dans ta tenue et dans tes idées, Lew. Ça ne sert à rien de se ruer tête baissée dans plusieurs directions à la fois.

J'allai prendre un bain, déjeuner à la hâte, et me vêtir de façon à soutenir l'inspection d'une centaine d'officiers et de cadets, tous prompts à la critique. Eh bien, qu'ils critiquent.

Andres trouva les listes d'effectifs et la feuille d'appel dans les affaires de mon père. Je les pris et descendis au hall de la Garde.

Le hall principal de la Garde se trouve au premier niveau du Château Comyn ; au-delà, se dressent la caserne, les écuries, l'armurerie et le terrain de parade, fermé par une grille donnant accès

à Thendara. Le reste du Château me laisse de glace, mais je n'ai jamais levé les yeux sur les grandes fenêtres à vitraux sans sentir ma gorge se serrer.

J'avais quatorze ans, et je savais déjà combien ma vie était fragmentée et précaire, quand mon père m'avait amené ici. Avant de me confier à mes pairs, ou à ceux qu'il avait choisis comme tels – et qui étaient d'un tout autre avis – il m'avait parlé de quelques Alton d'antan. Pour la première et pratiquement la dernière fois, j'avais eu l'impression d'être intégré dans cette célèbre lignée, dont les noms illuminaient l'histoire de Ténébreuse : mon grand-père Valdir, qui avait organisé les premières tours du feu, dans les Monts de Kilghard. Dom Esteban Lanart, qui, cent ans plus tôt, avait chassé les hommes-chats des Grottes de Corresanti. Rafaël Lanart-Alton, qui avait gouverné en qualité de Régent quand Stefan Hastur IX avait été couronné dans son berceau, à l'époque où les Elhalyn n'étaient pas encore rois à Thendara.

Le hall de la Garde était une immense salle voûtée, aux dalles de pierre usées par des générations de pieds. La lumière y était curieusement colorée par des vitraux installés avant que fût connu l'art de laminer le verre.

Je sortis de ma poche les listes qu'Andres m'avait données. La feuille du dessus portait les noms des cadets de première année. Le nom de Régis Hastur figurait en dernier, à l'évidence rajouté au dernier moment. Où diable était Régis ? Je parcourus la liste des cadets de deuxième année. Le nom d'Octavien Vallonde n'y figurait plus. Je ne pensais pas l'y trouver, mais cela m'aurait soulagé.

Sur la liste de l'état-major, mon père avait barré son nom en face du grade de commandant, et inscrit le mien à la place, à l'évidence de la main droite et avec beaucoup de difficulté. Je regrettais qu'il ne se soit pas épargné cette peine. Gabriel Lanart-Hastur, le mari de Javanne et mon cousin, me remplaçait comme commandant en second. C'est lui qui aurait dû être commandant en chef. Je n'étais pas un soldat, seulement un technicien des matrices, et j'avais l'intention arrêtée de retourner à Arilinn à la fin de l'intervalle de trois ans aujourd'hui imposé par la loi. Gabriel était Garde de carrière, il aimait cette vie et il était compétent. C'était aussi un Alton, avec son siège au Conseil. La plupart des Comyn pensaient que c'était lui qui aurait dû succéder à Kennard. Pourtant, nous étions amis, si on veut, et j'aurais voulu qu'il soit là aujourd'hui, au lieu d'être au chevet de sa femme qui accouchait.

À l'évidence, mon père ne voyait là aucune contradiction. Il avait été lui-même technicien à Arilinn pendant dix ans, à l'époque de l'isolement des tours, et pourtant il était ensuite rentré dans la vie et avait pris le commandement de la Garde sans états d'âme. Mes propres

conflits intérieurs étaient pour lui sans importance, et même incompréhensibles.

Le maître d'armes était toujours le vieux Domenic di Asturien, qui était déjà capitaine quand mon père était un cadet de quatorze ans. Il était maître des cadets lors de ma première année dans la Garde, et c'était presque le seul officier ayant jamais été juste à mon égard.

Maître des cadets – je me frottai les yeux et fixai la liste ; je devais avoir mal lu. Mais les mots restèrent obstinément inchangés. Maître des cadets : *Dyan-Gabriel, Seigneur Ardaïs*.

Je grognai tout haut. Ce devait être une des plaisanteries perverses de mon père. Ce n'est pas un imbécile, et seul un imbécile aurait confié un groupe d'adolescents aux soins d'un homme tel que Dyan. Pas après le scandale de l'année précédente, que nous étions parvenus à cacher au Seigneur Hastur, et je croyais que même Dyan savait qu'il était allé trop loin.

Entendons-nous bien : Je n'aime pas Dyan et il ne m'aime pas, mais c'est un bon soldat, très brave, et sans doute l'officier le plus compétent de la Garde. Quant à sa vie personnelle, personne n'ose commenter les distractions privées d'un seigneur Comyn.

J'avais appris, voilà bien longtemps, à ne pas écouter les commérages. Ma propre naissance avait été un objet de scandale pendant des années. Mais dans l'affaire Dyan, il ne s'agissait pas seulement de commérages. Personnellement, je pensais que mon père avait manqué de jugement en renvoyant le jeune Vallonde dans ses foyers sans enquête. Certes Octavien était perturbé et instable, il ne se serait jamais intégré dans la Garde, et nous avions commis une erreur en l'acceptant dans les cadets. Mais mon père avait dit que plus vite on étouffait l'affaire, plus vite elle serait oubliée. Pourtant, naturellement, la rumeur n'était jamais morte et ne mourrait sans doute jamais.

La salle commençait à s'emplir d'hommes en uniforme. Dyan vint prendre place sous le dais où se réunissaient les officiers, et me décocha un regard hostile. Il s'attendait à remplacer mon père, sans aucun doute. Et cela aurait mieux valu que de le nommer maître des cadets.

Par tous les diables, je ne pouvais pas l'accepter. Même si c'était le choix de mon père.

La vie privée de Dyan ne regardait que lui, et je me moquais qu'il aime les hommes, les femmes ou les chèvres. Il aurait pu avoir autant de concubines qu'un Séchéen, et cela n'aurait fait ni chaud ni froid à personne. Mais d'autres scandales dans les Gardes ? Non, pas question ! Cela touchait à l'honneur de la Garde et des Alton qui la commandaient.

Mon père m'avait mis à sa tête. Et cela serait ma première

décision de commandant.

Je fis signe que l'assemblée allait commencer. Un ou deux retardataires prirent vivement leur place. Les vétérans se placèrent selon leur grade. Les cadets, comme on le leur avait prescrit, restèrent dans un coin.

Régis n'était pas là. Je regrettais amèrement d'être immobilisé ici, mais je n'y pouvais rien.

Je parcourus les rangs des yeux, et vis les regards qui me détaillaient. Je barricadai aussi bien que possible ma sensibilité télépathique – ce n'était pas facile dans cette foule – mais je sentais tout : surprise, curiosité, dégoût, contrariété. En résumé : *Où diable est le Commandant ?* Ou, pire : *Que fait le bâtard du vieux Kennard avec le bâton de commandement ?*

Finalement, j'obtins leur attention et leur annonçai l'accident de Kennard. Il y eut des mouvements divers, murmures, grommellements et commentaires, qu'il aurait été malavisé d'entendre. Je les laissai se calmer, puis je demandai le silence et commençai la cérémonie traditionnelle de l'appel du premier jour.

Un par un, je lus les noms de tous les Gardes. Chacun s'avancait, prononçait un bref serment d'allégeance aux Comyn et m'informait – sérieuse obligation trois siècles plus tôt, pure formalité actuellement – du nombre d'hommes armés, entraînés et équipés selon la coutume qu'il pouvait fournir en cas de guerre. C'était une cérémonie très longue, qui fut troublée en son milieu par l'entrée de Régis Hastur, escorté d'une douzaine de serviteurs en livrée. L'un d'eux me remit un message d'Hastur lui-même, avec quelque excuse ou explication de son retard.

Je réalisai que je bouillais de colère. J'avais imaginé Régis désespéré, suicidaire, prostré, souffrant de quelque séquelle imprévue du *kirian*, et même mort – et il entraît comme si de rien n'était, troublant la cérémonie et la discipline. Je lui dis sèchement :

— Prenez votre place, cadet.

Puis je congédiai les serviteurs.

Il n'aurait pas pu être plus différent du garçon assis la veille devant mon feu, mangeant son ragoût en me confiant son amertume. Il était en grande tenue de Comyn, avec décorations, hautes bottes et tunique de cuir bleu ciel de coupe élaborée. La tête haute, il gagna avec raideur sa place parmi les cadets. Je sentais en lui peur et timidité, mais les autres mettraient cette attitude sur le compte de l'arrogance et il en souffrirait. Derrière sa façade, il semblait fatigué, presque malade. Que s'était-il passé la nuit précédente ? Au diable, me dis-je, pourquoi m'inquiéter du sort de l'héritier des Hastur ? Il ne s'était pas inquiété de moi, ni même du fait qu'on m'aurait rendu responsable s'il lui était arrivé malheur.

Je terminai la cérémonie des serments. Dyan se pencha vers moi et dit :

— La nuit dernière, j'étais dans la cité avec le Conseil. Hastur m'a demandé d'expliquer la situation aux Gardes ; ai-je votre permission pour parler, Capitaine Montray-Lanart ?

Dyan ne m'a jamais donné mon titre correct, dans la Garde ou au-dehors. Je me dis sombrement que je m'en passerais. Je fis un signe d'assentiment, et il s'avança au centre du dais. Pas plus que moi, il n'a l'air du seigneur typique : il a les cheveux noirs, et non du roux traditionnel des Comyn ; il est grand et mince, avec les mains à six doigts, qui apparaissent parfois dans les clans Ardaïs et Aillard. On dit qu'il y a du sang non humain dans la lignée des Ardaïs. Et cela se voit chez Dyan.

— Gardes de la Cité de Thendara, lança-t-il, votre Commandant, le Seigneur Alton, m'a demandé de vous résumer la situation.

Son air méprisant disait plus clairement que des paroles que je pouvais faire joujou à commander, mais que lui seul pouvait expliquer ce qui se passait.

Pour autant que j'aie compris les paroles de Dyan, il semblait régner une grande tension dans la cité, principalement entre la Force Spatiale Terrienne et la Garde de la Cité. Il demanda à tous les Gardes d'éviter les incidents et de respecter le couvre-feu, de ne pas oublier que la Cité du Commerce avait été cédée à l'Empire par traité. Il nous rappela que c'était notre devoir de punir les contrevenants ténébrans, et que nous devons remettre les contrevenants terriens aux autorités de l'Empire. C'était assez normal. Deux polices opérant dans la même ville devaient arriver à des compromis pour vivre en bonne intelligence.

Il fallait reconnaître que Dyan était bon orateur. Toutefois, il parvint à donner l'impression que les Terriens, n'honorant ni le Pacte ni les codes de l'honneur, nous étaiement tellement inférieurs que nous devions nous sentir responsables pour eux ; que, sans céder à un mépris justifié, nous rendrions au Seigneur Hastur un service personnel en faisant régner l'ordre, même contre notre jugement. Je doutais que ce petit discours réduisît les frictions entre les Terriens et les Gardes.

Je me demandai si nos correspondants dans la Cité du Commerce, le Légat et ses adjoints, rappelaient le règlement à la Force Spatiale ce matin. J'en doutais.

Dyan revint à sa place, et je fis avancer les cadets. Je fis d'abord l'appel des douze cadets de troisième année et des onze de deuxième année, me demandant si le Conseil allait remplir la place vide d'Octavien Vallonde. Puis je passai aux cadets de première année, que je fis placer au centre de la salle. J'évitai tous les clichés sur la fierté

d'appartenir à un corps si ancien où j'avais le plaisir de les accueillir. Je ne suis pas aussi bon orateur que Dyan et je n'avais pas envie de me mesurer à lui. Mon père leur ferait ce discours quand il serait rétabli, ou le maître des cadets, qui que ce fût. Mais pas Dyan. Il faudrait plutôt me passer sur le corps.

Je m'en tins aux informations de base. Après l'assemblée d'aujourd'hui, ils seraient passés en revue tous les matins après le petit déjeuner. Les cadets vivraient à l'écart dans leur propre caserne et suivraient une formation de base intensive jusqu'à ce qu'ils connaissent assez le métier de soldat pour jouer leur rôle dans les différentes unités. Les Gardes du Château se relayaient jour et nuit, et ils en feraient partie à tour de rôle, conscients d'exercer non la simple fonction de sentinelles, mais le privilège de veiller sur les Fils d'Hastur, dont les nobles s'enorgueillissaient depuis la nuit des temps.

La formalité finale – je fus content d'y arriver, car il faisait chaud dans la salle surpeuplée, et les cadets commençaient à donner des signes d'agitation – était l'appel officiel des cadets de première année. Le dernier nom que j'appelai fut Regis-Rafael, cadet Hastur.

Suivit un silence embarrassé. Puis, au bout de la rangée, il y eut un remous et un murmure clairement audible :

— C'est *toi*, idiot ! prononcé par Danilo et assorti d'un coup de coude dans les côtes.

La voix confuse de Régis résonna :

— Oh...

Nouveau silence.

— Présent.

Maudit Régis. Il y avait toujours un cadet – et pas toujours de première année – pour oublier de répondre à l'appel. Et dans ce cas, on suivait une procédure qui remontait à la nuit des temps. À la façon dont s'agitaient les autres Gardes, ils attendaient l'application du rituel.

Livré à moi-même, j'aurais dit simplement : « La prochaine fois, répondez à l'appel de votre nom, cadet », et je lui aurais dit un mot à part après la cérémonie. Mais si j'essayais de les priver de leur plaisir, ils le feraient payer à Régis. Il avait déjà attiré l'attention en arrivant en retard, et vêtu comme un prince. Autant en finir.

— Cadet Hastur, soupirai-je, supposons que vous fassiez un pas en avant pour que tout le monde vous voie bien. De sorte que s'il vous arrive d'oublier votre nom, nous puissions vous le rappeler.

Régis avança d'un pas, le regard fixe.

— Mon nom, vous le connaissez.

Chœur de huées. Par les enfers de Zandru, fallait-il qu'il aggrave les choses ? Je repris la parole d'une voix froide :

— C'est mon rôle de le savoir, cadet, et le vôtre de répondre à

toute question posée par un officier. Quel est votre nom, cadet ?

Furieux, il bredouilla d'un trait :

— Regis-Rafael Félix Alar Hastur-Elhalyn !

— Eh bien, Regis-Rafael Ceci-et-Cela, votre nom dans la Garde est *cadet Hastur*, et je vous conseille d'apprendre par cœur et votre nom et la réponse correcte à faire à l'appel, si vous ne voulez pas qu'on s'adresse à vous en disant : « C'est toi, idiot ! ».

Danilo pouffa ; je le foudroyai et il se calma.

— Cadet Hastur, personne ici ne vous appellera Seigneur Régis. Quel âge avez-vous, cadet Hastur ?

— Quinze ans, dit Régis.

Je jurai de nouveau intérieurement. S'il avait répondu correctement cette fois – mais comment l'aurait-il pu ? personne ne l'avait prévenu – j'aurais pu le laisser tranquille. Maintenant, il fallait que j'aie jusqu'au bout. Les visages hilares m'agacèrent. Mais il fallait respecter la tradition.

— Quinze ans *quoi*, cadet ?

— Quinze ans, c'est tout, dit Régis, mordant à l'hameçon.

Je soupirai. Enfin, les autres cadets avaient le droit de s'amuser un peu. Je dis avec lassitude :

— Supposons, cadets, que vous disiez au cadet Hastur quel âge il a ?

— Quinze ans, *Commandant*, répondirent-ils en chœur de toute la force de leurs poumons.

La tempête de rires attendue éclata enfin. Je fis signe à Régis de retourner à sa place. Il me lança un regard meurtrier. Je le comprenais. Pendant des jours, exactement jusqu'à ce qu'un autre cadet fasse quelque chose de particulièrement stupide, il serait la risée de la caserne.

Je le savais. Je me rappelai le jour, des années plus tôt, où le malheureux cadet s'appelait Lewis-Kennard, cadet Montray, et j'avais une meilleure excuse que lui pour ne pas répondre – ne m'étant jamais entendu appeler par ce nom. Et je ne l'ai jamais plus entendu depuis, parce que mon père avait demandé qu'on m'autorise à porter le nom de Montray-Alton. Comme d'habitude, il était arrivé à ses fins. C'était l'époque où l'on discutait encore de ma légitimité. Mais il avait représenté qu'il était malséant pour un cadet de porter un nom terrien dans la Garde, bien qu'un bâtard porte légalement le nom de sa mère.

Finalement, la cérémonie se termina. Je devais remettre les cadets aux mains du maître des cadets. Mais, par tous les diables, je ne pouvais pas. Je n'avais pas demandé à commander la Garde, mais il avait insisté, et maintenant, pour le meilleur et pour le pire, tous les Gardes, du plus jeune cadet au plus vieux troupier, étaient confiés à ma charge. Je devais faire de mon mieux dans leur intérêt, ce qui

n'incluait pas Dyan Ardaïs en maître des cadets.

Je fis signe au vieux Domenic di Asturien. C'était un officier d'expérience, en qui on pouvait avoir toute confiance, exactement le genre d'homme à s'occuper des jeunes. Il s'était retiré du service actif des années plus tôt – il avait sans doute largement dépassé les quatre-vingts ans – mais personne ne pouvait se plaindre de lui. Sa famille était si ancienne que les Comyn eux-mêmes étaient des nobles de fraîche date à ses yeux.

— Maître Domenic, le Commandant a eu un accident ce matin et il ne m'a pas encore informé de son choix pour le maître des cadets.

Je froissai la liste des officiers pour empêcher le vieillard d'y lire le nom de Dyan et de découvrir mon mensonge.

— Je vous demande respectueusement de vous charger d'eux jusqu'à ce qu'il fasse connaître sa décision.

Comme je retournais à ma place, Dyan se leva brusquement.

— Maudit jeune chiot, Kennard ne t'a donc pas dit...

Il vit qu'on nous regardait curieusement, et il baissa la voix.

— Pourquoi ne m'as-tu pas parlé en particulier ?

Il le savait, que diable ! Et je me rappelai qu'il avait la réputation d'être un puissant télépathe, bien qu'il ait été refusé dans les tours pour des raisons inconnues ; il savait donc que je savais. Je lui fermai mon esprit. C'était un manquement grave à la courtoisie et à l'éthique Comyn que Dyan venait de commettre en lisant dans mon esprit. Je dis d'un ton glacial, essayant de rester poli :

— Quand j'aurai consulté le Commandant, Capitaine Ardaïs, je vous ferai connaître ses désirs.

— Au diable, le Commandant a déjà fait connaître ses désirs, et tu le sais, dit Dyan, les lèvres dures et pincées.

Il était encore temps. Je pouvais faire semblant de découvrir son nom sur la liste. Mais m'humilier devant ce dégoûtant giton des Hellers ? Je me détournai en disant à di Asturien :

— Quand vous voudrez, Maître, vous pourrez renvoyer les cadets.

— Insolent bâtard ! J'aurai ta peau pour ça !

— Bâtard, peut-être, dis-je à mi-voix, mais je considère qu'il n'est pas édifiant pour les cadets de voir deux officiers se quereller sous leurs yeux, Capitaine Ardaïs !

Il avala la pilule. Il était assez bon soldat pour savoir que c'était vrai. Il ne m'aimait pas, mais il était l'ami de mon père et il tolérait tout ce qui touchait à un ami, pourvu que cela restât à sa place. Maintenant, j'étais largement sorti de la conception plutôt étroite qu'il se faisait de ma place, et il ne me le pardonnerait jamais.

Eh bien, je pouvais vivre sans son approbation.

Mais il valait mieux ne pas perdre de temps avant d'en parler à mon père. Parce que Dyan n'en perdrait pas.

Je le trouvai éveillé et agité, couvert de bandages, sa jambe estropiée allongée devant lui. Il était hagard et congestionné, et je regrettai d'être obligé de le troubler.

— L'appel s'est bien passé ?

— Assez bien. Danilo t'a fait honneur, dis-je, sachant que ça l'intéresserait.

— Régis a été ajouté au dernier moment. Il était là ?

J'acquiesçai de la tête, et mon père demanda :

— Dyan est-il venu pour prendre en charge les cadets ? Il n'avait pas dormi de la nuit, mais il avait promis d'être là.

Je le regardai, indigné, éclatant finalement :

— Père ! Tu ne peux pas parler sérieusement ! Je croyais que c'était une blague ! Dyan, maître des cadets ?

— Je ne plaisante jamais avec la Garde, dit mon père, le visage dur. Et pourquoi pas Dyan ?

J'hésitai, puis je dis :

— Faut-il te le dire en clair ? As-tu oublié l'histoire du jeune Vallonde l'année dernière ?

— De l'hystérie, dit mon père en haussant les épaules. Tu as trop pris ça au sérieux. Mis au pied du mur, Octavien a refusé d'être interrogé télépathiquement.

— Ça prouve seulement qu'il avait peur de toi, m'écriai-je, rien de plus ! J'ai connu des adultes, des vétérans blanchis sous les armes, s'effondrer, accepter n'importe quelle punition plutôt qu'affronter cette épreuve ! Combien d'adultes peuvent supporter un interrogatoire télépathique fait par un Alton ? Et Octavien n'avait que quinze ans !

— Tu es à côté de la question, Lew. Le fait est que, puisqu'il n'a pas étayé son accusation, je ne suis pas obligé, officiellement, d'en tenir compte.

— As-tu quand même remarqué que Dyan ne l'a jamais niée ? Il n'avait pas le courage d'affronter un Alton en mentant, n'est-ce pas ?

Kennard soupira et se redressa dans son lit. Je dis :

— Laisse-moi t'aider.

Mais il m'écarta de la main.

— Assieds-toi, Lew. Ne reste pas debout comme la statue d'un dieu vengeur ! Qu'est-ce qui te fait penser qu'il s'abaisserait à mentir, ou que j'aie aucun droit de lui demander des détails sur sa vie privée ? Ta vie à toi est-elle pure et parfaite ?

— Père, quoi que j'aie fait pour m'amuser avant d'être un adulte, je n'ai jamais abusé de l'autorité...

Il dit froidement :

— Il semble que tu en aies abusé quand tu as ignoré mes ordres écrits.

Sa voix se durcit.

— Je t'ai dit de t'asseoir ! Lew, je ne te dois pas d'explications, mais tu as l'air tellement bouleversé que je vais parler clairement. Le monde n'est pas fait comme toi ou moi le voudrions. Dyan n'est peut-être pas le maître des cadets idéal, mais il a demandé ce poste et je ne le lui refuserai pas.

— Pourquoi ? dis-je, plus indigné que jamais. Juste parce que c'est le Seigneur Ardaïs, il doit avoir toute latitude pour se livrer à la débauche et à la corruption ? Je me moque de ce qu'il fait, mais doit-il avoir toute licence pour le faire dans la Garde ? Pourquoi ?

— Lew, écoute-moi. C'est facile d'attribuer des qualificatifs injurieux à un homme qui est loin d'être parfait. Il y en avait aussi un pour toi, l'aurais-tu oublié ? C'est pour toi que je l'ai supporté pendant quinze ans. Nous avons besoin du Seigneur Ardaïs au Conseil, parce que c'est un homme fort et un puissant allié des Hastur. Tes-tu tellement retiré du monde à Arilinn que tu en aies oublié la situation politique ?

Je grimaçai, mais il poursuivit, d'un ton plus patient :

— Une faction du Conseil aimerait nous plonger dans une guerre avec les Terriens. C'est tellement impensable que je n'ai pas besoin de m'en inquiéter, sauf si cette petite faction gagne des partisans. Une autre faction désire que nous nous unissions totalement aux Terriens, abandonnant notre culture et nos traditions, abandonnant le Pacte, pour devenir une colonie de l'Empire. Cette faction est plus importante et beaucoup plus dangereuse pour les Comyn. Pour moi, je trouve que la solution d'Hastur : changement progressif, compromis, et par-dessus tout, *durée*, est la seule raisonnable. Dyan est l'un des rares à accepter de soutenir Hastur de toute sa puissance. Pourquoi ne pas lui accorder en retour un poste qu'il désire ?

— Alors nous sommes immoraux et corrompus, m'écriai-je, furieux. Pour obtenir son soutien à tes vues politiques, tu confierais des adolescents à un homme comme Dyan ?

La rage de mon père flamba. C'était la première fois qu'il la tournait contre moi.

— Crois-tu honnêtement que je fais cela par ambition personnelle ? Je te le demande, qu'est-ce qui est le plus important – l'éthique personnelle du maître des cadets, ou l'avenir de Ténébreuse et la survivance des Comyn ? Non, par tous les diables, assieds-toi et écoute-moi ! Alors que nous avons tant besoin du soutien de Dyan au Conseil, crois-tu que je vais aller critiquer sa vie privée ?

Je rétorquai, tout aussi écumant :

— S'il s'agissait de sa vie privée, je m'en soucierais comme d'une guigne ! Mais s'il y a un autre scandale dans la Garde, crois-tu que les Comyn n'en souffriront pas ? Je n'ai pas demandé à commander la Garde. Je t'ai dit que je n'y tenais pas. Mais tu as dédaigné mon refus,

et maintenant tu dédaignes la voix du bon sens ! Eh bien, je ne veux pas de Dyan comme maître des cadets ! Pas si c'est moi qui commande !

— Oh si, tu l'auras, dit mon père avec une fureur contenue. Crois-tu que je te laisserai me défier ?

— Alors, tant pis, Père, trouve quelqu'un d'autre ! Offre le commandement de la Garde à Dyan – est-ce que ça ne satisferait pas son ambition, ça ?

— Ça ne me satisferait pas, moi, dit-il durement. J'ai travaillé des années pour t'offrir ce poste. Si tu crois que je vais te laisser détruire le Domaine d'Alton au nom de tes scrupules, tu te trompes. Je suis toujours le Seigneur du Domaine, et tu es tenu par serment à exécuter mes ordres sans discuter ! Le poste de maître des cadets est assez puissant pour satisfaire Dyan, mais je ne mettrai pas en danger le droit des Alton à commander la Garde. Et je le fais pour toi, Lew.

— Tu ferais mieux de t'éviter cette peine ! Je n'en veux pas !

— Tu n'es pas en situation de savoir ce que tu veux. Maintenant, fais ce que je te dis : va trouver Dyan pour lui annoncer sa nomination de maître des cadets ou...

Il remua pour se lever, ignorant la douleur.

— ... ou je me lèverai pour aller la lui annoncer moi-même.

Je pouvais supporter sa colère ; sa souffrance, c'était autre chose. J'hésitai entre la rage et un mortel pressentiment.

— Père, je ne t'ai jamais désobéi. Mais je te supplie, je te *supplie* de reconsidérer ta décision. Tu sais qu'il n'en sortira rien de bon.

Il reprit sa douceur habituelle.

— Lew, tu es encore très jeune. Un jour, tu apprendras que nous sommes tous obligés d'accepter des compromis, et qu'il faut le faire de bonne grâce. Il faut faire de son mieux dans une situation donnée.

Il me tendit la main.

— Tu es mon principal soutien, Lew. J'ai besoin de t'avoir à mon côté.

Je serrai sa main dans les miennes ; elle était enflée et fiévreuse. Comment pouvais-je ajouter à ses problèmes ? Il avait confiance en moi. Quel droit avais-je de trouver mon jugement supérieur au sien ? C'était mon père, mon commandant, mon seigneur. Mon seul devoir était de lui obéir.

Dès que je l'eus quitté, la rage me reprit. Qui aurait cru que mon père pouvait compromettre l'honneur de la Garde ? Et comme il m'avait rapidement manœuvré, en maître marionnettiste qui tire les ficelles de l'amour, du loyalisme, de l'ambition, et de mon propre besoin d'être accepté !

Je n'oublierai sans doute jamais mon entrevue avec Dyan Ardaïs. Oh, il fut assez civil. Il me complimenta même sur ma prudence. Je

me barricadai mentalement et fus d'une politesse scrupuleuse. Mais il savait, j'en suis sûr, que j'avais la même impression que le fermier qui laisse entrer le loup dans la bergerie.

Je n'avais qu'une consolation : je n'étais plus un cadet !

CHAPITRE V

SE dirigeant vers la caserne au milieu des cadets, qui plaisantaient et chahutaient, Régis ne leur prêta pas grande attention. Il avait le visage en feu. Il aurait tué Lew Alton de bon cœur.

Puis il se mit à réfléchir. À l'évidence, tous les assistants savaient ce qui allait se passer ; ça devait arriver de temps en temps. C'était tombé sur lui aujourd'hui ; mais ça aurait pu tomber sur n'importe qui.

Soudain, il se sentit mieux. Pour la première fois de sa vie, on le traitait exactement comme les autres. Pas de déférence. Pas de traitement spécial. Il s'éclaira et se mit à écouter ses camarades.

— Où est-ce qu'on t'a élevé, cadet, pour ne pas savoir répondre à ton nom ?

— À Nevarsin, répondit Régis, provoquant de nouveaux rires.

— Hé, on a un moine parmi nous ! Tu étais trop occupé à prier pour entendre ton nom ?

— Non, c'était l'heure du Grand Silence, et la cloche autorisant la parole n'avait pas sonné !

Régis écoutait avec un sourire ingénu, ce qui était la meilleure chose à faire. Un cadet de troisième année, l'air très à la page dans son uniforme vert et noir, les fit entrer dans un dortoir au bout de la cour.

— Les hommes de première année, ici.

— Hé, demanda un autre, qu'est-ce qui est arrivé au Commandant ?

Le sous-officier de service intervint.

— Lave-toi bien les oreilles la prochaine fois. Il s'est cassé des os en tombant. On l'a tous entendu.

Un autre dit à mi-voix :

— On est bon pour le bâtard jusqu'à la fin de la saison ?

— Tais-toi, dit Julian MacAran. Lanart-Alton n'est pas le mauvais type. Des fois, il est violent quand on l'excite, mais rien de comparable

à son vieux quand il est en rage. Ça pourrait être pire, ajouta-t-il, s'assurant prudemment d'un coup d'œil que le cadet de service était trop loin pour l'entendre. Lew est juste, il n'a pas la main baladeuse, et on ne peut pas en dire autant de tout le monde.

— Mais qui sera donc maître des cadets ? demanda Danilo. Di Asturien est à la retraite depuis des années. Il servait déjà avec mon grand-père !

Damon MacAnndra, regardant prudemment du côté de l'officier, intervint :

— Il paraît que ce sera tu-sais-qui. Le Capitaine Ardaïs.

— J'espère que tu plaisantes, dit Julian. Hier soir, je suis allé à l'armurerie et...

Il baissa la voix ; Régis, trop loin, ne l'entendit plus, mais les garçons groupés autour de Julian se mirent à pouffer nerveusement.

— Ça, ce n'est rien. Dites donc, vous avez entendu parler de mon cousin, Octavien Vallonde ? L'année dernière...

— Tais-toi, dit un autre, juste assez fort pour que Régis puisse l'entendre. Tu sais ce qui lui est arrivé pour s'être attaqué à un héritier Comyn. Avez-vous oublié que nous en avons un parmi nous ?

Le silence retomba sur le groupe. Ils se séparèrent et se mirent à errer dans le dortoir. Pour Régis, ce fut comme s'il avait reçu une gifle. L'instant d'avant, ils riaient avec lui ; soudain, il était redevenu un étranger. Et le pire, c'est qu'il n'avait pas compris de quoi il retournait.

Déséparé, il se retourna vers Danilo ; au moins, c'était un visage familial.

— Et maintenant ?

— On attend, je suppose. Je ne voulais pas attirer l'attention sur vous, Seigneur Régis.

— Toi aussi, Dani ? Tu n'as pas entendu Lew Alton quand il m'a rappelé que personne ici ne m'appellerait Seigneur Régis ?

Dani répondit d'un grand sourire.

— C'est vrai.

Il embrassa le dortoir du regard. Triste, froid, sans confort. Une douzaine d'étroits lits de camp étaient alignés en deux rangées le long des murs. Tous, sauf un, étaient faits. Danilo montra de la main le seul encore libre.

— On est tous venus ici hier soir et on a choisi nos lits. Il ne reste plus que celui-là. C'est le voisin du mien.

Ce lit se trouvait, naturellement, à l'endroit le moins agréable, dans un coin, sous une haute fenêtre qui laissait sans doute passer les courants d'air. Enfin, ça ne pouvait pas être pire que le dortoir de Nevarsin. Ni plus froid.

— Cadets, vous avez le reste de la matinée pour faire vos lits et

ranger vos affaires, dit le cadet de troisième année. Pas de nourriture dans le dortoir sous aucun prétexte ; tout ce qui sera laissé par terre sera confisqué.

Il promena son regard sur les garçons qui attendaient ses ordres en silence, et reprit :

— On vous distribuera vos uniformes demain. MacAnndra...

— À vos ordres, dit Damon.

— Allez vous faire couper les cheveux ; ce n'est pas une école de danse. En uniforme, il est interdit de porter les cheveux au-dessous de l'omoplate. Ces boucles plaisaient peut-être à votre mère, mais elles ne plairont pas aux officiers.

Damon devint rouge comme une pomme et baissa la tête.

Régis examina son lit : un bâti de planches recouvert d'un matelas en grossier coutil bourré de paille. Repliées au pied, deux épaisses couvertures gris foncé. Les autres cadets faisaient leurs lits avec leurs propres draps. Régis aurait des affaires à prendre chez son grand-père. D'abord des draps et un oreiller. À la tête de chaque lit courait une étroite étagère de bois où les cadets avaient déjà rangé leurs affaires. Au pied des lits, de grossiers coffres de bois, aux couvercles creusés de marques au couteau, témoignaient du passage des générations. Régis se dit que, des années plus tôt, son père devait avoir été cadet dans cette même chambrée ; avec un lit pareillement dur, et des biens réduits, quel que fût son rang, à ce qui pouvait tenir sur une étagère. Danilo disposait sur la sienne un grossier peigne de bois, une brosse à cheveux, une assiette et un gobelet cabossés, et une petite boîte en argent ciselé dont il tira révérentiellement la statuette *cristoforo* du Porteur de Fardeaux, qui porte tous les chagrins du monde sur ses épaules.

Sous l'étagère se trouvaient des chevilles pour suspendre l'épée et la dague. Celles de Danilo avaient l'air très ancien. Héritage de famille ?

Tous les cadets étaient là parce que leurs ancêtres y avaient été avant eux, pensa Régis avec rancœur, se jurant de ne pas emprunter la voie toute tracée d'un héritier d'Hastur. Pourtant, il était là, lui aussi.

Le cadet officier inspectait le dortoir une dernière fois. Tout au bout, il y avait deux lourds bancs de bois, une table pleine d'éraflures et de graffiti et une cheminée où aucun feu ne brûlait. Les fenêtres étaient hautes et étroites, sans vitres, et pourvues de persiennes en bois qu'on pouvait fermer quand le temps se gâtait en supprimant presque toute la lumière.

— Chacun de vous sera convoqué dans la journée pour passer un test avec le maître d'armes, dit le cadet officier.

Voyant Régis assis au bout de son lit, il descendit la rangée jusqu'à lui.

— Vous êtes arrivé en retard. On vous a donné un exemplaire du manuel des armés ?

— Non, sergent.

L'officier lui donna une brochure fatiguée.

— Il paraît que vous avez été élevé à Nevarsin. Je suppose donc que vous savez lire. Des questions ?

— Je n'ai pas... mon grand-père n'a pas... personne n'a envoyé mes affaires. Je peux les faire chercher ?

Le cadet officier répondit, sans hostilité :

— Il n'y a personne ici pour faire vos commissions, cadet. Demain après le dîner, vous aurez un peu de temps libre et vous pourrez aller vous-même chercher vos affaires. En attendant, il faudra faire avec ce que vous avez sur le dos.

L'officier le toisa des pieds à la tête, et Régis eut l'impression qu'il réprimait un sourire méprisant devant l'élégance élaborée de la tenue qu'il avait enfilée pour se présenter devant son grand-père.

— C'est vous, le phénomène sans nom ? Alors, vous savez comment vous vous appelez, maintenant ?

— Cadet Hastur, sergent, dit Régis, rougissant une fois de plus.

— Très bien, cadet, dit l'officier, hochant la tête.

Puis il sortit.

Voilà pourquoi ils faisaient ça, se dit Régis. Personne ne devait oublier deux fois de répondre à l'appel.

— C'est ta grande tenue de gala, non ? dit Danilo, hésitant. Je pourrais te prêter des vêtements ordinaires si tu veux ; on a à peu près la même taille.

— Merci, Dani. Tu me rends vraiment service ; cette tenue détonne tellement ici !

Danilo s'agenouilla devant son coffre et en sortit une chemise de lin, propre mais très élimée et rapiécée aux coudes. Régis ôta sa tunique de cuir bleu ciel et sa fine chemise volatée, et enfila l'autre. Elle était un peu grande. Danilo s'en excusa.

— Elle est trop grande pour moi aussi. C'était une chemise à Lew... au Capitaine Alton, je veux dire. Le Seigneur Kennard m'a donné ses vêtements trop petits pour que je sois équipé comme il faut dans les cadets. Il m'a aussi donné un bon cheval. Il a été très bon pour moi.

Damon MacAnndra s'approcha d'eux.

— Vous avez déjà été testés ?

— Non, dit Dani. Comment ça se passe ?

Damon haussa les épaules.

— Le maître d'armes te donne une épée standard de Garde, et te demande de lui faire une démonstration des principales positions. Si tu ne sais pas par quel bout attraper ton arme, il t'inscrit pour les

leçons de débutant, et tu dois t'entraîner trois heures par jour, prises sur ton temps libre. Si tu connais les rudiments, il te met à l'épreuve. Quand je suis passé hier soir, le Seigneur Dyan regardait. J'en ai sué du sang, je te le jure ! Je me suis ridiculisé, mon pied a glissé, et il m'a inscrit pour des leçons tous les deux jours. Qu'est-ce que tu peux faire avec un homme comme ça qui te regarde ?

— Oui, dit Julian, qui essayait d'enlever une tache de rouille de son couteau. Mon frère m'a dit qu'il aime regarder les cadets pendant l'entraînement. On dirait que ça lui fait plaisir de les voir faire des bêtises ou se faire engueuler. Il est pervers.

— J'ai étudié l'escrime à Nevarsin, dit Danilo, alors je ne m'inquiète pas pour le maître d'armes.

— Peut-être, mais tu ferais bien de t'inquiéter pour le Seigneur Dyan. Tu es juste assez jeune et beau...

— Tais-toi, dit Danilo. Tu ne devrais pas parler comme ça d'un seigneur Comyn.

— J'oubliais, ricana Damon. Tu es le protégé du Seigneur Alton, non ? Bizarre, je n'avais jamais entendu dire qu'il aimait les jolis garçons, *lui*.

Danilo s'emporta, le visage en feu.

— Arrête tes cochonneries ! Tu n'es pas digne d'essayer les bottes du Seigneur Kennard ! Si tu recommences à dire des choses pareilles...

— Dis donc, ce n'est pas un moine qu'on a ici, c'est tout un monastère, dit Julian, se joignant au rire de l'autre. Tu récites l'Acte de Chasteté avant la bataille, Dani ?

— Et vous, ça ne vous ferait pas de mal de châtier votre langage, dit Danilo en leur tournant le dos.

Régis aussi avait été choqué. Mais il réalisa que des jeunes gens normaux ne pouvaient pas se conduire en moines, et qu'ils lui rendraient rapidement la vie impossible s'il manifestait le moindre signe d'aversion à leur égard. Il garda le silence. Ce genre de chose devait être assez commun en ces lieux pour être traité comme une blague.

Pourtant, cela avait provoqué un meurtre et presque une émeute dans la Zone Terrienne. Des adultes pouvaient-ils prendre ces choses aussi tragiquement ? Les Terriens, peut-être. S'ils étaient plus stricts que les *cristoforos*, ils devaient avoir d'étranges coutumes.

Soudain, il se rappela que le matin encore il était dans la Zone Terrienne, près du jeune Lawton, et regardait un astronef décoller pour les étoiles. Il se demanda si Dan Lawton savait par quel bout attraper une épée, et s'il s'en souciait. Il eut l'étrange impression de faire un bond douloureux entre deux univers.

Trois ans. Trois ans à étudier l'escrime, pendant que les vaisseaux terriens arrivaient et repartaient à moins d'une portée de flèche.

Étaient-ce là les tensions que son grand-père affrontait quotidiennement depuis tant d'années ? Comment Hastur arrivait-il à vivre de pareils contrastes ?

Quand le soleil fut haut dans le ciel, un sous-officier les emmena au mess, où les cadets mangeaient à des tables séparées. La nourriture était simple et grossière, mais Régis avait connu pire à Nevarsin, et il mangea avec appétit, même si certains cadets se plaignaient hautement de l'ordinaire.

— Ce n'est pas si mauvais, dit-il à voix basse à Danilo.

— Peut-être qu'ils veulent montrer qu'ils sont habitués à mieux, rétorqua Danilo, les yeux brillants de malice. Même si ce n'est pas le cas.

Régis, se rappelant la chemise rapiécée qu'il portait, se dit que la famille de Danilo devait être misérable. Pourtant, il avait reçu une bonne éducation à Nevarsin.

— Je croyais que tu devais devenir moine, Dani.

— Je ne pouvais pas, dit Dani. Maintenant, je suis le seul fils de mon père, et ce ne serait pas légal. Mon demi-frère a été tué il y a quinze ans, avant ma naissance.

Sortant du mess, il ajouta :

— Mon père se fait trop vieux pour exploiter Syrtis tout seul. Il ne voulait pas que j'entre dans la Garde, mais le Seigneur Alton le lui a si généreusement proposé qu'il n'a pas pu refuser. Je déteste entendre des commérages sur lui, ajouta-t-il avec véhémence. Il n'est pas comme ça !

— Je suis sûr qu'il ne les écoute pas, dit Régis. La famille Syrtis est donc du Domaine Alton ?

— Non, nous avons toujours été vassaux des Hastur. Mon père était maître fauconnier chez ton père et mon demi-frère était son écuyer.

Régis fut soudain frappé par une chose qu'il avait toujours sue, sans jamais l'associer à des personnes vivantes. Il dit, tout excité :

— Dani ! Ton frère... est-ce qu'il s'appelait Rafael-Félix Syrtis de Syrtis ?

— Oui, c'était son nom. Il a été tué avant ma naissance, l'année où est mort Stefan IV...

— Mon père aussi, dit Régis, en proie à une étrange émotion. Toute ma vie, j'ai connu l'histoire. Dani, ton frère était le garde personnel de mon père, et ils ont été tués au même instant – il est mort en essayant de protéger mon père de son corps. Savais-tu qu'ils sont enterrés côte à côte, dans le champ de Kilghairlie ?

Il se rappela, sans le dire, le récit d'un vieux serviteur – déchiquetés par l'explosion, ils avaient été enterrés ensemble à l'endroit où ils étaient tombés, parce que personne ne pouvait

distinguer leurs corps.

— Je ne le savais pas, dit Danilo, les yeux dilatés.

Régis, en proie à une indéfinissable émotion, dit :

— Ce doit être horrible de mourir comme ça, mais moins horrible quand votre dernière pensée est de protéger quelqu'un...

— Ils s'appelaient tous les deux Rafaël, dit Danilo d'une voix mal assurée, ils étaient frères jurés, ils ont combattu ensemble, ils sont morts ensemble et ils sont enterrés dans la même tombe...

Sans réaliser ce qu'il faisait, il tendit le bras et serra les mains de Régis, ajoutant :

— J'aimerais mourir comme ça. Pas toi ?

Régis acquiesça de la tête. Un instant, il lui sembla que quelque chose venait de le toucher tout au fond de lui, une lucidité et une émotion presque douloureuses. Presque un contact physique, et pourtant les doigts de Danilo effleuraient à peine les siens. Soudain, décontenancé par l'intensité de ses sentiments, il lâcha la main de Danilo, et l'émotion disparut. Un cadet officier s'approcha et dit :

— Dani, le maître d'armes vous demande.

Danilo prit sa tunique de cuir éraillée, l'enfila vivement sur sa chemise et partit.

Régis, se rappelant qu'il ne s'était pas couché de la nuit, s'allongea sur sa paillasse. Trop nerveux pour s'endormir, il sombra dans une sorte de somnolence agitée que pénétraient les bruits nouveaux de la caserne, le cliquetis métallique d'un bouclier qu'on réparait à l'armurerie, les voix des hommes, si différentes des murmures étouffés du monastère. Il eut un cauchemar où défilaient des visages familiers : Lew Alton, l'air triste et mécontent, lui disait qu'il n'avait pas le *laran*, Kennard plaidait la cause de Marius, son grand-père cherchait à cacher son chagrin ou sa fatigue. S'enfonçant plus avant dans la zone neutre précédant le sommeil, il se rappela Danilo, maniant l'épée de bois d'entraînement à Nevarsin. Quelqu'un, dont Régis ne voyait pas le visage, était debout derrière lui ; Danilo s'en alla brusquement, et, dans son rêve, il entendit un rire dur et strident, rauque comme le cri d'un faucon. Puis soudain, il vit Danilo, le visage détourné, blotti contre le mur, qui sanglotait violemment. Et, sous les sanglots, Régis perçut la peur, le dégoût, et une honte brûlante...

Quelqu'un posa la main sur son épaule et le secoua doucement. La lumière du soleil couchant éclairait le dortoir.

— Régis ? dit Danilo. Je m'excuse de te réveiller, mais le maître des cadets te demande. Tu connais le chemin ?

Régis s'assit, encore un peu étourdi par son cauchemar. Un instant, il trouva le visage de Danilo, penché sur lui dans la pénombre, rouge et congestionné, comme s'il avait pleuré, comme dans son rêve.

Non, c'était ridicule. Dani semblait en nage. Sans doute avait-on testé ses qualités à l'escrime. Régis se rendit dans la salle dallée où se trouvaient les latrines et les lavabos, et s'aspergea le visage d'eau, dont le froid le paralysa. De retour au dortoir, enfilant sa tunique de cuir sur la chemise rapiécée de Danilo, il le vit effondré sur son lit, la tête dans les mains. Il devait avoir raté son test, se dit Régis, et il sortit sans déranger son ami.

Dans l'armurerie se trouvaient un cadet de deuxième année, un autre officier écrivant à une table, et Dyan Ardaïs assis à un bureau vermoulu. L'après-midi avait été chaude, il avait ouvert son col et la sueur lui plaquait les cheveux sur le front. Il leva les yeux, et Régis sentit que, d'un seul regard de bête fauve, Dyan avait appris sur lui tout ce qu'il voulait savoir.

— Cadet Hastur, tout va bien jusqu'à présent ?

— Oui, Seigneur Dyan.

— Simplement Capitaine Ardaïs dans la Garde, Régis.

Dyan l'évalua du regard, un lent regard inquisiteur qui le mit mal à l'aise.

— Au moins, on vous a appris à vous tenir droit à Nevarsin. Il faut voir comment se tiennent certains !

Il consulta une longue feuille sur son bureau.

— Regis-Rafael Alar Hastur-Elhalyn. Vous préférez Regis-Rafael ?

— Simplement Régis, Capitaine.

— Comme vous voudrez. Mais c'est dommage de laisser tomber dans l'oubli le nom de Rafaël Hastur. C'est un nom honoré.

Au diable, pensa Régis, je sais que je ne suis pas mon père ! Sachant qu'il paraîtrait cassant et presque impoli, il répondit :

— Le fils de ma sœur se nomme Rafaël, Capitaine. Je préfère ne pas partager les honneurs de mon père avant de les mériter.

— Objectif admirable, dit lentement Dyan. Tout homme désire se faire un nom par lui-même au lieu de s'appuyer sur ses ancêtres. Je vous comprends, Régis.

Au bout de quelques instants, il reprit, avec un sourire impulsif :

— Ce doit être agréable d'avoir la mémoire d'un père à honorer et chérir, d'un père qui n'a pas survécu à sa gloire. Vous savez, je suppose, que mon propre père est fou depuis vingt ans, sans même assez de raison pour reconnaître son propre fils ?

Régis ne connaissait que des rumeurs sur le vieux Kyril Ardaïs : on ne l'avait pas vu en dehors du Château Ardaïs depuis si longtemps que les gens avaient oublié son existence. Pourtant Dyan n'était pas encore le Seigneur Ardaïs, mais seulement le Seigneur Dyan. Brusquement, il prit un ton tout différent.

— Quelle est votre taille ?

— Cinq pieds dix pouces.

Dyan haussa les sourcils, l'air amusé.

— Déjà ? Oui, ce doit être ça. Vous buvez ?

— Seulement au dîner, Capitaine.

— Eh bien, ne commencez pas. Nous n'avons que trop de jeunes sots ici. Présentez-vous ivre quand vous êtes de service, et vous serez renvoyé immédiatement. Aucune excuse n'est acceptée. Les duels sont interdits, et vous serez cassé si vous tirez l'épée ou la dague contre un Garde ou un cadet. Il faut garder votre sang-froid, quoi qu'il arrive. Vous n'êtes pas marié, je suppose ? Fiancé ?

— Pas à ma connaissance, Capitaine.

Dyan émit un gloussement moqueur.

— Eh bien, profitez-en. Votre grand-père va sans doute vous marier avant que l'année soit finie. Ce que vous faites de votre temps libre ne regarde que vous, mais ne faites pas parler de vous. Je n'ai pas besoin de vous rappeler que l'héritier d'un Domaine doit donner l'exemple.

— Non, Capitaine, inutile de me le rappeler.

Depuis sa naissance, on ne cessait de le lui seriner, comme sans doute on l'avait seriné à Dyan avant lui.

De nouveau, Dyan le regarda dans les yeux, l'air amusé, compréhensif.

— C'est injuste, n'est-ce pas, mon cousin ? Dans la Garde, nous ne pouvons nous prévaloir d'aucun privilège Comyn, et pourtant nous devons donner l'exemple.

Changeant encore d'humeur, il reprit ses manières distantes.

— En règle générale, tenez-vous à l'écart de la Zone Terrienne pour vos... divertissements.

Régis pensa au jeune officier qui, avant leur séparation, avait offert de lui faire visiter l'astroport en détail quand il voudrait.

— On ne peut pas y aller du tout ?

— Mais si. L'interdiction ne s'applique pas au tourisme, aux achats et aux repas si vous avez du goût pour les nourritures exotiques. Mais les coutumes terriennes diffèrent suffisamment des nôtres pour que des avances sexuelles soient risquées, de même que des contacts avec des prostituées. À parler sans fard, si vous avez du goût pour ce genre d'aventures, restez de notre côté de la ville. Par les enfers de Zandru, mon garçon, n'êtes-vous pas trop grand pour rougir ? Ou serait-ce que vous ne vous êtes pas encore débarrassé de vos habitudes monastiques ?

Il éclata de rire et ajouta :

— Je suppose qu'élevé à Nevarsin, vous ne savez rien du maniement des armes ?

Cette fois, Régis accueillit avec plaisir ce changement de conversation. Il répondit qu'il avait reçu des leçons, éveillant chez

Dyan un air de dédain.

— Un vieux soldat estropié a gagné quelques piécettes en vous enseignant les positions de base ?

— Kennard Alton m'a instruit lui-même quand j'étais petit, Capitaine.

— Très bien, nous allons voir.

Il fit signe à un jeune officier.

— Donnez-lui une épée d'entraînement, Hjalmar.

Hjalmar tendit à Régis une épée de bois et de cuir utilisée pour les leçons. Régis la soupesa dans sa main.

— Je manque beaucoup d'entraînement, Capitaine.

— Ça ne fait rien, dit Hjalmar d'un ton las. Nous verrons bien ce qu'on vous a appris.

Régis leva son épée pour saluer. Puis il se mit en garde, comme Kennard le lui avait enseigné des années plus tôt, et il vit Hjalmar hausser un sourcil étonné. À l'instant où Hjalmar abaissa son arme, Régis nota le point faible de sa défense ; il feinta, se fendit et toucha Hjalmar à la cuisse. Ils rengagèrent. Pendant un moment, on n'entendit rien que le bruit des pieds sur le sol, puis Hjalmar fit une passe que Régis para. Il se désengagea et toucha l'officier à l'épaule.

— Assez.

Dyan se débarrassa de son gilet et resta en bras de chemise.

— Donnez-moi l'épée, Hjalmar.

Dès que Dyan eut levé son épée, Régis sut qu'il n'avait pas affaire à un amateur. À l'évidence, Hjalmar servait à tester les cadets timides ou incompetents. Dyan, c'était autre chose. Régis sentit sa gorge se serrer en se remémorant la rumeur du dortoir : Dyan aimait voir les cadets faire des bêtises ou se faire engueuler.

Il parvint à parer le premier assaut, et le deuxième ; mais au troisième, sa lame glissa gauchement le long de celle de Dyan, qui, immédiatement, le toucha durement aux côtes. Dyan hocha la tête, lui faisant signe de continuer, puis le força à reculer, pied à pied, et le toucha, trois fois en succession rapide. Régis rougit et abaissa son épée.

Puis il sentit la main de Dyan qui lui serrait durement l'épaule.

— Ainsi, vous manquez d'entraînement ?

— Beaucoup, Capitaine.

— Assez de vantardises, *chiyu*. Vous m'avez fait transpirer, et même le maître d'armes n'y arrive pas toujours. Kennard a été un bon maître. Avec votre jolie frimousse, j'aurais pensé que vous n'aviez appris que les danses de cour. Eh bien, mon garçon, vous êtes exempté des leçons régulières, mais il faudra venir à l'entraînement tous les jours. Enfin, si nous arrivons à trouver quelqu'un de votre force. Sinon, il faudra que je vous serve de partenaire.

— J'en serais honoré, Capitaine, dit Régis, espérant que Dyan ne le prendrait pas au mot.

Quelque chose dans le regard intense et les compliments moqueurs de Dyan lui donnait l'impression d'être très jeune et très gauche. L'étreinte de Dyan sur son épaule était dure, presque douloureuse. Il fit tourner Régis face à lui et reprit :

— Puisque vous êtes déjà assez habile à l'escrime, mon cousin, et si l'idée vous plaît, je pourrais demander qu'on vous nomme mon aide de camp. Entre autres choses, cela vous dispenserait de coucher au dortoir.

— Désolé, Capitaine, dit vivement Régis, cherchant désespérément une excuse acceptable. C'est un poste pour un... un cadet expérimenté. Si l'on me fait tout de suite un tel honneur, on dira que je tire avantage de mon rang pour échapper aux corvées des autres cadets. Merci, Capitaine, mais je ne crois pas que je... que je puisse accepter.

Dyan rejeta la tête en arrière et éclata de rire, et Régis crut entendre le cri sauvage d'un faucon dans un cauchemar. Régis eut une étrange impression de *déjà vu*^[1], comme si l'événement s'était déjà produit dans le passé.

Cela disparut aussi vite que c'était venu. Dyan lui lâcha l'épaule.

— Cette décision vous honore, mon cousin, et j'affirme que vous êtes dans le vrai. Et en bonne voie pour devenir un homme d'Etat. Je ne vois rien à critiquer dans votre réponse.

De nouveau, ce rire sauvage d'oiseau de proie.

— Vous pouvez vous retirer, cadet. Dites au jeune MacAran que je désire le voir.

CHAPITRE VI

(Récit de Lew Alton)

MON père resta cloué au lit pendant les premiers jours de la saison du Conseil ; quant à moi, affairé et accablé de toutes parts, je n'avais guère de temps à accorder aux cadets. Il fallait que j'assiste aux réunions du Conseil, qui furent presque entièrement consacrées à d'ennuyeuses questions d'accords commerciaux avec les Séchéens. Mais je pris le temps de faire réparer l'escalier avant que quelqu'un d'autre se casse la jambe, ou le cou, ce qui fut bien importun : je dus discuter avec les architectes et les entrepreneurs, on avait des maçons dans les jambes toute la journée, les cadets toussaient du matin au soir à cause de la poussière, et les vétérans grognaient sans arrêt parce qu'ils devaient faire un long détour pour emprunter l'autre escalier.

Bien avant d'être complètement rétabli, mon père insista pour reprendre son siège au Conseil, que je fus content de lui rendre. Peu après, il reprit son poste à la tête de la Garde, le bras encore en écharpe, terriblement pâle et fatigué. Je le soupçonnai de partager mes doutes sur le destin des cadets cette saison-là, mais il ne m'en dit rien. Il avait *choisi* de faire confiance à Dyan Ardaïs, et je n'aurais pas dû me ronger tant. Mais j'avais l'impression qu'il avait été *obligé* d'agir ainsi et que Dyan se délectait de son pouvoir.

Quelques jours après, Gabriel Lanart-Hastur revint d'Edelweiss, annonçant que Javanne avait donné le jour à des jumelles qu'elle avait prénommées Ariel et Liriel. Mon père me renvoya dans les montagnes avec mission d'établir un nouveau système de tours de guet pour détecter les incendies, d'inspecter les stations établies à l'époque de mon grand-père, et d'instruire les gardes-feu des nouvelles techniques. Il faut du tact et l'autorité d'un Comyn pour faire travailler ensemble des hommes séparés par des rivalités et des querelles familiales

remontant parfois à des générations. La trêve du feu est la plus ancienne tradition de Ténébreuse, mais dans les districts assez heureux pour avoir échappé aux incendies depuis des siècles, il est difficile de faire comprendre que la trêve inclut l'entretien des stations et des tours.

Je jouissais quand même de toute l'autorité de mon père, et cela m'aida beaucoup. La loi des Comyn transcende, ou est censée transcender, les vendettas personnelles et les haines ancestrales. J'étais accompagné d'une douzaine de Gardes pour les travaux physiques, mais c'est moi qui devais parler, persuader, apaiser les vieilles rancunes. Il y fallait beaucoup de tact et de réflexion ; et aussi la connaissance des différentes familles, de leurs loyautés héréditaires, de leurs mariages et alliances remontant à sept ou huit générations. L'été était bien avancé quand je rentrai à Thendara, mais j'avais l'impression d'avoir fait du bon travail. Toute action contre la menace constante des incendies de forêts sur Ténébreuse m'impressionne davantage que tous les exploits politiques des dernières centaines d'années. C'est un des côtés positifs de la présence des Terriens que nos progrès en matière de contrôle du feu, assortis d'un échange d'informations, avec d'autres planètes boisées de l'Empire, sur les nouvelles techniques de surveillance et de protection.

Près des Cités du Commerce, l'influence de Terra a émoussé l'ancien réflexe de se tourner vers les Comyn en temps d'épreuve. Mais au fin fond des montagnes, le pouvoir du nom de Comyn est toujours immense. Les gens ne savaient pas que j'étais un bâtard à moitié terrien, ou ne s'en souciaient pas. J'étais le fils de Kennard Alton, et cela suffisait. Pour la première fois, j'étais investi de toute l'autorité d'un héritier Comyn.

Je mis même fin à une vendetta qui durait depuis trois générations, en proposant que le fils aîné d'une famille épouse la fille unique de la famille ennemie, et que les terres en litige soient attribuées à leurs enfants. Seul un seigneur Comyn pouvait avancer une telle idée sans s'impliquer lui-même dans la vendetta, mais ils acceptèrent. Pensant à toutes les vies que cela allait sauver, je fus assez content de moi.

J'entrai à Thendara par un beau matin d'été. J'ai souvent entendu dire à des extra-Ténébrans que notre planète n'a pas d'été, mais il n'avait pas neigé de trois jours, même avant l'aube, et pour moi c'était un véritable été. Le soleil était pâle et voilé de nuages, mais quand j'eus passé le col et que je fus sur la route descendant à Thendara, il perça la brume, projetant des ombres écarlates sur la ville déployée au-dessous de nous. Vieillards et enfants, rassemblés aux portes de la ville, nous regardaient passer à cheval, et je me surpris à sourire tout seul. Pour la première fois de ma vie, j'eus l'impression que Thendara

était *ma* ville, et que je rentrais chez moi. Je n'avais pas choisi ce devoir – ma naissance me l'imposait – mais ma rancœur s'apaisait.

Entrant à cheval dans la cour des écuries de la Garde, je vis deux cadets de garde aux grilles, et d'autres qui sortaient du mess. Ils faisaient maintenant très militaire, et n'avaient plus rien des gamins empruntés des premiers jours. À l'évidence, Dyan avait fait du bon travail. D'ailleurs, je n'avais jamais douté de sa compétence, mais je fus quand même soulagé. Je confiai mon cheval à un lad et allai saluer mon père.

Il n'avait plus ni bandage ni attelle, mais il avait toujours l'air pâle, et il boitait plus que jamais. Il n'était pas en uniforme, mais en grande tenue de Conseil. Comme je commençais mon rapport, il m'arrêta d'un geste.

— Pas le temps maintenant. Je suis certain que tu as fait aussi bien que moi. Mais nous avons des problèmes. Tu es très fatigué ?

— Pas vraiment. Que se passe-t-il, mon Père ? Des émeutes ?

— Pas cette fois. Une réunion du Conseil avec le Légat terrien ce matin. Dans la cité, au quartier général terrien.

— Pourquoi pas à la Salle du Conseil ? Les seigneurs Comyn ne sont pas aux ordres des Terriens !

Il comprit ma pensée et secoua la tête.

— C'est Hastur lui-même qui a sollicité cette entrevue. Elle est plus importante que tu ne peux l'imaginer. C'est pourquoi je veux que tu m'aides. Nous avons besoin d'une garde d'honneur, et je veux que tu la choisisses avec grand soin. Les délibérations ne devront être connues dans la Garde... ou ailleurs.

— Mais, mon Père, tous les Gardes sont tenus au secret par l'honneur...

— En théorie, oui, dit-il, ironique. Mais en pratique, certains sont plus discrets que d'autres. Tu connais les jeunes mieux que moi.

C'était la première fois qu'il en convenait. Il avait besoin de moi, je lui avais manqué. Il ajouta simplement :

— Choisis des Gardes ou des cadets apparentés si possible aux Comyn. Tu sais mieux que moi qui a la langue bien pendue.

Gabriel Lanart, me dis-je, parent des Alton et marié à une Hastur. Lerrys Ridenow, frère cadet du seigneur de son Domaine. Le vieux di Asturien, dont le loyalisme était aussi solide que les fondations du Château Comyn. Je lui laisserais le soin de choisir les vétérans qui nous escorteraient dans les rues – ils n'entreraient pas dans la salle de réunion, leur choix n'était donc pas aussi délicat – et je me rendis à la caserne des cadets.

C'était le temps mort entre le petit déjeuner et l'exercice du matin. Les cadets de première année faisaient leur lit, et deux d'entre eux balayaient et nettoyaient la cheminée. Régis, assis sur son lit,

réparait un lacet. Était-ce par humilité ou parce qu'il avait bon caractère qu'il s'était laissé reléguer dans ce coin plein de courants d'air ? Il se leva d'un bond et se mit au garde-à-vous quand je m'arrêtai au pied de son lit.

Je lui fis signe de se mettre au repos.

— Le Commandant m'a chargé de choisir une garde d'honneur, dis-je. Il s'agit d'une affaire concernant les Comyn ; rien de ce que vous entendrez ne doit sortir de la Salle du Conseil. Me comprenez-vous bien, Régis ?

— Oui, Capitaine, répondit-il selon la formule consacrée.

Mais je perçus curiosité et excitation sur le visage levé vers moi. Il semblait moins enfant, moins timide. Si je me rappelais bien ma première saison de cadet, il se passe quelques petites choses dès les premiers jours. On grandit vite... ou on rentre dans sa famille, l'oreille basse. Voilà pourquoi les cadets doivent servir plusieurs saisons dans la Garde. Personne ne peut jamais dire à l'avance qui survivra à l'épreuve.

À cet instant Danilo Syrtis, couvert de poussière, sortit de sous son lit.

— Je le tiens ! dit-il. Ça a dû glisser ce matin quand je...

Il me vit, s'interrompt et se mit au garde-à-vous.

— Capitaine.

— Repos, cadet, dis-je. Mais vous feriez bien de vous épousseter avant d'aller à l'inspection.

C'était le protégé de mon père, et sa famille servait les Hastur depuis des générations.

— Vous ferez partie de la garde d'honneur, vous aussi.

— J'en suis profondément honoré, Capitaine.

Sous les paroles cérémonieuses, je sentis le contact d'un esprit excité, effrayé, curieux et incontestablement heureux de mon choix.

Incontestablement. Ce n'étaient pas les émotions confuses que je capte un peu partout mais un contact précis.

Laran. Ce garçon possédait le *laran* et peut-être l'un des autres dons spécifiques. Ce n'était pas une grande surprise. Mon père m'avait dit qu'il avait du sang Comyn. Régis était à genoux devant son coffre, cherchant le fourreau de cérémonie de son uniforme de gala. Comme Danilo allait l'imiter, je m'approchai et lui dis :

— Un mot en particulier, mon cousin. Un jour, quand vous serez libéré de vos autres devoirs, allez trouver mon père ou le Seigneur Dyan et demandez à être testé par une *leronis*. Ils sauront ce que ça veut dire. Dites que c'est moi qui vous l'ai conseillé.

Les seigneurs Comyn attendaient dans la cour pendant que la garde d'honneur se formait. Le Seigneur Hastur, en cape bleu ciel ornée du saphir d'argent. Mon père, qui donnait des ordres à voix basse

au vieux di Asturien. Le Prince Derik n'était pas là. De toute façon, Hastur aurait été obligé de parler à sa place en qualité de Régent, mais, à seize ans, Derik était certainement assez grand et motivé pour assister à une réunion si importante.

Trapu, solide, le visage orné d'une barbe rousse, Edric Ridenow, Seigneur de Serrais, était là. Il y avait aussi une femme, pâle et frêle, enveloppée dans une mince cape grise à capuchon qui l'abritait des regards curieux. Je ne la reconnus pas, mais, à l'évidence, elle était *Comynara*. Ce devait être une Aillard ou une Elhalyn, puisque seuls ces deux Domaines accordent à leurs femmes le droit de siéger au Conseil en nom propre. Dyan Ardaïs, vêtu du gris et cramoisi de son Domaine, jeta un coup d'œil sur la garde d'honneur, s'arrêta brièvement près de Danilo et lui dit quelques mots à voix basse. Danilo rougit, le regard fixé droit devant lui. J'avais déjà remarqué qu'il rougissait comme un enfant quand on lui parlait. Je me demandai quel léger défaut le maître des cadets avait remarqué dans son apparence et son attitude. Je n'en trouvai pas, mais c'est la tâche du maître des cadets que de remarquer ces peccadilles.

Dans les rues de Thendara, notre troupe s'attira des regards surpris. Maudits Terriens ! Ils n'avaient qu'à claquer dans leurs mains et les Comyn arrivaient en courant !

Le Régent ne semblait nullement atteint dans sa dignité. Il avançait au milieu de son escorte avec l'énergie d'un homme deux fois plus jeune, le visage sévère et impassible. Je fus quand même content d'arriver aux grilles de l'astroport. Laissant l'escorte dehors, on nous conduisit, seigneurs Comyn et garde d'honneur, dans une grande salle du rez-de-chaussée.

Comme le veut la coutume, j'entrai le premier, sabre au clair. C'était un peu petit pour une salle de conseil, mais il y avait une grande table ronde et beaucoup de sièges. Quelques Terriens étaient assis du côté le plus éloigné de la porte, la plupart en uniforme. Certains arboraient un grand nombre de décorations, apparemment pour faire honneur aux Comyn.

Certains semblèrent très mal à l'aise quand j'entrai, l'épée nue à la main, mais celui d'entre eux qui se trouvait au centre, un homme grisonnant, et le plus décoré de tous, dit vivement :

— Leur garde d'honneur, c'est la coutume. Vous venez pour le Régent des Comyn, officier ?

Il avait parlé en *cahuenga*, le dialecte de montagne qui est devenu la langue commune de Ténébreuse, des Hellers aux Villes Sèches. Saluant de mon épée, je répondis :

— Capitaine Montray-Alton, à votre service, monsieur.

Comme je ne vis aucune arme en vue dans la salle, je remis mon épée au fourreau. Je fis entrer la garde d'honneur et disposai les

hommes autour de la salle, faisant signe à Régis de se placer derrière le Régent, postant Gabriel à côté de la porte, puis faisant entrer les membres du Conseil en les annonçant à mesure.

— Danvan-Valentine, Seigneur Hastur, Gardien d'Elhalyn, Régent de la Couronne des Sept Domaines.

L'homme aux cheveux gris – sans doute le Légat – se leva et s'inclina. Pas autant qu'il convenait, mais plus que je n'attendais d'un Terrien.

— Vous nous honorez, Seigneur Régent.

— Kennard-Gwyn Alton, Seigneur Alton, Commandant de la Garde de la Cité.

Boitant fortement, il alla prendre sa place.

— Seigneur Dyan-Gabriel, Régent d'Ardais.

Quels que fussent mes sentiments personnels à son égard, je dus reconnaître qu'il avait grande allure.

— Edric, Seigneur Serrais. Et...

J'hésitai un instant à l'entrée de la femme en cape grise, réalisant que je ne savais pas son nom. Elle eut un sourire imperceptible et murmura en un souffle :

— Quelle honte, mon cousin ! Tu ne me reconnais pas ? Je suis Callina Aillard.

Je me sentis tout bête. Evidemment que je la connaissais.

— Callina, Dame Aillard...

De nouveau, j'eus un instant d'hésitation ; je n'arrivais pas à me rappeler la tour dont elle était Gardienne. Enfin, les Terriens n'y verraient que du feu. Elle me renseigna télépathiquement, avec un sourire amusé sous son capuchon, et je terminai :

— ... *leronis* de Neskaya.

Elle alla occuper le siège restant avec une tranquille assurance. Elle garda son capuchon baissé sur son visage, comme il convient à une célibataire parmi des étrangers. Je vis avec soulagement que le Légat avait au moins informé les siens des usages en vigueur chez les Ténébrans des basses terres, et qu'ils ne la regardaient pas en face. Moi aussi, je gardai les yeux baissés ; nous étions parents, mais nous étions avec des étrangers.

Quand tout le monde fut assis, je tirai mon épée une seconde fois, saluai d'abord Hastur, puis le Légat, et allai prendre ma place derrière mon père. L'un des Terriens dit :

— Maintenant que nous en avons terminé avec les cérémonies, nous pourrions peut-être aborder les affaires sérieuses ?

— Un instant, Meredith, dit le Légat, réprimant cette impatience déplacée. Nobles Seigneurs, noble Dame, vous nous honorez. Permettez-moi de me présenter. Je m'appelle Donnell Ramsay ; j'ai le privilège de servir l'Empire en qualité de Légat pour Terra. C'est un

plaisir pour moi de vous accueillir ici. Ces messieurs, poursuivit-il, montrant les hommes assis à ses côtés, sont mes assistants personnels : Lauren Meredith et Reade Andrusson. S'il en est parmi vous, Seigneurs, qui ne parlent pas le *cahuenga*, notre interprète, Daniel Lawton, se sentira honoré de traduire pour vous en *casta*. Et si vous désirez, Seigneur Hastur, ajouta-t-il en s'inclinant, que cette discussion ait lieu en *casta*, selon le protocole officiel, nous sommes prêts à l'accepter.

Je fus heureux de constater qu'il connaissait au moins les rudiments de la courtoisie.

— Nous nous passerons du traducteur, dit Hastur, à moins qu'il ne s'élève quelque malentendu qu'il pourrait éclaircir. Rien ne s'oppose à ce qu'il assiste à la discussion.

Le jeune Lawton s'inclina. Avec ses cheveux d'un roux flamboyant, il avait tout à fait l'air d'un Comyn. Je me rappelai avoir entendu dire que sa mère appartenait au clan des Ardais. Je me demandai si Dyan avait reconnu en lui un parent, et ce qu'il en pensait. C'était étrange de se dire que le jeune Lawton aurait très bien pu faire partie de la garde d'honneur.

— Je viens à vous, Légat, pour attirer votre attention sur une grave infraction au Pacte de Ténébreuse, dit Hastur. J'ai appris que, dans les montagnes proches d'Aldaran, on vend ouvertement une grande variété d'armes de contrebande. Dans l'antique cité de Caer Donn, les Terriens se promènent en toute liberté armés de pistolets, désintégrateurs et disjoncteurs neuronaux. On m'a dit que ces armes, à l'occasion, ont aussi été vendues à des Ténébrans. Mon informateur en a acheté une sans difficulté.

Je dus faire appel à tout mon sang-froid pour garder le visage impassible qui sied à un garde d'honneur, et dont le modèle idéal est un soldat de bois qui ne voit rien et n'entend rien. Les Terriens osaient-ils rompre le Pacte ?

Je comprenais maintenant pourquoi mon père voulait s'assurer que rien ne filtrerait au-dehors. Depuis les Ages du Chaos, le Pacte ténébran avait banni toute arme ayant une portée supérieure à la longueur du bras de son propriétaire. C'était une loi fondamentale : tout homme prêt à tuer doit être lui-même à portée de la mort. Si la nouvelle de cette violation devait se répandre, Ténébreuse serait ébranlée jusqu'en ses fondations, il s'ensuivrait méfiance et désordres, et le peuple perdrait confiance en ses gouvernants.

Le visage du Légat ne trahit aucune émotion, mais une imperceptible crispation des yeux et de la bouche m'apprit qu'il était au courant.

— Ce n'est pas à nous qu'il appartient de faire respecter le Pacte sur Ténébreuse, Seigneur Hastur. La politique de l'Empire consiste à

garder une attitude totalement neutre vis-à-vis des controverses locales. À Caer Donn et dans sa Cité du Commerce, nous traitons avec le Seigneur Kermiac d'Aldaran. On nous a dit que les Comyn n'ont pas juridiction sur les montagnes proches d'Aldaran. Mes informations sont-elles fausses ? Le territoire d'Aldaran est-il soumis aux lois des Comyn, Seigneur Hastur ?

Hastur serra les dents et dit :

— Aldaran n'est plus un Domaine Comyn depuis bien des années, M. Ramsay...

— Ainsi que je l'ai toujours pensé, Seigneur...

— Pardonnez-moi, M. Ramsay, je n'ai pas terminé.

Hastur était furieux. J'essayai de me barricader mentalement, comme tout télépathe dans une assemblée aussi nombreuse, sans y parvenir parfaitement. Pas un muscle ne frémit dans le visage grave du Régent ; sa colère était comme la lueur lointaine d'un incendie de forêt aperçu à l'horizon. Pas de péril immédiat, mais une menace éloignée.

— Corrigez-moi si je me trompe, M. Ramsay, dit-il, mais n'est-il pas exact que, lorsque l'Empire négocia pour attribuer à Ténébreuse le statut de Monde Fermé de Classe D...

Ce langage technique sonnait très bizarre dans sa bouche, et il semblait le parler à contrecœur.

— ... l'une des conditions à la construction de l'astroport et à l'établissement de Cités du Commerce à Port Chicago, Caer Donn et Thendara fut l'application stricte du Pacte en dehors des Cités du Commerce et le contrôle des armes de contrebande ? Cela étant, comment pouvez-vous affirmer que ce n'est pas à vous de faire respecter le Pacte sur Ténébreuse ?

— C'est effectivement notre responsabilité, et nous le faisons respecter dans les Domaines Comyn et sur les terres soumises à la loi Comyn, au prix de dépenses et de problèmes considérables. Faut-il rappeler qu'un de nos hommes, récemment, a été menacé de mort parce qu'il était désarmé et sans défense dans une société qui demande à chaque homme de se défendre lui-même, armes à la main ?

— L'épisode que vous mentionnez n'aurait jamais dû avoir lieu, dit durement Dyan Ardaïs. Dois-je mentionner que le Terrien menacé avait lui-même assassiné l'un de nos Gardes, pour un motif si trivial qu'un Ténébran de douze ans aurait eu honte d'en faire état, sauf pour plaisanter ? Puis cet assassin s'est abrité derrière son fameux statut d'homme désarmé...

Même un Terrien ne pouvait manquer de percevoir le sarcasme.

— ... pour refuser le défi légal que lui portait le frère du défunt ! Si vos hommes choisissent de sortir désarmés, monsieur, ils sont seuls responsables de leurs actes.

— Ils ne *choisissent* pas de sortir désarmés, Seigneur Ardaïs. Nous sommes obligés par le Pacte de les priver de leurs armes coutumières.

— Nos lois leur permettent de porter toutes les armes éthiques qu'ils veulent, rétorqua Dyan. Ils ne peuvent pas faire état d'une incapacité à se défendre, qui est leur choix personnel.

Le Légat tourna des yeux pensifs sur Dyan et dit :

— Leur incapacité à se défendre, Seigneur Ardaïs, vient de leur obéissance à *nos* lois. Nous avons un préjugé certain, qui se reflète dans nos lois, contre le fait de découper les gens à l'épée et au couteau.

— Vous prétendez donc, dit durement Hastur, qu'un homme est moins mort s'il est prudemment abattu à bonne distance sans épanchement de sang visible ? Que la mort est plus propre lorsqu'elle est dispensée par un tueur qui ne risque rien lui-même ?

Malgré mes barrières mentales, je perçus sa douleur, si violente, si palpable, qu'elle résonnait comme une lamentation stridente et angoissée ; je savais qu'il pensait à son propre fils, désintégré par des armes de contrebande, tué par un homme dont il n'avait jamais vu le visage ! Si intense fut ce cri d'agonie que je vis Danilo, derrière le Seigneur Edric, ciller et serrer les poings à s'en blanchir les phalanges ; mon père était pâle et bouleversé ; Régis remuait les lèvres en battant rapidement des paupières, et je me demandai comment les Terriens mêmes pouvaient rester sourds à une telle douleur. Mais Hastur reprit la parole d'une voix ferme, qui ne révéla rien aux étrangers.

— Nous avons banni ces armes de lâches pour nous assurer que tout homme voulant tuer devait voir couler le sang de sa victime et être lui-même en danger de perdre sa vie, sinon des mains mêmes de sa victime, du moins des mains de ses parents ou amis.

— Cet épisode a été réglé, dit le Légat. Nous étions prêts à traduire notre homme en justice pour le meurtre de votre Garde. Toutefois, nous ne pouvions pas l'exposer aux défis successifs des parents et amis de la victime, et d'autant moins qu'à l'évidence votre Garde avait provoqué la querelle.

— Tout homme qui voit une provocation dans un incident si anodin doit s'attendre à se voir demander satisfaction, dit Dyan, mais vos hommes s'abritent derrière vos lois et n'assument pas leur responsabilité personnelle ! Le meurtre est une affaire privée qui n'a rien à voir avec les lois !

Le Légat le considéra avec ce qui aurait été une aversion manifeste, s'il avait été un peu moins maître de lui.

— Nos lois sont adoptées après accord et consensus, et que vous les approuviez ou non, Seigneur Ardaïs, il est peu probable qu'elles soient amendées pour faire du meurtre une question de vendettas personnelles et de duels individuels. Mais c'est à côté de la question.

J'admirai la fermeté avec laquelle il imposa silence à Dyan. Mes barrières mentales, ébranlées par la douleur d'Hastur, étaient réduites à presque rien ; je sentis le mépris de Dyan comme un ricanement audible.

— Seigneur Hastur, reprit le Légat, il s'agit là d'une question éthique, et pas du tout juridique. Nous appliquons la loi des Comyn à l'intérieur de la juridiction des Comyn. À Caer Donn et dans les Hellens, où les lois sont faites par le Seigneur Aldaran, nous appliquons ses lois à lui. S'il ne veut pas respecter le Pacte que vous estimez tant, ce n'est pas à nous de le faire appliquer à sa place – ni, Seigneur, à la vôtre.

Callina Aillard intervint d'une voix claire.

— M. Ramsay, le Pacte n'est pas une loi au sens où vous l'entendez. Il y a un malentendu sur le mot « loi ». Le Pacte est le fondement éthique de la culture et de l'histoire ténébranes depuis des centaines d'années ; et ni Kermiac d'Aldaran ni aucun autre Ténébran n'a le droit de le négliger ou d'y désobéir.

— Il faudra débattre de ce point avec Aldaran lui-même, Dame Callina, dit Ramsay. Il n'est pas sujet de l'Empire, et je n'ai aucune autorité sur lui. Si vous voulez qu'il observe le Pacte, c'est à vous de l'en convaincre.

Edric Ridenow prit la parole pour la première fois :

— C'est votre responsabilité, Ramsay, de faire appliquer l'esprit du traité. Allez-vous vous dérober à cause d'une chicane ?

— Je ne me dérobe à aucune responsabilité entrant dans le cadre de mes fonctions, Seigneur Serrais, mais il n'y entre pas de régler vos différends avec Aldaran. Ce serait empiéter sur les prérogatives des Comyn.

Dyan ouvrit la bouche, mais Hastur le fit taire d'un geste.

— Inutile de m'enseigner mes responsabilités, M. Ramsay. L'accord de l'Empire avec Ténébreuse, de même que le statut de l'astroport, ont été négociés avec les Comyn, non avec Kermiac d'Aldaran. Une des stipulations de cet accord concernait l'application du Pacte ; et nous avons en tête une application sur toute la planète, et non pas seulement dans les Domaines. Je n'aime pas brandir la menace, monsieur, mais si vous insistez sur votre droit à violer votre parole, je n'outrepasserais pas mon autorité en fermant l'astroport jusqu'à ce que l'accord soit pleinement appliqué.

— Cela n'est pas raisonnable, Seigneur, dit le Légat. Vous avez dit vous-même que le Pacte n'est pas une loi mais une préférence éthique. Moi non plus je n'aime pas les menaces, mais si vous vous engagez dans cette voie, je suis certain que le Centre Administratif m'ordonnera de négocier un nouvel accord avec Kermiac d'Aldaran et de transporter le quartier général de l'Empire dans la Cité du

Commerce de Caer Donn, où nous ne froisserons pas les susceptibilités Comyn.

— Vous dites qu'il vous est interdit de prendre parti dans les décisions politiques locales, dit Hastur avec amertume. Réalisez-vous qu'en agissant ainsi vous jetteriez toutes les forces de l'Empire contre l'existence même du Pacte ?

— Vous ne me laissez pas le choix, Seigneur.

— Vous savez, n'est-ce pas, qu'une telle décision déclencherait la guerre ? Une guerre qui ne serait pas du fait des Comyn, mais qui, le Pacte une fois abandonné, se produirait inévitablement. Nous n'avons pas eu de guerre depuis des années. De petites échauffourées, oui. Mais l'application du Pacte a maintenu ces batailles dans des limites acceptables. Voudriez-vous porter la responsabilité d'une *guerre* ?

— Bien sûr que non, dit Ramsay.

Il n'était pas télépathe, et ses émotions étaient brouillées, mais je sentais son désarroi, qui me le rendit encore plus sympathique.

— Et pourtant, reprit Hastur, vous vous abriteriez derrière vos lois et vous laisseriez notre monde s'abîmer de nouveau dans la guerre ? Nous avons eu nos Ages du Chaos, Ramsay, et le Pacte y a mis fin. Cela ne signifie rien pour vous ?

Le Terrien regarda Hastur dans les yeux. J'eus une curieuse image mentale, un éclair capté dans la salle, et je crus voir deux tours massives, comme le Château Comyn et le quartier général terrien, deux géants en armure prêts à s'affronter en combat singulier. L'image s'estompa et ils redevinrent deux vieillards puissants, inébranlablement intègres, faisant chacun de son juteux pour son camp.

— Au contraire, cela signifie beaucoup pour moi.

Seigneur Hastur. Je vais vous parler franchement. S'il y avait une guerre importante sur Ténébreuse, nous serions obligés de fermer et sceller les Cités du Commerce pour être certains d'appliquer notre loi à l'abri de toute interférence. Quand les Comyn nous ont offert ce terrain très commode dans la plaine de Thendara, nous avons été très contents d'abandonner nos établissements de Caer Donn, sauf pour le commerce local. Notre installation à Thendara a été à notre avantage mutuel. Si nous étions forcés de retourner à Caer Donn, nous devrions modifier tous les horaires des astronefs, reconstruire le quartier général dans les montagnes où le climat est difficile pour les Terriens, et surtout, dépendre de routes inadéquates et d'un environnement géographique hostile. Je n'en ai aucune envie, et nous ferons tout notre possible pour l'éviter.

— M. Ramsay, dit Dyan, ne commandez-vous pas à tous les Terriens qui se trouvent sur Ténébreuse ?

— On vous a induit en erreur, Seigneur Dyan. Mon autorité

s'exerce essentiellement sur le personnel de l'astroport, et seulement pour faire régner l'ordre dans la Cité du Commerce. En outre, j'ai le pouvoir de traiter avec les Ténébrans par l'intermédiaire de leurs gouvernants légitimes. Je n'ai aucune autorité sur un Ténébran à titre individuel, ni sur aucun citoyen de l'Empire venant ici pour traiter des affaires, sauf pour m'assurer que ces affaires sont légales pour un monde de Classe D. Au-delà, si ces affaires troublent la paix entre Ténébreuse et l'Empire, je peux intervenir. Mais si personne n'en appelle à moi, je n'ai aucune autorité en dehors de la Cité du Commerce.

Cela semblait intolérablement compliqué. Comment l'Empire parvenait-il à fonctionner ? Mon père n'avait rien dit jusque-là ; cette fois, il leva la tête et parla clairement :

— Eh bien, nous en appelons à vous. Ces citoyens de l'Empire qui vendent des désintégrateurs sur le marché de Caer Donn ne font pas des affaires légales pour un Monde Fermé de Classe D, et vous le savez aussi bien que moi. C'est à vous de faire quelque chose, et immédiatement.

— Si l'infraction était commise à Thendara, Seigneur Alton, je le ferais sans hésiter. À Caer Donn, je ne peux agir que si le Seigneur Kermiac d'Aldaran en appelle à moi.

À son air, mon père était furieux. D'une fureur qui, frappant le Légat de plein fouet, aurait pu le faire sombrer dans l'inconscience, s'il ne l'avait fermement contrôlée.

— Toujours la même histoire sur Terra. Vous êtes comme des enfants qui tirent les marrons du feu, et se les repassent tout brûlants de l'un à l'autre, espérant ne pas se brûler ! J'ai passé huit ans sur Terra, et je n'ai jamais trouvé un seul homme capable de me regarder dans les yeux en disant : « Ceci est ma responsabilité, et j'en accepte pleinement les conséquences. »

Ramsay avait l'air d'un homme traqué.

— Vous affirmez donc que c'est à l'Empire de faire respecter votre système éthique ?

— J'ai toujours pensé, intervint Callina de sa voix tranquille, que tout homme honnête est tenu d'avoir une conduite éthique.

— L'une de nos lois fondamentales, dit Hastur, est que le pouvoir d'agir impose la responsabilité de s'en servir. En est-il autrement chez vous ?

Le Légat posa son menton sur ses mains croisées.

— J'admire cette philosophie, Seigneur, mais je refuse respectueusement d'en discuter avec vous. Actuellement, je me préoccupe d'éviter de grands problèmes à nos deux sociétés. Je vais voir ce que je peux légalement faire sans interférer avec vos décisions politiques. Et s'il m'est permis de vous donner respectueusement un

conseil, Seigneur Hastur, je suggérerais que vous en discutiez directement avec Kermiac d'Aldaran.

Vous pourrez peut-être le persuader d'arrêter ce trafic d'armes dans les régions où l'autorité légale lui appartient.

La suggestion me choqua. Traiter avec ce Domaine renégat, rejeté par les Comyn depuis des générations ? Mais l'idée ne fit bondir personne.

— Effectivement, nous en discuterons avec le Seigneur Aldaran. Et, puisque vous refusez d'endosser personnellement la responsabilité de faire appliquer l'accord de l'Empire avec Ténébreuse tout entière, il se peut que j'en appelle au Tribunal Suprême de l'Empire. Si cette instance juge que, d'après notre traité, le Pacte doit être appliqué sur toute la planète, M. Ramsay, puis-je compter sur vous pour le faire ?

Je me demandai si le Légat avait conscience du mépris absolu qui résonnait dans la voix d'Hastur. J'eus presque honte de mon sang terrien. Mais si Ramsay perçut ce mépris, il n'en montra rien.

— Si je reçois des ordres en ce sens, Seigneur Hastur, vous pouvez être certain que je les exécuterai. Et permettez-moi d'ajouter qu'il ne me déplairait pas de les recevoir.

Quelques mots furent encore échangés, surtout des politesses rituelles. Mais la discussion était terminée, et il fallut reformer la garde d'honneur et reconduire cérémonieusement les membres du Conseil dans les rues de Thendara. Je captais les pensées de mon père, comme toujours quand nous étions ensemble.

C'était à lui, estimait-il, d'aller à Aldaran, ne serait-ce qu'en sa qualité de mari de ma mère. Et je ressentis sa douloureuse lassitude. Le voyage dans les Hellers était terrible, même au plus fort de l'été ; et la saison était bien avancée. Mais il pensait qu'il ne pouvait pas se dérober. Hastur était trop vieux. Dyan n'était pas diplomate ; il réglerait la question en provoquant Kermiac en duel. Les Ridenow étaient trop jeunes...

Suivant mon père dans les rues de Thendara, il me sembla que tous les Comyn étaient ou trop vieux ou trop jeunes. Qu'allaient devenir les Domaines ?

J'aurais été moins angoissé si j'avais été totalement convaincu que les Terriens avaient tort. Pourtant les paroles de Ramsay ne manquaient pas de sagesse. Des lois strictes, aucune concentration du pouvoir dans les mains d'un seul homme, cela me semblait une bonne barrière contre le genre de corruption auquel nous nous trouvions présentement confrontés. Ainsi que je l'avais découvert lorsque Dyan avait été nommé maître des cadets, les hommes étaient faillibles, et suivaient plus souvent l'opportunisme que l'honneur dont ils parlaient tant. Ramsay au moins agissait sous la responsabilité d'hommes et de lois qu'il pouvait considérer comme plus sages que lui. Et il savait que

s'il agissait de son propre chef contre la volonté de supérieurs plus sages, il perdrait son poste avant d'avoir pu faire trop de mal. Mais qui pourrait freiner Dyan ? Ou mon père ? Ils avaient le pouvoir d'agir, donc le droit d'agir.

Et qui irait jamais contester leurs mobiles et tempérer leurs actes ?

CHAPITRE VII

LE ciel demeura clair et sans nuages. Au coucher du soleil, Régis sortit sur le haut balcon dominant la cité et l'astroport. Les derniers rayons de l'astre transformaient la ville en un chatoiement de murs écarlates et de vitraux chamarrés.

— On dirait une ville magique, dit Danilo.

— Cette magie-là, dit Régis, nous savons ce qu'elle vaut depuis ce matin. Regarde, voilà le vaisseau qui décolle tous les jours à la même heure. Il est trop petit pour un astronef interstellaire. Je me demande où il va.

— À Port Chicago, peut-être, ou à Caer Donn. Ce doit être étrange d'envoyer des messages aux gens par écrit au lieu de les transmettre mentalement par un cercle d'esprits liés comme nous faisons dans les tours. Et ce doit être étrange, très étrange, de ne jamais savoir ce que pensent les gens.

Naturellement, pensa Régis. Dani était télépathe. Soudain, il réalisa qu'il s'était trouvé souvent en contact mental avec lui, et cela leur avait semblé si normal qu'ils n'avaient pas reconnu cela pour de la télépathie. Le Conseil d'aujourd'hui avait été très différent. Régis devait avoir le *laran*, après tout – mais quand avait-il été éveillé, après l'échec de Lew ?

Puis les doutes revinrent. Il y avait tant de télépathes à ce Conseil, diffusant leur *laran* autour d'eux, que même un non-télépathe pouvait avoir reçu quelque chose. Il désirait désespérément ne plus être coupé des autres. Et en même temps, il avait peur.

La vie dans le corps des cadets n'était pas intolérable. Il supportait très bien de coucher à la dure, de manger mal et de ne pas être libre de son temps. La discipline était plus stricte à Nevarsin. Ce qui l'ennuyait le plus, c'était d'être constamment entouré et de rester pourtant isolé par un gouffre impossible à combler.

Depuis le premier jour, lui et Danilo s'étaient trouvés entraînés

l'un vers l'autre, d'abord par hasard, parce que leurs lits étaient voisins et que ni l'un ni l'autre n'avait d'autre ami dans la chambrée. Puis les officiers s'étaient mis à les apparier pour les corvées nécessitant deux personnes, comme le balayage du dortoir ; et, parce qu'ils étaient à peu près de la même taille, pour la pratique du combat à mains nues et l'entraînement. Les cadets les avaient surnommés les « frères cloîtrés » parce que, comme les frères de Nevarsin, ils avaient choisi de se parler en *casta* plutôt qu'en *cahuenga*.

Au début, ils passaient aussi la plus grande partie de leur temps libre ensemble. Puis Régis remarqua que Danilo recherchait moins sa compagnie et se demanda s'il avait pu l'offenser. Puis, par hasard, il entendit un cadet de deuxième année complimenter ironiquement Danilo d'avoir si bien choisi son meilleur ami. Quelque chose dans le visage de Danilo lui apprit que ce n'était pas la première fois qu'il entendait ce refrain. Le premier mouvement de Régis avait été de révéler sa présence et de défendre Danilo, puis il comprit que cela donnerait de leur amitié une image embarrassante. Aucune taquinerie ne blesserait autant Danilo. Il était pauvre, c'est vrai, mais les Syrtis étaient une famille ancienne et honorable qui n'avait jamais sollicité faveurs ou places. Régis se mit donc, malgré sa timidité, à faire lui-même les ouvertures. Aujourd'hui, c'est lui qui avait proposé de venir sur ce balcon, tout en haut du Château Comyn, où ils voyaient la cité et l'astroport.

Maintenant, le soleil disparaissait et le crépuscule noyait rapidement la ville.

— On ferait bien de rentrer à la caserne, dit Danilo.

Régis répugnait à quitter ce silence, cette paix. Tout à coup, il eut envie de se confier :

— Dani, je voudrais te dire quelque chose. Quand j'aurai terminé mes trois ans dans la Garde, j'ai l'intention de partir hors-planète. Dans l'espace. Dans l'Empire.

Dani le regarda, stupéfait et déconcerté.

— Pourquoi ?

Régis ouvrit la bouche et se trouva soudain sans voix. Pourquoi ? Il le savait à peine. Ce serait un monde étrange et différent, qui ne lui rappellerait pas à chaque pas qu'il était privé de son héritage, sans *laran*... Pourtant, après l'expérience d'aujourd'hui...

Cette pensée était étrangement troublante. S'il avait vraiment le *laran*, alors, il n'avait plus de raison de partir. Mais Dani n'attendait pas d'explications.

— Tu es un Hastur ! Est-ce qu'ils te laisseront partir ?

— Mon grand-père m'a donné sa parole qu'au bout de trois ans, si j'ai toujours envie de partir, il ne s'y opposera pas.

Mais s'il avait le *laran*, le laisserait-on jamais partir ? Hanté une

fois de plus par le vieil attrait de l'inconnu, il décida, s'il l'avait, de ne le dire à personne.

Danilo dit avec un sourire timide :

— Je t'envie presque. Si mon père n'était pas si vieux, ou s'il avait un autre fils pour l'aider, je viendrais avec toi. Je voudrais qu'on puisse partir ensemble.

Régis lui sourit. Il ne trouva pas les paroles pour dire comme cette pensée lui réchauffait le cœur. Danilo ajouta à regret :

— Mais il a besoin de moi. Je ne peux pas l'abandonner. Et d'ailleurs, termina-t-il avec un rire nerveux, d'après tout ce qu'on m'a dit, notre monde vaut mieux que le leur.

Il regarda vers le soleil et ajouta :

— On va être en retard. Dépêchons-nous !

Il faisait sombre dans l'escalier en spirale descendant de la tour, et ils ne virent pas un homme de haute taille descendant une autre volée de marches à angle droit avec la leur. Au bas des marches, ils se cognèrent violemment contre lui. L'autre se ressaisit le premier, tendit le bras et rattrapa fermement Régis en lui tordant le bras. Il faisait trop sombre pour voir son visage, mais par ce contact, Régis sentit la présence de Lew Alton. Une expérience si nouvelle, si bouleversante, qu'il battit des paupières, pétrifié.

Lew dit avec bonne humeur :

— Et maintenant, si j'étais dans le hall de la Garde, je te jetterais à terre, pour t'apprendre ce qu'il faut faire quand tu es surpris dans le noir. Tu sais qu'il faut rester vigilant même quand tu n'es pas en service ?

Régis était encore trop surpris et déconcerté pour répondre. Lew le lâcha et dit avec une appréhension soudaine :

— Régis, est-ce que je t'ai vraiment fait mal ?

— Non... c'est juste que...

Il était si agité qu'il pouvait à peine parler. Il n'avait pas vu Lew. Il n'avait pas entendu sa voix. Lew l'avait juste heurté dans le noir, et il avait su que c'était lui, plus sûrement que s'il l'avait vu ou entendu. Il sentit monter une angoisse intolérable et ne comprit pas.

Lew perçut sa détresse et n'insista pas. Se tournant vers Danilo, il dit aimablement :

— Eh bien, Dani, est-ce que tu commences à avoir des yeux derrière la tête ?

— Je ne sais pas, dit Danilo en riant. Gabriel – le Capitaine Lanart-Hastur – m'a surpris hier. Cette fois, je suis quand même parvenu à bloquer le coup, et il n'est pas arrivé à me jeter à terre. Il m'a même expliqué sa prise.

— Gabriel est le meilleur lutteur de la Garde, gloussa Lew. Moi, j'ai dû apprendre à la dure. J'avais des bleus partout. Tous les officiers

avaient compris que j'étais le plus facile à jeter à terre. Après que mon bras a été déboîté par... par accident, Gabriel a finalement eu pitié de moi et m'a enseigné certains de ses secrets. Mais j'ai surtout veillé à éviter les officiers. À quatorze ans, j'étais plus petit que toi, Dani.

La détresse de Régis s'atténuait un peu.

— Ce n'est pas si facile de les éviter, dit-il.

— Je sais, dit Lew avec calme. Je suppose qu'ils ont leurs raisons. Et c'est effectivement un bon entraînement pour apprendre à être tout le temps sur le qui-vive ; je leur ai été reconnaissant par la suite, quand j'ai dû patrouiller les rues de Thendara et affronter des ivrognes deux fois plus grands que moi. Mon père m'a dit un jour qu'il vaut mieux souffrir un peu de la main d'un ami que beaucoup de celle d'un ennemi.

— Ça ne me fait rien de souffrir, dit Danilo.

Dans une perception nouvelle et insupportable, Régis réalisa que sa voix tremblait comme s'il avait envie de pleurer.

— J'étais bleu des pieds à la tête quand j'ai appris à monter à cheval. Je peux supporter les bleus. Ce que je supporte mal, c'est quand... quand quelqu'un prend plaisir à me voir tomber. Ça ne m'a rien fait quand Lerrys Ridenow m'a surpris hier et jeté en bas de l'escalier. Les chutes, ça ne fait rien quand c'est pour m'apprendre quelque chose. Je suis là pour ça. Mais de temps en temps, il y en a qui... qui ont l'air d'aimer faire mal, d'aimer faire peur.

Ils s'étaient éloignés de l'escalier et marchaient sous une colonnade ouverte. Le visage de Lew était grave. Il dit :

— Ça arrive, je le sais. Si j'avais été dans le hall de la Garde, je me serais senti obligé de jeter Régis à dix pieds, et je n'aurais pas eu la main plus douce que les autres officiers. Pourtant, moi non plus je n'aime pas faire mal inutilement. Je suppose que votre maître des cadets me reprocherait de négliger mes devoirs. Ne lui dites rien, s'il vous plaît !

Soudain, avec un grand sourire, il serra brièvement l'épaule de Danilo.

— Maintenant, vous feriez bien de vous dépêcher, vous deux ; vous allez être en retard.

Il tourna dans un autre couloir et disparut.

Les deux cadets pressèrent le pas. Ces confidences de Lew étaient toutes nouvelles pour Régis. Ils devaient lui en avoir fait voir de toutes les couleurs, surtout Dyan. Mais comment lui, Régis, le savait-il ?

— Je voudrais que tous les officiers soient comme Lew, dit Danilo. Je voudrais qu'il soit maître des cadets. Pas toi ?

— Je crois que Lew ne voudrait pas. Et Dyan prend très au sérieux les responsabilités de sa charge. Tu l'as entendu au Conseil.

Danilo fit la grimace.

— Bah, toi, tu n'as pas à t'en faire. Le Seigneur Dyan t'aime bien. Tout le monde le sait !

— Jaloux ? rétorqua Régis avec bonne humeur.

— Tu es Comyn, dit Danilo. Tu jouis d'un traitement spécial.

Ces paroles lui rappelèrent soudain la distance qui les séparait. Ça lui fit mal.

— Dani, ne sois pas idiot ! dit-il. C'est vrai, il me sert de partenaire à l'escrime, mais je serais content de te céder ma place ! Si tu crois que ce sont des caresses qu'il me fait, regarde-moi un jour quand je serai tout nu – les caresses de Dyan, je te les laisserais de grand cœur !

Régis fut totalement pris de court par la rougeur soudaine de Danilo.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

Régis le considéra, consterné.

— Je veux dire que les séances d'escrime avec le Seigneur Dyan sont un honneur dont je me passerais bien. Il est beaucoup plus strict que le maître d'armes, et il frappe beaucoup plus fort ! Regarde mes côtes, et tu verras que je suis bleu des épaules aux genoux ! Que croyais-tu que je voulais dire ?

Danilo se détourna. Il dit seulement :

— On va être en retard. On ferait mieux de courir.

Régis passa les premières heures de la soirée à patrouiller en ville avec Hjalmar, le jeune géant qui l'avait testé à l'escrime le premier jour. Ils arrêtaient deux bagarres, traînaient au poste un ivrogne, ramenaient six paysans perdus à l'auberge où ils avaient laissé leurs chevaux, et rappelèrent courtoisement à quelques vagabondes que la prostitution était limitée à certains districts. Soirée tranquille à Thendara. Après avoir terminé leur service, ils tombèrent sur Gabriel Lanart et une demi-douzaine d'officiers qui s'apprêtaient à rendre visite à une petite taverne non loin des grilles. Régis allait se retirer quand Gabriel l'arrêta.

— Viens avec nous, mon frère. Il faut connaître autre chose de la ville que ce qu'on voit par les fenêtres de la caserne !

Régis sortit donc avec ses aînés. La taverne était petite, enfumée, pleine de Gardes. Régis s'assit près de Gabriel, qui tint à lui expliquer les règles de leur jeu de cartes. C'était la première fois qu'il était en compagnie d'officiers plus âgés. Il parla peu, écouta beaucoup et prit plaisir à être accepté.

Cela lui rappela un peu les étés passés à Armida. Il ne serait jamais venu à l'idée de Kennard, de Lew ou du vieil Andres de traiter en enfant ce garçon précoce et emprunté. Ces hommes faits, en l'acceptant si jeune, l'avaient séparé, peut-être définitivement, des

garçons de son âge. Mais il se sentait à l'aise avec les adultes, et ce fut comme si sa poitrine était déchargée d'un grand poids. Il eut l'impression de respirer librement pour la première fois depuis que son grand-père l'avait poussé dans les cadets, avec seulement quelques minutes pour se préparer.

— Tu es bien silencieux, mon frère, dit Gabriel au retour. As-tu trop bu ? Alors, tu ferais bien d'aller te coucher. Et tout ira bien demain.

Régis entra, un peu chancelant, dans la caserne. Gabriel a raison, pensa-t-il, surpris mais pas mécontent ; il avait effectivement trop bu. Se déshabillant au clair de lune, il réalisa qu'il voyait trouble et que la tête lui tournait un peu. Quelle journée ! Le Conseil. La conscience d'être en contact avec l'esprit de son grand-père et de reconnaître Lew au toucher. La quasi-querelle avec Danilo ajouta à sa perplexité, qui n'était pas due tout entière à son ivresse. Il se demanda si on avait mis du *kirian* dans son vin, s'entendit pouffer tout haut à cette pensée, puis sombra dans un sommeil agité.

... Il était de retour à Nevarsin, dans le dortoir glacial des élèves où, en hiver, la neige entraît par les persiennes et formait des petits tas sur les lits des novices. Dans son rêve, comme c'était arrivé plusieurs fois dans la réalité, deux ou trois élèves s'étaient mis dans le même lit, partageant leurs couvertures et leur chaleur corporelle pour se réchauffer, et se voyaient sévèrement punis au matin pour ce manquement à la règle. Ce rêve revenait sans cesse ; chaque fois, il découvrait dans ses bras un corps nu qu'il ne connaissait pas, et il se réveillait en proie à la peur et au remords. Et chaque fois, il était plus troublé, bouleversé même, jusqu'au moment où il plongeait en rêve dans des couches plus profondes de sa conscience. Il lui semblait maintenant qu'il était devenu son propre père, accroupi dans le noir sur une colline dénudée, avec d'étranges déflagrations autour de lui. Il tremblait de peur, voyant des hommes tomber à ses côtés, de plus en plus près, et sachant que ces explosions, d'un instant à l'autre, allaient désintégrer son corps. Puis il sentit quelqu'un dans le noir, tout près de lui, qui le protégeait de son corps. De nouveau, Régis se réveilla en sursaut, tout tremblant. Il se frotta les yeux et regarda le dortoir silencieux où le pâle clair de lune dessinait faiblement les formes des cadets qui ronflaient ou marmonnaient dans leur sommeil. Rien de tout ça n'était réel, pensa-t-il, en se rallongeant sur sa paillasse.

Au bout d'un moment, il se remit à rêver. Cette fois, il errait dans une immensité décolorée où il n'y avait rien à voir. Quelque part dans la grisaille, quelqu'un pleurait à longs sanglots déchirants. Régis changea plusieurs fois de direction, ne sachant s'il cherchait la source des pleurs ou s'il voulait s'en éloigner. À travers les sanglots, il saisit

des mots saccadés, étouffés : *je ne le ferai pas, je ne veux pas, je ne peux pas*. Chaque fois que les pleurs se calmaient un instant, une voix cruelle et presque familière disait : *Oh si, tu le feras, tu sais que tu ne peux pas me combattre*, ou encore : *déteste-moi tant que tu voudras, ça me plaît mieux ainsi*. Régis frémit de peur. Puis il se retrouva seul avec les pleurs, les petits sanglots inarticulés de protestation et de supplication. Il continua à chercher dans la grisaille. Et il sentit tout à coup une main le toucher dans le noir, une caresse indécente, mi-douloureuse, mi-excitante. Il s'écria : « Non ! » et se réfugia dans un sommeil plus profond.

Cette fois, il rêva qu'il était dans la salle d'armes de Nevarsin, l'entraînant avec l'épée de bois. Régis entendait ses propres halètements, multipliés par l'écho de la grande salle, tandis qu'un opposant sans visage évoluait devant lui, accélérant impitoyablement ses assauts. Soudain, Régis réalisa qu'ils étaient nus tous les deux, que les coups de l'autre le frappaient à même la peau. Son adversaire sans visage se faisait de plus en plus pressant et dangereux, mais Régis se trouva presque paralysé, incapable de soulever son épée. Alors, une voix forte et vibrante leur ordonna d'arrêter ; Régis laissa tomber son épée à ses pieds, leva les yeux sur le visage sévère du moine... et vit non pas le maître des novices de Nevarsin, mais Dyan Ardaïs. Devant Régis, figé d'horreur, Dyan ramassa l'épée, qui n'était plus une épée de bois mais une rapière d'acier cruellement aiguisée. Puis il l'éleva droit devant lui et la lui plongea dans la poitrine. Curieusement, elle s'enfonça sans lui causer la moindre douleur, et Régis baissa les yeux en tremblant sur la lame qui lui traversait le corps. « C'est parce que je n'ai pas touché le cœur », dit Dyan, et Régis s'éveilla avec un cri étouffé et s'assit dans son lit.

— Par Zandru, murmura-t-il en essuyant son front inondé de sueur, quel cauchemar !

Puis il réalisa que son cœur battait à grands coups et que ses cuisses et ses draps étaient humides et poisseux. Maintenant qu'il était réveillé, il avait presque envie de rire de son rêve, et pourtant il ne pouvait pas se rallonger et se rendormir tout de suite.

La chambrée était silencieuse ; il y avait encore une heure avant le point du jour. Il n'avait plus le vertige, mais il avait des élancements douloureux derrière les yeux.

Lentement, il prit conscience que Danilo pleurait dans le lit voisin, à petits sanglots déchirants, impuissants, désespérés. Était-ce le son du rêve ?

Puis il réalisa, stupéfait, que Danilo ne pleurait pas.

À la pâle clarté de la lune, il dormait profondément. Régis entendait sa respiration régulière, voyait son dos se soulever imperceptiblement. Les pleurs étaient une sorte de vibration de peine

et de désespoir, comme les pleurs de son rêve, mais sans le moindre son.

Régis mit ses mains sur ses yeux et songea, de plus en plus étonné, qu'il n'avait pas entendu Danilo pleurer, mais *savait* qu'il pleurerait.

Ainsi, c'était vrai. Le *laran*. Pas le *laran* vaguement perçu par hasard d'un autre télépathe, mais le sien propre.

Le choc de cette découverte lui fit oublier tout le reste. Comment était-ce arrivé ? Et quand ? En formulant ces questions, il trouva la réponse : tout s'était passé le premier jour dans le dortoir, quand Dani l'avait touché. Dans la nuit qui allait finir, il avait justement rêvé de cette conversation, rêvé un moment qu'il était son père. De nouveau, il se sentit proche de son ami, avec une émotion si intense qu'elle lui serra la gorge. Maintenant, Danilo dormait paisiblement, et même l'impression télépathique de pleurs silencieux s'était évanouie. Régis s'inquiéta au simple souvenir du chagrin de son ami, se demandant ce qui le tourmentait.

Il bannit vivement cette curiosité de son esprit. Lew avait dit qu'on apprenait à garder ses distances pour survivre. C'était une pensée étrange et triste. Il ne pouvait pas espionner l'intimité de son ami, mais il était encore au bord des larmes d'avoir pris conscience de sa souffrance. Il l'avait sentie, plus tôt dans la journée, quand Lew leur avait parlé. Quelqu'un l'avait-il blessé, maltraité ? Ou était-ce simplement que Danilo avait le mal du pays ? Régis savait si peu de choses de lui.

Il se rappela ses premiers jours à Nevarsin. Seul, transi, le cœur gros, sans ami, haïssant sa famille qui l'avait envoyé là, seul un farouche vestige de la fierté des Hastur l'avait empêché, au début, de pleurer tous les soirs dans son lit.

Pour une raison inconnue, cette pensée le remplait de nouveau d'un sentiment presque insupportable d'angoisse. Il regarda Danilo, souhaitant pouvoir se confier à lui. Régis savait qu'il devrait parler à quelqu'un bientôt. La découverte soudaine de son *laran* l'avait laissé étrangement vulnérable, secoué par des vagues d'émotions qui se succédaient sans interruption. De nouveau, il se retrouva au bord des larmes, songeant cette fois à son grand-père, revivant son angoisse brève mais dévastatrice pour la terrible mort de son fils unique.

Et, toujours vulnérable, il passa de la douleur à la rébellion. Son grand-père le forcerait à s'engager sur la voie réservée à un héritier Hastur doué de *laran*. Il ne serait jamais libre ! Il revit le grand vaisseau s'envolant vers les étoiles, et par le cœur, le corps, l'esprit, il s'efforça de le suivre dans l'inconnu. Au nom de son rêve, il ne pouvait pas révéler sa découverte à son grand-père.

Mais il pouvait partager son secret avec Dani. Il avait une envie

presque douloureuse de franchir l'espace étroit entre leurs deux lits, de se glisser près de lui, de partager cette incroyable expérience de souffrance et de joie ineffable. Mais il se rappela avec une netteté étrange les paroles de Lew : être télépathe, c'était comme être dépouillé de sa peau. Comment imposer le fardeau de ses émotions à Dani, lui-même si accablé d'une peine inconnue, si troublé et tourmenté que ses larmes ravalées pénétraient même les rêves de Régis sous la forme d'un bruit de sanglots ? S'il avait le don des télépathes, il devait apprendre à vivre selon leurs règles. Il réalisa qu'il était raide et transi, et se glissa sous ses couvertures, les bouchonna autour de lui, avec un sentiment de grande tristesse. De nouveau, ses idées redevinrent floues, dérivant dans une quête angoissée, mais en réponse aux interrogations de son esprit, il ne vit que des images fugitives d'hommes et d'étranges non-humains luttant le long d'une corniche rocheuse ; deux petits visages d'enfants blonds et délicats, endormis, puis raidis et glacés par la mort ; des silhouettes qui dansaient, tournaient, tourbillonnaient comme des feuilles charriées par le vent en une extase folle ; une immense forme, ravagée par le feu...

Epuisé d'émotions, il se rendormit.

CHAPITRE VIII

(Récit de Lew Alton)

IL existe deux théories sur la Nuit de la Fête, la grande fête des Domaines qui se place au solstice d'été. Certains disent qu'elle commémore l'anniversaire de la Bienheureuse Cassilda, mère des Comyn. D'autres assurent qu'elle célèbre le moment de l'année où elle trouva Hastur, Fils d'Aldones, Seigneur de la Lumière, endormi sur le rivage de Hali après le voyage qui l'avait amené des royaumes de la Lumière. Comme je ne crois pas qu'aucun des deux ait existé, je n'ai de préférence pour aucune des deux versions.

Mon père, qui dans sa jeunesse a beaucoup voyagé à travers l'Empire, m'a dit un jour que toutes les planètes qu'il connaît, et beaucoup de celles qu'il ne connaît pas, ont une Fête du Solstice d'Hiver et une Fête du Solstice d'Eté. Nous ne sommes pas une exception. Dans les Domaines, il y a deux célébrations traditionnelles lors du solstice d'été, dont l'une est une fête privée au cours de laquelle ont fait aux femmes de petits présents, généralement de fruits ou de fleurs, au nom de Cassilda.

De bon matin, j'avais apporté des fleurs à ma sœur adoptive Linnell Aillard, en l'honneur de la fête, et elle m'avait rappelé L'autre célébration, le grand bal, qui avait lieu tous les ans au Château Comyn.

Je n'ai jamais aimé ces énormes réceptions, même quand j'étais trop jeune pour danser et que je participais seulement à des goûters d'enfants dans l'après-midi ; je les déteste depuis la première fois, où, pour mes sept ans, Lerrys Ridenow m'avait tapé sur la tête avec un cheval de bois.

Toutefois, il aurait été impensable qu'on ne m'y voie pas. Mon père m'avait clairement signifié qu'il s'agissait d'un devoir

imprescriptible pour un héritier Comyn. Quand je dis à Linnell que je pensais à m'inventer une maladie diplomatique pour m'en dispenser, ou à prendre la place d'un Garde de service, elle eut une moue déçue.

— Si tu n'es pas là, qui dansera avec moi ?

Linnell est trop jeune pour danser à ces bals, sauf avec des parents, et depuis qu'elle est en âge d'assister à la fête, elle me rappelle toujours que, si je ne suis pas là, elle est condamnée à regarder les réjouissances du balcon. Mon père, naturellement, a l'excellente excuse de son infirmité.

Je résolus de faire une apparition, danser un peu avec Linnell, présenter mes hommages aux vieilles dames et m'éclipser aussi vite que la politesse le permettrait.

J'arrivai en retard, ayant été de service à la Garde, où j'avais entendu les cadets parler du bal avec excitation. Je les comprenais. Tous les Gardes, quel que soit leur grade, et tous les cadets qui ne sont pas de service jouissent du privilège d'assister à la soirée. Pour des jeunes gens de la campagne, j'imagine que c'est un spectacle exaltant. J'avais moins envie d'y aller que jamais car Marius était rentré pendant que je m'habillais. Il venait d'assister à un goûter d'enfants, s'était rendu malade de sucreries, et avait les phalanges à vif et un œil au beurre noir car il s'était battu avec un hautain petit garçon, parent éloigné des Elhalyn, qui l'avait traité de bâtard terrien. J'avais entendu pire dans mon enfance, et je le lui dis, mais cela ne le consola pas. Quand je partis, j'étais prêt à m'en prendre à tout le monde. Ça commence bien, me dis-je.

Selon la coutume, les premières danses étaient exécutées par des professionnels ou des amateurs de bon niveau. Une troupe de danseurs en costume des lointaines montagnes interprétait une danse traditionnelle, faisant virevolter les jupes et tapant des pieds. Je l'avais vu exécuter mieux que ça, récemment, pendant mon voyage dans les montagnes. Aucun professionnel sans doute ne peut communiquer à une danse la gaieté et l'exaltation des amateurs qui l'interprètent pour leur propre plaisir.

Je circulai lentement parmi les spectateurs rassemblés autour de la salle. Mon père faisait ses politesses aux douairières. Le vieux Hastur faisait de même avec un groupe de Terriens sans doute invités pour des raisons politiques ou cérémonielles. Les Gardes, surtout les jeunes cadets, avaient déjà découvert l'élégant buffet qui tenait tout un mur et qu'une armée de serviteurs renouvelait sans arrêt. Si tôt dans la soirée, ils étaient les seuls à y faire honneur et ils me firent sourire. Je ne suis plus obligé de manger au mess, mais je me rappelais assez bien mes années de cadet pour savoir comme ces nourritures paraissent délicieuses après l'ordinaire des casernes.

Danilo était là, en uniforme de gala. Un peu gêné, il me souhaita

une joyeuse Fête. Je lui retournai le compliment.

— Où est Régis ? Je ne le vois pas.

— Il est de service ce soir. Je lui ai proposé de prendre sa place – toute sa parenté est ici – mais il m’a dit qu’il avait toute sa vie devant lui pour y venir et que je devrais y assister et m’amuser.

Je me demandai quel officier, par pure malice ou pour bien montrer qu’un Hastur ne pouvait espérer aucune faveur dans les cadets, s’était assuré que Régis serait de service la nuit de la Fête. J’aurais voulu avoir une aussi bonne excuse.

— Eh bien, tâche de bien t’amuser, Dani, lui dis-je.

Les musiciens cachés avaient attaqué une danse de l’épée, et deux Gardes entrèrent avec des torches pour disposer les armes. On baissa les lumières pour souligner le caractère antique de ce rite montagnard traditionnel. Elle est généralement interprétée par les plus grands artistes de Thendara ; quelle ne fut donc pas ma surprise quand Dyan Ardaïs s’avança, vêtu du flamboyant costume barbare dont l’origine était déjà oubliée avant les Ages du Chaos.

Même dans les Hellers, il n’y a pas beaucoup d’amateurs qui en connaissent encore les pas et les figures. J’avais vu Dyan danser à Armida quand j’étais petit. Une telle cérémonie était à sa place là-bas, à la lueur du feu et d’une ou deux torches, accompagnée d’une unique cornemuse : elle détonnait dans cette salle de bal luxueuse, pleine de dames en grande toilette et de nobles blasés et de citadins.

Mais tous les assistants firent silence, impressionnés par l’étrange solennité de l’antique danse. Et aussi, soyons justes, par l’interprétation de Dyan. Pour une fois, il avait le visage grave, débarrassé du cynisme et de l’insolence que je détestais, absorbé par la complexité des figures et la légèreté des pas. Cette danse est l’expression d’une virilité farouche et presque féline, et Dyan y apporta une violence contenue. Quand il saisit les épées au cours de la figure finale et les éleva au-dessus de sa tête, il régnait un silence total dans la salle. Impressionné malgré moi, j’essayai de rompre le charme.

Je dis tout haut à Danilo :

— Je me demande pour qui il parade, ce soir ? Dommage que Dyan soit indifférent aux femmes ; après ce numéro, il aurait été obligé de les chasser à coups de fourche !

Je me surpris à plaindre toute femme – et tout homme aussi, d’ailleurs – capable de se laisser charmer par Dyan. J’espérais pour son bien que Danilo n’en faisait pas partie. Il est assez naturel pour des garçons de cet âge d’être hautement attirés par toute forte personnalité, et un maître des cadets est l’objet naturel de telles identifications romanesques. Si l’aîné est bon et honorable, c’est sans conséquence et vite oublié. Il y a longtemps que j’ai dépassé ces attachements juvéniles, et, bien que j’aie été sollicité une ou deux fois,

j'avais toujours veillé à ce que ça n'aille pas plus loin que l'échange de quelques sourires.

Enfin, on ne m'avait pas donné Danilo à garder, et l'on m'avait clairement signifié que je n'avais aucun pouvoir sur Dyan. J'avais d'ailleurs assez de soucis moi-même.

Dyan se dirigeait vers le buffet ; je le vis s'arrêter pour prendre un verre de vin et parler au Garde avec une cordialité ostentatoire. Il se retrouva devant moi. Je ne voulais pas être le premier à oublier la courtoisie entre Comyn et je lui fis un bref compliment sur sa danse. Il me répondit distraitemment, cherchant quelqu'un des yeux. Je me demandai qui ce pouvait être, et, en réponse – mes barrières mentales avaient dû s'affaiblir un instant, – je reçus de plein fouet une pensée d'une étonnante violence. *Peut-être qu'après cette soirée ce bâtard intrigant aura assez à faire à s'occuper de lui et ne se mêlera plus de mes affaires !*

Je m'inclinai rapidement et m'éloignai pour faire danser Linnell comme promis. Avec ses cheveux soyeux, ses grands yeux bleus, ses cils si noirs et si longs qu'ils en paraissent irréels, elle était beaucoup plus jolie que sa sœur Callina, qui hier au Conseil m'avait parue si sévère.

Le Domaine Aillard est le seul où le *laran* et le droit de siéger au Conseil ne sont pas transmis par les hommes, mais par les femmes. La dernière *comynara* en ligne directe la dernière Gardienne formée selon l'antique tradition des vierges cloîtrées, avait été Cleindori. Encore jeune, elle avait quitté la tour, et, défiant la croyance et la tradition, avait pris un compagnon à qui elle avait donné un enfant tout en continuant à utiliser ses pouvoirs télépathiques. Elle avait été sauvagement assassinée par des fanatiques pensant que la virginité d'une Gardienne importait plus que ses pouvoirs. Mais elle avait brisé l'ancien moule et révolutionné ce qu'on appelle aujourd'hui la mécanique des matrices. Pendant des années, son nom avait été maudit comme celui d'une renégate. Maintenant, sa mémoire était révérée par tous les techniciens psi de Ténébreuse.

Mais elle n'avait pas laissé de fille. L'antique lignée d'Aillard s'était éteinte, et l'on avait choisi comme *comynara*, en sa qualité de parente la plus proche, Callina Lindir-Aillard, lointaine cousine des Alton et du chef mâle du Domaine Aillard.

Linnell est une excellente danseuse, et c'est avec grand plaisir que je lui tins compagnie. Puis je la reconduisis à sa place, et je lui demandai si je devais inviter Callina à danser ; elle aussi, en sa qualité de femme célibataire, ne peut selon la coutume Comyn danser qu'avec un parent, sauf aux bals masqués.

— Je ne sais pas si Callina aime danser, dit Linnell. Elle est très timide. Tu devrais le lui proposer. Je suis sûre qu'elle refusera. Oh,

voilà Javanne Hastur ! Chaque fois que je l'ai vue depuis neuf ans, elle était enceinte. Mais elle est jolie, n'est-ce pas ?

Javanne dansait avec Gabriel. Elle avait les joues roses et semblait beaucoup s'amuser. Je suppose que n'importe quelle jeune femme, après quatre grossesses rapprochées, devait être heureuse de rentrer dans le monde. Javanne était très grande, très mince et très brune, et portait une luxueuse robe vert et or. Elle n'était pas vraiment jolie, mais incontestablement élégante.

Je quittais Linnell quand mon père s'approcha.

— Viens, Lew, dit-il d'un ton où perçait l'ordre. Il faut présenter tes respects à Javanne.

Je le regardai, médusé. Javanne ? Elle ne m'avait jamais aimé, même à l'époque où nous fréquentions les goûters d'enfants. Une fois, vers sept ans, on nous avait impartialement fouettés parce que nous nous étions battus comme chien et chat, et plus tard, vers nos onze ans, elle avait grossièrement refusé de danser avec moi sous prétexte que je lui marchais sur les pieds. C'était sans doute vrai, mais j'étais déjà suffisamment télépathe pour savoir que ce n'était pas la vraie raison.

Debout au milieu d'un groupe de jeunes femmes, Javanne buvait une coupe de vin. Mon père me présenta, d'un ton plus appuyé que d'habitude.

— Je te souhaite une joyeuse Fête, mon cousin ! dit-elle en s'inclinant courtoisement.

Mon cousin ! Eh bien, son mari et son frère devaient lui avoir dit que je n'étais pas un monstre après tout. Elle fit signe à une jeune fille de son groupe.

— Lew, permets-moi de te présenter une jeune cousine : Linnea Storn-Lanart.

Linnea était très jeune, avec des cheveux roux et bouclés encadrant un visage en forme de cœur. Les Storn sont une famille de vieille noblesse montagnarde des environs d'Aldaran, souvent alliée aux Lanart et aux Leynier. Que faisait à Thendara une si jeune fille ?

Linnea me regarda en face avec une franche curiosité. Dans les basses terres, on juge impudique de regarder un étranger en face, mais les montagnardes ont d'autres coutumes, qui leur valent, ici dans les Domaines, une solide réputation d'effronterie. Elle me regarda un instant dans les yeux, puis rencontra le regard sévère de Javanne, et rougissant jusqu'à la racine des cheveux, baissa vivement la tête et se mit à contempler la pointe de ses sandales. Javanne avait dû l'instruire des mœurs des Domaines, et elle ne voulait pas passer pour une paysanne.

Je ne savais quoi lui dire. Elle était ma parente, mais d'une parenté sans doute très éloignée. Soudain, je crus comprendre :

Javanne avait envie de danser et ne voulait pas passer sa soirée à surveiller une cousine trop jeune pour danser avec des étrangers.

— Me ferez-vous l'honneur de cette danse, *damisela* ?

D'un rapide coup d'œil, elle demanda la permission à Javanne, puis acquiesça de la tête. Je la conduisis sur la piste. Elle dansait bien et semblait s'amuser, mais je n'arrêtais pas de me demander pourquoi mon père se donnait tant de mal pour faciliter la vie à Javanne. Et pourquoi il m'avait regardé d'un air si significatif pendant que je me dirigeais vers la piste.

— Que signifie tout cela ? demandai-je quand la musique se tut.

Oubliant ses bonnes manières, elle dit tout à trac :

— On ne vous l'a pas dit ? À moi, si !

Puis, de nouveau, le sang lui monta aux joues, ce qui la rendit encore plus jolie, mais je n'étais pas d'humeur à apprécier.

— Me dire *quoi* ? demandai-je.

Cramoisie, elle balbutia :

— On m'a dit que... nous devons faire connaissance, et que si nous nous plaisions, il pourrait y avoir... mariage...

Mon visage dut exprimer clairement ma pensée, car elle s'interrompit, sans terminer sa phrase.

Enfer et damnation ! Voilà qu'ils essayaient une fois de plus de régender ma vie à ma place !

Ses yeux gris s'étaient dilatés, ses lèvres enfantines tremblaient. Je m'efforçai vivement de contrôler ma rage. À l'évidence, elle était très réceptive, au moins empathique, peut-être télépathe. Tout cela n'était pas sa faute. Je voyais d'ici comment on avait payé ou intimidé ses parents, comment on l'avait elle-même flattée par l'appât d'un beau mariage avec l'héritier d'un Domaine.

— Qu'est-ce qu'on t'a dit de moi, exactement, Linnea ?

Elle sembla troublée.

— Seulement que tu es le fils du Seigneur Alton, que tu as servi à la Tour d'Arilinn, que ta mère était terrienne...

— Et tu crois pouvoir supporter cette disgrâce ?

— Cette disgrâce ? dit-elle, perplexe. Nous sommes nombreux dans les Hellers à avoir du sang terrien ; il y a des Terriens dans ma famille. Tu trouves que c'est une disgrâce ?

J'enrageais au souvenir de la jubilation méchante que j'avais lue dans les yeux de Dyan. *Occupé de ses propres affaires...* À l'évidence, il savait que ce mariage était dans l'air.

— *Damisela*, je n'ai pas encore envie de me marier, et quand je me marierai, je ne laisserai pas le Conseil choisir à ma place.

J'essayai un sourire, mais ce devait être assez sinistre.

— N'aie pas l'air si abattu, *chiya*. Une jeune fille aussi jolie que toi n'aura pas de mal à trouver un mari qu'elle aime.

— Je n'ai pas particulièrement envie de me marier, dit-elle avec dignité. Je voulais demander mon admission dans une tour ; mon arrière-grand-mère a reçu la formation de Gardienne, et il lui semble que cela me conviendrait. Mais j'ai toujours obéi à ma famille, et puisqu'ils m'avaient choisi un mari, je n'étais pas mécontente. Je suis seulement désolée de te déplaire.

Elle était si calme et digne que je me sentis piégé.

— Tu ne me déplaïs pas, Linnea. Mais je ne veux pas me marier sur leur ordre.

La rage me reprit ; je sentis Linnea flancher sous son impact. Après la danse, sa main était restée légèrement posée sur mon bras ; elle la retira comme si elle s'était brûlée. Je fis un mouvement vers la porte, puis je réalisai, juste à temps, que ce serait pour elle un affront terrible. Inévitablement, tout le monde se demanderait quelle faute inavouable elle avait pu commettre pour mériter un tel traitement. Alors je conduisis Linnea au buffet. Je lui offris une coupe de vin ; elle refusa de la tête. Alors je lui proposai du *shallan*, et bus moi-même un verre de vin.

Quand je me fus un peu calmé, je dis :

— Rien n'est encore irrévocable. Tu peux dire à ceux qui t'ont fait cette proposition que je ne te plais pas et on n'en parlera plus.

Elle sourit, une lueur amusée dans les yeux.

— Mais tu me plais, Dom Lewis, dit-elle. Je ne mentirais pas sur ce point, même si je le pouvais. Mais le Seigneur Kennard s'apercevrait immédiatement si j'essayais de le tromper. Tu es malheureux et furieux, mais je crois que tu es très gentil quand tu n'es pas si en colère. Je serais très contente d'un tel mariage. Si tu veux refuser, Lew, il faudra te charger du refus.

Si elle avait été moins jeune et moins naïve, je lui aurais lancé au visage que je ne pouvais pas m'attendre à ce qu'elle renonce sans protester à un héritier Comyn. Mais je crois qu'elle saisit ma pensée, car elle eut l'air désespéré.

Je me barricadai et dis sans ambages :

— Une femme doit avoir le privilège de refuser. Je voulais t'éviter l'affront de m'entendre dire à mon père que tu...

Je m'aperçus que je ne pouvais me résoudre à affirmer qu'elle ne me plaisait pas, alors je modifiai ma pensée et je terminai :

— ... que je n'ai pas l'intention de me marier sur leur ordre.

Elle accueillit ces paroles avec un sang-froid étonnant.

— Personne ne se marie selon ses goûts. Crois-tu vraiment qu'une union entre nous serait insupportable, Lew ? Il est évident que tôt ou tard, on t'arrangera un mariage.

Un instant, ma détermination vacilla. À l'évidence, elle était sensible et intelligente ; on l'avait pressentie pour le travail dans les

tours, ce qui signifiait qu'elle avait le *laran*. Mon père s'était manifestement donné la peine de chercher une femme ayant le maximum de chances de me plaire, une femme ayant du sang terrien, capable de la fusion mentale et émotionnelle qu'un télépathe doit trouver en toute femme qu'il fréquente intimement. Elle était jolie. Elle avait du caractère et de l'esprit. J'hésitai une seconde. Tôt ou tard, je devrais me marier, je l'avais toujours su. Un héritier Comyn doit engendrer des enfants. Et affectivement, j'étais désespérément seul...

Et c'est bien là-dessus que comptait mon père, le diable l'emporte !

Ma colère se ralluma.

— *Damisela*, je t'ai dit pourquoi je ne peux pas consentir à un mariage conclu dans ces conditions. Si tu préfères croire que tu ne me plais pas, libre à toi.

Je terminai mon vin et reposai ma coupe.

— Permits-moi de te reconduire auprès de mes parentes puisque Javanne est occupée ailleurs.

Javanne s'était remise à danser. Elle avait bien le droit de s'amuser. On l'avait mariée à quinze ans, et elle avait consacré les neuf années suivantes à remplir ses devoirs envers sa famille. Moi, on ne m'attrapera pas comme ça !

Gabriel avait demandé une danse à Linnell mais Callina était seule au bord de la piste. Ses drapés écarlates accentuaient encore sa pâleur. Je lui présentai Linnea en lui demandant de s'occuper d'elle pendant que j'allais parler à mon père. Elle eut l'air intrigué. Je devais diffuser ma colère dans tous les azimuts.

De plus en plus furieux, je fis le tour de la salle. Dyan savait et Hastur savait – qui d'autre faisait partie du complot ? Avait-on réuni un Conseil pour discuter du sort de l'héritier bâtard du Seigneur Alton ? Combien de temps leur avait-il fallu pour dénicher une femme consentante ? Ils avaient dû aller loin, et en prendre une assez jeune pour obéir sans protester à son père et à sa mère ! J'aurais dû être flatté qu'ils en aient choisi une jolie !

Je me trouvai brusquement face à face avec le Régent.

Je le saluai sèchement et j'allais passer mon chemin quand il posa une main sur mon bras, avec les vœux d'usage pour la saison.

— Je vous remercie, Seigneur. Avez-vous vu mon père ?

Le vieillard me dit avec bonté :

— Si tu sors en fureur pour lui faire des reproches, Lew, pourquoi ne pas te plaindre à moi directement ? C'est moi qui ai demandé à ma petite-fille de te présenter cette jeune fille.

Il se tourna vers le buffet.

— As-tu dîné ? Les fruits sont exceptionnels cette année.

— Merci, mais je n'ai pas faim, dis-je. Puis-je vous demander,

Seigneur, pourquoi vous prenez tant d'intérêt à mon mariage ? Ou dois-je me sentir flatté de cet intérêt sans en demander la raison ?

— J'en conclus que la fille ne te plaît pas.

— Que pourrais-je avoir contre elle ? Mais pardonnez-moi, Seigneur, j'ai du mal à discuter de mes affaires devant le tout-Thendara, dis-je, montrant la foule de la main.

Il eut un sourire bienveillant.

— Crois-tu vraiment que chacun ici s'intéresse à autre chose qu'à ses propres affaires ?

Il se remplissait tranquillement une assiette de mets délicats. Je l'imitai, maussade. Puis il se dirigea vers deux fauteuils raisonnablement isolés et dit :

— Nous pouvons nous asseoir là et bavarder, si tu veux. Qu'est-ce que tu as, Lew ? Tu es en âge d'être marié.

— Comme ça, sans être consulté ? dis-je.

— Nous pensions que nous te consultations par cette rencontre, dit Hastur. Après tout, nous ne t'avons pas convoqué à la chapelle avec un simple préavis de quelques heures, comme cela se faisait encore il y a seulement quelques années. Moi, j'ai vu ma chère épouse pour la première fois quelques minutes avant que les bracelets se referment autour de nos poignets, et nous avons vécu en bonne harmonie pendant quarante ans.

Mon père, parlant de ses premières années sur Terra, avait un jour utilisé une expression qui traduisait exactement ce que je ressentais en cet instant : *choc culturel*.

— Avec tout le respect que je vous dois, Seigneur Hastur, les temps ont changé. Pourquoi est-il si urgent que je me marie ?

Le visage d'Hastur se durcit soudain.

— Lew, comprends-tu vraiment que, si ton père s'était tué dans sa chute au lieu de se casser quelques côtes, tu serais maintenant Seigneur Alton d'Armida ? Mon propre fils n'a pas vécu assez longtemps pour voir son fils. Avec ce qui se passe sur notre monde, aucun d'entre nous ne peut prendre le risque de laisser son Domaine sans héritier. As-tu des objections contre le mariage ? Es-tu un amoureux des hommes ?

Il s'était servi d'une expression *casta* très polie, et moi, habitué à celle beaucoup plus grossière utilisée dans la Garde, j'hésitai un instant à le comprendre. Puis je souris, d'un sourire sans joie.

— Vous êtes très loin de la vérité, Seigneur. Même enfant, j'avais peu de goût pour ces jeux. Je suis peut-être jeune, mais plus à ce point.

— Alors, quelle peut bien être la raison de ce refus ?

Il semblait sincèrement perplexe.

— Est-ce Linnell que tu désires épouser ? Nous avons d'autres

projets pour elle, mais si vous le désirez vraiment tous les deux...

— Qu'Evanda nous protège ! m'écriai-je, sincèrement indigné. Seigneur Hastur, Linnell est ma *sœur* !

— Pas par le sang, dit-il, ou à un degré suffisamment éloigné pour que cela ne représente pas un risque pour vos enfants. Après tout, ce serait peut-être un mariage assorti.

Je portai une cuillerée de nourriture à ma bouche. Je lui trouvai un goût révoltant ; je déglutis avec effort et posai mon assiette.

— Seigneur, j'aime tendrement Linnell. Nous avons grandi ensemble. Si c'était seulement pour partager ma vie, je ne pourrais trouver personne avec qui je serais plus heureux. Mais, tentai-je d'expliquer avec embarras, quand on a giflé une fille parce qu'elle avait cassé vos jouets, quand on l'a prise dans son lit lorsqu'elle avait des cauchemars ou qu'elle avait mal aux dents, qu'on a retroussé sa jupe avec des épingles pour qu'elle puisse traverser un ruisseau, ou qu'on l'a habillée, peignée... il est presque impossible de penser à elle comme... euh... pour partager son lit, Seigneur Hastur. Pardonnez ma franchise.

— Pas de formalités, dit-il. Je comprends ton sentiment. Nous avons marié ton père très jeune avec une femme que le Conseil trouvait bien assortie, et on m'a dit plus tard qu'ils avaient vécu en totale harmonie et complète indifférence pendant des années. Mais il a fini par se marier selon son goût ; toi et Marius vous n'avez pas cessé d'en souffrir les conséquences. Je suis sûr que tu voudras éviter cela à tes propres fils.

— Vous ne pouvez pas attendre que j'aie effectivement des fils ? Vous ne vous fatiguez donc jamais d'organiser la vie des gens à leur place ?

Il me foudroya du regard.

— Voilà trente ans que j'en suis fatigué, mais il faut bien que quelqu'un s'en charge ! Je suis assez vieux pour me reposer en repensant au passé, au lieu de porter sur mes épaules le fardeau de l'avenir, mais on dirait qu'il n'y a que moi ! Qu'est-ce que tu fais, toi, pour organiser correctement ta vie et m'en éviter la peine ?

Il prit une autre bouchée de salade et la mastiqua avec colère.

— Qu'est-ce que tu sais de l'histoire des Comyn, Lew ? Autrefois, dans une antiquité reculée, on nous avait accordé des privilèges parce que nous *servions* notre peuple, pas parce que nous le gouvernions. Puis nous avons commencé à croire que nous avions ces privilèges parce que le *laran* nous plaçait tellement au-dessus du commun des mortels que nous pouvions faire tout ce que nous voulions. Et maintenant, nous utilisons nos privilèges non pour compenser ce que nous avons sacrifié afin de servir le peuple, mais pour perpétuer nos pouvoirs. Tu te plains que ta vie ne t'appartient pas, Lew. Eh bien,

c'est normal : elle ne t'appartient pas et ne doit pas t'appartenir. Tu jouis des mêmes privilèges...

— Des privilèges ! dis-je amèrement. Surtout des devoirs que je rejette et des responsabilités qui me dépassent.

— Des privilèges, répéta-t-il, que tu dois mériter en servant notre peuple.

Tendant la main, il effleura légèrement la marque des Comyn imprimée au fer rouge dans ma chair juste au-dessus du poignet. Il y avait une marque jumelle sur son poignet, un peu pâlie par l'âge.

— L'une des obligations liées à cette marque, dit-il, est de t'assurer que ton don ne s'éteindra pas avec toi, en engendrant des fils et des filles qui en hériteront, pour servir à leur tour le peuple de Ténébreuse.

Malgré moi, je fus ému par ses paroles. Pendant ma tournée dans les montagnes, j'avais ressenti ma situation d'héritier Comyn comme une chose grave, que j'étais un maillon dans une chaîne infinie d'Alton issue de la préhistoire et plongeant dans l'avenir. Un moment, j'eus l'impression qu'il suivait ma pensée, l'index toujours pointé sur la marque Comyn de mon poignet.

— Je sais ce qu'il t'en coûte, Lew, reprit-il. Tu as acquis ce don au risque de ta vie. Tu as bien commencé en servant à Arilinn. Le peu qui reste de notre ancienne science y est conservé en prévision du jour où elle pourrait être pleinement restaurée ou redécouverte. Crois-tu que je ne sache pas ce que les jeunes des tours sacrifient de leur vie personnelle ? Je n'ai jamais eu à choisir, Lew, étant né avec le minimum de *laran*. Alors j'utilise au mieux mes pouvoirs séculiers pour alléger votre fardeau. Tu n'es pas de ces jeunes écervelés qui veulent jouir du privilège du rang et passer leur vie dans les divertissements et les folies. Alors, pourquoi hésites-tu à faire ton devoir envers ton clan ?

Soudain, j'aurais voulu pouvoir lui confier mes doutes. Son honnêteté personnelle était incontestable. Mais il était si complètement absorbé par les plans qu'il faisait pour l'avenir de Ténébreuse... Je ne le laisserais pas me manipuler pour servir ses fins. J'étais troublé, mais plus méfiant que jamais. Il attendait ma réponse. Je répugnais à la donner. Les télépathes n'ont pas l'habitude de formuler leurs expériences en paroles. À Arilinn, on s'habitue à ce que tout le cercle partage vos sentiments, émotions et désirs. Sans aucune réticence, sans ces petites omissions et politesses dont se servent les non-télépathes pour parler d'expériences intimes. Mais Hastur ne pouvait pas lire mes pensées, et je m'efforçai maladroitement de les exprimer en paroles qui ne nous embarrasseraient pas trop ni l'un ni l'autre.

— Pour l'essentiel, je n'ai jamais rencontré une femme avec

laquelle j'aie désiré passer toute ma vie... et, étant télépathe, je ne veux pas... jouer mon avenir sur le choix d'un autre.

Non. Je n'étais pas totalement honnête. J'aurais joué sur Linnea si je n'avais pas pensé que j'étais manipulé comme une simple marionnette. La colère me reprit.

— Hastur, si vous vouliez simplement perpétuer mon don, il fallait me marier à l'adolescence, avant que je sois en âge d'éprouver un sentiment pour une femme, au temps où l'on désire toute femme disponible. Maintenant, c'est différent.

Je me tus.

Comment pouvais-je dire à Hastur, qui était assez vieux pour être mon grand-père et qui n'était même pas télépathe, que chaque fois que j'avais des rapports avec une femme, ses sentiments et ses pensées m'étaient totalement ouverts ; qu'à moins que l'union ne fût complète et la sympathie presque totale, cela pouvait m'ôter ma virilité ? Peu de femmes pouvaient supporter cela. Et comment lui raconter les échecs paralysants que pouvait entraîner un manque de sympathie ? Pensait-il vraiment que je parviendrais à vivre avec une femme dans le seul but d'avoir un fils doué de *laran* ? Je sais que certains Comyn s'en accommodent. Je suppose que deux personnes prises au hasard, saines de corps et d'esprit, peuvent toujours se donner *quelque chose* au lit. Mais pas des télépathes formés dans les tours, et habitués à l'union totale... Je dis, sachant que ma voix tremblait violemment :

— Même un dieu ne peut pas aimer sur commande.

Hastur me considéra avec sympathie. Cela aussi me fit mal. Il aurait déjà été assez dur de me mettre ainsi à nu devant un garçon de mon âge. Enfin il dit doucement :

— Il n'a jamais été question de te forcer, Lew. Mais promets-moi d'y penser. La jeune Storn-Lanart a demandé à entrer à la Tour de Neskaya. Il nous faut des Gardiennes et des techniciens psi. Mais il nous faut aussi des femmes sensibles, des télépathes pour s'unir avec nos familles. Si vous pouviez parvenir à vous aimer, nous l'accueillerions à bras ouverts. Je pris une profonde inspiration avant de répondre :

— J'y penserai.

Linnea était télépathe. Peut-être que ça suffirait. Mais, pour être franc, j'avais peur. Hastur fit signe à un serviteur de prendre son assiette vide et la mienne, à laquelle j'avais à peine touché.

— Encore une coupe de vin ?

— Merci, Seigneur, mais j'ai déjà bu ce soir plus que je ne bois d'habitude en une semaine. Et j'ai promis à ma sœur adoptive de la faire danser.

Malgré sa bonté, je fus content d'être débarrassé de lui. Cette conversation m'avait mis les nerfs à vif. L'amour – ou, pour être plus

précis, le sexe – n'est jamais facile pour un télépathe. Même quand on est très jeune et qu'on se livre à des jeux enfantins, découvrant ses besoins et ses désirs, apprenant à connaître son corps et ses exigences.

Je suppose que pour la plupart des gens, au moins pendant un temps, quiconque est du sexe opposé, disponible et pas totalement répugnant, fera l'affaire. Mais même pendant ces premières expériences, j'avais toujours eu une conscience aiguë des motivations et réactions de ma partenaire, et elles résistaient rarement à l'examen. Et après mon passage à Arilinn, où j'avais pris l'habitude d'une union et d'un partage intenses, ce qui était auparavant simplement difficile était devenu impossible.

Allons, j'avais promis une danse à Linnell. Mais Callina était seule, en train de regarder un groupe de danseurs classiques qui mimaient les mouvements des feuilles dans une tempête printanière. Leurs voiles gris-vert, jaune-vert et bleu-vert, frémissaient et flottaient aux lumières comme le soleil. Callina avait rabattu son capuchon en arrière, et, absorbée par le spectacle, semblait perdue, toute petite, fragile et solennelle. Je vins me placer près d'elle. Au bout d'un moment, elle se tourna vers moi et dit :

— Tu as promis une autre danse à Linnell, n'est-ce pas ? Eh bien, tu peux t'épargner cette peine, mon cousin. Elle et la jeune Storn-Lanart sont sur le balcon, à discuter chiffons.

Elle eut un petit sourire amusé qui éclaira son visage pâle.

— C'est stupide d'amener des filles de cet âge à un bal !

Je dis, donnant libre cours à mon amertume rentrée :

— Oh, elles sont en âge d'être mises aux enchères et adjugées au meilleur payeur. C'est ainsi que se font les mariages chez les Comyn. Tu es à vendre aussi, ma cousine ?

Elle eut un petit sourire.

— Je ne pense pas que ce soit une demande en mariage, n'est-ce pas ? Non, je ne suis pas à vendre, au moins cette année. Je suis Gardienne à Neskaya, et tu sais ce que cela signifie.

Je le savais, naturellement. On n'exige plus que les Gardiennes soient des vierges cloîtrées sur lesquelles aucun homme n'ose lever les yeux. Mais quand elles travaillent au point central des relais d'énergons, elles doivent observer une chasteté absolue par pure nécessité. Elles apprennent à ne pas éveiller des désirs qu'elles n'osent pas satisfaire. Sans doute apprennent-elles aussi à ne pas en ressentir non plus, ce qui est une bonne chose si on y arrive. Je regrette de ne pas y parvenir.

Je me détendis. Près de Callina, formée dans une tour et Gardienne en exercice, je n'avais pas besoin d'être sur mes gardes. Nous partagions une parenté plus profonde que celle du sang, le lien puissant des télépathes des tours.

J'ai été technicien des matrices assez longtemps pour savoir qu'il y faut pratiquement toute l'énergie physique et nerveuse d'un individu, et qu'il en reste bien peu pour le sexe. Le désir est parfois présent, non l'énergie. Les Gardiennes, pour leur sécurité physique et émotionnelle, doivent rester célibataires. Les autres membres du cercle – techniciens, mécaniciens et moniteurs – sont généralement sensibles et satisfont généreusement le peu de désirs qui subsistent. D'ailleurs la fusion exclut les jeux du flirt, des avances et des réticences auxquels se livrent ailleurs les hommes et les femmes. Et Callina comprenait cela sans qu'on le lui dise, étant membre d'un cercle depuis longtemps.

Elle comprenait si bien qu'elle dit avec malice :

— Il paraît qu'on enverra Linnea à Arilinn l'année prochaine, si vous décidez tous les deux de ne pas vous marier. Tu auras le temps de réfléchir. Dois-je leur demander de ne pas lui donner la formation de Gardienne, au cas où tu changerais d'avis ?

J'en restai interloqué. Dans un cercle de tour, cette question ne m'aurait pas embarrassé, mais par ailleurs, je n'aurais pas été obligé d'y répondre. Elle me traitait simplement en égal. Dans le rapport télépathique des cercles de tours, nous avions tous une conscience aiguë de nos besoins et désirs mutuels, veillant à ce qu'ils n'aillent pas jusqu'à la frustration douloureuse.

Mais maintenant, mon cercle était dispersé, d'autres servaient à ma place, et il fallait me débrouiller au mieux dans un monde plein de jeux élaborés et de rapports complexes.

Elle hocha gravement la tête.

— Peut-être devrais-tu épouser Linnea, après tout. Ainsi, on ne pourrait pas te forcer à en épouser une autre moins bien assortie.

Elle réfléchissait sérieusement à mon problème, y consacrant toute son attention.

— Je suppose qu'ils veulent surtout que tu engendres un fils pour Armida. Si tu pouvais faire ça, ils se soucieraient peu que tu épouses ou non la fille, n'est-ce pas ?

Cette idée fut comme du sel versé sur une blessure ouverte. J'entendis ma voix se briser :

— Je suis un bâtard moi-même. Crois-tu honnêtement que je pourrais infliger cette malédiction à mon fils ? De plus, Linnea est très jeune et elle a été... honnête avec moi.

Toute cette conversation me troublait pour d'obscures raisons.

— Et comment en sais-tu autant sur cette histoire ? Ma vie amoureuse a-t-elle fait l'objet d'un débat au Conseil, Callina ?

Elle secoua la tête avec compassion.

— Non, pas du tout. Mais j'ai joué à la poupée avec Javanne, et elle me fait toujours des confidences. Il ne s'agit pas de commérages

du Conseil, Lew, mais de simples bavardages de femmes.

Je l'entendis à peine. Comme tous les Alton, j'ai une tendance déconcertante à percevoir les altérations du temps, et l'image de Callina ne cessait de vaciller et de trembloter, comme vue à travers l'eau courante ou le temps qui passe. Pendant un instant, je ne la vis plus telle qu'elle était devant moi, pâle, sans charme, et vêtue d'écarlate, mais dans une brume bleutée. Elle semblait flotter, lointaine, froide et très belle, scintillant sombrement comme le ciel nocturne. Tourmenté, je luttai, rageur, tout le corps dévoré de...

Je battis des paupières, essayant de recentrer mes images.

— Tu es malade, mon cousin ?

Je réalisai avec horreur qu'un instant, j'avais failli la prendre dans mes bras. Comme elle n'était pas actuellement en exercice dans son cercle, il s'agissait d'une simple grossièreté, non d'une atrocité impensable. Quand même, je devais être fou ! Je regardais toujours Callina, réagissant à sa présence comme à celle d'une femme belle et désirable, comme si elle ne m'était pas interdite par un double tabou et mon serment de technicien.

Elle rencontra mon regard. Il y avait beaucoup de bonté et de compassion en elle, mais aucune réaction à mon accès incontrôlé d'émotion. Naturellement !

— *Damisela*, je m'excuse du fond du cœur, dis-je d'une voix rauque. C'est cette foule. Mes barrières me jouent des tours.

— Je déteste ces réceptions. Sortons prendre l'air un moment.

Elle me précéda jusqu'à un petit balcon où tombait une pluie fine. Je respirai avec soulagement l'air frais et humide. Elle portait un long voile noir, fin et scintillant, qui flottait derrière elle comme des ailes et luisait dans l'obscurité. Je sentis à nouveau l'impulsion de la prendre dans mes bras, de presser son corps frêle contre le mien, d'écraser ses lèvres sous les miennes... De nouveau, je battis des paupières, regardant fixement la nuit, les claires étoiles, Callina si calme dans ses drapés luminescents. Soudain, me sentant faible et malade, je me raccrochai au garde-corps du balcon. Je me sentis tomber dans un espace infini, un néant sauvage et vide...

— Cela ne vient pas simplement de la foule, dit calmement Callina. Tu as du *kirian*, Lew ?

Je secouai la tête, m'efforçant de clarifier ma vision. J'étais trop âgé pour ça, quand même. Chez la plupart des télépathes, ces bouleversements psychiques cessent à la puberté. Je n'avais pas eu d'accès de la maladie du seuil depuis mon entrée à Arilinn. Je ne comprenais pas pourquoi j'y étais sujet en ce moment.

— Je voudrais pouvoir t'aider, Lew, dit Callina avec bonté. Tu sais ce que tu as, n'est-ce pas ?

Elle sortit, me frôlant avec la légèreté d'une plume, et me laissa

seul dans l'air humide du balcon, piqué au vif par ses paroles. Oui, je savais ce que j'avais, et je lui en voulais amèrement de me l'avoir rappelé derrière les barrières de sa propre invulnérabilité. Elle ne partageait pas mes besoins, mes désirs ; c'était un tourment dont elle était exempte, en sa qualité de Gardienne. Sur le moment, dans ma colère aveugle, j'oubliai la discipline cruelle sur laquelle se fondait cette invulnérabilité.

Oui, je savais ce que j'avais. À Arilinn, je m'étais habitué à des femmes qui étaient sensibles à mes besoins. Maintenant, il y avait longtemps que j'étais parti, longtemps que j'étais seul. Etant ce que je suis, le soulagement sans complication du moindre des Gardes m'était interdit. Les rares fois où, poussé par le désespoir, j'avais voulu m'en satisfaire, cela m'avait rendu malade. Les femmes sensibles ne choisissent pas cette profession. Ou s'il y en a, je n'en ai jamais rencontré. Appuyant la tête contre le garde-corps, je donnai libre cours à ma jalousie... la jalousie amère qu'on peut éprouver pour un homme capable de trouver un soulagement même temporaire avec n'importe quelle femme prête à lui donner son corps.

Momentanément, sachant que cela aggraverait ma situation, je me laissai aller à penser à la jeune Linnea. Elle avait du sang terrien, elle était télépathe. Peut-être que j'avais refusé trop vite.

Et la rage me reprit. Voyant qu'ils ne pouvaient pas me manipuler autrement, mon père et Hastur voulaient me corrompre par le sexe. Ils avaient corrompu Dyan en lui donnant le commandement d'une pleine caserne d'adolescents, qui, à tout le moins, nourriraient son ego de leur admiration et de leurs flatteries.

Et ils voulaient me corrompre, moi aussi. Différemment, bien sûr, car nous avions des besoins différents, mais c'était quand même de la corruption. Ils cherchaient à me contrôler en exhibant sous mes yeux une fille jeune, belle, sexuellement désirable. Mes propres désirs, que mon père télépathe ne connaissait que trop bien, feraient le reste. J'étais malade à l'idée que j'avais failli tomber dans le piège.

Dans la salle de bal, les festivités tiraient à leur fin. Les cadets étaient rentrés dans leur caserne. Quelques attardés buvaient encore, mais les domestiques commençaient à desservir. J'enfilai les couloirs à grands pas, regagnant les appartements des Alton, la rage au cœur.

Le hall central était désert, mais je vis de la lumière dans la chambre de mon père, et j'entrai sans frapper. Surpris à l'improviste, il était à moitié dévêtu.

— J'ai à te parler !

— Ce n'est pas une raison pour entrer ici au pas de charge comme un *cralmac* en rut, dit-il avec douceur.

Brièvement, il me contacta mentalement. Il n'avait jamais fait ça depuis des années, et j'enrageai d'être à nouveau traité comme un

enfant. Il se retira vivement et dit :

— Ça ne peut pas attendre à demain, Lew ? Tu ne vas pas bien.

— Tu sais pourquoi. Tu veux me marier sans même me prévenir ? Il contra ma colère de face.

— Tu es prêt pour le mariage. Mais tu es trop orgueilleux pour le reconnaître. Par tous les diables, tu crois que je ne sais pas ce que tu ressens ?

Je réfléchis un instant à ces paroles. Je me suis demandé, de temps en temps, si mon père a vécu seul depuis la mort de ma mère. Il n'a pas eu de maîtresse attitrée, c'est certain. Je n'ai jamais essayé d'espionner sa vie personnelle et j'ai été doublement furieux qu'il m'ait forcé à me mettre à nu devant Hastur et à me déconsidérer aux yeux de Callina.

— Ça ne marchera pas ! rétorquai-je avec fureur. Maintenant, je n'épouserai pas cette fille, même si elle était aussi belle que la Bienheureuse Cassilda et qu'elle apporte en dot tous les bijoux de Carthon !

— Naturellement, dit-il avec lassitude. Quand as-tu jamais fait une chose aussi raisonnable ? À ton aise. Je me suis marié selon mon goût ; j'ai dit à Hastur que je ne te forcerais jamais.

— Crois-tu que tu pourrais ? dis-je, toujours rageur.

— Comme je n'essaye pas, la question est académique.

Mon père haussa les épaules en soupirant.

— J'avais quelque chose à te dire, mais ça peut attendre à demain si tu n'es pas en état de m'écouter. Je vais prendre un verre.

Péniblement, il fit effort pour se lever, et je dis :

— Permets-moi de te servir, Père.

Je lui apportai un verre de vin, je m'en servis un autre et m'assis près de lui. Il se mit à boire à petites gorgées. Au bout d'un moment, il tendit le bras et posa la main sur mon épaule, geste d'intimité très rare qui remontait à mon enfance. Cette fois, je n'en fus pas irrité.

Il dit enfin :

— Tu as assisté au Conseil. Tu sais ce qui se passe.

— Tu veux parler d'Aldaran ?

J'étais content qu'il change de conversation.

— Je ne crois pas être en état de voyager, Lew. Je n'ai jamais voulu admettre qu'il existait des choses que je ne pouvais pas faire. Mais maintenant, j'ai un fils pour me remplacer. Et puisque nous avons tous les deux défié Hastur, le séjour de Thendara ne serait peut-être pas très agréable pour toi ces prochaines semaines. C'est pourquoi je vais t'envoyer à Aldaran, Lew.

— Moi, Père ?

— Qui d'autre ? Il n'y a personne en qui je puisse avoir toute confiance. Tu as fait aussi bien que moi dans ta tournée des tours

d'incendie. Et tu peux te prévaloir des liens du sang ; le vieux Kermiac d'Aldaran est ton grand-oncle. Tu peux aller voir ce qui se passe réellement dans ces montagnes.

Je me sentis à la fois ravi et perplexe d'être chargé d'une mission aussi délicate. Hastur avait parlé de notre devoir de servir les Comyn et notre monde. Maintenant, j'allais prendre ma place parmi ceux de notre Domaine qui l'avaient fait depuis tant de générations.

— Quand devrai-je partir ?

— Dès que j'aurai pu t'organiser une escorte et te procurer un sauf-conduit. Il n'y a pas de temps à perdre.

Je fus reconnaissant à mon père de me confier cette mission. Il avait vraiment besoin de moi. Et moi, j'avais la chance de faire quelque chose pour lui qu'il ne pouvait plus faire. J'avais hâte de me mettre en route.

CHAPITRE IX

EN cette saison, le soleil était déjà levé quand la cloche du réveil retentit dans la caserne. La neige fondait et formait entre les pavés de petites rigoles descendant vers le mess. Régis s'était aspergé le visage d'eau glacée, mais il était encore ensommeillé. Il aurait mieux aimé sauter le petit déjeuner que se lever à cette heure. Mais il était fier de ses notes : il était le seul cadet n'ayant jamais encouru une punition pour n'avoir pas entendu la cloche et être arrivé en retard. Tout compte fait, Nevarsin lui avait fait du bien.

Il se glissa à sa place entre Danilo et Gareth Lindir. Une ordonnance jetait leur plateau devant eux : grossiers bols de poterie pleins de porridge aux noix, lourdes chopes de cette bière de la campagne que Régis ne touchait jamais. Avec dégoût, il porta à sa bouche une cuillerée de porridge.

— Est-ce que l'ordinaire empire tous les jours, ou est-ce mon imagination ? demanda Damon MacAnndra.

— Il empire, dit Danilo. Personne n'a d'imagination à une pareille heure ! Qu'est-ce qui se passe ?

Il y eut un bref tumulte à la porte. Régis releva brusquement la tête. Après une courte bousculade, un cadet fut violemment jeté à l'intérieur, et alla tomber sur une table, tête la première, et ne bougea plus. Debout sur le seuil, Dyan Ardais attendait que l'infortuné se relève.

— Par les enfers de Zandru, c'est Julian ! dit Damon.

Il se leva et s'approcha vivement de son ami. Dyan renfrogné le dominait de toute sa taille.

— Retournez à votre place, cadet. Finissez de déjeuner.

— C'est mon ami. Je veux voir s'il est blessé.

Ignorant le regard furieux de Dyan, Damon s'agenouilla près de son ami. Les autres cadets, se dévissant le cou, virent une grosse tache de sang sur le front de leur camarade.

— Il saigne ! Vous l'avez tué ! cria Damon d'une voix stridente.

— Sottise ! gronda Dyan. Les morts ne saignent pas comme ça.

S'agenouillant près de la table, il passa vivement la main sur la blessure et fit signe à deux cadets de seconde année.

— Emmenez-le à l'infirmerie et demandez à Maître Raimon de l'examiner.

Tandis qu'on emportait Julian, Gabriel Vyandal murmura :

— Ce n'est pas juste de nous tomber dessus à cette heure, quand on n'est même pas réveillés.

Dans le silence de mort, sa voix porta jusqu'à l'autre bout du mess ; Dyan s'approcha à grands pas et le toisa de tout son haut avec un rictus mauvais.

— C'est à des heures pareilles que vous devez être le plus vigilant, cadet. Croyez-vous que les voleurs de la cité, les hommes-chats ou les brigands de la frontière choisiront une heure à votre convenance pour vous attaquer ? Cet aspect de votre formation est destiné à vous enseigner la vigilance à toute heure, cadets.

Il leur tourna le dos et sortit.

— Un de ces jours, il va finir par en tuer un, grommela Gareth. Et alors, je me demande ce qu'il dira.

Damon revint à sa place, très pâle.

— Il n'a pas voulu me laisser aller avec lui pour lui soutenir la tête.

Gabriel posa la main sur son bras en signe de réconfort.

— Ne t'en fais pas. Maître Raimon va bien le soigner.

— Sur un champ de bataille, dit Régis horrifié, un instant d'inattention peut signifier non une blessure, mais la mort. Sur ce point, le Seigneur Dyan a raison.

Damon le foudroya du regard.

— Ça te va bien de parler ainsi, Hastur. J'ai remarqué qu'il te laisse toujours tranquille.

Régis, qui avait en permanence le torse violacé des coups reçus pendant ses séances d'escrime, dit :

— Il trouve sans doute que je reçois assez de coups en m'entraînant avec lui.

Une idée le frappa alors : il y avait dans ces coups quelque chose de cruel et de sadique. À l'époque où il avait la réputation d'être le meilleur escrimeur des Domaines, Kennard lui avait appris à manier l'épée. Et pourtant, en s'entraînant tous les jours avec Kennard ou Lew, il avait ramassé moins de bleus en deux ans qu'avec Dyan en quelques semaines.

— Qu'est-ce que tu peux espérer des Comyn ? dit un cadet de deuxième année. Ils se tiennent tous les coudes.

Régis baissa le nez sur son porridge froid. À quoi bon discuter ? Il

ne pouvait pas montrer ses bleus à tout le monde – il aurait dû se taire, c'est tout.

De retour dans la chambrée, Régis fit rapidement son lit puis aida Damon à faire celui de Julian et à ranger ses affaires. Quand les autres furent partis à l'exercice, il resta avec Danilo. Ils étaient de corvée de ménage. Régis nettoya méticuleusement la cheminée. Il accomplit ce travail avec d'autant plus de soin qu'il le détestait, mais en pensant à autre chose. Dyan avait vraiment été trop brutal.

Danilo maniait son lourd balai avec une farouche concentration à l'autre bout du dortoir, mais Régis le sentait abattu et malheureux. Cela aurait été moins pénible s'il avait su pourquoi il était si furieux et malheureux en permanence, mais il ne recevait que des émotions brutes.

Il sentit la présence de Lew Alton, et, levant les yeux, le vit s'avancer dans le dortoir.

— Pas encore terminé ? Prenez votre temps, cadet, je suis en avance.

Régis se détendit. Lew pouvait être assez strict, mais il ne prenait pas à tâche de débusquer le moindre grain de poussière. Il continua à nettoyer le foyer, mais au bout d'une minute, Lew se pencha et lui toucha le bras.

— Viens, j'ai deux mots à te dire.

Régis se releva et le suivit jusqu'à la porte, tournant la tête pour lancer par-dessus son épaule :

— Je reviens dans une minute, Dani. Attends-moi pour bouger la table.

Juste passé la porte, il sentit Lew le contacter mentalement, et, levant la tête, il vit qu'il souriait.

— Oui, je m'en suis aperçu au Conseil, dit Lew. Quand est-ce que c'est arrivé, Régis ? Et comment ?

— Je ne sais pas exactement, dit Régis, mais je crois que j'ai... touché... Danilo, ou qu'il m'a touché, je ne sais pas lequel, et une sorte de... de barrière est tombée. Je ne sais pas comment expliquer.

Lew hocha la tête.

— Je sais, dit-il. Il n'y a pas de mots pour traduire ces expériences. Mais Danilo ? J'ai senti qu'il avait le *laran* l'autre jour, mais s'il a pu faire ça, alors...

Il s'interrompit, fronçant les sourcils, et Régis suivit sa pensée : *cela signifierait qu'il est télépathe catalyste ! Ils sont très rares. Je croyais même que l'espèce était éteinte.*

— J'en parlerai à mon père avant de partir pour Aldaran.

— C'est toi qui y vas à la place d'oncle Kennard ? Quand ?

— Quelques jours avant la fin de la saison du Conseil. Il n'y en a plus pour Longtemps. Le voyage dans les montagnes est très dur en

toutes saisons, mais presque impossible après le début des chutes de neige.

Lew jeta un rapide coup d'œil dans la chambrée.

— Tout m'a l'air bien ; je signerai le rapport d'inspection. Terminez sans vous presser.

S'approchant de Danilo, il ajouta :

— Je pars pour Aldaran dans un ou deux jours, Dani. Je passerai près de Syrtis. Tu as un message pour Dom Félix ?

— Seulement que je m'efforce de faire mon devoir de mon mieux, Capitaine, dit-il d'un ton maussade.

— Je lui dirai que tu nous fais honneur, Danilo. Le jeune homme ne répondit pas, et retourna vers la cheminée en traînant son balai. Lew le suivit des yeux, intrigué.

— Qu'est-ce qui le tracasse, à ton avis ? L'humeur de Danilo inquiétait aussi Régis. Ses pleurs intérieurs l'avaient réveillé encore deux fois, le faisant hésiter entre le désir de consoler son ami et le souci de respecter son intimité. Régis dit enfin :

— Je ne sais pas. Le mal du pays, peut-être. Puis, changeant de conversation, il demanda :

— Comment va Julian ? Il n'est pas mort, au moins ? Lew le considéra, stupéfait.

— Non, non. Il se remettra. C'est juste un bon coup sur la tête.

Lew lui sourit encore et sortit. Danilo appuya son balai contre le mur et se mit en devoir de déplacer la lourde table pour balayer dessous. Régis accourut pour l'aider. Dani le foudroya du regard.

— Bon, alors, on travaille ou on cause ? dit-il.

— On travaille, bien sûr, dit Régis. D'ailleurs, je n'ai rien à te dire quand tu es de cette humeur.

Dani marmonna quelque chose entre ses dents, et Régis pivota sur lui-même en demandant :

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Rien, dit Danilo en lui tournant le dos.

Régis le suivit des yeux ; il avait bien cru entendre : « Surtout ne te salis pas les mains. »

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu veux que je finisse tout seul ?

— Oh je ne voulais pas abuser de votre amabilité, Seigneur ! Permettez-moi de vous servir ! dit-il d'un ton si sarcastique que Régis le fixa, médusé.

— Danilo, tu essayes de me provoquer ?

Danilo toisa lentement Régis.

— Non, je vous remercie, Seigneur. Me battre avec un héritier Comyn ? Je suis fou, mais pas à ce point. Courez à votre leçon d'escrime avec le Seigneur Ardaïs, et laissez-moi le sale boulot.

L'étonnement de Régis fit place à la colère.

— Quand est-ce que j'ai laissé le sale boulot ici ?

Danilo fixait obstinément le sol. Régis avança vers lui.

— Allez, vas-y. C'est toi qui as commencé. Réponds ! Tu trouves que je ne fais pas ma juste part des corvées ?

Aucune autre accusation ne l'aurait autant mis en fureur.

— Et ne fais pas cette tête-là, sinon je vais la rectifier d'un coup de poing.

— Dois-je surveiller toutes les expressions de mon visage, *Seigneur Hastur* ?

À la façon dont il le prononça, ce titre était une insulte, et Régis le frappa. Danilo tomba à la renverse, se releva d'un bond rageur et se rua sur lui, s'arrêtant à la dernière seconde.

— Ah non ! Vous n'allez pas me piéger comme ça. Je vous ai dit que je ne me battrais pas avec vous, Seigneur Hastur.

— Si, tu te battras, par tous les diables. C'est toi qui as commencé. En garde, ou je te transforme en serpillière !

— Ce serait drôle, n'est-ce pas, grommela Danilo, de m'acculer à me battre et à violer le règlement. Oh, non, Seigneur Régis, j'ai déjà donné !

Régis recula, maintenant plus troublé que furieux, se demandant ce qu'il avait bien pu faire pour bouleverser Dani à ce point. Il contacta mentalement son ami, ne rencontrant qu'un bouillonnement de rage qui étouffait tout le reste. Il avança sur Danilo, qui se mit en garde.

— Par les enfers de Zandru, qu'est-ce qui se passe ?

Hjalmar passa la porte, comprit tout d'un coup d'œil et prit rudement Régis au collet.

— On vous entend hurler jusqu'au milieu de la cour ! Cadet Syrtis, votre lèvre saigne !

Il lâcha Régis, s'approcha de Danilo qu'il prit par le menton, levant son visage et le tournant vers la lumière. Dans une explosion de violence, Danilo le repoussa, portant la main à sa dague. Hjalmar lui saisit le poignet.

— Pas de ça, mon garçon ! Tirer sa dague dans la chambrée ! Je serais obligé de faire un rapport et tu serais fini ! Qu'est-ce qui te prend, mon garçon ? Je voulais juste voir si tu es blessé !

Il semblait sincèrement inquiet, et Danilo, tremblant, baissa la tête.

— Qu'est-ce qu'il y a entre vous ? Vous étiez comme frères !

— C'est ma faute, dit Régis. C'est moi qui ai frappé le premier.

Hjalmar donna à Danilo une bourrade plus amicale que brutale.

— Allez mettre de l'eau froide sur la blessure, cadet. Hastur finira le ménage tout seul. Ça lui apprendra à tenir sa langue.

Quand Danilo eut disparu aux lavabos, il regarda Régis avec

sévérité.

— Voilà un bel exemple pour les cadets de rang inférieur !

Régis ne chercha pas à discuter. Il accepta sans broncher les remontrances de Hjalmar et les trois jours de corvée qu'il reçut en punition. Il était presque reconnaissant au jeune officier pour son intervention opportune. Pourquoi, mais pourquoi Danilo avait-il explosé ainsi ?

Il avait provoqué une rixe et ça ne lui ressemblait pas, se disait Régis, jetant machinalement les balayures dans la cheminée qu'il finissait de nettoyer. Est-ce qu'on lui avait encore reproché de rechercher les faveurs d'un Hastur ?

À la fin de la journée, il était à moitié décidé à aller le trouver, à affronter sa colère, et à lui demander en face ce qui n'allait pas. Mais on lui rappela qu'il était de corvée. Ce jour-là, il aidait les palefreniers à nettoyer les écuries, travail peu ragoûtant s'il en fut jamais. Il mit longtemps à se nettoyer et à se débarrasser des odeurs et des souillures, et il dut se hâter pour être à l'heure à la corvée suivante, très ennuyeuse cette fois, et consistant à monter la garde aux portes de la cité, vérifier les permis et les sauf-conduits, questionner les voyageurs qui n'en avaient pas, rappeler aux marchands qui arrivaient les règles gouvernant leur négoce. Après quoi, il accompagna un jeune officier chargé de superviser les gardes de nuit aux portes de la ville... C'était la première fois qu'il avait une autorité quelconque sur d'autres Gardes. Il savait, en théorie, que les cadets étaient destinés à devenir officiers, mais jusque-là, il avait eu l'impression que tout le monde le considérait comme un gamin ignorant et maladroit. Maintenant, au bout d'une demi-saison à peine, on lui donnait une responsabilité à lui. Il en oublia un moment ses inquiétudes pour son ami.

Il revint à la caserne vers minuit, tout surpris de voir l'officier de garde rayer son nom sur la liste des officiers de nuit, au lieu de le gronder pour rentrer en retard. Il s'arrêta pour lui demander :

— Vous avez des nouvelles de Julian – du cadet MacAran ?

— MacAran ? Oui, il a une commotion cérébrale. Il est à l'infirmerie, il sera rétabli dans quelques jours. On a demandé à son ami de venir près de lui. Il n'a pas toute sa tête, et on avait peur qu'il fasse une bêtise. Mais il a reconnu la voix de Damon. Il semble ne pas entendre les autres, mais MacAnndra lui a dit de se tenir tranquille, et il s'est rendormi comme un bébé. Il paraît que c'est comme ça, des fois, les commotions cérébrales.

Régis alla se coucher. Le lit de Danilo était vide également. Il devait être de service de nuit.

Régis fut réveillé une ou deux heures plus tard, par la pluie qui tambourinait sur le toit, et par un bruit d'altercation à l'entrée.

— Je suis obligé de faire un rapport, disait l'officier de nuit.

Et Danilo répondit grossièrement :

— Je m'en fous ; maintenant, ça ne me fait plus rien.

Puis il s'approcha d'une démarche chancelante. Il se cogna dans le lit de Régis, qui sentit qu'il avait des vêtements trempés. Il avait dû errer sous la pluie. À la lueur de la veilleuse de la salle de bains, Régis le vit se déshabiller en titubant, jetant ses vêtements dans toutes les directions. Il entendit le « bang » de son épée qu'il jeta sur son coffre à vêtements au lieu de la suspendre au mur. Il se planta un moment devant la fenêtre, nu, pensif, et Régis faillit lui parler. Mais il recula à l'idée d'une autre querelle. Au bout d'un moment, Danilo se mit au lit.

Régis dormit d'un sommeil agité, et, longtemps après, fut réveillé en sursaut par des pleurs silencieux qui résonnaient dans sa tête. Cette fois, Danilo était réveillé et pleurait vraiment, sans bruit. Régis l'écoula un moment, hésitant, déchiré, incapable de supporter cette peine. Finalement il se leva et s'agenouilla près du lit de son ami.

— Dani, qu'est-ce qu'il y a ? Tu es malade ? Tu as de mauvaises nouvelles de ta famille ? Je peux faire quelque chose ?

Danilo marmonna sans le regarder :

— Non, personne ne peut rien faire ; il est trop tard pour ça. Et pour ça, pour ça... Saint Porteur de Fardeaux, que va dire mon père ?

Régis dit en un murmure qu'on n'aurait pas entendu à trois pas :

— Ne parle pas comme ça. Il y a toujours une solution à tout. Ça te ferait du bien de m'en parler ? Je t'en prie, Dani.

Danilo tourna la tête. Son visage n'était qu'une tache pâle et floue dans le noir. Il dit :

— Je ne sais pas quoi faire. Je dois devenir fou...

Soudain, un long sanglot désespéré l'interrompit.

— Je ne vois pas... qui... Damon, c'est toi ?

— Non. Damon est à l'infirmerie avec Julian, chuchota Régis. Et tout le monde dort. Je crois que personne ne t'a entendu rentrer. Je ne voulais pas te déranger, mais tu semblais si malheureux...

Oubliant leur querelle, oubliant tout sauf que son ami était dans la peine, il se pencha et posa la main sur l'épaule nue de Danilo, légèrement, timidement.

— Il n'y a pas quelque chose que je...

Une explosion de rage – avec quelque chose d'autre : peur ? honte ? – partit de ses doigts et lui remonta le long du bras, comme un choc électrique. Il retira vivement sa main, comme s'il s'était brûlé. D'un mouvement violent, presque sauvage, Danilo le repoussa et siffla entre ses dents avec fureur :

— Arrière, odieux... sale... Comyn, bas les pattes, espèce de...

Il dit un mot si ordurier que Régis recula, bouche bée, tremblant, presque malade.

— Dani, tu te trompes, protesta-t-il, désespéré. Je pensais

seulement que tu allais mal. Ecoute, je ne sais pas ce qui s'est passé, mais je n'y suis pour rien. Tu vas te rendre malade si tu continues comme ça. Tu ne peux pas me dire ce qui t'est arrivé ?

— Te le dire, à *toi* ? Par les chaînes de Sharra, j'aimerais mieux le dire à un loup qui me tiendrait la gorge entre ses crocs !

Il chassa Régis d'une furieuse poussée, disant presque tout haut :

— Si tu m'approches encore, sale *ombredin*, je te tords le cou !

Régis se releva et retourna à son lit sans un mot. Son cœur battait encore à grands coups du choc physique reçu quand il avait touché Danilo, et il tremblait de l'agression mentale qui l'avait frappé de plein fouet. Allongé dans le noir, il écouta la respiration haletante de Danilo, stupéfait de l'explosion de haine de son ami et de son impuissance à se faire entendre. Il avait cru naïvement qu'un tel malentendu ne pouvait pas survenir entre deux personnes douées de *laran* ! Il continua à écouter la respiration rauque de Danilo, puis ses sanglots étouffés et pour finir son sommeil agité. Régis, quant à lui, ne ferma pas l'œil de la nuit.

CHAPITRE X

(Récit de Lew Alton)

APRÈS minuit, la pluie s'était transformée en neige fondue ; le jour de mon départ pour Aldaran se levait, triste et maussade, le soleil caché derrière des nuages gros de neige. Je me réveillai de bonne heure et restai à somnoler dans mon lit, écoutant des voix furieuses venant de la chambre de mon père. Je me dis d'abord que Marius se faisait réprimander pour quelque sottise. Mais à une heure si matinale ? Puis, me réveillant un peu plus, je détectai dans la voix de mon père une fureur qu'il n'avait jamais tournée contre nous. Toute ma vie, j'ai su qu'il était dur et impatient, sujet à la précipitation, mais il savait toujours contenir sa colère ; la colère déchaînée d'un Alton peut tuer, mais il avait travaillé dans une tour, et l'on pouvait toujours sentir dans sa voix le contrôle qu'il s'imposait. Je m'habillai hâtivement et allai dans le hall central.

— Dyan, ce n'est pas digne de toi. Ton orgueil personnel est-il donc si important ?

Seigneur de la Lumière, ça s'était reproduit ! Mais au moins, si je comprenais bien le ton de mon père, cela ne resterait pas impuni cette fois.

Dyan répondit d'une voix de basse, encore assourdie par l'épaisseur des murs, mais aucun mur ne pouvait assourdir la réponse que hurla mon père :

— Par tous les diables, Dyan, je ne me prêterai jamais à une monstruosité...

Dans le hall, j'entendis Dyan répondre, implacable :

— Il ne s'agit pas d'orgueil personnel, mais de l'honneur des Comyn et de la Garde.

— L'honneur ! Tu ne sais même pas le sens de...

— Attention, Kennard, il y a des choses que même toi, tu ne peux pas dire ! Quant à ce... par Zandru, Ken, je ne peux pas passer sur ça ! Même s'il s'agissait de ton propre fils. Ou du mien, le pauvre, s'il avait vécu. Accepterais-tu qu'un cadet qui a tiré son épée contre un officier demeure impuni ? Si tu n'arrives pas à comprendre que j'agis pour l'honneur de la Garde, alors, que devient la discipline ? Pardonnerais-tu une telle conduite même à ton propre bâtard ?

— Pourquoi mêler Lew à tous...

— J'essaye de m'en abstenir, et c'est pourquoi je suis venu t'exposer personnellement le problème. Je ne crois pas que Lew serait sensible à un point d'honneur.

Mon père l'interrompit une fois de plus, mais ils avaient baissé la voix. Finalement, Dyan reprit, d'un ton irrévocable et définitif :

— Ne me parle pas des circonstances. Si, en des temps comme les nôtres, tu acceptes qu'on manque de respect aux Comyn, sous les yeux de tous les insolents petits cadets et bâtards de Thendara, comment peux-tu toi-même parler d'honneur ?

Dans la voix de mon père, la fureur avait maintenant fait place à l'amertume. Il dit :

— Dyan, tu manies la vérité comme d'autres le mensonge, pour servir tes fins. Nous nous connaissons depuis l'enfance, et pour la première fois j'ai envie de te haïr. Très bien, Dyan. Tu ne me laisses pas le choix. Puisque tu me communique cette plainte officiellement, de maître des cadets à commandant, ce sera fait. Mais il est difficile de croire que cette situation était inévitable.

Dyan ouvrit brusquement la porte et sortit à grands pas dans le hall. Il me jeta un regard dédaigneux en disant :

— Encore en train d'espionner vos supérieurs ?

Sur quoi il s'en alla.

Je m'approchai de la porte qu'il avait laissée ouverte. Mon père me regarda, déconcerté, comme s'il ne se rappelait pas mon nom, puis il soupira et dit :

— Va dire aux hommes de se rassembler dans le grand hall après le déjeuner. Toutes les affectations sont suspendues pour la matinée.

— Qu'est-ce que... ?

— Assemblée disciplinaire.

Il leva ses mains noueuses, déformées par les rhumatismes aussi loin que remontât mon souvenir.

— Il faudra que tu m'assistes. Je n'ai plus la force de briser une épée, et le diable m'emporte si je laisse ce soin à Dyan.

— Que s'est-il passé, Père ?

— Il faut que tu le saches, dit Kennard. Un cadet a tiré son épée contre Dyan.

Je sentis mon visage se décomposer. C'était effectivement une faute grave qu'on ne pouvait pas laisser passer. Naturellement, je me demandai – qui ne l'aurait pas fait ? – ce qu'avait fait Dyan pour la provoquer. Quand j'étais cadet, il m'avait déboîté le bras, mais j'avais résisté à la provocation. Même si deux cadets, au cours d'une querelle infantile, tiraient leurs couteaux de poche, ils étaient passibles d'expulsion.

J'étais même étonné que mon père eût essayé de s'entremettre. Il me sembla que, pour une fois, j'avais mal jugé Dyan.

J'essayai de deviner ce qui s'était passé. Si le jeune MacAran était mort de sa commotion cérébrale, et que Damon l'en rendit responsable – trois officiers différents m'avaient raconté l'incident, et tous affirmaient que Dyan s'était montré d'une brutalité inexcusable –, alors Damon aurait pensé que l'honneur l'obligeait à venger son ami. Les deux garçons étaient originaires des Monts de Kilghard, où les amitiés sont solides et profondes. Je comprenais le garçon, mais j'étais furieux contre Dyan. Un autre aurait fait preuve de compassion. Etant ce qu'il était, Dyan aurait pu comprendre leur amour.

Mon père me rappela que je devais me mettre en grand uniforme. J'allai le revêtir, lançant rapidement ma tunique pour arriver au mess pendant que tous les hommes déjeunaient.

Le soleil avait fini par percer les nuages ; la neige fondue formait des flaques entre les pavés de la cour, mais le ciel restait gris et menaçant vers le nord. S'il se remettait à neiger, mon voyage serait froid et humide.

Une fois entré au mess, une bonne odeur de saucisse me frappa les narines, me rappelant que je n'avais pas mangé. Je fus tenté d'en demander une portion à une ordonnance, mais je me rappelai à temps que j'étais en grand uniforme. Je m'avançai au centre de la salle et demandai le silence.

Tout en annonçant l'assemblée, je parcourus du regard les tables des cadets. À ma grande surprise, Julian MacAran était là, la tête entourée de bandages, à peine un peu pâlot. Régis était là également, si livide et défait qu'un instant je me demandai, atterré, si c'était lui le cadet disgracié. Mais dans ce cas, il aurait été aux arrêts quelque part.

En m'en allant, je passai près du dortoir des premières années, et, y entendant des voix, je m'arrêtai pour voir s'il y avait quelqu'un à prévenir. En approchant, j'entendis le vieux Domenic. C'est lui qui aurait dû être maître des cadets, pensai-je avec amertume.

— Non, mon fils, ce n'est pas nécessaire. Cette épée est un héritage de ta famille. Epargne au moins cela à ton père. L'épée ordinaire suffira.

Quand j'étais cadet, j'avais souvent pensé que le vieux Domenic était le meilleur des hommes qu'il m'eût jamais été donné de

connaître. N'importe quelle épée ferait l'affaire pour la cérémonie. La réponse fut inaudible, estompée par une souffrance qui, même à cette distance, me fit l'effet d'un étau se refermant sur mon front.

Puis j'entendis la voix grave de Hjalmar qui rembarrait doucement le jeune homme :

— Non, pas de ça, mon garçon. Je ne veux pas entendre un mot contre les Comyn. Je t'avais déjà prévenu que ton emportement te jouerait des tours.

Je jetai un coup d'œil à l'intérieur et le regrettai immédiatement. Danilo était assis sur son lit, recroquevillé et abattu, en compagnie du maître des cadets et de Hjalmar qui l'aidaient à rassembler ses affaires. *Danilo !* Par les neuf enfers de Zandru, que s'était-il passé ? Pas étonnant que mon père ait essayé d'intercéder en sa faveur auprès de Dyan ! Mais comment un adulte en pleine possession de sa raison pouvait-il faire valoir un point d'honneur contre cet enfant ? Enfin, s'il était en âge d'être cadet, il était aussi en âge de supporter les conséquences de ses actes.

Me raidissant contre ma conscience, je passai mon chemin sans intervenir. Moi aussi j'avais subi des provocations de la part de Dyan – pendant des jours, quand j'avais le bras en écharpe, je m'endormais tous les soirs en ruminant des moyens de le tuer –, mais je n'avais jamais porté la main à l'épée. Si Danilo n'était pas capable de se contrôler, il n'avait pas sa place chez les cadets.

Le temps de revenir dans le hall de la Garde, les hommes commençaient à s'y rassembler. Les assemblées disciplinaires étaient rares, car les officiers punissaient discrètement en privé les offenses mineures. Il régnait donc une atmosphère d'excitation réprimée, pleine de murmures curieux. Je n'avais jamais vu expulser un cadet officiellement. Parfois, un cadet disparaissait pour raisons de santé ou de famille, ou était discrètement persuadé de démissionner parce qu'il n'était pas capable, physiquement ou émotionnellement, de supporter les devoirs ou la discipline. L'affaire d'Octavien Vallonde avait été étouffée de cette façon. C'était encore la faute de ce maudit Dyan, que le diable l'emporte !

Dyan était déjà à sa place, l'air sévère et vertueux. Mon père entra, boitant plus que jamais. Di Asturien fit entrer Danilo, blanc comme le plâtre des murs, le visage tendu et impassible, les mains tremblantes. Un murmure de surprise et de consternation parcourut l'assemblée. J'essayai de me barricader, car, de quelque façon qu'on considérât les choses, c'était pire qu'une tragédie.

Mon père s'avança, l'air aussi pitoyable que Danilo. Il sortit un long document officiel – je me demandai si Dyan le lui avait apporté tout rédigé – et le déroula.

— Danilo-Felix Kennard Lindir-Syrtis, avancez, dit-il avec

lassitude.

Danilo était si pâle que je craignis qu'il s'évanouisse, et je fus content que di Asturien fût debout à côté de lui. Ainsi, il portait aussi le nom de mon père ?

Mon père se mit à lire le document, écrit en *casta*. Comme la plupart des montagnards, j'avais toujours parlé le *cahuenga* pendant ma jeunesse, et je dus me concentrer pour suivre la langue officielle. J'en connaissais déjà l'essentiel. Danilo Syrtis, cadet, au mépris de l'ordre et de la discipline, et contrevenant à tous les règlements du corps des cadets, avait tiré l'épée contre son officier supérieur, le maître des cadets, Dyan-Gabriel, Régent d'Ardais. En conséquence, il était expulsé et disgracié, privé de tous ses honneurs et privilèges, etc., etc. Le tout répété deux ou trois fois sous des formes différentes, et je finis par me dire que la lecture de la condamnation prenait nettement plus longtemps que l'offense.

Je tremblais sous l'impact des émotions accumulées dans la salle. Je ne pouvais pas me barricader complètement dans une foule pareille. La détresse de Danilo était presque palpable. Régis semblait prêt à s'évanouir. Finissons-en, pensai-je avec angoisse, écoutant l'interminable phraséologie judiciaire, n'entendant plus les mots que par leur douloureuse réverbération dans l'esprit de Danilo. Finissons-en avant que le pauvre garçon craque complètement. À moins qu'on ait voulu lui imposer aussi cette humiliation ?

— ... et sera conséquemment dépouillé de son rang et rentrera chez lui déshonoré... en témoignage de quoi... son épée sera brisée devant lui et sous les yeux de tous les Gardes ici assemblés...

À mon tour de jouer mon rôle dans cette sale comédie. À contrecœur, je m'avançai et détachai son épée. C'était une simple épée de garde, et je bénis le bon vieillard de sa gentillesse.

Je fus obligé de toucher le bras de Danilo. J'essayai de lui transmettre mentalement que ce n'était pas la fin du monde, mais je savais que je n'arrivais pas jusqu'à lui. Il recula au contact de mon gant, comme si je l'avais brûlé au fer rouge. Cette cérémonie aurait été une épreuve terrible pour n'importe quel adolescent, mais c'était une torture pour un garçon doué de *laran*, et qui était peut-être un télépathe catalyste. Pourrait-il la supporter sans craquer complètement ? Il était pétrifié, les yeux fixés droit devant lui, mi-clos, mais il ne cessait de battre des paupières comme pour refouler ses larmes. Les bras ballant aux côtés, il serrait les poings.

Je pris l'épée de Danilo et revins sous le daïs. Je la saisis entre mes deux gants épais, et la plaquai en travers de mon genou. Elle était lourde et plus dure à plier que je ne m'y attendais, et j'eus le temps de me demander si cette maudite lame allait casser, ou si elle allait m'échapper des mains et s'envoler à travers la salle. Il y eut quelques

toussotements nerveux. Je forçai sur la lame, en pensant avec fureur : casse, casse par tous les diables, et terminons cette sale affaire avant que tout le monde se mette à hurler.

La lame se brisa net, avec un bruit de verre. Je m'attendais plutôt à une résonance métallique. Une moitié tomba par terre où je la laissai.

Je me redressai et vis que Régis avait les yeux pleins de larmes. Je regardai Dyan.

Dyan...

Pour une fois, ses barrières étaient abaissées. Il ne regardait ni l'épée ni moi : il fixait Danilo d'un air plein de haine, d'ironie et de satisfaction, avec un horrible regard de concupiscence satisfaite. Il n'y avait tout simplement pas d'autre mot pour décrire cela.

Et immédiatement, je sus – j'aurais dû le savoir depuis le début – exactement pourquoi et comment Danilo avait été persécuté, jusqu'au moment où, en un moment de désespoir impuissant, il avait été acculé à tirer son épée contre son persécuteur... ou peut-être contre lui-même.

Mais dans les deux cas, à l'instant même où la lame était sortie du fourreau, Dyan l'avait amené exactement où il voulait.

Je crois que je ne saurai jamais comment je supportai le reste de la cérémonie. Mon esprit n'a retenu que des images floues : le visage de Danilo, aussi blanc que la chemise qui apparut quand on lui eut coupé son manteau sur le corps. Comme il avait l'air pauvre ! Et si jeune ! Dyan me prit le tronçon d'épée des mains, avec un sourire suffisant. Le temps que mes idées s'éclaircissent, j'étais sorti du hall de la Garde et je montais l'escalier menant aux appartements des Alton.

Mon père ôtait son uniforme de gala avec lassitude. Il avait le visage tiré et épuisé. Il est vraiment malade, me dis-je. Quoi d'étonnant ? Cela aurait rendu malade n'importe qui. Il leva les yeux et me dit avec lassitude :

— Tes sauf-conduits sont prêts. Ton escorte t'attend, avec des animaux de bât. Tu peux partir avant midi, à moins que tu ne craignes une tempête de neige avant la nuit.

Il me tendit une liasse de papiers pliés. Tous avaient l'air parfaitement en règle, avec des sceaux, des cachets et tout. Un instant, je ne vis pas de quoi il parlait. Le voyage à Aldaran me semblait bien loin. Je mis les papiers dans ma poche sans les regarder.

— Père, dis-je, tu ne peux pas faire une chose pareille. Tu ne peux pas ruiner la vie de ce garçon à cause de la cruauté de Dyan. Pas une fois de plus.

— J'ai essayé de l'en dissuader, Lew. Il aurait pu pardonner ou traiter l'affaire en privé. Mais comme il est passé par la voie officielle, je n'ai pas pu fermer les yeux. Et je n'aurais pas pu même si tu avais

été en cause, ou le jeune Hastur.

— Et Dyan ? Est-il digne d'un soldat de provoquer un enfant ?

— Laisse Dyan hors de tout ça, mon fils. Un cadet doit apprendre à se contrôler en toutes circonstances. Il tiendra un jour entre ses mains la vie de douzaines ou de centaines d'hommes. Et s'il n'arrive pas à maîtriser ses sentiments personnels...

Mon père tendit le bras et posa la main sur mon poignet, en une rare démonstration de tendresse.

— Mon fils, crois-tu que je ne sache pas comme il a essayé de te provoquer à faire la même chose ? Mais j'ai eu confiance en toi, et j'avais raison. Dani me déçoit.

Mais il y avait une différence. De l'avis général, Dyan était plus dur qu'un officier n'aurait dû l'être, mais il n'avait jamais outrepassé les règlements du corps des cadets. Je le dis à mon père, ajoutant :

— Le règlement exige-t-il qu'un cadet endure ça ? La cruauté, la discipline sadique, c'est déjà difficile à supporter, mais ce harcèlement sexuel...

— Quelle preuve en as-tu ?

Ce fut comme une douche glacée. Une preuve. Je n'en avais pas. À part l'air satisfait et triomphant de Dyan, la honte de Danilo, l'intrusion télépathique que je n'avais aucun droit de commettre. Une certitude morale, oui, mais pas de preuve. Je *savais*, c'est tout.

— Lew, tu es trop sensible. Moi aussi je suis désolé pour Danilo. Mais s'il avait des raisons de se plaindre de Dyan, il existe un processus d'appel officiel...

— Contre un Comyn ? Il a dû apprendre ce qui est arrivé au dernier cadet qui y a eu recours, dis-je avec amertume.

De nouveau, contre toute raison, mon père se rangeait aux côtés des Comyn, de Dyan. Je le regardai, presque incrédule. Même en cet instant, je n'arrivais pas à croire qu'il ne redresserait pas ce tort.

Toujours, *toujours* j'avais eu en lui une confiance aveugle, implicite, certain qu'il trouverait le moyen de faire justice. Dur, oui, exigeant, mais il avait toujours été juste. Maintenant, Dyan avait fait – *une fois de plus !* – ce que j'avais toujours su qu'il ferait, et mon père était disposé à passer l'éponge, à couvrir cette monstrueuse injustice, à laisser l'esprit corrompu et vindicatif de Dyan prévaloir sur tout honneur et toute raison.

Et j'avais eu confiance en lui ! Je lui avais littéralement confié ma vie. Quand il m'avait testé pour le don des Alton, je savais que s'il échouait, je mourrais d'une mort rapide et douloureuse. Une fois de plus, le temps se déforma, et je me retrouvai à onze ans, terrifié mais absolument confiant. Je me tenais devant lui, tremblant, attendant le contact qui m'établirait pleinement dans mes droits de Comyn... ou me tuerait ! Je sentais la solennité du moment, j'avais une peur

affreuse, mais j'étais étrangement impatient de justifier la foi qu'il avait en moi, la certitude que j'étais son vrai fils qui avait hérité de son don et de son pouvoir...

Le *pouvoir* ! Quelque chose en moi explosa en angoisse, une angoisse que je n'avais jamais ressentie au cours des années, que je ne m'étais pas permis de ressentir !

Il avait accepté le risque de me tuer ! Pourquoi ne m'en étais-je jamais rendu compte ? De sang-froid, il avait pris le risque de me tuer dans l'espoir d'acquérir un instrument de pouvoir. Le pouvoir ! Comme Dyan, il se moquait d'infliger la torture pour se le procurer ! Je me rappelais encore l'agonie tragique de ce premier contact mental. Ensuite j'avais été pendant longtemps entre la vie et la mort, et, entouré de son amour inquiet, j'avais étouffé en moi la conscience d'avoir failli mourir par la volonté de mon père.

Pourquoi ? Parce que si je n'avais pas eu le don, alors... eh bien, ma vie lui importait peu, ma mort ne comptait pas plus que celle d'un chiot !

Il me regardait, atterré. Il murmura :

— Non, non, mon fils. Oh, mon petit, mon petit, ça ne s'est pas passé comme ça !

Mais je barricadai mon esprit, pour la première fois sourd à ses mots d'affection.

Des mots d'amour pour m'imposer une fois de plus sa volonté ! Des mots de souffrance parce qu'il voyait ses plans faire naufrage, sa marionnette, son outil, sa créature reprendre sa liberté !

Il ne valait donc pas mieux que Dyan. Honneur, raison, justice – tout cela était balayé par la soif implacable du pouvoir ! Savait-il seulement que Danilo était un télépathe catalyste, doué de ce talent qu'on croyait éteint ?

Un instant, il me sembla que ce serait le bon argument. Danilo n'était pas un cadet ordinaire, sacrificable à l'orgueil de Dyan. Il devait être sauvé pour les Comyn !

Ces mots prêts à s'échapper de mes lèvres, je me retins pourtant de les prononcer. Si je révélais cela à mon père, il trouverait le moyen d'exploiter Danilo, d'en faire un autre instrument de pouvoir ! Non, Danilo était libéré des Comyn et heureusement hors de notre atteinte !

Mon père retira sa main tendue et dit froidement :

— Enfin, la route est longue jusqu'à Aldaran. Tu te calmeras peut-être avant d'arriver et tu retrouveras ta raison. J'eus envie de lui dire : au diable Aldaran ! Fais toi-même ton sale travail, je suis encore malade de ce que j'ai fait pour toi aujourd'hui ! Je ne donne pas un pet de lapin de toute tes intrigues pour le pouvoir ! Va toi-même à Aldaran, et grand bien te fasse !

Mais je ne le dis pas. Je me rappelai que, moi aussi, j'étais un

Aldaran et un Terrien. On me l'avait assez souvent jeté au visage. Ils trouvaient tout naturel que je sois assez honteux de mes origines pour faire n'importe quoi, *n'importe quoi*, pour être accepté comme Comyn et héritier de mon père. C'est de cette façon qu'il m'avait toute ma vie imposé la docilité, l'acceptation inconditionnelle.

Mais le sang terrien, ainsi que me l'avait dit Linnea, n'était pas une disgrâce dans les montagnes. Mon père m'avait conduit à croire que les Aldaran et les Terriens étaient mauvais. Encore un mensonge, un pas vers le pouvoir.

Je m'inclinai devant lui, avec une soumission ironique.

— Je suis à vos ordres, Seigneur Alton, dis-je.

Et, lui tournant le dos, je le quittai sans un mot d'adieu ni un baiser filial.

Et scellai ma propre perte.

CHAPITRE XI

DEPUIS le départ de Danilo, le dortoir des cadets était silencieux, hostile, plein de rumeurs et de chuchotements dont Régis était froidement exclu. Il ne s'en étonnait pas. Tout le monde aimait Danilo, et ils associaient Régis aux Comyn qui avaient provoqué son expulsion.

Sa propre souffrance, sa solitude n'étaient pourtant rien, il le savait, auprès de ce que son ami avait dû endurer. La dernière nuit, Danilo s'était retourné contre lui non plus parce qu'il était Régis, mais parce qu'il était un autre persécuteur. Un autre Comyn. Mais qu'est-ce qui avait pu le désespérer à ce point ?

La veille du jour où, à la fin de la saison, les cadets rentraient dans leurs foyers, Régis se rendit à sa séance d'escrime quotidienne avec Dyan Ardais, avec le mélange habituel d'excitation et d'appréhension. Il était fier de sa réputation d'escrimeur d'élite, trop avancé pour les leçons ordinaires, et ses assauts avec Dyan l'obligeaient à se surpasser, mais il savait que ces mêmes séances l'éloignaient encore des autres cadets. De plus, il en sortait moulu, contusionné et complètement épuisé.

Les cadets se préparaient pour l'exercice dans le petit vestiaire attenant à l'armurerie, bouclant les gilets matelassés qui les protégeaient des coups. Les épées d'exercice en cuir et bois ne pouvaient pas tuer mais pouvaient faire très mal et même casser des os. Régis ôta sa cape et sa tunique, enfila son gilet, et, faisant la grimace, il boucla les lanières. Maintenant, il avait toujours mal aux côtes.

Tandis qu'il attachait la dernière boucle, Dyan entra, jeta sa tunique sur un banc et revêtit rapidement sa tenue d'escrime. Derrière son masque, il ressemblait à un insecte géant. Il fit signe à Régis de le suivre dans la salle. Dans sa hâte à obéir, Régis oublia ses gants, et Dyan lui dit durement :

— À la fin de l'année ? Regardez ça...

Lui tendant son poing fermé, il lui montra une bosse à la naissance des tendons sur le dessus de sa main.

— On m'a fait ça quand j'avais votre âge. Je devrais vous faire combattre sans gants, un de ces jours. Oubliez-les encore une fois, et c'est ce qui vous arrivera. Et je vous garantis que vous ne les oublierez plus jamais !

Comme un enfant giflé, Régis alla vivement chercher ses lourds gants d'escrime. Il revint en toute hâte. À l'autre bout de la salle, un assistant du maître d'armes donnait une leçon au jeune Gareth Lindir, positionnant et repositionnant patiemment ses bras et ses jambes, ses épaules et ses mains après chaque engagement. Régis ne voyait pas leurs visages sous leurs masques, mais, à leurs mouvements, ils avaient l'air de s'ennuyer ferme. J'aime encore mieux les bleus, se dit Régis en se hâtant de rejoindre Dyan.

La séance fut brève. Dyan était plus lent que d'habitude, presque maladroit. Régis se surprit à penser, avec quelque embarras, à un rêve qu'il avait fait récemment et où il se battait avec Dyan. Il avait oublié les détails, mais pour une raison inconnue, ce souvenir l'angoissa. Il finit par toucher Dyan, et attendit qu'il se remette en garde. Mais Dyan jeta son épée.

— Il faudra m'excuser pour aujourd'hui, dit-il. Je suis un peu...

Il fit une pause.

— Un peu... rassasié d'escrime.

Régis eut l'impression qu'il avait été sur le point de dire « un peu malade ».

— Si vous voulez continuer, je peux trouver quelqu'un pour s'entraîner avec vous.

— À vos ordres, Capitaine.

— Alors, c'est assez.

Il ôta son masque et retourna au vestiaire. Régis le suivit lentement. Dyan haletait, le visage inondé de sueur. Il prit une serviette et y enfouit sa tête. Régis, débouclant son gilet, tourna la tête. Comme la plupart des jeunes, il était gêné de surprendre une faiblesse chez un aîné. Sous son épais surcot, sa chemise était trempée ; il sortit la propre qu'il avait toujours dans son armoire. Dyan, posant sa serviette, s'approcha de lui par-derrière et considéra le torse nu de Régis constellé de contusions nouvelles et anciennes, et dit finalement :

— Vous auriez dû me le dire. Je n'avais pas idée que j'avais la main si lourde.

Mais il souriait. Il tendit les bras et passa ses deux mains sur les côtes de Régis. Celui-ci eut un mouvement de recul et se mit à rire nerveusement. Dyan haussa les épaules, riant aussi.

— Rien de cassé, dit-il, passant les doigts sur les dernières côtes. Donc, pas de bobo.

Régis enfila vivement sa chemise propre et sa tunique, sûr que Dyan savait exactement au pouce près chaque fois qu'il tapait sur un ancien bleu – ou qu'il en faisait un nouveau !

Dyan s'assit sur le banc pour lacer ses bottes, puis jeta ses chaussons d'escrime dans son armoire.

— J'ai besoin de vous parler, dit-il, et vous ne reprenez votre service que dans une heure. Venez à la taverne avec moi. Vous devez avoir soif.

— Je vous remercie.

Régis prit sa cape et ils descendirent la colline pour se rendre à l'auberge proche des écuries, non pas la grande où buvaient les simples soldats, mais la petite taverne à vin où les officiers et les cadets passaient leurs moments de liberté. À cette heure, il n'y avait pas beaucoup de monde. Dyan se glissa dans un box vide.

— Nous pouvons aller dans l'arrière-salle, si vous préférez.

— Non, nous serons très bien ici.

— Sage décision, dit Dyan d'un ton impersonnel. Les autres cadets vous en voudraient de dédaigner leur lieu de rencontre. Qu'est-ce que vous prendrez ?

— Du cidre, Capitaine.

— Rien de plus fort ? À votre aise.

Dyan appela le serveur et lui passa sa commande, demandant pour lui du vin.

— Je crois que c'est pour ça que beaucoup de cadets se mettent à boire, dit-il. La bière du mess est si imbuvable qu'ils se mettent au vin ! Peut-être devrions-nous améliorer la qualité de la bière pour les sauver de l'ivrognerie !

Il était si drôle que Régis ne put se retenir de rire. À ce moment, une demi-douzaine de cadets entrèrent en riant, commencèrent à s'asseoir à la table voisine, puis, voyant les deux Comyn assis tout près, battirent en retraite et se tassèrent autour d'une table plus petite près de la porte. Dyan leur tournait le dos. Plusieurs couchaient dans le dortoir de Régis, qui les salua poliment de la tête, mais ils firent semblant de ne pas le voir.

— Eh bien, demain, votre première saison dans les cadets sera terminée, dit Dyan. Reviendrez-vous pour une deuxième ?

— C'est ce qu'on attend de moi, Capitaine.

Dyan hocha la tête.

— Si on survit à la première année, tout le reste est facile. C'est la première année qui sépare les soldats des enfants. J'ai parlé au maître d'armes et je lui ai suggéré de vous prendre au nombre de ses assistants, l'année prochaine. Pensez-vous savoir enseigner à ces

gosses tout ce que j'ai essayé de vous inculquer ?

— Je peux essayer, Capitaine.

— Surtout, ne soyez pas trop gentil avec eux. Quelques bleus à l'entraînement leur sauveront peut-être la vie plus tard.

Soudain, il eut un grand sourire.

— À en juger sur l'état de vos côtes, mon cousin, je crois que j'ai réussi avec vous mieux que je ne pensais !

Le sourire était contagieux, et Régis éclata de rire.

— Vous ne m'avez pas épargné les contusions, dit-il. Je ne doute pas de vous en être reconnaissant un jour.

Dyan haussa les épaules.

— Au moins, vous ne vous êtes pas plaint. Et cela, je l'admire chez un jeune homme de votre âge, dit-il, regardant Régis dans les yeux une fraction de seconde de trop, ce qui embarrassa le jeune homme, avant de boire une longue rasade de sa chope. J'aurais été fier d'une telle conduite chez mon fils.

— Je ne savais pas que vous aviez un fils, Capitaine.

Dyan se versa du vin et dit, sans lever les yeux :

— *J'avais* un fils.

Son ton n'avait pas changé, mais Régis sentit une souffrance dans la voix égale de Dyan.

— Il a été tué dans un éboulement à Nevarsin, il y a quelques années.

— Mes condoléances, mon cousin. Je ne savais pas.

— Il n'était venu à Thendara qu'une seule fois, quand je l'avais fait légitimer. C'est sa mère qui l'élevait et je ne le voyais pas souvent. On ne s'est jamais vraiment connus.

Le silence s'étira. Régis n'arriva pas à se barricader contre cet intense sentiment de perte et de regret qu'il sentait chez Dyan. Mais il fallait dire quelque chose.

— Seigneur Dyan, vous n'êtes pas vieux. Vous pourriez avoir beaucoup de fils.

Dyan eut un sourire de commande.

— Il est plus probable que j'adopterai l'un des nombreux bâtards de mon père, dit-il. Il en a semé dans tout le pays, des Hellers aux Plaines de Valeron. Il devrait être facile d'en trouver un doué de *laran*, puisque c'est la seule chose qui intéresse le Conseil. Je n'ai jamais été attiré par les femmes, et je n'en ai jamais fait mystère. Je me suis forcé à faire mon devoir pour mon clan. Une fois. Ça suffit.

Grâce à ses perceptions maintenant éveillées, Régis capta une immense amertume.

— Je refuse de me considérer comme une sorte d'étalon qu'on paye pour engendrer des Comyn. Je suis sûr que vous, vous comprenez ce que je veux dire, termina-t-il, regardant Régis droit dans

les yeux.

Les paroles de Dyan le frappèrent, mais son regard intense, le sentiment qu'il essayait apparemment de susciter, l'impression qu'il y avait entre eux des rapports spéciaux, tout cela embarrassa soudain le jeune homme. Il baissa les yeux et dit :

— Je ne suis pas sûr de comprendre ce que vous voulez dire, mon cousin.

Dyan haussa les épaules, et son regard s'éteignit aussi vite qu'il s'était allumé.

— Etant héritier d'Hastur, on a déjà dû faire pression sur vous pour vous marier, comme on l'a fait pour moi quand j'avais votre âge. Au Conseil, votre grand-père a la réputation d'être le marieur le plus enragé. Pensez-vous qu'il aurait laissé passer la Nuit de la Fête sans faire parader devant vous une douzaine de demoiselles de bonne famille ?

Régis dit avec raideur :

— Pas du tout, Capitaine. J'étais de service ce soir-là.

— Vraiment, dit Dyan, haussant un sourcil expressif. Je pensais qu'elles étaient là pour vous ! Je suis surpris qu'il ait permis qu'on vous écarte de la Fête.

— Je n'ai jamais demandé à être excusé dans le service, Capitaine. Et je suis certain que grand-père n'aurait pas voulu le demander pour moi.

— Attitude des plus louables, et qu'il fallait attendre du fils de votre père. Mais comme le vieillard a dû être déçu ! Je l'ai accusé en face d'être un vieil entremetteur ! dit Dyan avec un grand sourire. Mais il m'a assuré qu'il a toujours grand soin de préparer le mariage avant le lit de noce.

Régis ne put s'empêcher de rire, tout en sachant qu'il aurait dû avoir honte de se moquer de son grand-père.

— Non, Seigneur Dyan, il ne m'a pas parlé de mariage. Pas encore. Il a seulement dit que je devrais avoir un héritier le plus tôt possible.

— Eh bien, j'ai honte pour lui, dit Dyan en riant. À votre âge, il avait déjà marié Rafaël !

Régis n'aimait pas qu'on évoque son père, dont la mort l'avait privé de tant de choses ; pourtant, en cet instant, il eut envie de savoir quel genre d'homme il avait été.

— Mon cousin, est-ce que je ressemble à mon père autant qu'on le dit ? Vous le connaissiez bien ?

— Pas aussi bien que j'aurais voulu, dit Dyan. Il s'était marié jeune, pendant que j'étais à Nevarsin où... les débauches de mon père ne pouvaient pas me contaminer. Oui, je suppose que vous lui ressemblez.

Il regarda attentivement Régis.

— Mais vous êtes plus beau que Rafaël. Beaucoup plus beau !

Il se tut, regardant son vin qu'il faisait tourner dans son verre. Régis prit sa coupe et but une rasade de cidre sans lever les yeux. À Nevarsin et à la caserne, les commentaires beaucoup trop fréquents sur sa beauté lui étaient devenus pénibles. Et dans la bouche de Dyan, ils l'étaient encore plus.

Soudain, Dyan leva les yeux de son verre.

— Où pensez-vous passer l'hiver, mon cousin ? Retournerez-vous au Château Hastur ?

— Je ne crois pas. On a besoin de grand-père ici, et je pense qu'il voudra me garder près de lui. Le domaine est en bonnes mains, et je n'y suis pas indispensable.

— C'est vrai. Il a beaucoup perdu en perdant Rafaël, et il voudra éviter de commettre la même faute. Je vais sans doute rester aussi, avec toutes les crises qui se succèdent et Kennard qui est malade la plupart du temps. Thendara est un endroit très intéressant pour passer l'hiver. Il y a assez de concerts pour satisfaire tous les amoureux de la musique. Il y a aussi les restaurants élégants, les bals, les réceptions et toutes sortes de divertissements. Et, pour un jeune homme de votre âge, il ne faut pas oublier les maisons de plaisir. Etes-vous familier de la Maison des Lanternes, mon cousin ?

Contrairement aux remarques précédentes, celle-ci fut faite d'un ton détaché. La Maison des Lanternes était un bordel discret, l'un des très rares qui ne fussent pas expressément défendus aux officiers et aux cadets. Il secoua la tête.

— J'en ai entendu parler.

— Je trouve l'endroit ennuyeux, dit Dyan avec désinvolture. La Cage Dorée a plus de classe. C'est à la limite de la Zone Terrienne, et on y trouve des tas de divertissements exotiques, même des non-humains et des êtres d'outre-planète, avec tous les genres de femmes. Et toutes les sortes d'hommes et de jeunes gens.

Régis rougit et chercha à le dissimuler en toussant comme s'il avait avalé son cidre de travers.

Dyan avait vu sa rougeur et sourit.

— J'avais oublié comme les jeunes sont conventionnels. Le goût des divertissements exotiques doit peut-être se cultiver, comme celui du bon vin. Trois ans de monastère ne forment que le goût du cidre.

Comme Régis rougissait encore plus, il posa une main sur son bras.

— Cousin, le monastère est derrière vous ; avez-vous vraiment réalisé que vous n'êtes plus lié par ses règles ?

Dyan l'observait avec attention. Comme Régis ne disait rien, il reprit :

— Mon cousin, on peut perdre des années, de précieuses années de jeunesse, à essayer de cultiver des goûts qui se révèlent à la fin être des erreurs. On peut ainsi passer à côté de beaucoup de choses. Apprenez ce que vous voulez et ce que vous êtes tant que vous êtes encore assez jeune pour en profiter. Je regrette que personne ne m'ait donné ce conseil à votre âge. Mon fils n'a pas assez vécu pour en avoir besoin. Et votre père n'est plus là pour vous le donner... quant à votre grand-père, il se soucie plutôt de vous enseigner votre devoir à l'égard des Comyn que de vous aider à profiter de votre jeunesse !

Cette fois, le ton pressant de Dyan ne l'embarrassa pas. Régis réalisa qu'il aspirait depuis longtemps à parler de ces choses avec un homme de sa caste, un homme qui comprenait le monde dans lequel il devait vivre. Il posa sa chope et dit :

— Je me demande, mon cousin, si ce n'est pas la raison pour laquelle grand-père a voulu que je serve dans les cadets.

Dyan hocha la tête.

— Sans doute, dit-il. C'est moi qui le lui ai conseillé, au lieu de vous laisser passer votre temps dans l'oisiveté et les divertissements. Il y a un temps pour ça, naturellement. Mais le temps passé dans les cadets devait vous apprendre, très vite, les choses que vous n'aviez pas apprises jusque-là.

Régis le regarda avec impatience.

— Je ne voulais pas entrer dans les cadets.

Dyan lui posa une main sur l'épaule et dit avec affection :

— Tout le monde déteste au début. Dans le cas contraire, vous vous seriez endurci trop jeune.

— Maintenant, je crois avoir compris pourquoi les héritiers Comyn doivent servir dans ce corps, dit Régis. Pas uniquement pour la discipline. Je n'en ai pas manqué à Nevarsin. Mais j'ai appris à être comme tout le monde, à faire le même travail que les autres, à partager leur vie et leurs problèmes, de sorte que nous...

Il se mordit les lèvres, choisissant ses mots avec soin.

— De sorte que nous connaissons notre peuple.

— Voilà de l'éloquence, mon garçon, dit doucement Dyan. En ma qualité de maître des cadets, j'en suis content. Et aussi en ma qualité de parent. Je voudrais que d'autres garçons de votre âge soient aussi lucides. J'ai été accusé de brutalité. Mais, quoi que j'aie fait, je l'ai fait par allégeance aux Comyn. Pouvez-vous comprendre ça, Régis ?

— Je crois, dit Régis.

— Vous comprenez aussi pourquoi je vous ai dit que les cadets vous en voudraient de mépriser leurs divertissements.

Régis se mordit les lèvres.

— Je comprends, dit-il. Mais je me sens mal à l'aise en pensant à...

De nouveau, il fut soudain embarrassé.

— ... à la Maison des Lanternes. Peut-être que ça me passera. Mais je suis... télépathe...

Comme c'était étrange de parler ainsi ! Comme c'était étrange que Dyan fût la première personne à qui il l'avouait !

— Et je trouve ça... mal, dit-il, trébuchant de phrase en phrase.

Dyan leva son verre et le vida avant de répondre.

— Peut-être que vous avez raison. La vie peut être assez compliquée sans ça pour un télépathe. Un jour, vous saurez ce que vous voulez, et alors, il sera temps de faire confiance à vos désirs et à vos instincts.

Il resta à méditer sombrement et Régis se prit à se demander quels souvenirs se cachaient derrière cette humeur amère. Finalement, Dyan reprit :

— Vous ferez sans doute bien d'éviter de tels endroits, et d'attendre, si les Dieux vous sont cléments, quelqu'un que vous pourrez aimer et qui vous aidera à découvrir cette part de vous-même.

Il poussa un profond soupir et ajouta :

— Vous découvrirez peut-être des besoins encore plus impératifs que ces instincts. C'est toujours difficile pour un télépathe. C'est une recherche d'équilibre qui peut nous mettre en pièces.

Régis eut l'impression que Dyan se parlait à lui-même.

Brusquement, il posa son verre vide et se leva.

— Mais il y a un plaisir sans danger, mon cousin, dit-il : celui d'observer des jeunes gens croître en sagesse. J'espère pouvoir noter ce progrès en vous cet hiver. En attendant, je connais bien la ville, et ce serait un plaisir pour moi que de vous y guider.

Soudain, il éclata de rire et ajouta :

— Et croyez-moi, mon cousin, cet enseignement ne vous laisserait pas de bleus.

Il s'éloigna à grands pas. Régis, reprenant sa cape sur son siège, sentait bien que Dyan aurait voulu lui dire autre chose.

En sortant, il passa près de la table où bavardaient les cadets ; ils le regardaient sans aménité. Aucun ne lui fit ne serait-ce qu'un signe de tête. Alors il leur tourna le dos. Il en entendit un dire à voix basse :

— Giton, va !

Régis se sentit pris d'une rage folle. Il aurait voulu le réduire en chair à pâté. Puis il se ressaisit, serra les dents et fit semblant de ne pas avoir entendu. *Qui écoute les chiens aboyer devient sourd sans apprendre grand-chose.*

Il se remémora des insultes variées qu'il avait feint de ne pas entendre, et dont la plupart reprochaient aux Comyn, en général, de se tenir les coudes, et à Régis, en particulier, de jouir de passe-droits parce qu'il était un héritier Comyn. Mais cela, c'était nouveau.

Dyan n'aurait que dédain pour de tels commérages. Il n'avait jamais fait mystère de ses goûts. Pourtant, Régis avait perçu son amertume et ressentait un bizarre désir de le défendre.

Avec une frustration toute nouvelle pour lui, il comprit ce lieu commun des télépathes : le *laran* n'était d'aucune aide dans les rapports personnels.

La saison se termina. Les cadets rentrèrent dans leurs foyers, et Régis s'installa dans les appartements Hastur du Château Comyn. Il en savoura la paix et la tranquillité, éprouvant un certain plaisir à faire la grasse matinée. Et les cuisiniers des Hastur étaient certainement très supérieurs à ceux du mess. Mais l'austérité prolongée, d'abord de Nevarsin, et ensuite de la caserne, l'empêchait de jouir de ce luxe. Il avait mauvaise conscience.

Un matin qu'il déjeunait avec son grand-père, le Seigneur Hastur lui dit brusquement :

— Tu n'as pas l'air dans ton assiette. Qu'est-ce que tu as ?

Régis se dit que son grand-père le voyait si rarement qu'il ne devait pas savoir l'air qu'il avait quand il était dans son assiette. Il se contenta de répondre :

— Je m'ennuie peut-être. Le manque d'exercice.

Il fut contrarié de capter involontairement les pensées de son grand-père : *C'est une erreur de garder ce garçon ici dans l'oisiveté alors que j'ai si peu de temps pour le voir.*

Hastur dit à voix haute :

— Je crains d'avoir été trop occupé pour m'en apercevoir. Aimerais-tu retourner au Château Hastur, ou ailleurs ?

— Je ne me plains pas, grand-père. Mais je me sens inutile. Quand tu m'as demandé de passer l'hiver ici, je croyais que je pourrais t'aider.

— Je le voudrais bien. Mais tu manques d'expérience, dit Hastur, sans pouvoir dissimuler un mouvement de satisfaction. (*Il commence à s'intéresser au gouvernement.*) Cet hiver, tu pourras assister à quelques séances des *Cortes*. Tu pourrais aussi aller passer quelques jours à Edelweiss chez Javanne.

Régis haussa les épaules. Edelweiss ! On n'y chassait que les lapins elles écureuils ; en outre, Javanne et lui ne se comprenaient guère.

— Je sais que la vie n'y est pas très amusante, dit Hastur, presque d'un ton d'excuse, mais c'est ta sœur, et nous n'avons pas tant de parents que nous puissions les négliger. Si tu préfères chasser, tu sais que tu peux aller à Armida n'importe quand. Lew n'y est pas et Kennard est trop malade pour voyager, mais tu peux y aller avec un ami.

Mais le seul ami qu'il s'était fait dans les cadets avait été renvoyé chez lui, déshonoré.

— Kennard est malade, grand-père ? Qu'est-ce qu'il a ?

— Ce climat ne lui réussit pas. Il est de plus en plus handicapé d'année en année. Il ira mieux quand les pluies...

Il s'interrompt à l'entrée d'un serviteur.

— Déjà ? Oui, il faut que je reçoive une délégation commerciale des Villes Sèches, dit-il en posant sa serviette. Tiens-moi au courant de tes projets, mon garçon, et je te donnerai une escorte.

Resté seul, et tout en se versant une autre tasse de café terrien, l'un des rares luxes que se permettait l'austère vieillard, Régis réfléchit. Le séjour à Armida pouvait attendre le retour de Lew, qui ne passerait sûrement pas tout l'hiver à Aldaran.

Si Kennard était malade, la courtoisie exigeait que Régis aille le voir, mais pour une raison mystérieuse, il n'avait pas envie de se trouver en face du Seigneur Alton. Il ne savait pas pourquoi. Kennard avait toujours été très bon pour lui. Mais il avait assisté à la disgrâce de Danilo sans dire un mot. Régis débordait de rancœur et n'avait pas envie de l'affronter. Kennard était un télépathe puissant et aurait compris tout de suite.

Il savait, rationnellement, qu'il aurait dû aller trouver Kennard, ne fût-ce que pour l'avertir de l'éveil de son *laran*. Il existait des techniques pour apprendre à maîtriser ce don. Mais, dans les cadets, cela lui avait semblé sans importance, et l'occasion d'en parler avec Lew s'était présentée trop tard. Il ne restait donc que Kennard.

Mais il répugnait à se trouver seul à seul avec lui. Il décida d'aller passer quelques jours chez Javanne. D'ici là, Lew serait peut-être revenu.

Quelques jours plus tard, il chevauchait vers le nord, l'esprit encore accablé de la disgrâce de son ami. Syrtis était à un demi-mille de sa route, et, cédant à une impulsion, il dit à son escorte de l'attendre dans un village voisin et se rendit seul à Syrtis.

Syrtis se trouvait au bout d'une longue vallée, descendant vers la région des lacs entourant Mariposa. C'était une belle journée d'automne, avec les arbres fruitiers ployant sous les fruits mûrissants et le froufrou des petites bêtes détalant dans les feuilles sèches. Régis se sentait bien, entouré des bruits et des senteurs de la forêt, mais son humeur changea aux abords de la ferme. Il n'avait pas réalisé à quel point la famille était pauvre. La maison était petite, délabrée, peu sûre à habiter. Le fossé avait été vidé, comblé et transformé en potager aux sages rangées d'herbes et de légumes. Un vieux serviteur tout courbé, portant la main à sa poitrine en un geste de courtoisie rustique, lui dit que le maître revenait de la chasse. Régis se dit que dans une telle famille, le lapin devait être servi plus souvent que la viande de

boucherie.

Un homme vieillissant et de haute taille, en cape élimée qui avait dû être belle, s'avança lentement vers lui à cheval. Il portait la barbe et la moustache, et se tenait très droit, avec l'aisance d'un vieux soldat. Un beau faucon encapuchonné était posé sur la selle.

— Salut à vous, dit-il d'une voix grave. Nous voyons peu de voyageurs à Syrtis. En quoi puis-je vous servir ?

Régis démonta, et lui fit une courtoise révérence.

— Dom Félix Syrtis ? Regis-Rafael Hastur, *para servir te*.

— Ma maison et moi-même sommes à votre disposition, Seigneur Régis. Permettez-moi de prendre votre monture. Le vieux Maurice est à demi aveugle ; je ne peux pas lui confier un si bel animal. Voulez-vous me suivre ?

Conduisant son cheval par la bride, Régis suivit le vieillard vers une écurie de pierre en meilleur état que les autres dépendances, étant pourvue d'un toit neuf et de portes étanches. À un bout s'ouvrait un enclos fermé, à l'autre des box ouverts, et Régis attacha son cheval au premier tandis que Dom Félix détachait de sa selle un chapelet de petits oiseaux enfilés sur un crochet, puis dessellait sa monture efflanquée. Régis vit le magnifique hongre noir de Danilo et deux juments de belle apparence, mais vieillissantes. Les autres box n'étaient occupés que par deux lourds chevaux de trait et une ou deux laitières. C'était une misère consternante pour une famille de sang noble, et Régis eut honte d'en être témoin. Il se rappela que Danilo n'avait même pas une chemise convenable à se mettre en arrivant chez les cadets.

Dom Félix regardait la jument noire de Régis avec cet amour que les hommes de sa race manifestent ouvertement à leurs chevaux et à leurs faucons.

— Voilà une belle bête, *vai dom*. Elevée à Armida, sans aucun doute ? Je connais son pedigree.

— C'est exact. Cadeau d'anniversaire du Seigneur Kennard, avant mon départ pour Nevarsin.

— Puis-je vous demander son nom, Seigneur Régis ?

— Melisande, dit Régis.

Et le vieillard caressa tendrement le museau velouté. Régis, montrant de la tête le hongre noir de Danilo, remarqua :

— En voilà un antre du même élevage ; ils ont peut-être la même mère.

— Oui, dit sèchement Dom Félix. Le Seigneur Alton ne reprend jamais un cadeau, si indigne que soit le bénéficiaire.

Il referma la bouche, les lèvres pincées, et Régis sentit le cœur lui manquer. Sa mission commençait mal. Dom Félix se détourna pour s'occuper de son faucon, et Régis demanda poliment :

— Avez-vous fait bonne chasse, Dom Félix ?

— Indifférente, dit le vieillard d'un ton bref, prenant le faucon sur sa selle et l'emportant dans l'enclos. Ne venez pas, Seigneur, vous effrayeriez un autre faucon que j'y garde.

Ainsi rebuté, Régis garda ses distances, mais complimenta le vieillard sur le dressage de son oiseau quand il revint.

— C'est le travail de ma vie, Seigneur Régis. J'étais maître fauconnier de votre grand-père, quand votre père était petit.

Régis s'étonna à part lui, mais en ces temps troublés, il n'était pas rare qu'un courtisan tombe en disgrâce.

— Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite, Dom Régis ?

— Je suis venu voir votre fils Danilo.

Le vieillard serra si fort les lèvres qu'elles disparurent presque sous ses moustaches. Il dit enfin :

— Seigneur, de par votre uniforme, vous connaissez la disgrâce de mon fils. Je vous supplie de le laisser en paix. Quel que soit son crime, il a payé plus que vous ne pouvez savoir.

— Non ! Je suis son ami ! s'écria Régis, choqué.

Alors, le vieillard donna libre cours à son amertume.

— L'amitié d'un seigneur Comyn est comme le miel de la ruche : elle est pleine de dards mortels ! J'ai déjà perdu un fils pour l'amour d'un seigneur Hastur ; dois-je perdre encore le dernier enfant de ma vieillesse ?

Régis dit avec douceur :

— Toute ma vie, Dom Félix, je n'ai entendu que du bien de l'homme qui a donné sa vie en une vaine tentative pour sauver celle de mon père. Me croyez-vous assez mauvais pour souhaiter malheur à la maison d'un tel homme ? Quels que soient vos griefs contre mes ancêtres, vous n'avez rien à me reprocher, à moi. Si Danilo a des reproches à me faire, il doit me les exprimer lui-même. Je ne savais pas votre fils si jeune qu'il eût besoin de la permission de son père pour recevoir une visite.

Une faible rougeur s'étendit lentement sur le visage ridé. Régis réalisa trop tard qu'il avait été un peu loin. Pourtant, de par la loi des Domaines, Danilo était un adulte majeur et responsable.

— Mon fils est au verger, Seigneur Régis. Dois-je envoyer quelqu'un le chercher ? Nous n'avons que quelques serviteurs pour porter les messages.

— J'irai moi-même, si vous le permettez.

— Alors, pardonnez-moi de ne pas vous accompagner, puisque vous dites être venu pour mon fils. Je dois porter ces oiseaux à la cuisine. Ce sentier vous mènera au verger.

Régis se retrouva dans un verger de pommiers et de poiriers. Les fruits mûrs luisaient au milieu des feuillages. Danilo, à l'autre bout de

la plantation, dos tourné à Régis, s'était accroupi pour débarrasser le pied d'un arbre de son paillis. Il était nu jusqu'à la ceinture, les pieds dans des sabots. Ses cheveux en désordre dépassaient d'un serre-tête lui enserrant le front.

Il régnait une odeur douceâtre de fermentation. Danilo se redressa lentement, ramassa une pomme tombée et, pensif, mordit dedans. Régis le considéra un moment sans être vu. Il avait l'air fatigué, préoccupé et, sinon content, du moins détendu par le dur travail physique et la chaleur du soleil.

— Dani ? dit enfin Régis.

Danilo sursauta, jeta sa pomme et trébucha sur son râteau en se retournant.

— Vous ! Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je vais chez ma sœur ; j'ai fait le détour pour présenter mes respects à ton père et voir comment tu vas.

Il vit Danilo partagé entre le désir de le rabrouer – qu'avait-il à perdre maintenant ? – et les habitudes d'hospitalité de toute une vie. Il dit enfin.

— Ma maison et moi-même sommes à votre service, Seigneur Régis.

Sa politesse était presque caricaturale.

— Que puis-je faire pour servir mon Seigneur ?

— Je veux te parler, dit Régis.

— Comme vous voyez, Seigneur, je suis très occupé. Mais je suis à votre entière disposition.

Régis, ignorant l'ironie, le prit au mot.

— Viens ici et assieds-toi, dit-il, s'asseyant sur le tronc d'un arbre abattu depuis si longtemps qu'il était couvert de lichen gris.

Danilo obéit en silence, s'asseyant aussi loin que possible de Régis.

— Je veux que tu saches une chose, dit Régis au bout d'un moment. Je n'ai aucune idée de la raison pour laquelle tu as été expulsé de la Garde. Mais à la façon dont tout le monde se conduit, on dirait que je t'ai laissé punir pour une faute que j'ai commise moi-même. Pourquoi ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Vous savez...

Danilo donna un coup de pied dans une pomme tombée. Elle s'ouvrit en deux avec un bruit mat.

— C'est du passé. Quoi que j'aie fait pour vous offenser, je l'ai payé.

Un instant, le rapport télépathique, le don que Danilo avait éveillé en lui, se rétablit entre eux. Il sentait le désespoir et le chagrin de Danilo comme s'ils étaient siens. Il dit, d'une voix étranglée par l'émotion :

— Danilo Syrtis, énonce tes griefs contre moi, et laisse-moi une chance de répondre ! J'ai essayé de te respecter dans la disgrâce ! Mais tu m'as insulté alors que je n'avais qu'amitié pour toi, et si tu as répandu des mensonges sur moi ou ma parenté, tu as un compte à régler avec moi !

Sans s'en rendre compte, il s'était levé d'un bond, portant la main à la poignée de son épée.

Danilo le regarda avec défi. Ses yeux gris, luisants comme du métal fondu sous ses sourcils noirs, étincelaient de colère et de douleur.

— *Dom Régis*, laissez-moi en paix, je vous en supplie ! N'est-ce pas suffisant que je sois ici, tous mes espoirs anéantis et mon père condamné à la honte – j'aimerais autant être mort ! s'écria-t-il avec désespoir. Des griefs, Régis ? Non, non, aucun grief contre vous, vous ne m'avez témoigné que bonté, mais vous faites partie de ceux qui...

Il s'interrompt, la gorge serrée. Enfin il s'écria :

— Régis Hastur, je prends les Dieux à témoin que ma conscience est pure, et que votre Seigneur de la Lumière et le Dieu des *crisoforos* peuvent juger entre les Fils d'Hastur et moi !

Presque sans l'avoir voulu, Régis tira son épée. Danilo sursauta et recula d'un pas ; puis il se redressa, la bouche dure.

— Punissez-vous le blasphème si rapidement, Seigneur ? Je suis sans arme, mais si mon offense mérite la mort, alors tuez-moi sur-le-champ ! Je ne tiens plus à la vie !

Choqué, Régis abaissa la pointe de son épée.

— Te tuer, Dani ? dit-il avec horreur. Dieu m'en préserve ! Je n'y ai jamais pensé ! Je voulais... Dani, pose la main sur la garde de mon épée.

Confus et stupéfait, Danilo obéit. Régis prit dans sa main celle de Danilo et la garde.

— Fils d'Hastur qui est Fils d'Aldones qui est Fils de la Lumière ! Que cette main et cette épée percent mon cœur et anéantissent mon honneur, Danilo, si j'ai pris part à ta disgrâce, ou si une parole que tu diras maintenant est jamais utilisée contre toi !

De nouveau, par le contact de leurs mains, il sentit ce curieux petit choc remonter le long de son bras, brouillant ses propres idées, et sentit les sanglots de Danilo qui lui serraient la gorge.

Danilo prit une profonde inspiration et dit :

— Aucun Hastur ne renierait jamais ce serment !

— Aucun Hastur ne renierait jamais sa parole, rétorqua fièrement Régis, mais s'il fallait un serment pour te convaincre, tu l'as.

Il remit son épée au fourreau.

— Maintenant, dis-moi ce qui s'est passé, Dani. L'accusation était donc mensongère ?

Danilo était encore médusé.

— Le dernier soir, quand je suis rentré... il avait plu. Tu t'es réveillé, tu *savais*...

— Je savais seulement que tu souffrais, Dani. Rien de plus. Je t'ai demandé si je pouvais t'aider, mais tu m'as repoussé.

La souffrance et le choc subis ce jour-là lui revinrent dans toute leur force, et son cœur se remit à battre à grands coups comme à l'instant où Danilo l'avait rejeté.

— Tu es télépathe, dit Danilo. Je croyais...

— Télépathe débutant, dit Régis, essayant de contrôler sa voix. J'ai seulement su que tu étais malheureux. Mais je ne savais pas pourquoi, et tu n'as pas voulu me le dire.

— Qu'est-ce que ça pouvait te faire ?

Régis tendit la main et la referma lentement autour du poignet de Danilo.

— Je suis Hastur et Comyn. Nous pouvons assumer les médisances, mais quand il est question de vérité, nous devons essayer de redresser les torts. Nous autres Comyn, nous pouvons nous tromper.

Tout au fond de lui, il réalisa obscurément qu'il venait de dire « nous autres Comyn » pour la première fois de sa vie.

— De plus, poursuivit-il en souriant, ton père me plaît, Dani. Il a pris le risque de déplaire à un Hastur pour qu'on te laisse en paix.

Danilo croisait et décroisait nerveusement les mains.

— L'accusation est vraie, dit-il. J'ai tiré l'épée contre le Seigneur Ardaïs. Je regrette seulement de ne pas lui avoir coupé la gorge pendant que j'y étais ; quoi qu'on ait pu me faire, le monde serait maintenant plus propre.

Régis le considéra, incrédule.

— *Par Zandru !* Dani...

— Je sais qu'autrefois, quiconque portait la main sur un seigneur Comyn était pendu à des crochets de boucher. À l'époque, peut-être que les Comyn méritaient le respect...

— Assez, dit Régis d'un ton bref. Dani, je suis héritier d'Hastur, mais je n'aurais pas pu tirer l'épée contre un officier sans encourir la même disgrâce. Même si l'officier en question était le jeune Hjalmar, dont la mère se prostitue dans la rue.

— Si j'avais frappé Hjalmar, Régis, j'aurais mérité ma punition ; c'est un homme honorable. Quand j'ai tiré mon épée contre le Seigneur Dyan, il n'était plus mon officier ; il avait perdu tout droit à l'obéissance et au respect.

— Est-ce à toi d'en juger ?

Danilo déglutit avec effort.

— Pouvais-je respecter et obéir à un homme qui s'était oublié au

point d'essayer de faire de moi son...

Il prononça un mot *cahuenga* que Régis ne connaissait pas. Mais il était toujours en rapport télépathique avec Danilo et il n'y avait pas le moindre doute sur son sens. Régis pâlit. Le choc lui coupa la parole.

— D'abord, j'ai pensé qu'il plaisantait, dit Danilo. Je n'aime pas ce genre de blague – je suis *cristoforo* – mais je lui ai répondu d'une plaisanterie du même genre, car si sa proposition était sérieuse, c'était un refus qui ne pouvait pas l'offenser. Alors, il s'est déclaré de façon plus explicite, il s'est mis en colère quand j'ai refusé, et il a juré qu'il pouvait me plier à sa volonté. Je ne sais pas ce qu'il m'a fait, Régis, il a fait quelque chose avec son esprit, de sorte que seul ou avec d'autres, je le *sentais* me toucher, j'entendais ses... ses murmures répugnants et son affreux rire sarcastique. Il me poursuivait, il semblait tout le temps être à l'intérieur de ma tête. Tout le temps. J'avais l'impression qu'il voulait me chasser de mon propre esprit ! Je pensais jusque-là qu'un télépathe... ne peut pas infliger la souffrance... moi, je ne supporte même pas d'être en présence de quelqu'un qui est vraiment malheureux, mais lui, il prenait un plaisir affreux, sadique, à me tourmenter.

La voix lui manqua un instant.

— Alors, je suis allé le trouver et je l'ai supplié de me laisser tranquille ! Régis, je ne suis pas né dans le ruisseau, ma famille a honorablement servi les Hastur pendant plusieurs générations, mais si j'avais été un fils de prostituée et lui un roi couronné, il n'aurait quand même pas eu le droit de me traiter si honteusement !

Danilo se mit à sangloter.

— Et alors... et alors il a dit que je savais parfaitement quoi faire pour qu'il me laisse tranquille. Il m'a ri au nez, de ce rire épouvantable. Et j'ai vu que j'avais tiré mon épée. Je ne sais pas comment je l'avais tirée ni ce que je voulais en faire. Me tuer, peut-être...

Danilo enfouit son visage dans ses mains.

— Tu connais le reste, termina-t-il.

Régis arrivait à peine à respirer, tant ce récit l'avait oppressé.

— Que Zandru le flagelle de ses fouets à scorpions ! Dani, pourquoi ne l'as-tu pas accusé et n'as-tu pas réclamé l'immunité ? Il est soumis à la loi des Comyn, lui aussi, et un télépathe qui abuse de son *laran*...

Régis était assommé par cette révélation. Comment pourrait-il jamais regarder Dyan en face ?

Je savais que ce n'était pas vrai, ce qu'ils m'avaient dit de toi, Régis. Mais tu es Comyn toi aussi, et Dyan te manifestait tant de faveur. Alors, le dernier soir, quand tu m'as touché, j'ai eu peur...

Régis leva les yeux, outragé, puis réalisa que Danilo n'avait rien

dit. Ils étaient en rapport télépathique profond ; il sentait les pensées de son ami. Il se rassit sur le tronc, les jambes chancelantes.

— Je t'ai touché... seulement pour te calmer, dit-il enfin.

— Je le comprends aujourd'hui. À quoi bon m'excuser maintenant ? C'était une parole regrettable.

— Pas étonnant que tu ne croies plus à l'honneur de ma caste. C'est à nous de te le prouver. Et d'autant plus que tu es des nôtres. Danilo, depuis quand as-tu le *laran* ?

— Moi ? Le *laran* ? Moi, Régis ?

— Tu ne le savais pas ? Depuis quand es-tu capable de lire les pensées ?

— Ah ça ! Toute ma vie, il me semble. Depuis l'âge de douze ans, à peu près. Est-ce...

— Ne sais-tu pas ce que ça signifie de posséder un don Comyn ? Les télépathes sont rares, mais tu as éveillé mon propre don, même après l'échec de Lew Alton.

Tu m'as mis en possession de mon héritage, pensa-t-il.

— Je crois que tu es ce qu'ils appellent un télépathe catalyste. C'est un don très rare et très précieux.

Il négligea d'ajouter que c'était le don des Ardaïs. Il doutait que Danilo apprécie l'information en ces circonstances.

— Tu en as parlé à quelqu'un ?

— Comment pouvais-je en parler, puisque je l'ignorais moi-même ? Je croyais que tout le monde pouvait lire dans les pensées.

— Mais non. Ça veut dire que tu es Comyn, toi aussi.

— Veux-tu insinuer que ma famille est...

— Non, par les enfers de Zandru ! Mais si ta famille est noble, il se peut que ta mère ait eu des parents Comyn, il y a plusieurs générations. Cela signifie aussi que tu devrais cultiver ces dons. Avec un *laran* complet, tu as le droit de postuler un siège au Conseil Comyn.

Il vit le visage révolté de Danilo et ajouta vivement :

— Réfléchis. Tu es l'égal du Seigneur Dyan. On peut lui demander raison d'avoir abusé de toi.

Régis bénit l'impulsion qui l'avait fait venir. Seul, accablé de sombres pensées, avec sa nature hypersensible de télépathe non formé, conscient du sourd mécontentement de son père... Danilo aurait peut-être essayé de se tuer.

— Non, je ne me tuerai pas, dit tout haut Danilo.

Régis réalisa qu'ils étaient de nouveau en rapport télépathique. Il tendit la main pour toucher Danilo, mais le souvenir du dernier soir l'arrêta. Pour donner le change, il se baissa et ramassa une pomme tombée. Danilo se leva et remit sa chemise. Régis mangea sa pomme et jeta le trognon sur un tas de détrit.

— Dani, on m'attend ce soir chez ma sœur. Mais je te donne ma

parole : tu seras réhabilité. En attendant, est-ce que je peux faire quelque chose pour toi ?

— Oui, Régis ! Oui ! Dis à mon père que la disgrâce n'est pas pour moi ! Il ne m'a pas posé de questions et ne m'a pas fait un mot de reproche, mais aucun homme de notre famille n'a jamais été déshonoré. Je peux supporter n'importe quoi sauf l'idée qu'il pense que je lui ai menti.

— Je te promets de lui dire... non !

Régis s'interrompit soudain.

— Voilà pourquoi tu n'as pas osé le lui dire toi-même ?

— Il provoquerait Dyan en duel, dit Danilo, oppressé, et bien qu'il soit encore robuste d'apparence, c'est un vieillard et son cœur n'est plus très solide. J'aime encore mieux... qu'il me méprise... que de lui voir perdre la vie.

— Bon, je vais essayer de te réhabiliter aux yeux de ton père sans le mettre en danger. Mais toi, Dani ? Nous te devons réparation pour l'insulte.

— Tu ne me dois rien, Régis. Si mon nom est sans tache pour mon père, je suis content.

— L'honneur des Comyn exige que nous réparions cette injustice.

En cet instant, il était prêt à s'attaquer au monde entier. Si les vieillards Comyn étaient corrompus ou ivres de pouvoir, et que les hommes faits fussent oisifs, alors, c'étaient les adolescents qui devaient relever l'honneur !

Danilo mit un genou en terre, tendit les mains, et dit d'une voix altérée :

— Il y a une vie entre nous. Mon frère est mort pour protéger ton père. Quant à moi, je ne demande rien. Recevez mon épée et mon serment, Seigneur Régis. Par la main que je pose sur votre épée, je vous fais don de ma vie.

Stupéfait, Régis tira son épée une deuxième fois, tendit la poignée à Danilo. Leurs mains s'unirent de nouveau sur la garde, et Régis, trébuchant sur les paroles rituelles, dit :

— Danilo-Felix Syrtis, à dater de ce jour, sois mon écuyer et mon bouclier... et que cette épée me frappe si je ne suis pas un seigneur juste et protecteur...

Il se mordit les lèvres, essayant vainement de se rappeler la suite. Il dit enfin :

— Que les Dieux soient témoins, de même que le Temple Sacré de Hali.

Il lui semblait qu'il y avait autre chose, mais c'était l'esprit, il le savait. Il remit son épée au fourreau, releva Danilo et l'embrassa timidement sur chaque joue. Il vit des larmes dans les cils de son ami, et il savait qu'il n'avait pas lui-même les yeux secs.

Il dit, essayant d'alléger l'atmosphère :

— Maintenant, nous avons officialisé ce que nous savons depuis longtemps, *bredu*.

C'est avec un certain étonnement qu'il entendit ce mot sortir de ses lèvres, mais il savait qu'il était plus sincère qu'il l'avait jamais été.

Danilo dit, essayant de contrôler sa voix :

— J'aurais dû... t'offrir mon épée. Je n'en porte pas, mais tiens...

Voilà ce qui avait manqué au rituel. Régis allait dire que cela n'avait pas d'importance, mais sans cela, il aurait manqué quelque chose. Il regarda la dague que Danilo lui tendait par la poignée. Régis tira de nouveau son épée, la posa lame contre garde avant de la donner à Danilo en disant doucement :

— Porte cette épée pour mon service.

Danilo posa quelques instants ses lèvres sur la lame, et dit :

— Je ne la porterai qu'à votre service.

Puis il la mit au fourreau.

Régis mit la dague de Danilo dans le fourreau qu'il avait à la ceinture. Il n'était pas très adapté, mais ça ferait l'affaire pour le moment.

— Tu dois rester ici jusqu'à ce que je t'envoie chercher, dit Régis. Ça ne sera pas long, je te le promets.

Il ne dit pas au revoir. Ce n'était pas nécessaire. Il tourna les talons et repartit sur le sentier. Comme il entra à l'écurie pour détacher son cheval, Dom Félix le rejoignit à pas lents.

— Seigneur Régis, puis-je vous offrir quelques rafraîchissements ?

Régis répondit d'un ton léger :

— Je vous remercie, mais l'hospitalité forcée a un goût amer. Pourtant j'ai le plaisir de vous assurer, sur la parole d'un Hastur...

Il effleura la dague à son côté.

— ... que vous pouvez être fier de votre fils, Dom Félix. Son déshonneur devrait être votre fierté.

Le vieillard fronça les sourcils.

— Vous parlez par énigmes, *vai dom*.

— Dom Félix, vous étiez le maître fauconnier de mon grand-père, et pourtant je ne vous ai jamais vu à la cour. Un choix encore plus amer a été offert à Danilo ; gagner la faveur des grands par des moyens déshonorants, ou conserver son honneur au prix d'une disgrâce apparente. Bref, Dom Félix, votre fils a offensé un homme qui a du pouvoir, mais n'a pas l'honneur qui donne sa dignité au pouvoir. Et cet homme s'est vengé.

Le vieillard réfléchit, le front plissé.

— Si l'accusation était injuste, si c'était une simple vengeance privée, pourquoi mon fils ne me l'a-t-il pas dit ?

— Parce que, Dom Félix, Dani avait peur que vous ne mettiez

votre vie en danger pour le venger.

Il ajouta vivement :

— J'ai promis à Danilo de ne pas vous en dire plus. Mais je vous donne ma parole d'Hastur qu'il est irréprochable.

Le visage troublé du vieillard s'éclaira.

— Je bénis votre visite et je vous prie d'excuser ma brusquerie, Seigneur Régis. Je ne suis pas un courtisan. Mais je vous suis très reconnaissant.

— Et loyal envers votre fils, dit Régis. N'en doutez pas, Dom Félix, il en est digne.

— Honorerez-vous ma maison, Seigneur Régis ?

Cette fois, l'offre venait du fond du cœur, et Régis sourit.

— Je le regrette, mais je ne puis, Dom Félix. Je suis attendu ailleurs. Je vous donne ma parole qu'un jour j'honorerai le père de mon ami avec le plus grand plaisir. En attendant, je vous supplie de vous réconcilier avec votre fils.

— Vous pouvez en être certain, Seigneur Régis.

Régis se mit en selle et s'éloigna, suivi des yeux par le vieillard. Descendant lentement la colline pour rejoindre son escorte, il réalisa ce qu'il s'était engagé à faire : restaurer la réputation de Danilo, et s'assurer que Dyan n'abuserait plus de son pouvoir. Lui qui avait juré de renier les Comyn devait maintenant les réformer de l'intérieur, à lui seul, avant de pouvoir jouir de sa liberté.

CHAPITRE XII

(Récit de Lew Alton)

AU-DELÀ de la Rivière Kadarin, le terrain s'élève progressivement jusqu'aux montagnes, jusqu'à ces régions inconnues où la loi des Comyn n'a pas cours. Dans l'état d'esprit où j'étais, dès que j'eus franchi la Kadarin, je sentis un poids tomber de mes épaules.

Dans cette partie du monde, à cinq jours de cheval au nord de Thendara, mon sauf-conduit ne signifiait plus rien. Nous dormions la nuit dans des tentes en postant une sentinelle. C'étaient des terres stériles, désertées depuis longtemps. Trois ou quatre fois par jour, au plus, nous apercevions un petit village, une demi-douzaine de maisons blotties dans une clairière, ou une modeste ferme où un paysan courageux arrachait une maigre récolte au sol pierreux et pentu de la forêt. Il y avait si peu de voyageurs dans ces régions que les enfants sortaient pour nous regarder passer.

À mesure que nous nous enfoncions dans les montagnes, les routes devenaient de plus en plus mauvaises, dégénérant parfois en chemins et sentiers de chèvres. Mon père, qui a passé des années sur Terra, m'a parlé de leurs routes magnifiques, mais en ajoutant qu'il n'y a aucun moyen d'en avoir de semblables chez nous. Pour avoir des routes, il faut des esclaves, ou un grand nombre d'hommes acceptant de travailler pour une bouchée de pain, ou encore de lourdes machines. Et il n'y a jamais eu d'enclaves sur Ténébreuse, pas même des esclaves des machines.

Pas étonnant, pensai-je, que les Terriens répugnent à déménager leur astroport dans ces montagnes.

Je fus d'autant plus surpris lorsque, le neuvième jour, on rencontra une route large au revêtement lisse, où des chariots pouvaient rouler et plusieurs hommes chevaucher de front. Mon père

m'avait dit que, la dernière fois qu'il était venu dans les montagnes proches d'Aldaran, Caer Donn n'était qu'un gros village. De là mon étonnement quand, arrivant en haut du col, je vis une véritable ville déployée dans la vallée et sur le versant de la colline la plus proche.

La journée était claire et la vue portait loin. Tout au fond de la vallée, à l'endroit où le sol était le plus plat, s'étendait une vaste aire entourée de barrières, au revêtement anormalement lisse, et où je voyais les pistes d'atterrissage. Sans doute l'ancien astroport terrien, où se posaient encore avions et petites fusées apportant des messages de Thendara et Port Chicago. Au-delà s'étendait la ville, et j'entendis mes hommes murmurer.

— Il n'y avait pas de ville ici quand j'étais petit ! Comment a-t-elle pu se développer si vite ?

— On dirait la ville du conte, qui a poussé en une seule nuit ! l'évoquai les préfabriqués dont m'avait parlé mon père. Ces villes n'étaient pas faites pour durer, mais se construisaient très vite. Ils froncèrent les sourcils, l'air sceptique, et l'un d'eux remarqua :

— Je ne voudrais pas manquer de respect au Commandant, mais il a dû vous raconter un conte de fées, Capitaine. Même sur Terra, les mains humaines ne peuvent pas bâtir à cette vitesse !

J'éclatai de rire.

— Il m'a parlé aussi d'une planète chaude où les indigènes ne croyaient pas qu'il puisse exister quelque chose comme la neige, et qui l'accusaient de mensonge quand il parlait de montagnes couvertes de glaciers toute l'année.

Un autre montra quelque chose du doigt :

— Le Château Aldaran ?

Ce ne pouvait pas être autre chose : une forteresse aux murailles altérées par les intempéries et dominée d'un antique donjon. Le repaire du clan renégat, rejeté des Comyn depuis des siècles – on ne savait plus pourquoi. Pourtant, c'était le Septième Domaine d'antan, et ils descendaient aussi d'Hastur et de Cassilda.

Je ressentis un curieux mélange d'impatience et de répugnance, comme si je faisais une démarche irrévocable. De nouveau, le don des Alton déforma l'espace-temps qui prit un flou bizarre et un sombre pressentiment me fit frissonner. Qu'est-ce qui m'attendait dans cette antique place forte dressée au bout de la vallée de Caer Donn ?

Le front soucieux, je me forçai à revenir au présent. Inutile d'être devin pour sentir que dans une partie du monde totalement inconnue, j'allais rencontrer des étrangers et que cette rencontre aurait des conséquences durables sur ma vie. Je n'allais pas pour autant me couper à jamais de mon passé et de ma parenté. J'étais ici à la demande de mon père, en fils soumis qui ne se révoltait qu'en pensée.

Avec effort, je retrouvai ma vision normale.

— Bon, nous ferions bien d'essayer d'y arriver pendant qu'il fait encore jour, dis-je, m'engageant sur l'excellente route qui descendait vers la vallée.

Je traversai Caer Donn comme dans un rêve. J'avais choisi de voyager simplement, comme pour une visite familiale, sans l'appareil des ambassadeurs, et je n'attirai pas spécialement l'attention. En un sens, cette cité était comme moi, entièrement ténébreuse à l'extérieur, mais avec une différence subliminale quelque part. Depuis ma naissance, je me considérais comme ténébreux ; mais ici, considérant l'ancien astroport terrien comme je n'avais jamais regardé celui de Thendara, je pensai que cela aussi était mon héritage... si j'avais le courage de le prendre !

J'étais d'humeur curieuse, plein de pressentiments, comme si, sans savoir quelle forme prendrait mon destin, je humais déjà le vent qui l'apportait.

Il y avait des gardes à la grille d'Aldaran, et, pour la première fois, je donnai mon nom complet, non celui que je portais comme héritier *nedesto*, mais celui que mon père et ma mère m'avaient donné avant de se douter que ma légitimité pouvait être mise en cause.

— Je suis Lewis-Kennard Lanart-Montray Alton y Aldaran, fils de Kennard, Seigneur Alton, et d'Elaine Montray-Aldaran. Je suis envoyé par mon père, et je demande à être reçu en parent de Kermiac, Seigneur Aldaran.

Les gardes s'inclinèrent, et l'un d'eux, une sorte de majordome ou d'intendant, répondit :

— Entrez, *dom*, votre visite honore la maison d'Aldaran. En son nom, je vous souhaite la bienvenue en attendant qu'il vous la souhaite lui-même.

On emmena les gens de mon escorte pour les loger à part, et l'on m'installa dans une chambre spacieuse au dernier étage d'une aile du château, où l'on apporta mes fontes et où l'on m'envoya des serviteurs quand on s'aperçut que je voyageais sans valet. Bref, on me combla de tous les luxes. Au bout d'un moment, l'intendant revint.

— Seigneur, Kermiac d'Aldaran est en train de dîner et vous prie de vous joindre à lui si vous n'êtes pas trop fatigué du voyage. Si vous préférez vous reposer, on vous fera porter à dîner dans votre chambre. Mais il m'a chargé de tous dire qu'il est impatient d'accueillir le petit-fils de sa sœur.

Je répondis que je participerais volontiers au dîner. À ce moment, je ne sentais plus la fatigue. Je me lavai pour me débarrasser de la poussière des chemins, puis je revêtis mes plus beaux atours : magnifique tunique de cuir écarlate avec culotte assortie, bottillons de velours et cape de gala doublée de fourrure – non par vanité, mais pour honorer mon parent inconnu.

Le crépuscule tombait quand un serviteur vint me chercher pour me conduire à la grande salle à manger. M'attendant à la lumière des torches, je fus surpris par les lumières éclatantes éclairant la salle comme en plein jour. Des lampes à arc, pensai-je, comme celles qu'ont les Terriens à la Cité du Commerce. Cela semblait étrange, tant de lumière à cette heure, étrange et déconcertant, et pourtant j'en fus content, car elle me permit de bien voir les visages. À l'évidence, malgré le modernisme outrancier de l'éclairage, Kermiac conservait les anciennes coutumes, car le bas bout de la salle était empli d'une foule bigarrée, gardes, serviteurs, montagnards, riches et pauvres ; il y avait même quelques Terriens et un ou deux moines *cristoforos* dans leurs robes brunes.

Le serviteur me conduisit au haut bout de la salle, à la table d'honneur où dînaient les nobles. D'abord, je ne vis que des visages flous : un grand mince au profil de rapace et à l'épaisse crinière de cheveux blonds, une jolie rousse en robe bleue ; un jeune garçon de l'âge de Marius, et, au centre, un vieillard à la barbe rousse, mais encore très droit et le regard vif. Il posa les yeux sur moi, m'observant avec pénétration. C'était, je le savais, Kermiac, Seigneur Aldaran, mon grand-oncle. Il portait des vêtements sans prétention, d'une coupe très simple comme ceux des Terriens, et je me sentis un peu gêné de mon élégance barbare.

Il se leva, sortit de sous le dais et descendit à ma rencontre. Sa voix, un peu éraillée par l'âge, était encore ferme.

— Bienvenue, mon neveu.

Il me tendit les bras et me donna l'accolade de parent, pressant ses lèvres sèches sur mes joues. Il laissa quelques instants ses mains sur mes épaules.

— Cela me réchauffe le cœur de voir enfin ton visage, fils d'Elaine. Ici, dans les Hellers, nous sommes au courant des nouvelles, même de celles des *Hali'imyn*.

Il s'était servi du vieux terme montagnard, mais sans intention offensante.

— Viens, mon neveu, tu dois être las et affamé après ce long voyage. Je suis content que tu sois venu nous rejoindre.

Il me fit asseoir près de lui, à la place d'honneur. Des serviteurs nous apportèrent les plats. Dans les Domaines, on sert aux invités les mets les plus délicats sans leur demander leurs préférences, pour qu'ils ne se croient pas obligés de choisir les plus simples par courtoisie. Ici, au contraire, ce fut toute une cérémonie de me demander si je voulais de la viande, du gibier ou du poisson, et si je boirais du vin blanc des montagnes ou du vin rouge des vallées. Tout était magnifiquement cuisiné et servi à la perfection, et je fis honneur au repas après les privations du voyage.

— Ainsi, mon neveu, il paraît que tu es télépathe formé dans une tour, dit-il enfin au moment où, ayant apaisé ma faim, je buvais lentement un verre de vin blanc tout en grignotant des sucreries étranges. Ici dans les montagnes, on pense que les hommes formés dans les tours sont à demi eunuques, mais je vois que tu es un homme ; tu as l'air d'un soldat. Fais-tu partie de la Carde ?

— J'y suis capitaine depuis trois ans.

Il hocha la tête.

— Pour le moment, la paix règne dans les montagnes, quoique les Séchéens suscitent des troubles de temps en temps. Mais je respecte un soldat ; dans ma jeunesse, je n'ai pu conserver Caer Donn que par la force des armes.

— Dans les Domaines, on ignore que Caer Donn est devenu une aussi grande ville.

Il haussa les épaules.

— En grande partie construite par les Terriens. Ce sont de bons voisins. En est-il autrement à Thendara ?

Je n'étais pas prêt à discuter de mes sentiments envers les Terriens, mais il n'insista pas. Il étudiait mon profil.

— Tu ne ressembles guère à ton père, mon neveu. Ni à ta mère.

— C'est mon frère Marius, dit-on, qui a le visage et les yeux de notre mère.

— Je ne l'ai jamais vu. J'ai vu ton père pour la dernière fois il y a douze ans, quand il a ramené le corps d'Elaine pour l'enterrer dans sa famille. J'avais alors sollicité le privilège d'élever les enfants de ma nièce en fils adoptifs, mais Kennard a préféré vous garder dans sa maison.

On ne m'avait jamais parlé de la famille de ma mère. Je ne savais même pas avec exactitude quel était mon degré de parenté avec Kermiac. Je le lui dis, et il hocha la tête.

— Kennard n'a pas eu une vie facile, dit-il. Je comprends qu'il n'ait jamais voulu regarder en arrière. Mais s'il a choisi de ne rien te dire des parents de ta mère, il ne peut pas prendre ombrage que je t'en parle à ma façon. C'était au temps où les Terriens étaient cantonnés à Caer Donn et commençaient à peine les fondations de leur quartier général à Thendara – il paraît qu'ils l'ont terminé l'hiver passé ; je n'étais qu'un adolescent, et ma sœur Mariel choisit d'épouser un Terrien, Wade Montray. Elle partit avec lui sur Terra, mais le mariage fut malheureux : ils se séparèrent après qu'elle lui eut donné deux enfants. Mariel choisit de rester sur Terra avec sa fille, Elaine ; Wade Montray revint sur Ténébreuse avec son fils Larry, que nous appelions Lerrys. Et maintenant, tu vas voir le destin à l'œuvre, car Larry Montray et ton père Kennard firent connaissance quand ils étaient adolescents et se lièrent d'amitié. Il se trouve que Larry Montray alla à

Armida en qualité de pupille, tandis que ton père alla sur Terra, pour être élevé comme le fils de Wade Montray ; on espérait que ces deux garçons établiraient un pont entre Terra et Ténébreuse. Et naturellement ton père fit la connaissance de la fille de Montray, qui était aussi celle de ma sœur Mariel. Bref, ton père revint sur Ténébreuse, fut marié à une femme des Domaines qui ne lui donna pas d'enfants, et il servit à la Tour d'Arilinn. Pourtant, il pensait toujours secrètement à Elaine, et finit par la demander en mariage. En ma qualité de plus proche parent, c'est moi qui donnai mon consentement. J'ai toujours pensé que rien ne vaut des enfants de sang mêlé pour établir des liens entre des mondes différents. Je ne me doutais pas, alors, que les Comyn ne béniraient pas ce mariage.

Un mauvais point de plus pour les Comyn, pensai-je, vu que c'était à cause d'eux que mon père était allé sur Terra. Cela concordait parfaitement avec l'attitude qu'ils avaient eue depuis. Et c'était un autre compte que j'avais à régler avec eux.

Et mon père continuait à les défendre !

Kermiac conclut :

— Quand il fut clair qu'ils ne t'accepteraient pas, j'offris à Kennard de t'élever ici, au moins honoré en ta qualité de fils d'Elaine, sinon comme le sien. Il était sûr de te faire accepter avec le temps. Je suppose qu'il a réussi ?

— Si on veut, dis-je lentement. Je suis son héritier.

Je ne voulais pas lui dire le prix que j'avais eu à payer.

Pas maintenant.

Le Seigneur Kermiac fit signe de desservir les tables. Tandis que l'assistance commençait à se disperser, il me conduisit dans un petit salon aux lumières tamisées, avec un bon feu dans la cheminée.

— Je suis vieux, mon neveu, dit-il, et les vieillards se fatiguent vite. Mais avant d'aller me reposer, je veux te présenter ma famille. Mon neveu, voici mon fils Beltran, ton cousin.

Après toutes ces années, je me souviens encore de mon premier regard sur mon cousin. Je sus enfin quel sang m'avait façonné si différent des Comyn. À en juger sur notre visage, nous aurions pu être des frères ; j'ai connu des jumeaux qui se ressemblaient moins. Beltran me tendit la main, puis la retira en disant :

— Désolé. Il paraît que les télépathes n'aiment pas les contacts physiques avec des étrangers.

— Je ne refuserai pas ma main à un parent, dis-je, lui rendant sa poignée de main.

Dans l'étrange état où j'étais, ce contact me communiqua vivement une foule d'impressions : curiosité, enthousiasme, bienveillance désarmante. Kermiac nous sourit et dit :

— Beltran, je te confie ton cousin. Lew, tu es ici chez toi.

Il nous souhaita bonne nuit, et Beltran m'entraîna.

— Viens, je vais te présenter les enfants adoptifs et les pupilles de mon père. Ainsi, tu as été formé dans une tour ? Ici, c'est Marjorie qui est notre télépathe.

Il s'approcha de la jolie rousse en bleu que j'avais remarquée à la table. Elle sourit, me regardant dans les yeux à la manière des montagnardes.

— Oui, je suis télépathe, dit-elle, mais je n'ai pas reçu de formation ; nous avons perdu tant d'anciens secrets, ici, dans les montagnes. Tu pourras peut-être nous apprendre ce qu'on t'a enseigné à Arilinn, mon cousin.

Ses yeux étaient d'une teinte que je n'avais jamais vue jusque-là : ambre moucheté d'or, comme un animal inconnu. Ses cheveux étaient presque aussi flamboyants que ceux des Comyn des basses terres. Elle me rappela la façon dont les femmes d'Arilinn m'avaient accepté, sans façon, en être humain tout simplement, sans chichis ni œillades. Je répugnais étrangement à lâcher sa main. Je demandai :

— Tu es une parente ?

— Marjorie Scott, dit Beltran, est pupille de mon père comme son frère et sa sœur. C'est une longue histoire qu'il te racontera un jour. Leur mère était la sœur adoptive de ma propre mère et je les considère tous les trois comme mes frère et sœurs.

Il me présenta les autres. Rafe Scott était un garçon de onze ou douze ans, assez semblable à mon frère Marius, avec les mêmes yeux or et ambre que sa sœur. Il me regarda timidement sans dire un mot. Thyra avait quelques années de plus que Marjorie ; c'était une jeune fille mince et nerveuse, qui avait les mêmes yeux que son frère et sa sœur, et des traits bien dessinés présentant un air de famille avec ceux du vieux Kermiac. Elle me regarda dans les yeux mais ne me tendit pas la main.

— C'est un voyage long et fatigant pour un homme des basses terres, mon cousin.

— J'ai eu beau temps, et j'avais une escorte qui connaissait bien la montagne, dis-je, m'inclinant devant elle comme je l'aurais fait devant une Dame des Domaines.

Elle eut l'air amusé ; il fut un peu question du temps et des routes de montagne, mais Beltran ramena bientôt la conversation à la télépathie.

— Mon père était très doué dans sa jeunesse, il nous a enseigné certaines connaissances des techniciens des matrices. Pourtant, il paraît que je ne suis pas très doué. Pour toi, Lew, quel est le plus important : le don ou la technique ?

Je lui dis ce qu'on m'avait dit à moi-même.

— Le talent et la technique sont comme la main droite et la main

gauche.

— Il paraît que j'ai le don, dit la jeune Marjorie, mais je n'ai aucune technique : le temps que je grandisse, mon oncle était devenu trop vieux pour m'apprendre. Et je suis à demi terrienne.

Je souris :

— Moi aussi je suis en partie terrien, et pourtant, j'ai servi à Arilinn...

Beltran eut un sourire dédaigneux et dit :

— Alors les Comyn t'ont vraiment laissé servir dans leurs précieuses tours, avec ton sang terrien ? Quelle bonté ! À ta place, je leur aurais ri au nez en leur disant ce qu'ils pouvaient faire de leurs tours !

— Non, mon cousin, ça ne s'est pas passé comme ça, dis-je. Les tours étaient le seul endroit où personne ne pensait à mon sang terrien. Parmi les Comyn, j'étais un bâtard *nedesto*. À Arilinn, on ne s'intéressait pas à ce que j'étais, seulement à ce que je pouvais faire.

— Tu perds ton temps, Beltran, dit une voix calme près du feu. Je suis certain qu'il ne sait pas plus d'histoire que tous les autres *Hali'imyn*, et que son sang terrien ne lui a pas servi à grand-chose dans ce domaine.

Je regardai vers le banc près du feu, et je vis un homme grand et mince, aux cheveux blond cendré en désordre. Il avait le visage dans l'ombre, mais il me sembla un instant que ses yeux luisaient comme luisent dans la nuit ceux d'un chat à la lueur des torches.

— Il doit croire, comme la plupart des gens des vallées, que les Comyn sont tombés tout droit des bras du Seigneur de la Lumière. Lew, dois-je te raconter ta propre histoire ?

— Bob, dit Marjorie, personne ne conteste tes connaissances, mais tu as des manières épouvantables.

L'homme eut un bref éclat de rire. Maintenant, je voyais ses traits à la lueur des flammes, son visage étroit d'oiseau de proie, et, quand il fit un geste vers moi, je vis qu'il avait six doigts à chaque main, comme les hommes des clans Ardaïs et Aillard. Il y avait aussi quelque chose de très étrange dans ses yeux. Il déplaça ses longues jambes, se leva et s'inclina ironiquement.

— Dois-je respecter la chasteté de votre esprit, *vai dom*, comme vous respectez celle de votre sorcière illusoire ? Ou acceptez-vous de recevoir certaines vérités, qui vous apporteront les fruits de la sagesse ?

Je fronçai les sourcils.

— Qui êtes-vous, par les enfers ?

— En enfer, je ne suis personne, dit-il d'un ton léger. Sur Ténébreuse, je m'appelle Robert Raymon Kadarin, *s'del par servu*.

Dans sa bouche, l'élégante formule *casta* devenait une raillerie.

— Je regrette de ne pouvoir ajouter comme vous un long chapelet de noms détaillant ma parenté depuis des générations. Je ne connais pas plus ma généalogie que vous, mais je n'ai pas appris à combler cette lacune par un long chapelet de dieux mythiques et de héros légendaires !

— Etes-vous terrien ? demandai-je en voyant ses vêtements.

Il haussa les épaules.

— On ne m'en a rien dit. Seuls les chevaux et les seigneurs Comyn sont jugés sur leur pedigree. J'ai passé dix ans dans les services de renseignements de l'Empire Terrien, bien qu'ils aient mis ma tête à prix comme tous ceux qui achètent des cerveaux et tiennent à en contrôler l'usage. J'ai justement découvert quel jeu l'Empire joue avec Ténébreuse avec l'aide des Comyn. Non, Beltran, je vais tout lui dire. Il est celui que nous attendions.

À son élocution décousue, je me demandai s'il était ivre ou fou. J'étais venu ici pour savoir si les Aldaran étaient alliés avec Terra, pour le plus grand danger des Comyn. Et voilà que ce Kadarin accusait les Comyn de faire le jeu de Terra !

— Par tous les diables, je ne vois pas de quoi vous parlez, dis-je. C'est absurde !

— Eh bien, dit Kadarin, savez-vous qui sont les Ténébrans ? Quelqu'un vous a-t-il jamais dit que nous sommes la plus ancienne colonie de Terra ? Non, je pensais bien que vous ne le saviez pas. De droit, nous devrions être sur un pied d'égalité avec tous les gouvernements qui siègent au Conseil de l'Empire. Nous devrions faire partie de la civilisation galactique. Mais on nous traite comme des parents pauvres appelés à se contenter des miettes de la connaissance, soigneusement tenus à l'écart, autorisés à vivre comme des barbares !

— Pourquoi ? Si c'était vrai, pourquoi ?

— Parce que les Comyn le veulent, dit Kadarin. Cela convient à leurs desseins. Vous dites qu'ils se moquent de votre sang terrien. Que le diable les emporte, pour qui se prennent-ils ? Ils sont tous terriens jusqu'au dernier.

— Vous êtes fou à lier !

— Vous aimeriez le penser. C'est plus flatteur, n'est-ce pas, de penser que la précieuse caste de votre père descend des dieux, qu'elle a été choisie par le destin pour gouverner Ténébreuse. Dommage ! Ils sont terriens, tout simplement, comme les autres !

Il cessa d'arpenter la pièce et nous toisa de tout son haut. Il avait une bonne tête de plus que moi qui ne suis pourtant pas petit.

— Où avez-vous trouvé tout ça ? demandai-je.

— J'ai vu les documents sur Terra et dans les Archives de Coronis. Les faits y sont enterrés, mais quiconque a les autorisations officielles peut les trouver assez rapidement. Au fait, savez-vous que

vous portez un nom terrien ?

— Certainement pas, dis-je.

Lewis est un nom traditionnel chez les Alton.

— J'ai moi-même visité l'île de Lewis sur Terra, dit Kadarin.

— Coïncidence, dis-je. Les langues humaines développent les mêmes syllabes à partir du même appareil vocal.

— Votre ignorance est consternante, Dom Lewis, dit froidement Kadarin. Un jour, si vous voulez prendre une leçon de linguistique, vous devriez voyager à travers l'Empire et entendre par vous-même les étranges syllabes que développe le même appareil vocal quand il n'y a pas de langage commun transmis par la culture.

Je frissonnai soudain, comme glacé par le vent. Il poursuivit :

— Presque tous les noms attestés sur Ténébreuse sont des noms connus sur Terra. Les études linguistiques ont retrouvé des traces de trois langues terriennes dans vos langues. L'espagnol dans votre *casta* ; l'anglais et le gaélique dans votre *cahuenga* et dans les dialectes des Villes Sèches. La langue parlée dans les Hellers est une forme pure de gaélique, qui n'est plus parlé sur Terra mais est attesté dans les anciens manuscrits. Bref, on a fini par découvrir l'existence d'un vaisseau, parti avant que les colonies terriennes s'unissent pour former l'Empire et qu'on croyait perdu.

— Je n'en crois pas un mot.

— Vos croyances n'y changeront rien, dit Kadarin. Le nom même de ce monde est un mot terrien qui évoque la couleur du ciel nocturne. Sur la liste des membres de l'équipage figuraient les noms de di Asturien et de MacAran, qui sont, diriez-vous, de bons vieux noms ténébrans. L'un des officiers du vaisseau s'appelait Camilla Del Rey. Actuellement, Camilla est un nom très rare sur Terra, mais c'est le prénom le plus commun pour les petites filles dans les Monts de Kilghard ; vous l'avez même donné à l'une de vos demi-déeses Comyn. Il y avait aussi un prêtre de Saint-Christophe-du-Centaure, un certain père Valentin Neville, et combien de fils des Comyn ont été élevés au monastère *crisoforo* de Saint-Valentin-des-Neiges ? J'ai rapporté à Marjorie, qui est *crisoforo*, une petite médaille religieuse de Terra, dont la jumelle est conservée dans un reliquaire à Nevarsin. Faut-il continuer ? Vos ancêtres Comyn vous en ont-ils jamais révélé autant ?

J'avais le vertige. Cela semblait infernalement convaincant.

— Les Comyn ne le savent pas. Si ces connaissances ont été perdues...

— Ils le savent très bien, dit Beltran avec dédain. Kennard le sait. Il a vécu sur Terra.

Mon père savait cela et ne me l'avait jamais dit ?

Kadarin et Beltran continuèrent à raconter leur histoire de

« vaisseau perdu », mais je n'écoutais plus. Sans voir les yeux de Marjorie, je sentais qu'elle me regardait avec douceur aux dernières lueurs du feu. Je savais qu'elle suivait mes pensées sans y faire intrusion mais plutôt parce qu'elle réagissait si totalement à mes mouvements intérieurs qu'il n'y avait plus aucune barrière entre nous. Cela ne m'était jamais arrivé. Même à Arilinn, je n'avais jamais été aussi totalement accordé à un autre être humain. Elle savait combien ces « révélations » étaient pour moi suspectes.

Sur le coussin du banc, elle glissa sa main vers moi et son indignation passa de ses doigts dans ma main et remonta le long de mon bras pour se répandre dans tout mon corps.

— Bob, qu'est-ce que tu essayes de lui faire ? dit-elle. Il vient en parent et en hôte ; il est fatigué d'un long voyage. Est-ce là ton hospitalité montagnarde ?

Kadarin éclata de rire.

— La souris protège le lion ! dit-il.

Je sentis ses yeux étranges percer l'obscurité jusqu'à nos mains enlacées.

— J'ai mes raisons. Quand je vois un homme qui a vécu dans le mensonge, j'essaie de lui dire la vérité si je pense qu'il est digne de l'entendre. Un homme doit se décider d'après des faits, et non d'après des demi-vérités et de vieux mensonges. Le destin s'est mis en marche...

Je l'interrompis.

— Le destin fait-il partie de vos faits ? Vous me trouvez superstitieux...

— Vous êtes un télépathe, un Alton. Vous savez ce qu'est la prémonition.

— Tu vas trop vite, dit Beltran. Nous ne savons même pas pourquoi il est venu ici et il est l'héritier d'un Domaine. On nous l'envoie peut-être pour rapporter des nouvelles au vieux barbe-grise de Thendara et à tous ses béni-oui-oui.

Beltran me fit face.

— Pourquoi es-tu venu ? demanda-t-il. Après toutes ces années, Kennard ne peut pas être si pressé de te faire connaître la famille de ta mère, sinon tu serais devenu mon frère adoptif, comme Père le proposait.

Ces paroles m'inspirèrent une certaine nostalgie. J'aurais accepté de grand cœur d'avoir ce cousin pour frère adoptif. Mais je n'avais jamais connu son existence avant ce soir, et nous y avions perdu tous les deux.

— Il est vrai que je suis venu à la demande de mon père, dis-je enfin. Hastur a reçu des rapports selon lesquels le Pacte serait violé à Caer Donn ; mon père est trop malade pour voyager, et il m'a envoyé

à sa place.

— Tu vois, dit de sa place, dans l'ombre de Kadarin, la femme qu'on m'avait présentée sous le nom de Thyra, il est inutile de lui parler. C'est une marionnette entre les mains des Comyn.

Je fus pris d'une colère subite.

— Je ne suis la marionnette de personne. Ni d'Hastur. Ni de mon père. Et je ne serai pas la vôtre non plus, cousins ou non. Je suis venu de ma libre volonté, parce que si le Pacte est violé cela affecte la vie de tous. De plus, je voulais juger par moi-même si ce qu'on m'a dit des Aldaran et de Terra est vrai.

— Voilà qui est honnête, dit Beltran. Mais permets-moi de te poser une question, mon cousin. Es-tu fidèle aux Comyn ou à Ténébreuse ?

Un autre jour, j'aurais répondu que c'était la même chose. Mais je n'en étais plus si sûr depuis que j'avais quitté Thendara. Même ceux en qui j'avais une confiance totale, comme Hastur, n'avaient pas le pouvoir – on peut-être pas le désir – d'endiguer la corruption des autres. Je dis :

— À Ténébreuse. Pas de doute, à Ténébreuse.

— Alors, tu devrais être notre allié ! dit-il avec véhémence. Tu nous es envoyé maintenant, je crois, parce que nous avons besoin de toi, parce que nous ne pouvions pas continuer sans quelqu'un comme toi !

— Pour faire quoi ?

Je ne voulais être mêlé à aucun complot des Aldaran.

— Simplement pour donner à Ténébreuse sa juste place, mon cousin, et non celle d'une planète arriérée. Au Conseil de l'Empire, nous voulons le siège qui aurait dû être le nôtre depuis des siècles, si l'Empire avait été honnête à notre égard. Et nous l'aurons !

— Noble rêve, dis-je, si vous pouvez le réaliser. Mais comment allez-vous vous y prendre ?

— Ce ne sera pas facile, dit Beltran. L'Empire et les Comyn avaient la même vision de notre monde : barbare, féodal, ignorant. Sur ce point, ils ont gagné.

— Pourtant, dit Thyra, toujours dans l'ombre, nous avons une chose purement ténébreuse. Nos pouvoirs psi.

Elle se pencha pour mettre une bûche dans le feu, et je vis brièvement son visage éclairé par les flammes, obscur, vibrant, rayonnant.

— S'ils sont spécifiques à Ténébreuse, dis-je, que devient votre théorie selon laquelle nous sommes tous des Terriens ?

— Ces pouvoirs sont attestés sur Terra, dit-elle. Mais ce monde s'est concentré sur les métaux, les machines, les ordinateurs. Leurs pouvoirs psi sont tombés dans l'oubli et se sont perdus. Nous, au

contraire, nous les avons développés. Et nous possédions les matrices qui convertissent l'énergie. L'isolement, la dérive génétique et les mariages sélectifs ont fait le reste. Ténébreuse est un réservoir de pouvoirs psi, et, à ma connaissance, c'est la seule planète de la Galaxie qui se soit tournée vers eux au lieu de développer la technologie.

— Même avec l'amplification des matrices, ces pouvoirs sont dangereux, dis-je. La technologie ténébrane doit être utilisée avec précaution et parcimonie. Le prix à payer, en termes humains, est généralement trop élevé.

Elle haussa les épaules.

— On ne peut pas capturer des faucons sans escalader des falaises, dit-elle.

— Quelles sont vos intentions, au juste ?

— Obliger les Terriens à nous prendre au sérieux !

— Vous ne pensez pas à la guerre ?

Cela me semblait suicidaire, et je ne le cachai pas.

— Combattre les Terriens, nos armes contre les leurs ?

— Non, dit Kadarin. Ou seulement s'il est nécessaire de leur montrer que nous ne sommes ni ignorants ni impuissants. Il paraît qu'une matrice de haut niveau est une arme de nature à les faire trembler. Mais j'espère bien qu'il ne sera pas nécessaire d'en venir jusque-là. L'Empire Terrien n'a jamais fait de conquêtes ; ce sont les planètes qui *sollicitent* leur admission dans l'Empire. Nous pouvons adhérer à l'Empire en tant qu'égaux, non en tant que suppliants. Nous avons quelque chose à offrir en échange de ce qu'ils nous donneront : notre technologie des matrices. Ce sont les Comyn qui ont condamné Ténébreuse à l'isolement, à la barbarie, à la commémoration du passé. Nous avons beaucoup perdu. Il paraît qu'autrefois il y avait à Arilinn des avions qui volaient uniquement grâce à l'énergie des matrices...

— C'est vrai, dis-je, et même dans la jeunesse de mon père.

— Alors, pourquoi pas maintenant ?

Sans attendre ma réponse, il poursuivit :

— Nous pourrions aussi avoir un réseau de communications vraiment efficace...

— Nous l'avons.

— Mais les tours travaillent uniquement sous la domination des Comyn, et non pour toute la planète.

— Les risques...

— J'en ai assez de laisser les Comyn décider des risques que nous pouvons prendre, dit Beltran. Je veux être accepté par les Terriens sur un pied d'égalité. Je veux que nous participions pleinement au commerce terrien, sans nous contenter plus longtemps des échanges insignifiants qui se font par les astroports, avec ce système compliqué de permis signés et contresignés par leurs spécialistes des mondes

étrangers pour vérifier que rien ne perturbera notre culture primitive ! Je veux de bonnes routes, des manufactures et des transports, et un certain contrôle sur le fichu climat de cette planète. Je veux que nos étudiants aillent dans les universités de l'Empire, et que les jeunes de l'Empire viennent chez nous ! Et par-dessus tout, je veux le voyage spatial. Non comme divertissement de riche, comme les jeunes Ridenow qui vont passer une saison sur une planète de plaisir et en rapportent de nouveaux joujoux et de nouvelles débauches, mais une circulation libre, avec des vaisseaux ténébrans atterrissant et décollant selon notre volonté !

— Ce sont des rêves, dis-je avec fermeté. Nous n'avons pas assez de métal sur Ténébreuse pour une seule coque d'astronef, sans parler du carburant !

— Nous pouvons nous procurer des métaux par des échanges, dit Beltran. Crois-tu que des matrices, contrôlées par le pouvoir psi, ne pourraient pas faire voler un astronef ? N'y aurait-il pas de quoi rendre obsolètes, du jour au lendemain, toutes les autres sources d'énergie dans toute la Galaxie ?

Je restai immobile un moment, impressionné par la force de son rêve. Des astronefs marchant à l'énergie des matrices ! Par tous les Dieux ! Et les Ténébrans, les orphelins de l'Empire, devenant des concurrents à part entière...

— Ça ne doit pas être possible, dis-je, ou les cercles de matrices l'auraient fait autrefois.

— Ça a été fait, dit Kadarin. Mais les Comyn y ont mis un terme. Ça aurait affaibli leur pouvoir sur ce monde. Nous avons tourné le dos à la civilisation galactique parce qu'une bande de vieilles femmes de Thendara ont décidé qu'elles aimaient mieux notre monde tel qu'il était, avec les Comyn au sommet, près des dieux, et tous les autres leur faisant des courbettes et travaillant pour eux ! Ils sont même allés jusqu'à nous désarmer tous ! Leur précieux Pacte a l'air très civilisé à première vue, mais son résultat le plus clair est de rendre impossible toute rébellion armée qui mettrait en danger le pouvoir des Comyn !

Malgré mes réticences, cela s'accordait à certaines de mes pensées. Même Hastur parlait noblement du dévouement des Comyn qui consacraient leur vie au service de Ténébreuse, mais au fond, cela revenait à dire qu'il était seul à savoir ce qui était bon pour Ténébreuse, et qu'il ne voulait pas se laisser déborder par des idées qu'il n'aurait pas eues.

— Un beau rêve, je le répète. Mais qu'ai-je à y voir ?

Ce fut Marjorie qui répondit, me serrant la main avec enthousiasme.

— Cousin, tu as été formé dans une tour. Tu connais toutes les techniques, et comment elles peuvent être employées, même par des

télépathes latents. Tant d'anciennes connaissances ont été perdues hors des tours. Nous ne pouvons que tâtonner dans le noir. Ceux d'entre nous qui sont télépathes n'ont aucune chance de développer leurs dons naturels ; ceux qui ne le sont pas n'ont aucun moyen d'apprendre la mécanique des matrices. Il nous faut quelqu'un... quelqu'un comme toi, mon cousin !

— Je ne sais pas... je n'ai travaillé qu'à l'intérieur des tours. On m'a appris qu'il est dangereux...

— Naturellement, dit Kadarin avec dédain. Prendraient-ils le risque de laisser un homme entraîné faire des expériences et en apprendre un peu trop long ? Kermiac formait des techniciens des matrices ici dans les Hellers quand vous autres, gens des Domaines, vous en étiez encore à travailler dans des cercles de tours, entourés par une aura de sorcellerie ! Mais il est très vieux et ne peut plus nous guider.

Il eut un sourire bref et mélancolique.

— Il nous faut un homme jeune, entraîné, intrépide. Je crois que tu as la force. Auras-tu la volonté ?

Je me remémorai mon impression prémonitoire de fatalité à l'arrivée. Étais-je appelé à briser l'emprise d'un clan corrompu sur Ténébreuse, à desserrer leur poigne sur nos gorges et à mettre notre monde à sa juste place, à égalité avec les autres planètes de l'Empire ?

C'était presque trop à la fois. Soudain, je me sentis très las. Marjorie, caressant doucement ma main de ses doigts fuselés, dit sans lever les yeux :

— Assez, Beltran, donne-lui le temps. Il est fatigué du voyage et vous lui sautez tous dessus ; il ne sait plus où il en est. Si ces projets sont bons pour lui, il les choisira.

Elle pensait à moi. Tous les autres ne pensaient qu'à la façon dont je pouvais m'insérer dans leurs projets.

Beltran dit avec un sourire amical :

— Excuse-moi, mon cousin ! Marjorie a raison, assez pour aujourd'hui ! Après ce long voyage, tu as davantage besoin d'un verre et d'un bon lit que d'une conférence sur la politique de Ténébreuse ! Eh bien, prenons un verre, et ensuite, au lit, je te le promets !

Il fit apporter du vin et un cordial au goût fruité assez semblable au *shallan* que nous buvons dans la vallée. Il leva son verre.

— À notre future amitié, et à un agréable séjour parmi nous !

Je fus content de ces deux toasts. Par-dessus son verre, les yeux de Marjorie rencontrèrent les miens. J'aurais voulu reprendre sa main. Pourquoi m'attirait-elle ainsi ? Elle avait l'air jeune et timide, avec une gaucherie sympathique, mais elle n'était pas belle au sens classique du terme. Je vis Thyra, assise, la taille entourée du bras de Kadarin, et qui buvait dans sa coupe. Dans la vallée, ces gestes auraient annoncé

des amants avoués. Mais ici ? J'aurais voulu pouvoir tenir ainsi Marjorie.

J'étais fatigué, et les plans de Beltran étaient si excitants que je craignais de ne pas dormir. De plus, j'avais les nerfs à vif à force de contrôler l'excitation que suscitait en moi la présence de Marjorie. J'avais une envie folle d'établir avec elle un contact mental, de tester l'impression que je lui faisais, de voir si elle partageait mes sentiments ou si sa gentillesse était simple courtoisie d'une parente envers un voyageur fatigué...

— Beltran, dis-je enfin, il y a un sérieux défaut dans ton plan. Il n'y a pas assez de télépathes. Nous n'avons pas assez d'hommes et de femmes entraînés pour faire fonctionner les neuf tours. Et pour le plan galactique que tu projettes, il en faudrait des douzaines, et même des centaines.

— Un télépathe latent peut apprendre la mécanique des matrices, dit-il. Et nombreux sont ceux qui ont hérité ce don et qui ne le développent jamais. Je crois que les télépathes formés dans les tours devraient pouvoir éveiller le *laran* latent.

Je fronçai les sourcils.

— Le don Alton est de forcer les rapports. J'ai appris à m'en servir dans les tours pour éveiller les télépathes latents, s'ils ne sont pas trop fermement barricadés. Je n'y arrive pas toujours. Cela demande un télépathe catalyste, ce que je ne suis pas.

Thyra dit vivement :

— Je te l'avais dit, Bob. Ce gène-là est éteint.

Quelque chose dans son ton me donna envie de la contredire.

— Non, Thyra, dis-je. J'en connais un. Il est encore adolescent et n'est pas entraîné, mais il est télépathe catalyste. Il a éveillé le *laran* chez un télépathe latent, après que j'y eus échoué.

— Cela nous fait une belle jambe, dit Beltran d'un ton dégoûté. Le Conseil Comyn a si bien dû le ligoter par des faveurs et des privilèges qu'il ne verra sans doute jamais au-delà de leur volonté ! C'est généralement ce qu'ils font avec les télépathes. Je suis étonné qu'ils ne t'aient pas déjà acheté et lié de cette façon.

Je pensai qu'ils avaient essayé.

— Non, dis-je, Dani n'a aucune raison d'aimer les Comyn...

Je souris à Marjorie et me mis à leur raconter l'histoire de Danilo chez les cadets.

CHAPITRE XIII

RÉGIS était allongé sur son lit à Edelweiss, épuisé mais incapable de dormir. Il était arrivé à la fin de l'après-midi, en pleine chute de neige, encore trop abasourdi pour faire honneur au dîner qu'avait préparé Javanne. Sa tête pulsait, et des petites taches de lumière papillotaient devant ses yeux, même quand il fermait les paupières, se déplaçant lentement pour former des dessins dans sa tête.

Dyan, pensait-il sans arrêt. En charge des cadets, et abusant de son pouvoir. Et personne ne s'en souciait.

Oh, ils savaient, réalisa-t-il. Ils devaient savoir. Il ne croirait jamais que Dyan avait pu tromper Kennard !

Il se souvint de cette conversation curieusement insatisfaisante à la taverne avec Dyan, et sa tête pulsa plus fort, comme si la force même de ses émotions allait la faire éclater. Il éprouvait d'autant plus de remords qu'il avait trouvé Dyan sympathique, qu'il l'avait admiré, qu'il avait été flatté de son attention. Il avait beaucoup apprécié cette occasion de lui parler en égal... comme un enfant stupide ! Maintenant, il savait ce que Dyan cherchait à découvrir, de façon si subtile qu'il ne s'en était même pas aperçu.

Ce n'était pas la nature des désirs de Dyan qui le troublait ainsi. Il n'était pas considéré comme honteux d'être un *ombredin*, c'est-à-dire d'aimer les hommes.

Chez les garçons trop jeunes pour le mariage et maintenus par la coutume à l'écart de toutes les femmes, sauf de leurs sœurs et cousines, il était mieux de rechercher la compagnie d'un ami que de se commettre avec des femmes qui se vendaient à tout le monde. C'était une excentricité, peut-être, chez un homme de l'âge de Dyan, mais certainement pas une honte.

Ce qui horrifiait Régis, c'était le genre de pression utilisé contre Danilo, la cruauté sadique et délibérée du procédé, la vengeance

particulièrement subtile que Dyan avait exercée sur Danilo pour guérir la blessure de son orgueil.

Un harcèlement mesquin aurait été cruel mais compréhensible. Mais se servir du *laran* ! Entrer de force dans l'esprit de sa victime ! Régis en était malade de dégoût.

De plus, il y avait assez d'hommes et de jeunes garçons qui auraient accueilli avec plaisir les avances de Dyan. Certains, peut-être, parce qu'il était Comyn, riche et en situation de distribuer cadeaux et faveurs à ses amis ; d'autres parce qu'ils l'auraient trouvé charmant, agréable et cultivé. Il aurait pu avoir une douzaine de mignons, et personne n'y aurait trouvé à redire. Quelle cruauté perverse l'avait poussé à poursuivre le seul garçon des cadets qui ne voulait rien entendre ? Un *cristoforo* !

Il se tourna sur le flanc, se mit un oreiller sur la tête pour ne plus voir la lumière de l'unique bougie qu'il était trop fatigué pour aller éteindre, et essaya de dormir. Mais son esprit revenait toujours aux cauchemars sexuels effrayants qui avaient précédé l'éveil de son propre *laran*. Il savait maintenant comment Dyan avait poursuivi Danilo, même dans son sommeil, jouissant de la frayeur et de la honte du jeune homme. Et il savait aussi quelle était l'ultime perversion du pouvoir : réduire une autre personne à l'état de jouet.

Dyan était-il donc fou ? Non, il savait ce qu'il faisait en choisissant un garçon pauvre, sans protecteurs. Il avait joué avec Dani comme avec un oiseau captif, le torturant faute de pouvoir le tuer. De nouveau, Régis eut la nausée. Le plaisir de la douleur. Est-ce que Dyan éprouvait le même plaisir à lui faire des bleus partout pendant leurs séances d'escrime ? Avec la vive mémoire tactile d'un télépathe, il revécut le moment où Dyan avait passé ses mains sur son corps contusionné, la qualité délibérément sensuelle du contact. Il se sentit physiquement exploité, contaminé, honteux. Si Dyan s'était trouvé là en cet instant, Régis l'aurait frappé, en acceptant les conséquences.

Et Dani était un télépathe catalyste. Cette force terrible, cette impulsion répugnante dirigées contre l'espèce la plus rare et la plus sensible de télépathes !

Malgré lui, il revenait toujours à cette fameuse nuit à la caserne, où il avait essayé de contacter mentalement Danilo et de le réconforter. Et il revivait à chaque fois la souffrance, le choc du rejet brutal, le flot de remords, de terreur et de honte qui avait déferlé en lui lors de ce bref et innocent contact de sa main sur l'épaule nue de Danilo. Cassilda, Bienheureuse Mère des Comyn ! pensa Régis, avec une honte brûlante, je l'ai touché ! Est-ce étonnant qu'il m'ait jugé aussi mauvais que Dyan ?

Il se tourna sur le dos et, immobile, contempla le plafond voûté, sentant son corps se glacer d'horreur. Dyan était membre du Conseil.

Ils ne pouvaient quand même pas être corrompus au point de ne rien dire s'ils savaient ce que Dyan avait fait. Mais qui irait les prévenir ?

L'unique chandelle posée près de son lit vacilla ; les couleurs sautèrent et tourbillonnèrent dans son champ visuel ; la chambre se gonfla, s'éloigna, et rétrécit jusqu'à lui sembler très lointaine, puis l'entoura d'une présence énorme et menaçante dans un vide spatial plein d'échos.

Il reconnut l'impression ressentie lorsque Lew lui avait donné du *kirian*, mais maintenant il n'était pas drogué !

Il se cramponna à ses draps, fermant très fort les yeux. Il voyait toujours la flamme de la bougie, comme un feu sombre imprimé derrière ses paupières, la chambre autour de lui, aveuglante de lumière, des images rémanentes inversées, passant du noir au clair, du clair au noir, et, dans ses oreilles, un rugissement semblable à celui d'un lointain incendie de forêt...

... Les lignes du feu à Armida ! Un instant, il lui sembla qu'il revoyait le visage de Lew, écarlate, décomposé par la terreur et l'incertitude, fixant le grand feu, puis le visage d'une femme, rayonnante, extatique, couronnée de feu et brûlant vive dans les flammes... Sharra, la Déesse des Forges aux chaînes d'or. Toute la chambre était embrasée ; et il s'enterra sous ses couvertures, terrorisé. Autour de lui, la chambre se dissolvait, tanguait... tous les fils du linge fin qui l'enveloppait semblaient s'enfoncer dans sa chair, durs et rêches, les fibres torsadées des couvertures essayaient de couper sa chair comme des lames. Il entendit quelqu'un gémir tout haut et se demanda qui c'était. L'air même semblait se fractionner contre sa peau, comme s'il fallait qu'il en trie les petites gouttelettes avant de pouvoir les inhaler. Sa propre respiration sifflait chaque fois qu'il inspirait ou expirait, comme un feu brûlant, qui cherchait pour se désaltérer toutes les gouttelettes d'eau de ses poumons...

Une douleur subite fulgura dans sa tête. Il sentit son crâne exploser, se fracasser en mille morceaux ; un autre coup lui fit perdre connaissance et il sombra dans les ténèbres.

— Régis !

De nouveau ce fracas, la nausée provoquée par le coup et la chute tourbillonnante dans l'espace. Le son n'était qu'une vibration, mais il se concentra dessus, essayant de comprendre sa signification.

— Régis !

Qui était Régis ? La flamme rugissante de la bougie baissa jusqu'à n'être plus qu'un point rouge, et il s'entendit haleter. Quelqu'un était debout près de lui, l'appelait par son nom, le claquait énergiquement. Soudain, sans un bruit, la chambre reprit son aspect habituel.

— Régis, réveille-toi ! Lève-toi et marche, ne te laisse pas aller !

— Javanne... dit-il, se redressant avec effort et saisissant la main

qui s'abattait pour une nouvelle gifle. Non, ma sœur...

Sa voix, faible et lointaine, le surprit. Elle poussa un petit cri de soulagement. Elle était debout près de son lit, un châle blanc jeté à la hâte sur sa longue chemise de nuit.

— Je croyais que c'était un enfant qui criait, puis j'ai réalisé que c'était toi. Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu pouvais avoir une attaque de la maladie du seuil ?

Régis battit des paupières et lâcha sa main. Même sans contact physique, il continua à sentir la peur de Javanne. Autour de lui, la chambre n'avait toujours pas repris sa solidité.

— La maladie du seuil ?

Il réfléchit. Etant né dans une famille Comyn, il avait entendu parler, naturellement, de ce bouleversement physique et psychique de l'éveil télépathique à l'adolescence, provoqué par l'incapacité du cerveau à traiter les surcharges soudaines de données sensorielles et extrasensorielles, et qui déformait les perceptions des sens, vue, toucher, ouïe...

— Je n'en ai jamais eu jusqu'à maintenant. Je ne savais pas ce que c'était. Les choses semblaient s'éloigner et disparaître. Je n'arrivais pas à voir, ni à sentir...

— Je sais. Bon, lève-toi maintenant, et marche.

La chambre continuait à tanguer autour de lui ; il se cramponna au bord de son lit.

— Si je fais ça, je vais tomber...

— Et si tu ne le fais pas, tes centres de l'équilibre vont recommencer à te jouer des tours. Tiens, dit-elle, lui jetant son châle en riant.

Elle détourna courtoisement les yeux pendant qu'il se l'entortillait autour du corps et se mettait péniblement debout.

— Régis, personne ne t'a prévenu quand ton *laran* s'est éveillé ?

— Je crois que personne ne savait, dit-il, faisant un premier pas hésitant, puis un autre.

Elle avait raison ; l'effort de concentration nécessaire pour se lever et marcher rendit sa solidité à la chambre. Frissonnant, il s'approcha de la chandelle. Les petites lumières continuaient à vaciller, à danser derrière ses paupières, mais elles avaient repris leur taille normale. Comment avaient-elles pu s'amplifier jusqu'à celles des incendies de forêt de son enfance ? Il prit la bougie, s'étonna du violent tremblement de sa main. Javanne dit avec fermeté :

— Ne prends pas la bougie quand ta main tremble comme ça, tu risquerais de mettre le feu ! Régis, tu m'as fait peur !

— Avec la chandelle ? dit-il en la reposant.

— Non, à la façon dont tu gémissais. J'ai passé six mois à Neskaya quand j'avais treize ans, et j'ai vu une fois une fille qui avait

des convulsions.

Régis regarda sa sœur comme s'il la voyait pour la première fois. Maintenant, il percevait l'émotion qu'elle cachait derrière ses manières brusques, la peur, la tendresse qu'il n'avait jamais devinée. Il lui entoura les épaules de son bras et dit, perplexe :

— Tu as vraiment eu peur ?

Leurs barrières étaient complètement abaissées et elle entendit plutôt : *ça t'ennuierait vraiment qu'il m'arrive quelque chose ?* Cette question informulée la stupéfia.

— Comment peux-tu en douter ? Tu es ma seule famille !

— Tu as Gabriel et les cinq enfants.

— Mais tu es le fils de mon père et de ma mère, dit-elle, avec une brève accolade. Eh bien, on dirait que ça va mieux. Retourne te mettre au lit avant de prendre froid !

Maintenant, il savait ce qu'il y avait derrière ce langage tranchant. Il se remit docilement sous ses couvertures. Elle s'assit sur le lit.

— Tu devrais aller passer quelque temps dans une tour, Régis, juste pour apprendre à contrôler ton *laran*. Grand-père peut t'envoyer à Neskaya ou Arilinn. Un télépathe non entraîné est un danger pour lui-même et pour tout son entourage, m'avait-on dit quand j'avais ton âge.

Et Danilo, quelqu'un avait-il pensé à l'avertir ?

Javanne lui remonta ses couvertures jusqu'au menton. Maintenant, il se rappelait comme elle avait souvent fait ce geste avant qu'il fût assez grand pour savoir la différence entre une grande sœur et la maman qu'il n'avait pas connue. Elle n'était qu'une enfant, mais elle s'était efforcée de le mater. Pourquoi l'avait-il oublié ?

Elle l'embrassa doucement sur le front et Régis, se sentant en sécurité, sombra dans le sommeil.

Le lendemain, il se réveilla, hébété et nauséeux ; Javanne lui dit de rester couché mais il était trop nerveux.

— Il faut que je rentre immédiatement à Thendara. Immédiatement, insista-t-il. J'ai appris quelque chose qui m'oblige à parler tout de suite à Grand-Père. Tu as dit toi-même que je devrais faire un séjour dans une tour. Et qu'est-ce qui pourrait m'arriver avec une escorte de trois Gardes ?

— Tu sais parfaitement bien que tu n'es pas en état de voyager ! Je devrais te donner la fessée et te remettre au lit comme je ferais pour Rafaël s'il était aussi déraisonnable, dit-elle avec humeur.

Parce qu'il connaissait maintenant ses sentiments, il répondit avec douceur :

— J'aimerais être encore assez jeune pour que tu me cajoles, ma sœur, même si cela devait me valoir une fessée. Allons, Javanne, ne

me traite pas en enfant.

À contrecœur, elle fit préparer son escorte et ses chevaux.

Pendant la longue chevauchée du retour, il lui sembla traverser des souvenirs douloureux, qui se répétaient sans arrêt, avec un sentiment de gêne et d'incertitude vers la fin du voyage : le croirait-on, l'écouterait-on seulement ? Danilo était maintenant hors d'atteinte ; et Régis avait le temps de parler pour que Dyan n'en mette pas un autre en danger. Mais il savait que s'il gardait le silence, il serait complice d'un forfait.

Au milieu de l'après-midi, encore bien loin de Thendara, une neige molle mêlée de glace fondue se remit à tomber ; les Gardes suggérèrent à Régis de demander l'hospitalité quelque part, mais Régis passa outre. Tout instant passé avant l'arrivée à Thendara était pour lui une torture ; il lui tardait d'avoir derrière lui cette confrontation effrayante. Les miles s'étiraient et il continuait, de plus en plus mouillé et transi, resserrant autour de lui comme un cocon sa cape trempée. Il savait que ses Gardes chuchotaient, mais il leur ferma son esprit, s'isolant de plus en plus dans sa propre détresse.

En arrivant en haut du col, il entendit la lointaine vibration de l'astroport qui se réverbérait dans l'air lourd et humide. Il pensa avec nostalgie aux vaisseaux qui décollaient, invisibles derrière le voile de pluie et de neige fondue, symboles de la liberté dont il aurait voulu jouir.

Insoucieux de la pluie qui le fouettait, il continua, heureux du vent glacé sur son visage, de la neige qui se verglaçait en couches sur son manteau, dans ses cheveux et ses cils. Cela l'empêchait de retomber dans cet étrange état de conscience, hypersensible et hallucinatoire.

Qu'est-ce que je vais dire à Grand-Père ?

Comment affronter le Régent des Comyn pour lui dire que son homme de confiance était un pervers corrompu qui avait usé de ses pouvoirs pour s'introduire dans un esprit placé sous sa garde ?

Comment dire au Commandant de la Garde que son ami sûr, chargé du poste le plus délicat, avait effroyablement abusé d'un garçon confié à ses soins ? Comment dire à son oncle, le plus puissant télépathe des Comyn, qu'il était resté indifférent à ce drame, laissant sous ses yeux accuser faussement, malmenier, blesser, déshonorer un télépathe de l'espèce la plus rare et la plus vulnérable, pendant que lui, technicien psi formé dans les tours, ne faisait rien ?

Les murs de pierre du Château se refermèrent sur eux, les isolant du vent mordant. Régis entendit les Gardes de son escorte jurer en emmenant leurs chevaux. Il savait qu'il aurait dû s'excuser de leur avoir imposé ce long voyage par un temps pareil. C'était totalement irresponsable d'imposer cette épreuve à des hommes fidèles, et

d'autant plus qu'ils ne pouvaient pas juger ses motifs. Il leur fit cérémonieusement de brefs remerciements, les exhortant à aller se changer et se restaurer, sachant que s'il leur offrait une récompense il les offenserait mortellement.

Le long escalier menant aux appartements Hastur semblait l'écraser, se rétrécissant et s'allongeant tour à tour. Le vieux valet de son grand-père se précipita vers lui, branlant du chef et grondant avec cette liberté qui est le privilège des anciens.

— Seigneur Régis, vous êtes trempé jusqu'aux os, vous allez prendre froid ; je vais vous chercher du vin et des vêtements secs...

— Rien, merci, dit Régis, battant des paupières pour faire tomber la neige fondue de ses cils. Demande au Seigneur Régent s'il peut me recevoir, termina-t-il, se raidissant pour s'empêcher de claquer des dents.

— Il est en train de dîner, Seigneur Régis. Vous pouvez entrer et vous joindre à lui.

Danvan Hastur avait fait dresser une petite table devant la cheminée de son salon privé, et il leva les yeux, abasourdi, ses parcs les faisant un écho presque comique aux lamentations du vieux serviteur.

— Mon enfant ! À une heure pareille, trempé jusqu'aux os ! Marton, prends sa cape et sèche-la près du feu ! Tu devais passer quelques jours chez Javanne, mon petit. Que s'est-il passé ?

— La nécessité...

Régis s'aperçut que ses dents claquaient au point qu'il ne pouvait parler ; il serra les mâchoires pour se contrôler.

— ... de revenir immédiatement...

Le Régent secoua la tête, l'air sceptique.

— En plein blizzard ? Assieds-toi près du feu.

Il prit une chope sur la table, la remplit d'une bonne soupe fumante et la tendit à Régis.

— Tiens, bois ça avant de parler. Ça te réchauffera.

Régis ouvrit la bouche pour refuser, mais il fut obligé de prendre la chope des mains du vieillard pour l'empêcher de tomber. Le fumet odorant était si appétissant qu'il se mit à boire lentement, à petites gorgées. Il enrageait de sa défaillance et en voulait à son grand-père d'en être le témoin. Ses barrières étaient abaissées, et, en un éclair, il vit Hastur jeune homme, commandant sur le champ de bataille, connaissant ses hommes avec leurs forces et leurs faiblesses, sachant ce qu'il fallait à chacun et quand le leur donner. À mesure que la soupe répandait sa chaleur dans son corps frissonnant, il se détendit et respira plus librement. La tiédeur de la chope était douce à ses mains glacées, et il continua à la tenir même quand elle fut vide.

— Grand-père, il faut que je te parle.

— Eh bien, je t'écoute, mon enfant. Même pour aller au Conseil,

je ne sortirais pas par ce temps.

Régis jeta un coup d'œil sur les serviteurs évoluant dans la pièce.

— Seul, grand-père. Il s'agit de l'honneur des Hastur.

L'air stupéfait, le vieillard leur fit signe de sortir.

— Tu ne vas pas me dire que Javanne s'est déshonorée !

S'il avait eu le cœur à rire, Régis ne s'en serait pas privé à l'idée de sa sœur transformée en fille légère.

— Non, grand-père. Tout va bien à Edelweiss et les enfants sont beaux et vigoureux.

Maintenant il n'avait plus froid, mais il était agité d'un tremblement intérieur où il ne reconnut aucune peur. Il posa sa chope refroidie et refusa de la tête une deuxième ration de potage.

— Grand-père, te souviens-tu de Danilo Syrtis ?

— Syrtis ? Les Syrtis sont de vieux vassaux des Hastur. L'écuyer et garde du corps de ton père portait ce nom, et le vieux Dom Félix était mon maître fauconnier. Attends, n'y a-t-il pas eu un incident cette année à la Garde, un cadet disgracié dont on a rompu l'épée ? Qu'est-ce que cela a à voir avec l'honneur des Hastur, Régis ?

Régis savait qu'il devait maintenant être très calme, contrôler fermement sa voix.

— Les hommes de la famille Syrtis sont nos écuyers et nos protégés, grand-père, dit-il. En reconnaissance de leurs bons et loyaux services, n'est-ce pas notre devoir de veiller à ce qu'ils ne soient pas attaqués et maltraités, même par des Comyn ? J'ai appris... Danilo Syrtis a été disgracié et déshonoré à tort. Et il y a pire. Danilo est un... un télépathe catalyste, et le Seigneur Dyan a abusé de lui, et a machiné cette disgrâce pour se venger...

La voix de Régis se brisa. L'instant de brûlant contact avec Danilo l'envahit. Hastur le regardait, désesparé.

— Régis, ce n'est pas possible !

Il ne me croit pas ! Régis entendit sa voix défailir de nouveau :

— Grand-père, je te jure...

— Mon enfant, mon enfant, je sais que tu ne mens pas, je te connais mieux que ça !

— Non, tu ne me connais pas du tout, lança Régis, furieux.

Hastur se leva, s'approcha, posa une main sur son front.

— Tu es malade, Régis. Tu es fiévreux, peut-être délirant.

Régis secoua la tête pour se débarrasser de la main.

— Je sais parfaitement ce que je dis. J'ai eu une attaque de la maladie du seuil à Edelweiss, mais ça va mieux.

Le vieillard le regarda, sceptique et inquiet.

— Régis, il ne faut pas prendre la maladie du seuil à la légère. L'un des symptômes en est l'hallucination. On ne peut pas accuser le Seigneur Dyan sur la foi des divagations d'un enfant malade ! Je vais

faire venir Kennard Alton ; il a été formé dans une tour, et saura traiter cette maladie.

— Oui, envoie chercher Kennard, dit Régis d'une voix tremblante. Personne à Thendara n'est plus qualifié que lui pour savoir que je ne mens pas et que je ne délire pas ! D'ailleurs, il a été complice dans cette affaire ; il a participé sans réagir à la disgrâce de Danilo et à la honte du corps des cadets !

— Ça ne peut pas attendre... commença le vieillard, embarrassé.

Il regarda Régis et poursuivit vivement :

— Non. Si tu as voyagé en plein blizzard jusqu'à cette heure pour m'apporter ces nouvelles, cela ne peut certainement pas attendre. Mais Kennard est très malade. Pourrais-tu plutôt aller le voir, mon enfant ?

Régis réprima un nouvel accès de colère et dit en se contrôlant fermement :

— Je ne suis pas malade. Je peux aller chez lui.

— Tu n'es pas malade, mais tu le seras bientôt si tu restes à grelotter dans tes vêtements trempés. Va dans ta chambre et change-toi pendant que je ferai prévenir Kennard.

Furieux qu'on l'envoie se changer comme un enfant, il s'exécuta pourtant. C'était sans doute la meilleure chose à faire pour convaincre Hastur qu'il était lucide. Quand il revint, à l'aise dans des vêtements secs, le Régent lui dit d'un ton bref :

— Kennard accepte de te recevoir. Viens avec moi.

Enfilant les longs corridors, Régis avait conscience de la désapprobation hérissée de son grand-père. Kennard était devant la cheminée, dans le grand hall des Alton. Il se leva, fit un pas vers eux, et Régis vit, avec beaucoup de peine, qu'il avait l'air très malade, le visage congestionné, les mains enflées. Il sourit cordialement à Régis et lui tendit une main difforme.

— Je suis heureux de te voir, mon garçon.

Régis toucha les doigts gonflés avec une gauche délicatesse, ne pouvant éviter de sentir la douleur et la fatigue de son hôte. En cet instant, il avait les nerfs à vif. Kennard pouvait à peine se tenir debout.

— Seigneur Hastur, vous m'honorez. En quoi puis-je vous servir ?

— Mon petit-fils vient de me raconter un incident étrange et préoccupant. Je lui laisse la parole.

Régis ressentit un immense soulagement. Il avait craint d'être traité comme un enfant malade traîné de force chez le docteur. Pour une fois, on le traitait en homme. Il en fut reconnaissant, et un peu désarmé.

Kennard fit signe à un serviteur :

— Apporte un fauteuil pour le Régent. Assieds-toi près de moi, Régis, et dis-moi ce qui te trouble.

— Seigneur Alton,...

— Je ne suis plus ton oncle, mon garçon ? dit Kennard avec bonté.

Régis savait que, s'il ne résistait pas à ces manières chaleureusement paternelles, il allait sangloter son histoire comme un enfant battu ; il reprit avec raideur :

— Seigneur, il s'agit d'un problème grave concernant l'honneur des Gardes. J'ai rendu visite chez lui à Danilo Syrtis...

— C'était faire preuve de bonté, mon neveu. Entre nous, c'est une affaire regrettable. J'ai essayé de convaincre Dyan de ne pas pousser les choses aussi loin, mais il voulait faire un exemple. Et la loi est la loi. Je n'aurais rien pu faire d'autre même si Danilo avait été mon propre fils.

— Commandant, dit Régis, choisissant le plus solennel de tous les titres militaires de Kennard, je vous donne ma parole la plus solennelle de cadet et d'Hastur qu'une terrible injustice a été commise. Danilo a été accusé à tort, et le Seigneur Dyan est coupable d'une chose si honteuse que j'ose à peine la nommer.

— Une minute, dit Kennard, tournant sur lui des yeux étincelants. Lew m'a déjà harcelé avec ça. Je ne sais pas ce que t'ont fait ces trois ans passés chez les *cristoforos*, mais si tu veux gémir sur mon épaule parce que Dyan aime prendre de jeunes garçons pour amants, et l'accuser...

— *Mon oncle !* protesta Régis, choqué. Vous me prenez pour un nigaud ? Non, Commandant. Si ce n'était que ça...

Il se tut, cherchant ses mots, confus, puis reprit :

— Commandant, il n'a pas accepté le refus de Danilo, et l'a persécuté jour et nuit, a envahi son esprit, utilisé son *laran* contre lui...

Le regard de Kennard se fit plus incisif.

— Seigneur Hastur, que savez-vous de cette folle accusation ? Ce garçon semble malade. Est-ce qu'il délire ?

Régis se leva, aussi furieux que son oncle.

— Kennard Alton, je suis un Hastur et *je ne mens pas !* Envoyez chercher le Seigneur Dyan si vous voulez, et questionnez-moi en sa présence !

Kennard le regarda dans les yeux, calmé, très grave.

— Dyan n'est pas en ville ce soir, dit-il. Régis, comment sais-tu cela ?

— Je le tiens de la bouche de Danilo, et d'un rapport mental avec lui, dit doucement Régis. Vous savez mieux que personne qu'on ne peut pas mentir dans le contact télépathique.

Kennard ne lâcha pas son regard.

— Je ne savais pas que tu avais le *laran*, dit-il.

Régis tendit sa main à Kennard, paume ouverte, un geste qu'il n'avait jamais vu faire mais qu'il exécuta instinctivement.

— Vous l'avez, vous, dit-il. Vous saurez. Voyez vous-même.

Il vit un respect nouveau se répandre sur les traits tirés, fiévreux de son oncle, avant de sentir, avec un pincement de frayeur, le contact de son esprit. Il entendit Lew dire dans la mémoire de Kennard : *j'ai connu des adultes qui n'osaient pas affronter ce test*. Puis il sentit le contact de Kennard, le choc du rapport télépathique... le moment où, debout devant Danilo dans le verger, il chancelait sous le coup de sa fureur et de sa honte... sa propre attirance pour Dyan, l'instant de réaction embarrassée à ses avances... les souvenirs de Kennard, avec Dyan jeune garçon dynamique, digne d'être aimé, protégé et chéri... la répulsion terrifiée de Danilo, le flot des cauchemars et des cruautés qu'il avait partagés avec Danilo, pleurant dans le noir, le rire dur d'oiseau de proie...

Le flot des souvenirs et des impressions s'évanouit. Kennard s'était couvert les yeux de ses mains. Il avait les yeux secs et pleins d'éclairs, mais Régis eut quand même l'impression qu'il étouffait une plainte.

— Par les enfers de Zandru, *Dyan* ! dit-il en un souffle.

Il bascula sur le banc. Pour la première fois, Régis perçut la force avec laquelle un télépathe formé dans les tours pouvait se maîtriser quand il le fallait. Il ressentit un élancement douloureux, comme si Kennard lui maintenait la main dans le feu, puis celui-ci prit une profonde inspiration et dit :

— Ainsi, Danilo a le *laran* ! Lew ne me l'avait pas dit, pas plus qu'il ne m'avait dit que Danilo avait éveillé le tien.

Il y eut un long silence, puis il reprit :

— C'est un crime, et un crime terrible... d'utiliser le *laran* pour forcer la volonté d'autrui. J'avais confiance en Dyan ; il ne m'était jamais venu à l'idée de le mettre en question. Nous étions *bredin*. C'est ma responsabilité et je l'assumerai.

Il avait l'air hébété, brisé.

— Aldones, Fils de la Lumière ! Je lui ai confié *mes* cadets ! Pourtant, Lew a essayé de me mettre en garde, mais je n'ai pas voulu l'écouter. J'ai chassé dans la colère mon propre fils parce qu'il a essayé de me faire entendre... Hastur, que dois-je faire ?

— Tous les Ardais sont instables, dit le Régent. Dom Kyril est fou depuis vingt ans. Mais tu connais la loi aussi bien que moi. Tu nous as forcés à nommer Lew ton héritier en t'appuyant sur cette loi. Chaque Domaine doit être représenté au Conseil par un mâle sain descendant des fondateurs en ligne directe, et Dyan n'a pas désigné d'héritier. Nous ne pouvons donc pas l'expulser du Conseil comme nous l'avons fait pour Kyril quand il a commencé à divaguer. Je ne sais pas si nous

pouvons seulement l'éloigner le temps qu'il se fasse soigner, s'il est réellement fou. À-t-il suffisamment sa raison pour choisir un héritier ?

Régis était scandalisé. Seul Dyan semblait les intéresser. Il dit, d'un ton agressif :

— Et Danilo ? Ne compte-t-il pas plus pour vous que pour Dyan ? Il possède le plus rare des dons Comyn, et la façon dont on l'a traité nous déshonore tous !

Les deux hommes se tournèrent vers lui et le regardèrent comme s'ils avaient oublié sa présence. Il eut l'impression d'être l'enfant turbulent qui vient troubler le conseil de ses aînés, mais il resta sur ses positions, regardant les flammes des torches projeter des ombres mouvantes sur les antiques épées croisées au-dessus de la cheminée, il vit Dyan brandir sa dague et la lui plonger dans la poitrine...

— Il sera fait amende honorable, dit doucement Hastur. Mais tu dois nous en laisser le soin.

— Je vous laisse Dyan. Mais Dani est *ma* responsabilité ! Nous avons prêté serment sur l'épée. Je suis un Hastur et j'exige...

— Tu exiges, n'est-ce pas ? dit son grand-père. Je t'en dénie le droit ! Tu m'as dit que tu voulais y renoncer pour aller hors-planète. Il m'a fallu toute ma persuasion pour t'arracher la promesse de servir le temps minimum dans les cadets ! Tu as refusé, comme Dyan, d'engendrer un héritier au Domaine ! De quel droit oses-tu le critiquer ? Tu as renoncé à ton héritage d'Hastur ; de quel droit nous défies-tu ? Tiens-toi correctement, ou retourne dans ta chambre et laisse ces affaires à tes aînés !

— Ne me traite pas comme un enfant !

— Tu es un enfant, dit Hastur, pinçant les lèvres avec force. Un enfant malade et insensé.

La salle tanguait, alternativement floue et nette à la lueur des torches. Les mains infirmes de Kennard l'effleurèrent ; Régis sentit la souffrance de ces mains boursoufflées quand il les repoussa. Il se sentit sortir de son corps, puis le réintégrer, incapable de supporter la confusion de leurs pensées. Il imagina qu'il était à bord d'un astronef en route pour le vaste univers, *libre*, abandonnant derrière lui ce petit monde et toutes ses intrigues. Il demeura un moment dans la mémoire de Kennard sur la lointaine surface de Terra, luttant contre l'honneur et la tentation rivalisant pour le ramener à l'héritage qui était déjà le sien avant même sa naissance, au chemin qu'il devrait parcourir bon gré mal gré... il sentit l'angoisse de son grand-père : *Rafaël, Rafaël, tu ne m'aurais pas abandonné comme cela...* Il entendit la voix lente et cynique de Dyan : *Un étalon très spécial dont les honoraires sont payés aux Comyn...*

Le poids de son angoisse le fit tomber à genoux. Le passé, le présent, l'avenir se rencontrèrent, tourbillonnant, il vit la main de

Dani rencontrer la sienne sur la poignée d'une épée fulgurante, la sentit trancher et ouvrir son esprit, le rejetant dans l'ombre. *Fils d'Hastur qui est le Fils de la Lumière !* Il murmura :

— À la Maison d'Hastur... je jure...

Les mains de Kennard, fiévreuses et déformées, touchèrent ses tempes ; il sentit que son oncle le maintenait droit ; peu à peu, le flot brûlant des émotions s'estompa. Il entendit Kennard qui disait :

— La maladie du seuil. Ce n'est pas une crise, mais il est assez malade. Parlez-lui.

— Régis...

Régis s'efforça d'articuler, murmura :

— Grand-père, Seigneur Hastur... je jure, je jure...

Son grand-père le prit doucement dans ses bras.

— Régis, Régis, je sais. Mais je ne peux pas recevoir un serment de toi en ce moment. Pas dans l'état où tu es. Les Dieux me sont témoins que je voudrais bien, mais je ne peux pas. Tu dois nous laisser le soin de régler cette affaire. Nous nous occuperons de Dyan. Tu as fait tout ce que tu avais à faire. Maintenant, tu dois aller à Neskaya pour apprendre à contrôler ton don.

Il essaya encore de se redresser... il était agenouillé sur les dalles froides, entouré de lumières de cristal. Les mots lui venaient lentement, péniblement, et pourtant il était forcé de les prononcer : *Je jure de consacrer ma vie et mon honneur... à Hastur, pour toujours...* et il ressentit une terrible peine ; sachant qu'il parlait devant une porte qui se refermait, il renonça à sa vie et à sa liberté. Il ne pouvait pas prononcer un seul mot, pas une syllabe, et il sentit que son corps et son cerveau allaient exploser à cause des mots qui éclataient en lui. Il murmura, sachant que personne ne pouvait l'entendre, au moment où il perdit connaissance : « jure... honneur... »

Les yeux de son grand-père rencontrèrent brièvement les siens, l'ancrant momentanément dans les ténèbres mouvantes où il était suspendu. Il entendit la voix d'Hastur, très grave :

— Voilà quatre-vingt-dix ans que je tiens entre mes mains l'honneur des Comyn sans qu'il ait été entaché. Régis, tu peux t'en remettre à moi.

Il se laissa éteindre, presque sans connaissance, sur le banc de pierre.

Puis il sombra dans l'inconscience comme dans une petite mort.

CHAPITRE XIV

(Récit de Lew Alton)

LE blizzard fit rage pendant trois jours dans les Hellers. Le quatrième, un beau soleil brillait à mon réveil et, derrière le Château Aldaran, les pics étincelaient sous leur lourde chape de neige. Je m'habillai et descendis dans les jardins, derrière le château, et, du haut des terrasses, je contemplai au-dessous de moi l'astroport où des machines commençaient à déblayer la neige. Pas étonnant que les Terriens n'aient pas envie d'installer ici leur astroport !

Mais l'astroport et le château, loin d'évoquer deux géants se défiant avant la bataille, semblaient ici faire partie d'un tout.

— Tu es matinal, cousin, dit une voix légère derrière moi.

Je me retournai et vis Marjorie Scott chaudement emmitouflée dans une cape, le visage encadré par la fourrure du capuchon. Je m'inclinai en une révérence cérémonieuse.

— *Damisela.*

Elle sourit et me tendit la main.

— J'aime sortir de bonne heure quand le soleil brille. Il faisait si sombre pendant la tempête !

Tout en descendant les terrasses, elle me prit la main et la mit sous son manteau. Je fus obligé de me rappeler que cette liberté était tout innocente et n'avait pas le même sens que dans les basses terres. Il était bien difficile de garder cela en tête avec la main posée entre ses deux seins. Pourtant, cette fille était télépathe, que diable, elle devait savoir !

En descendant, elle me montra les vigoureuses fleurs d'hiver pointant leurs tiges robustes hors de la neige le long du sentier. On arriva sur une aire entourée de marbre où une cascade, gonflée par la tempête, bouillonnait, puis s'écoulait vers la vallée.

— Cette rivière, qui prend sa source au plus haut pic, fournit son eau à Caer Donn. Le barrage, un peu plus haut, produit cette cascade qui sert à fabriquer notre électricité et celle de l'astroport.

— Vraiment, *damisela* ? Nous n'avons rien de semblable à Thendara.

J'avais du mal à concentrer mon attention sur la cascade. Soudain, elle se tourna vers moi, vive comme une chatte, ses yeux dorés flamboyants, rouge comme une pomme d'api, et elle me lâcha brusquement la main. Elle dit, avec une raideur qui dissimulait mal sa colère :

— Pardonnez-moi, Dom Lewis. J'ai trop présumé de notre parenté.

Sur quoi, elle se retourna pour partir. Ma main, de nouveau exposée au froid, était aussi glacée que l'était mon cœur devant cette fureur soudaine.

Sans réfléchir, je tendis le bras et lui saisis le poignet.

— En quoi vous ai-je offensée, Dame Marjorie ? Ne partez pas, je vous en prie !

Elle s'immobilisa, ma main lui enserrant toujours le poignet, et dit d'une petite voix :

— Les hommes des vallées sont-ils tous aussi bizarrement cérémonieux ? Je n'ai pas l'habitude d'être appelée *damisela*, sauf par les serviteurs. Est-ce que... je te déplaïs... Lew ?

Nos mains étaient toujours unies. Soudain, elle rougit et essaya de me retirer son poignet. Je resserrai ma prise en disant :

— J'ai craint de me brûler... trop près du feu. Je suis très ignorant de vos coutumes montagnardes. Comment dois-je vous appeler, ma cousine ?

— Est-ce qu'une femme des basses terres serait considérée comme effrontée en t'appelant par ton nom, Lew ?

— Marjorie, dis-je, la voix douce comme une caresse. Marjorie.

Ses doigts délicats et fragiles palpaient dans ma main comme un petit animal. Jamais, pas même à Arilinn, je n'avais eu aussi chaud au cœur, je ne m'étais senti aussi totalement accepté. Elle dit que j'avais les mains froides et les mit de nouveau sous son manteau. Tout ce qu'elle disait paraissait merveilleux. J'avais quelques notions sur les générateurs électriques – dans les Kilghard, de grandes éoliennes domestiquent la force du vent – mais sa voix renouvelait tous les sujets, et je me fis plus ignorant que nature pour qu'elle continue à parler.

— À une époque, l'électricité du château était fournie par des générateurs fonctionnant à l'énergie des matrices, dit-elle. Mais cette technique est perdue.

— Elle est encore conservée à Arilinn, dis-je, mais nous nous en

servons rarement ; en termes humains, elle coûte très cher et elle n'est pas sans danger.

Quand même, pensai-je, dans ces montagnes, il leur faut beaucoup plus d'énergie pour supporter le climat. C'est assez facile de renoncer à un luxe, mais ici, l'électricité pouvait faire la différence entre la vie civilisée et la simple survie.

— On t'a enseigné à te servir d'une matrice, Marjorie ?

— Un peu seulement. Kermiac est trop vieux pour nous montrer la technique. Thyra est plus forte que moi parce qu'elle peut se lier mentalement à Kadarin dans une certaine mesure, mais pas pour longtemps. Ces techniques pour établir des rapports télépathiques durables, c'est ce que nous ne connaissons pas.

— C'est assez simple, dis-je, hésitant parce que je n'aimais guère l'idée de travailler en cercle sans la protection des champs de force d'une tour. Marjorie, qui est Kadarin ? D'où vient-il ?

— Je n'en sais pas plus qu'il ne t'en a dit, répondit-elle. Il a voyagé sur de nombreuses planètes. Il y a des moments où il parle comme s'il était plus vieux que mon père adoptif, et pourtant il paraît l'âge de Thyra. Elle-même n'en sait pas plus que moi, et pourtant ils vivent ensemble depuis longtemps. C'est un homme étrange, Lew, mais je l'aime et je veux que tu l'aimes aussi.

Je m'étais un peu réconcilié avec Kadarin, percevant sa sincérité derrière sa véhémence. Voilà un homme qui affrontait la vie en face, sans se mentir à lui-même, loin des compromis et des faux-fuyants avec lesquels je vivais depuis si longtemps. Voilà plusieurs jours que je ne l'avais pas vu. Il était parti avant le blizzard, sans dire où il allait.

Je regardai le soleil plus haut dans le ciel.

— La matinée est bien avancée. Est-ce qu'on va nous attendre ?

— En général, j'assiste au petit déjeuner, mais Thyra se lève tard, et à part elle, personne ne se souciera de mon absence.

Timidement, elle leva les yeux sur moi et dit ;

— J'aime mieux rester avec toi.

— Foin du déjeuner ! dis-je, le cœur battant.

— On pourrait aller à Caer Donn et déjeuner là-bas. Ce ne sera pas aussi bon qu'au château...

Elle me précéda sur le sentier, puis sur un escalier très raide qu'un toit abritait de la poussière d'eau s'élevant de la cascade. Le sol était gelé, mais, grâce au toit, il n'y avait pas de verglas sur les marches. Le grondement de la cascade était assourdissant, alors, renonçant à parler, nous laissâmes nos mains parler pour nous. L'escalier nous amena sur une terrasse inférieure d'où le sol descendait en pente douce jusqu'à Caer Donn. Je levai les yeux et dis :

— La remontée sera dure !

— Nous pourrions faire le détour par le sentier cavalier, dit-elle.

Ou alors il y a un ascenseur de l'autre côté de la cascade ; les terriens nous l'ont construit avec des chaînes et des poulies, en échange de l'électricité produite par la chute d'eau.

À peine passées les portes de la ville, Marjorie entra dans un restaurant. On mangea du pain tout frais sorti du four, arrosé de cidre épicé bien chaud, pendant que je ruminais ce qu'elle m'avait dit sur les matrices productrices d'électricité. On en avait usé et abusé dans le passé, et le Conseil avait interdit d'en construire de nouvelles. La plupart avaient été détruites, mais pas toutes. Si Kadarin voulait en ressusciter une, il n'y avait, en théorie, aucune limite à ce qu'il pourrait en faire.

Enfin, s'il n'avait pas peur des risques. Il paraissait ignorer la peur. Mais la prudence ordinaire ?

— Encore songeur, Lew ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Si Kadarin a tous ces projets, il doit connaître l'existence d'une matrice capable de générer ce genre d'énergie ? Où est-elle ?

— Je peux seulement te dire qu'elle n'est enregistrée sur aucun des écrans moniteurs des tours. Autrefois, les forgerons s'en servaient pour extraire les minerais du sol. Elle a été conservée à Aldaran pendant des siècles, jusqu'au jour où un pupille de Kermiac, formé par lui, s'en est servi pour mettre fin au siège du Château de Storn.

Je sifflai entre mes dents. Cette matrice était interdite depuis des siècles. Le Pacte n'avait pas été institué pour nous garder des simples joujoux des Terriens tels que les pistolets et les désintégrateurs, mais pour nous protéger des armes terrifiantes inventées pendant nos Ages du Chaos. Et ça ne me disait rien d'essayer d'accorder les ondes mentales d'un groupe de télépathes inexpérimentés à celles d'une très grosse matrice. Certaines pouvaient se contrôler et s'utiliser facilement et sans danger. D'autres avaient une histoire plus tragique, et le nom de Sharra, Déesse des Forgerons, était lié dans les légendes à plusieurs matrices. Peut-être pourrait-on contrôler celle dont nous parlions. Peut-être pas.

— Tu as peur ? dit-elle, l'air incrédule.

— Et comment ! dis-je. Je croyais que la plupart des talismans du culte de Sharra avaient été détruits avant l'époque de Régis IV. Je *sais* que certains ont été détruits.

— Celui-ci avait été caché par les forgerons, et a été rendu à leur culte après le siège de Storn. Ces superstitions m'agacent, dit-elle, retroussant les lèvres en un petit rictus dédaigneux.

— Il n'en reste pas moins qu'une matrice n'est pas un jouet pour les ignorants.

Je posai la main droite, paume ouverte, sur la table, pour lui montrer la cicatrice blanche de la taille d'une pièce de monnaie, et le bourrelet de chair remontant jusqu'à mon poignet.

— Lors de ma première année d'entraînement à Arilinn, j'ai perdu le contrôle une fraction de seconde. Trois d'entre nous ont été brûlés comme ça. Je ne plaisante pas quand je dis qu'il y a des risques.

Elle toucha délicatement le tissu cicatriciel, et son visage se contracta un instant. Puis, levant son petit menton volontaire, elle dit :

— Ça ne change rien : ce qu'un esprit humain peut construire, un autre peut le contrôler. Et une matrice ne sert à rien si on la laisse sur un autel pour être adorée par des ignorants... Je vais te faire visiter la ville.

Nos mains s'unirent irrésistiblement pendant notre promenade. Caer Donn était une cité magnifique. Même maintenant, sachant qu'elle est enterrée sous des tonnes de gravas et que je n'y retournerai jamais, elle demeure dans mon souvenir comme une ville de rêve, une ville qui, un court moment, fut effectivement un rêve et un rêve partagé.

Les maisons s'alignaient le long de larges rues et de vastes places, chacune pourvue de sa parcelle d'arbres fruitiers et de sa petite serre où poussaient herbes et légumes peu connus dans les montagnes à cause de la brièveté de l'été et du manque de soleil. Il y avait des collecteurs de soleil sur les toits, qui concentraient la faible chaleur du jour et la renvoyaient dans les jardins.

— Ils fonctionnent même en hiver ?

— Oui. Grâce à une astuce des Terriens, des prismes concentrent et reflètent davantage de soleil quand il y a de la neige.

Je pensai à l'obscurité régnant à Armida pendant la saison des neiges. Nous avions tant à apprendre !

— Chaque fois que je vois ce que les Terriens ont fait de Caer Donn, je suis fière d'être terrienne, dit Marjorie. Je suppose que Thendara est encore plus avancé.

Je secouai la tête.

— Tu serais déçue. Une partie est entièrement terrienne, et l'autre uniquement ténébreuse. Caer Donn... Caer Donn te ressemble, Marjorie : elle rassemble et unit le meilleur des deux mondes en un tout harmonieux...

C'est ainsi qu'aurait pu être notre monde. Qu'il devait être. C'était le rêve de Beltran. Et je compris, les mains étroitement unies à celles de Marjorie, dans une intimité plus profonde qu'un baiser, que je risquerais n'importe quoi pour réaliser ce rêve et le répandre sur toute la surface de Ténébreuse.

Pour remonter au château, nous avons choisi le chemin le plus long, répugnant à mettre fin à ces heures magiques. Nous devions déjà savoir obscurément que jamais plus nous ne vivrions des heures pareilles, partageant le même rêve trop beau pour être vrai.

— J'ai l'impression d'avoir été drogué au *kirian* !

Elle éclata de rire, d'un rire léger et cristallin.

— Mais le *kireseth* ne fleurit plus dans ces montagnes, Lew. Tout est réel. Ou peut le devenir.

Comme promis, je me mis au travail plus tard dans la journée. Kadarin n'était pas rentré, mais tous les autres se rassemblèrent dans le petit salon.

J'étais nerveux, un peu réticent. C'est toujours épuisant pour les nerfs de travailler avec un groupe de télépathes inconnus. Même à Arilinn, où le cercle changeait tous les ans, il y avait alors des tensions. Je me sentais nu, écorché vif. Que savaient-ils ? Quels talents, quels potentiels gisaient cachés en ces étrangers ? Deux femmes, un homme et un adolescent. Ce n'était pas un très grand cercle. Assez grand toutefois pour me faire frémir intérieurement.

Ils avaient tous une matrice. Et aucune n'était protégée convenablement. Beltran gardait la sienne dans sa poche, entortillée dans un bout de cuir souple. Celle de Marjorie, enveloppée dans un morceau de soie, reposait entre ses seins, juste à l'endroit où elle réchauffait ma main ! Celle de Rafe était petite et encore terne ; il la portait autour du cou dans un sachet de coton. Thyra conservait la sienne dans un coffret de cuivre, ce qui, à mon avis, était très dangereux. Il faudrait leur apprendre comment les protéger pour qu'elles ne puissent pas entrer en résonance accidentellement.

Je considérai les pierres bleues reposant dans leurs mains. Celle de Marjorie, la plus brillante, flambait d'une intense luminescence intérieure. Mais la matrice de Thyra était quand même étincelante. Mes nerfs vibraient. Il est extrêmement difficile de travailler avec un « télépathe sauvage ».

Dans une tour, le contact se serait d'abord établi par l'intermédiaire de la Gardienne, non plus la *leronis* soigneusement abritée de l'époque de mon père, mais une femme hautement entraînée, protégée et disciplinée. Ici, nous n'en avons pas. Tout reposait sur moi.

C'était plus difficile que de me déshabiller devant des étrangers, et pourtant, il fallait bien faire quelque chose. Je soupirai et promenai mon regard sur le groupe.

Vous savez tous, dis-je, qu'il n'y a rien de magique dans les matrices. C'est simplement un cristal qui peut entrer en résonance avec vos ondes cérébrales et les amplifier.

— Oui, je sais cela, dit Thyra avec un petit sourire. Mais je ne pensais pas qu'un élève des Comyn le saurait.

J'essayai de ne pas m'énerver. Avait-elle l'intention de me compliquer la tâche au maximum ? Je me concentrai sur Rafe. C'était le plus jeune et il aurait moins de choses à désapprendre.

— Quel âge as-tu, petit frère ?

— Treize ans cet hiver, mon cousin, dit-il.

Je fronçai les sourcils. Je n'avais aucune expérience avec les enfants – quinze ans est l'âge d'admission minimum dans les tours – mais j'essaierais. Il y avait des points lumineux dans sa matrice, ce qui signifiait qu'il l'avait un peu réglée sans le savoir.

Nous n'avions aucun des matériels généralement utilisés pour les tests ; il allait falloir improviser. J'établis brièvement le contact : *la cheminée. Fais grandir et diminuer les flammes. Deux fois de suite.*

Il se pencha sur la pierre, qui colora ses traits enfantins d'un reflet bleu, le front plissé de concentration. La flamme grandit, puis diminua, grandit, diminua, un peu, beaucoup...

— Attention, dis-je, n'éteins pas le feu. Il fait froid ici.

Le test était élémentaire, mais prouvait qu'il était qualifié pour faire partie du cercle. Il leva la tête, ravi de son exploit, et sourit.

Les yeux de Marjorie rencontrèrent les miens. Je détournai vivement la tête. Il est toujours difficile d'établir le contact télépathique avec une femme qui vous attire. À Arilinn, j'avais pris l'habitude de considérer cela comme naturel, car le travail psi épuise toute l'énergie physique et nerveuse de l'individu. Mais Marjorie ne le savait pas, et je ne savais pas comment le lui dire.

Dans la quiétude rassurante d'Arilinn, protégé par neuf ou dix siècles de tradition, c'était facile de maintenir un détachement froid et clinique. Ici, nous devions imaginer d'autres façons de nous en tirer.

Thyra me regardait, l'air amusé. Elle, elle savait. Si elle avait travaillé avec Kadarin, elle avait déjà découvert ce secret-là. D'où sortait-elle cette précision froide et tranchante ?

— Beltran, dis-je, qu'est-ce que tu peux faire ?

— Des tours élémentaires, dit-il. Ce qu'a fait Rafe avec le feu.

Il répéta l'exercice, plus lentement, avec un meilleur contrôle. Prenant une bougie sur une petite table, il se pencha dessus en se concentrant, et une petite flamme sauta de la cheminée jusqu'à la mèche de la bougie, qu'elle alluma. Test élémentaire, en effet : l'un des plus élémentaires utilisés à Arilinn.

— Peux-tu appeler le feu sans l'aide de la matrice ? demandai-je.

— Je n'essaye pas, dit-il. Dans cette région, c'est trop dangereux de mettre le feu à quoi que ce soit. J'aimerais mieux apprendre à *éteindre* les feux. Les télépathes des tours savent peut-être le faire dans les régions sujettes aux incendies de forêt ?

— Non, quoique nous puissions parfois regrouper les nuages et faire tomber la pluie. Peux-tu appeler la lumière qui nous éclaire ?

Il secoua la tête, sans comprendre.

Je tendis la main et me concentrai sur la matrice. Une petite flamme verte vacilla, grandit dans ma paume. Marjorie en resta bouche bée. Thyra tendit sa main : une froide lumière blanche parut

autour de ses doigts et grandit, éclairant là pièce, fulgurant par saccades comme un réseau d'éclairs.

— Très bien, dis-je, mais tu dois apprendre à contrôler. La lumière la plus puissante n'est pas toujours la meilleure. Marjorie ?

Elle se pencha sur la luminescence bleutée de sa matrice. Devant son visage s'éleva une petite boule blanc-bleu, qui grandit et vint flotter tour à tour devant chacun de nous. Rafe ne pouvait créer que des étincelles ; quand il essaya de leur donner une forme et de les faire bouger, elles flamboyèrent et s'évanouirent. Beltran ne put rien faire. Je m'y attendais. Le feu était l'élément le plus facile à conjurer, mais le plus difficile à contrôler.

— Essayez ça.

La pièce était très humide ; je condensai l'humidité en une petite fontaine de gouttelettes, dont chacune grésilla un instant dans le feu avant de s'évanouir. Les deux femmes m'imitèrent facilement ; Rafe maîtrisa la technique sans beaucoup de difficulté. Il avait besoin de s'exercer, mais avait un excellent potentiel.

Beltran fit la grimace.

— J'ai un don très limité.

— Eh bien, il y a des choses qui peuvent s'apprendre, mon cousin, dis-je. Tous les mécaniciens des matrices ne sont pas des télépathes. Peux-tu lire mes pensées ?

— Très peu. Je reçois surtout les émotions.

Mauvais. S'il ne pouvait pas lier son esprit aux nôtres, il serait inutile dans un cercle de matrices. Il y avait d'autres choses qu'il pourrait faire, mais nous étions déjà très peu nombreux pour un cercle et ne pourrions, peut-être, utiliser que les matrices les plus petites.

Je voulus sonder son esprit, chose qu'un télépathe qui n'a jamais appris les techniques de contact peut apprendre par l'exemple. Je me heurtai à une résistance solidement verrouillée. Comme bien des gens qui ont grandi avec un minimum de *laran* et sans entraînement, il s'était construit des défenses contre son don. Il se montra coopératif, me laissant essayer plusieurs fois de forcer ses barrières, et nous étions tous deux livides et en sueur quand je renonçai. J'avais utilisé sur lui une force beaucoup plus grande que sur Régis, et sans résultat.

— Inutile, dis-je enfin. Continuer nous tuerait tous les deux. Je suis désolé, Beltran. Je t'enseignerai ce que je pourrai en dehors du cercle, mais sans un télépathe catalyste, tu ne pourras pas aller plus loin.

Il prit cet échec mieux que je n'espérais.

— Alors, les femmes et les enfants réussissent là où j'échoue. Enfin, tu as fait le maximum ; qu'est-ce que je peux dire ?

Ce fut au contraire très facile d'entrer en rapport avec Rafe. Il n'avait encore élevé aucune barrière sérieuse contre le contact, et, à la

facilité avec laquelle son esprit se lia au mien, je conclus qu'il devait avoir eu une enfance singulièrement heureuse et protégée, sans frayeurs obsédantes. Thyra sentit ce que nous avions fait ; elle projeta son esprit, et fit une ouverture télépathique qui est l'équivalent d'une main tendue au-dessus d'un abîme. Elle établit rapidement le contact avec moi, sans hésitation et...

Panthère sauvage, noire, féline, rôdant dans une jungle inexplorée. Odeur de musc... griffes acérées sur ma gorge...

Était-ce sa conception de la plaisanterie ? Je rompis immédiatement le rapport et dis sèchement :

— Ce n'est pas un jeu, Thyra. J'espère que tu ne l'apprendras jamais à tes dépens.

Elle eut l'air dérouté. Elle avait donc fait cela inconsciemment. C'était seulement son être intérieur qu'elle projetait. Il faudrait que j'apprenne à vivre avec. Je n'avais aucune idée de la façon dont elle me percevait, moi. C'est de ces choses qu'on ne peut jamais savoir. On essaye, bien sûr, au début. Une fille de mon cercle d'Arilinn m'avait seulement dit qu'elle me sentait « stable ». Une autre avait tenté, confusément, de m'expliquer l'impression que je lui faisais, et avait fini par dire que j'étais comme une odeur de cuir de selle. C'est qu'on essaye de traduire en mots une expérience qui n'a rien à voir avec la verbalisation.

Je tendis mon esprit vers Marjorie et je perçus sa personnalité dans le cercle encore fragmentaire... tourbillon neigeux de flocons dorés, soie froufroulante et douce comme sa main sur ma joue. Inutile de la regarder. J'interrompis la tentative de contact à quatre et dis :

— Fondamentalement, le potentiel est là. Quand nous aurons appris à accorder nos résonances.

— Si c'est tellement simple, pourquoi n'y sommes-nous jamais arrivés jusqu'à présent ? demanda Thyra.

J'essayai de lui expliquer que l'art d'établir un lien avec plus d'un esprit, avec plus d'une matrice, est la plus difficile des techniques de base enseignées à Arilinn. Je sentis qu'elle tentait d'établir le contact ; alors, j'abaissai mes barrières et la laissai former le lien. *De nouveau, panthère noire, griffes acérées...* Rafe poussa un cri étouffé, et j'obligeai Thyra à rompre le contact.

— Je te montrerai comment faire, mais il faut que tu apprennes à accorder les résonances *avant* d'établir un lien mental. Promets-moi de ne plus essayer toute seule, Thyra.

Elle promit, assez ébranlée par son échec. Nous étions quatre, dont Rafe qui n'était encore qu'un enfant. Beltran était incapable d'entrer en rapport, et Kadarin était une inconnue. Ce n'était pas assez pour réaliser les projets de Beltran. Et de beaucoup.

Il nous fallait un télépathe catalyste ; moi, je ne pouvais pas faire

plus.

Le chaud soleil de l'après-midi faisait fondre la neige. Les plantes, qui, le matin, pointaient à peine hors du sol étaient déjà en boutons.

— Kermiac sera-t-il mécontent si nous détruisons quelques-unes de ses fleurs ? demandai-je.

— Prends ce qu'il te faut. Mais qu'est-ce que tu veux en faire ?

— Les fleurs constituent le matériau idéal d'entraînement et le test parfait, dis-je. Il serait dangereux d'expérimenter avec d'autres tissus vivants ; avec les fleurs, on peut apprendre un contrôle très subtil, et leur vie est si courte qu'on n'interfère pas vraiment avec l'équilibre de la nature.

Matrice en main, je me concentrai sur un bouton bien formé mais pas encore éclos, exerçant d'infimes pressions mentales. Lentement, tandis que je retenais mon souffle, le bouton s'ouvrit, dépliant ses pétales un par un, jusqu'au moment où la fleur fut complètement épanouie. Marjorie en haletait de plaisir et d'excitation.

— Mais tu ne l'as pas détruite !

— En un sens, si ; le bouton n'était pas arrivé à maturité, et la fleur ne pourra jamais être fécondée. Je n'ai pas essayé de la conduire à maturation, ce qui aurait exigé un contrôle profond des mécanismes intercellulaires. J'ai simplement manipulé les pétales.

J'établis le contact avec Marjorie. *Essaye avec moi. Essaye d'abord de voir en profondeur la structure cellulaire de la fleur, de voir exactement comment chaque couche de pétales est pliée...*

La première fois, elle perdit le contrôle, et la fleur se trouva réduite à l'état de masse informe. La seconde fois, elle réussit presque aussi bien que moi. Thyra, elle aussi, maîtrisa rapidement la technique, et Rafe également, après quelques essais infructueux. Beltran, au prix de grands efforts, réussit le délicat contrôle exigé. Peut-être pourrait-il être moniteur psi. Certains non-télépathes faisaient d'excellents moniteurs.

Je vis Thyra debout près de la cascade, concentrée sur sa matrice. Je ne dis rien, curieux devoir ce qu'elle allait faire sans aide. Le crépuscule tombait et des lumières s'allumaient ça et là dans la ville déployée sous nos regards. Thyra était si immobile qu'elle semblait ne plus respirer. Soudain, la cascade écumante se figea, comme arrêtée en plein ciel, comme si le temps et le mouvement s'étaient immobilisés. Puis, d'un mouvement vigoureux, la cascade se remit à couler... vers le haut.

À nos pieds, les lumières de Caer Donn vacillèrent et s'éteignirent les unes après les autres.

Rafe eut un cri étouffé ; dans le silence surnaturel, ce bruit imperceptible me ramena à la réalité. Je dis sèchement :

— Thyra !

Elle sursauta, se déconcentra, et la cascade se remit à couler normalement dans un grondement assourdissant.

Thyra me regarda avec colère. Je la pris par les épaules et l'éloignai de la cascade pour me faire entendre. J'avais assumé la responsabilité pour eux tous, et je devais apprendre à contrôler la capacité de Thyra à me mettre en fureur.

— Désolé, Thyra ; on ne t'a jamais dit que cela peut être dangereux ?

— Le danger, toujours le danger ! Tu es donc tellement lâche ?

— J'ai dépassé le stade où j'avais quelque chose à prouver. Ce fut une exhibition étonnante, mais il est des moyens plus sages de prouver tes capacités.

Je lui montrai la ville.

— Regarde, tu as éteint toutes leurs lumières ; il faudra quelque temps aux équipes de réparation pour les remettre en service. Il est imprudent de perturber les forces de la nature sans y être absolument obligé. N'oublie pas que la pluie en un lieu, même pour éteindre un incendie de forêt, signifie la sécheresse ailleurs. Et l'équilibre naturel rompu. Tant que tu ne pourras pas juger en termes planétaires, Thyra, n'interfère pas avec une force naturelle, et surtout pas par orgueil ! Rappelle-toi, j'ai demandé l'autorisation à Beltran pour détruire seulement quelques fleurs !

Elle baissa ses longs cils. Elle était écarlate, comme une petite fille grondée. Je regrettai d'avoir à poser les règles si durement, mais l'incident avait réveillé tous mes doutes. Les télépathes sauvages étaient dangereux ! Jusqu'à quel point pouvais-je me fier à eux ?

Marjorie s'approcha de nous ; je sentis qu'elle partageait l'humiliation de Thyra, mais elle ne protesta pas.

Me retournant, je lui entourai la taille de mon bras, geste qui, dans la vallée, nous aurait proclamés amants. Malgré ses yeux pudiquement baissés, Thyra me décocha un sourire sardonique.

— Nous sommes tous à vos ordres, Dom Lewis, dit-elle.

— Du calme, Thyra, s'écria Marjorie. Il sait ce qu'il fait ! Lew, montre-lui ta main !

Elle me saisit le poignet et, tournant ma paume vers le haut, lui montra mes cicatrices.

— Il a appris à respecter les règles, et il l'a appris à ses dépens ! Tu veux apprendre comme ça ?

Thyra se troubla et détourna les yeux. Je ne l'aurais jamais crue si impressionnable.

— Je n'aurais jamais cru... je ne savais pas... Je ferai ce que tu diras, Lew. Pardonne-moi.

— Il n'y a rien à pardonner, ma cousine, dis-je, posant ma main libre sur son poignet. Apprends à devenir aussi prudente que tu es

douée, et tu seras un jour une puissante *leronis*.

Elle sourit à ce mot qui, littéralement, signifie *sorcière*.

— Technicienne des matrices, si tu préfères. Appelle ça comme tu voudras, Thyra.

Une fine brume commençait à tomber des pics derrière le château. Marjorie frissonna dans sa robe légère, et Thyra dit :

— Rentrons, il va bientôt faire nuit.

Avec un dernier regard sur la cité sans lumière au-dessous de nous, elle retourna vers le château. Marjorie et moi suivions enlacés, Rafe à nos côtés.

— Pourquoi avons-nous besoin du genre de contrôle que nous avons pratiqué aujourd'hui sur les fleurs, Lew ?

— Eh bien, un participant au cercle est si absorbé qu'il peut en oublier de respirer, et le moniteur situé en dehors du cercle doit réamorcer sa respiration sans à-coups. Un empathie bien entraîné peut arrêter une hémorragie, même artérielle, et cicatriser les blessures.

Je touchai ma cicatrice.

— Cette brûlure aurait été plus grave si la Gardienne du cercle n'était pas intervenue pour éviter le pire.

Janna Lindir avait été Gardienne pendant deux des trois ans que j'avais passés à Arilinn. À dix-sept ans, j'étais amoureux d'elle. Je ne l'avais jamais touchée, je n'avais même jamais baisé le bout de ses doigts.

Je regardai Marjorie. *Non. Non. Je n'ai jamais aimé avant toi. Jamais... Les autres femmes que j'ai connues n'étaient rien pour moi...*

Elle me regarda et murmura, riant à moitié :

— Tu en as donc aimé tellement ?

— Jamais comme ça. Je te jure...

Inopinément, elle m'entoura de ses bras et se pressa contre moi.

— Je t'aime, murmura-t-elle vivement.

Puis elle s'écarta et courut devant moi jusqu'à la porte.

Thyra nous regarda avec un sourire entendu, mais peu important. Il fallait apprendre à supporter ce genre de chose. Elle se tourna brusquement vers la fenêtre, regardant la nuit et le brouillard qui tombaient. Nous étions encore assez proches pour que je suive ses pensées. *Kadarin, où était-il, comment accomplissait-il sa mission ?* De nouveau, je rétablis le rapport général. Marjorie, contact léger et délicat. Rafe, rapide et éveillé comme un petit animal frétilant. Thyra, toujours avec cette étrange image de panthère en chasse.

Kadarin. Le cercle se reforma, et je m'aperçus, avec surprise et regret, que Thyra en constituait le centre et manœuvrait les fils de nos esprits. Mais elle travaillait avec tant d'assurance que je lui laissai la place. Soudain, je vis Kadarin, et j'entendis sa voix terminer une phrase commencée :

— ... refusez donc, Dame Storn ?

Nous voyions même le lieu où il se trouvait, une salle voûtée aux vitraux bleus d'une incroyable antiquité. Debout devant lui, une vieille dame de haute taille, très droite et digne, aux yeux gris et aux cheveux d'un blanc éblouissant. Elle semblait profondément troublée.

— Refuser, *dom* ? Je n'ai aucune autorité pour donner ou refuser ce que vous demandez. La matrice de Sharra a été confiée à la garde des forgerons après le siège de Storn. On la leur avait enlevée sans autorité, des générations plus tôt, et actuellement, elle est en sécurité sous leur garde. Pas sous la mienne. C'est à eux de la donner s'ils le veulent.

La profonde exaspération de Kadarin (*vieille folle entêtée et superstitieuse*) fut ressentie par chacun de nous.

— Kermiac, dit-il, me prie de vous rappeler que c'est vous qui avez enlevé la matrice de Sharra à Aldaran sans aucune autorité pour le faire...

— Je ne reconnais pas ses droits.

— Desideria, dit-il, inutile de nous quereller. Kermiac m'envoie chercher la matrice de Sharra ; Aldaran est suzerain de Storn, et il n'y a pas à discuter.

— Kermiac ne sait pas ce que je sais, mon ami. La matrice de Sharra est bien où elle est ; ne la dérangeons pas. Aujourd'hui, il n'y a aucune Gardienne assez puissante pour s'en servir. Moi-même, je n'ai pu l'utiliser qu'avec l'aide des forgerons, et il serait malavisé de les priver de leur déesse. Je vous prie de dire à Kermiac que, selon mon jugement, à qui il a toujours fait confiance, la matrice doit rester où elle est.

— J'en ai assez de ces histoires de déesses et de talismans, Dame Desideria. Une matrice est une machine, voilà tout.

— Tiens, tiens ! C'est aussi ce que je pensais quand j'étais jeune fille. Et j'en savais davantage sur l'art des matrices à quinze ans, mon ami, que vous n'en savez maintenant, et je connais votre âge véritable. Je le sentis ciller sous le regard aigu de la vieille dame.

— Je connais cette matrice, pas vous, reprit-elle. Ecoutez mes conseils. Vous ne pourriez pas la maîtriser. Kermiac non plus. Ni moi non plus, à mon âge. Laissez-la en paix ! Ne la réveillez pas ! Si vous n'aimez pas le mot de déesse, parlez d'une force élémentaire – et mauvaise – qui de nos jours échappe au contrôle des humains.

— Dame Desideria, une matrice ne peut pas être meilleure ou pire que l'homme qui s'en sert. Vous me croyez donc mauvais ?

Elle écarta cette objection d'un geste impatienté.

— Je pense que vous êtes honnête, mais vous ne croyez pas qu'il existe des forces si puissantes, si éloignées des desseins humains ordinaires, qu'elles infléchissent tout vers le mal. Ou du moins, vers le

mal entendu au sens humain. Et qu'en savez-vous ? Renoncez, Kadarin.

— Je ne peux pas. Il n'existe aucune autre force assez puissante pour réaliser mes desseins. J'ai tout prévu et j'ai un cercle prêt.

— Vous n'avez donc pas l'intention de vous en servir seul, ou avec la femme Darriell ?

— Je ne suis pas téméraire à ce point. Je vous l'ai dit, j'ai établi toutes les sauvegardes. J'ai gagné un télépathe d'Arilinn à ma cause.

— Arilinn, dit Desideria. Je sais comment on y formait les télépathes. Je ne savais pas que ces connaissances avaient survécu. Dans ce cas, il n'y aurait pas de danger. Promettez-moi, Kadarin, de remettre la matrice dans ses mains et de vous fier à son jugement, et je vous la donnerai.

— Je vous le promets, dit Kadarin.

Nous étions en rapport si profond qu'il me sembla que c'était moi, Lew Alton, qui m'inclinai profondément devant la vieille Gardienne, qui sentis ses yeux gris sonder mon âme et non pas celle de Kadarin.

C'est en souvenir de ce moment que je jurerai toujours, malgré le cauchemar qui a suivi, que Kadarin était honnête et ne voulait pas faire le mal...

— Alors, qu'il en soit ainsi, dit Desideria. Je vais vous la confier.

De nouveau, ses yeux gris plongèrent dans ceux de Kadarin.

— Mais je vous le dis, *prenez garde !* Si vous avez un défaut quelconque, elle le révélera brutalement ; si vous ne recherchez que le pouvoir, elle ruinera vos projets à un point que vous n'imaginez pas ; et si vous attisez ses feux sans retenue, ils se retourneront contre vous et vous consumeront, vous et tout ce que vous aimez ! *Je le sais, Kadarin !* J'ai vécu entourée des flammes de Sharra, et j'en suis sortie sans brûlures mais non pas sans dommages. Il y a longtemps que j'ai renoncé à mes pouvoirs, je suis trop vieille ; mais je peux toujours vous donner ce conseil... *prenez garde !*

Soudain, tout disparut dans un tourbillon. Thyra soupira, les liens du cercle se relâchèrent et nous nous sommes retrouvés immobiles dans le hall obscur. Thyra était livide d'épuisement, et je sentais les mains de Marjorie trembler dans les miennes.

— Assez, dis-je fermement, sachant que c'était à moi de les protéger tant que nous ne savions pas qui occuperait la place centrale du cercle et exercerait la fonction de Gardienne.

Je fis signe aux autres de se séparer, de s'éloigner physiquement, de rompre les dernières bribes de rapport télépathique. Je lâchai les mains de Marjorie à regret.

— Nous avons tous besoin de repos et de nourriture. Vous devez apprendre à ne jamais outrepasser vos forces physiques. L'autodiscipline est aussi importante que le don, et beaucoup plus

importante que la technique.

Mais je n'étais pas aussi détaché que je voulais le paraître, et je crois qu'ils s'en aperçurent.

Trois jours plus tard, au dîner dans le grand hall illuminé, j'exposai ma mission originelle à Kermiac. Beltran pensait que j'avais complètement tourné le dos aux Comyn. Il est vrai que je ne me sentais plus lié par la volonté de mon père. Il m'avait menti, il m'avait exploité sans vergogne. Kadarin avait parlé du Pacte comme d'un complot pour désarmer Ténébreuse, pour protéger la loi des Comyn. Maintenant, je me demandais ce que mon vieil oncle en pensait. Il gouvernait depuis de nombreuses années dans ces montagnes, à proximité des Terriens. On pouvait raisonnablement penser qu'il ne voyait pas les choses comme les seigneurs Comyn.

Je lui dis qu'Hastur était très inquiet des violations du Pacte et que j'avais été envoyé pour établir la vérité ; il hocha la tête et fronça les sourcils, réfléchissant profondément. Il dit finalement :

— Danvan Hastur et moi, nous avons déjà eu des mots là-dessus. Je doute que nous soyons jamais d'accord. J'ai du respect pour cet homme ; entre les Villes Sèches et les Terriens, sa vie n'a pas été un lit de roses, et, tout bien considéré, il s'en est bien sorti. Mais ses choix ne sont pas les miens, et heureusement, je ne suis pas obligé par serment de m'y soumettre. Personnellement, je trouve que le Pacte a survécu à son utilité, si toutefois il a jamais été utile, ce dont je ne suis plus si sûr.

J'avais beau m'attendre à ces paroles, je fus choqué quand même. Depuis l'enfance, on m'avait inculqué l'idée que le Pacte était le premier code éthique des hommes civilisés.

— Réfléchis un peu, dit-il. Le temps où chaque planète pouvait vivre dans l'isolement est passé, à jamais. Épées et boucliers appartiennent à ce passé, et doivent être abandonnés avec lui. Réalises-tu quel anachronisme nous représentons ?

— Non, je ne le réalise pas, mon oncle. Je ne connais que ce monde.

— Permets-moi alors de te poser une question : quand as-tu appris à te servir d'une arme ?

— À sept ou huit ans, à peu près.

J'avais toujours été très fier de n'avoir à craindre personne dans les Domaines, ou en dehors.

— Moi aussi, dit le vieillard. Et quand j'ai succédé à mon père sur le trône, j'ai trouvé normal que des gardes du corps me suivent partout sauf dans le lit conjugal ! Au milieu de ma vie, j'ai réalisé que je vivais dans un passé mort depuis des siècles. J'ai renvoyé mes gardes du corps dans leurs fermes, à part quelques vieux qui ne

savaient rien faire d'autre. Je les ai laissés me suivre d'un air important, plus pour leur bien que pour le mien, et tu me vois, libre et en sécurité dans ma maison.

Je fus horrifié.

— À la merci de n'importe quel mécontent...

Il haussa les épaules.

— Je suis en vie. En gros, tous ceux qui prêtent allégeance à Aldaran sont d'accord sur mon gouvernement. Dans le cas contraire, je chercherais à les persuader pacifiquement, ou je leur laisserais la place pour qu'ils essayent de faire mieux. Crois-tu honnêtement qu'Hastur conserve son autorité sur les Domaines uniquement parce qu'il a des gardes du corps plus forts et plus nombreux que ses rivaux ?

— Bien sûr que non. Je ne l'ai jamais vu sérieusement contesté.

— Tu vois. Eh bien, mes gens aussi sont contents de mon gouvernement ; je n'ai pas besoin d'une armée personnelle.

— Mais quand même... un mécontent, un fou...

— Une chute dans l'escalier, la foudre, une ruade de mon cheval, une erreur de mon cuisinier sur un champignon vénéneux... En cette vie, Lew, tout homme est toujours séparé de la mort par le fil du rasoir. C'est aussi vrai à ton âge qu'au mien. Si je réprime une révolte par la force, cela prouve-t-il que je suis meilleur que les rebelles ou seulement que j'ai les moyens de payer de meilleurs soldats, ou de fabriquer de meilleures armes ? Le long règne du Pacte a eu pour seul résultat d'obliger un homme à régler ses affaires par la force de son épée, au lieu de les régler par la force de son cerveau ou la justesse de sa cause.

— Quand même, il a sauvé la paix dans les Domaines.

— Sottises ! dit-il rudement. Vous avez la paix dans les Domaines parce que, en gros, la plupart des gens sont contents d'obéir à la loi des Comyn et ne règlent plus la moindre petite affaire par la force de l'épée. Votre fameuse Garde n'est qu'une police qui débarrasse les rues des ivrognes ! Et je ne le dis pas en guise d'injure. Quand as-tu tiré l'épée sérieusement pour la dernière fois, mon fils ?

Je dus faire une pause et réfléchir.

— Il y a quatre ans, des bandits des Kilghard ont fait irruption à Armida pour voler des chevaux. On les a chassés et on en a pendu quelques-uns.

— Quand t'es-tu battu en duel pour la dernière fois ?

— Euh... jamais.

— Et la dernière fois que tu as tiré ton épée, c'était contre des voleurs de chevaux. Pas de rébellions, guerres, invasions de non-humains ?

— Pas depuis ma naissance.

Je commençais à comprendre où il voulait en venir.

— Alors, dit-il, pourquoi risquer la vie d'honnêtes gens contre des voleurs de chevaux, des bandits qui n'ont aucun droit à la protection accordée à des hommes d'honneur ? Pourquoi ne pas établir un système de protection vraiment efficace contre les hors-la-loi, et laisser vos fils apprendre quelque chose de plus utile que les arts de l'épée ? Je suis un homme de paix, et Beltran n'aura aucune raison, je l'espère, de s'imposer à mon peuple par la force. Dans les Hellers, la loi stipule qu'aucun homme ayant perturbé la paix publique ne peut posséder une arme quelconque, et il y a des lois sur la longueur des couteaux de poche autorisés. Quant aux hommes qui respectent la loi, ils peuvent posséder toutes les armes qu'ils veulent. Un honnête homme est moins dangereux avec un désintégrateur terrien qu'un hors-la-loi avec un couteau de cuisine ou un maillet de maçon. Quand j'ai renoncé aux contes de fées, j'ai renoncé aussi à croire qu'un honnête homme doit être meilleur escrimeur qu'un voleur de chevaux ou un bandit. Le Pacte, qui autorise honnêtes gens et bandits à posséder les mêmes armes, a eu pour seul résultat d'obliger l'honnête homme à s'entraîner sans repos pour devenir plus fort que les brutes.

Il y avait du vrai dans ses paroles. Maintenant que son père était handicapé par la maladie, Dyan était sans aucun doute le meilleur escrimeur des Domaines. Cela signifiait-il que sa cause était la meilleure ? Si les voleurs de chevaux d'Armida avaient mieux combattu que les nôtres, cela leur donnait-il des droits sur nos chevaux ? Pourtant, il y avait une faille dans sa logique. Peut-être n'existe-t-il nulle part une logique sans faille.

— Ce que tu dis est vrai, mon oncle. Pourtant, depuis les Ages du Chaos, on sait qu'un malfaiteur possédant une arme peut commettre de grands crimes. Avec le Pacte, et les armes qu'il autorise, il ne peut commettre qu'un crime à la fois.

— C'est vrai. Pourtant, si une arme est interdite, tout malfaiteur saura bientôt se la procurer – comme c'est toujours le cas. Ainsi est mort le fils du vieux Hastur. Le Pacte est utile dans la mesure où tout le monde veut bien l'appliquer. Dans le monde d'aujourd'hui, c'est impossible. Et pour ma part, je n'applique que les lois que j'ai le pouvoir de faire respecter. Ce que le vieux Hastur essaye de faire dans les Domaines, c'est de rendre le pays si sur qu'aucun homme n'a sérieusement besoin de se défendre, les armes devenant de simples joujoux honorifiques et des symboles de virilité.

Mal à l'aise, j'effleurai la garde de mon épée. Kermiac me tapota la main avec affection.

— Ne t'inquiète pas, mon neveu. Le monde continuera à aller comme il veut. Laisse les problèmes de demain aux hommes de demain. Je léguerais à Beltran le meilleur monde possible, et s'il en désire un meilleur, il pourra le construire lui-même. J'aimerais

pouvoir penser qu'un jour Beltran et l'héritier d'Hastur s'assièrent à la même table pour construire un monde meilleur au lieu de se cracher leur venin entre Thendara et Caer Donn. Et j'aimerais penser que, le jour venu, tu seras là pour les aider ; que tu te tiennes derrière Beltran ou le jeune Hastur, peu importe pourvu que tu sois là.

Il prit une noix qu'il cassa entre ses dents encore solides. Connaissait-il les projets de Beltran ? Ses paroles étaient-elles sincères ou simplement destinées aux oreilles d'Hastur ? Je commençais à aimer ce vieillard, et pourtant le doute me rongea. Thyra et Marjorie se tenaient près des fenêtres avec Beltran et Rafe. Kermiac remarqua mon regard et éclata de rire.

— Ne reste pas avec les vieillards, mon neveu, va rejoindre les jeunes.

— Dans un instant, dis-je. Beltran appelle ces jeunes filles ses sœurs adoptives ; sont-elles aussi vos parentes ?

— Thyra et Marguerida ? C'est une curieuse histoire, dit Kermiac. J'avais ici un garde du corps, quand je croyais encore à ces sottises, un Terrien nommé Zeb Scott, et je lui avais donné pour femme Felicia Darriell. Les Darriell sont une vieille famille de ces montagnes, et le dernier d'entre eux, le vieux Rakhal, vivait en ermite et toujours à moitié saoul dans son château de famille qui tombait déjà en ruines. Et de temps en temps, quand le vin l'avait rendu fou, ou le Vent Fantôme – le *kireseth* pousse encore dans certaines vallées écartées –, il errait au hasard dans les forêts. Après, il racontait d'étranges histoires de femmes perdues dans le bois, dansant nues dans le vent et le serrant dans leurs bras – des histoires d'ivrogne, quoi. Mais voilà bien longtemps, le vieux Rakhal arriva un jour au Château de Storn avec un bébé dans les bras, une petite fille qu'il avait trouvée nue dans la neige à sa porte. Il dit que c'était son enfant, née d'une de ces sorcières, et que le peuple de la forêt avait rejetée. Alors la Dame de Storn la recueillit, car, humaine ou fille de la forêt, le vieux Rakhal était incapable de l'élever. Et bien des années plus tard, quand j'épousai Lauretta Storn-Lanart, elle accueillit Felicia Darriell, ainsi qu'on l'avait appelée, au nombre de ses dames de compagnie. L'aînée de Felicia – Thyra, ici présente – a de grandes chances d'être ma fille. Car, lorsque Lauretta attendit son premier enfant, c'est Felicia, sur la demande de mon épouse, que je pris dans mon lit. Lauretta accoucha d'un enfant mort-né et adopta Thyra. Je l'ai toujours traitée comme si elle était la sœur de Beltran. Plus tard, Felicia épousa Zeb Scott ; Marguerida et Rafe sont à moitié terriens et pas du tout tes parents. Mais Thyra peut très bien être ta cousine.

Il ajouta rêveusement :

— Le conte du vieux Rakhal était peut-être vrai. Felicia était une femme singulière ; ses yeux étaient très étranges. J'avais toujours

pensé que ces histoires étaient des divagations d'ivrogne, mais depuis que j'ai connu Felicia...

Il se tut, perdu dans de lointains souvenirs. Je regardai Marjorie, perplexe. Moi non plus, je n'avais jamais cru ces contes. Pourtant, ces yeux...

De la fenêtre, Thyra scrutait intensément la tempête. Je sentais ses pensées, comme des vrilles, fouiller la nuit qui tombait, et je savais qu'elle cherchait son amant. Je pouvais croire sans peine qu'elle n'était pas totalement humaine.

Mais Marjorie ? Elle me tendit les mains.

— Kadarin sera bientôt là, intervint Beltran. Alors, Lew ?

— C'est ton projet, dis-je. Il y a des limites aux possibilités d'un groupe si restreint. Nous pouvons faire la démonstration de certaines technologies. La construction et le revêtement des routes, par exemple. Cela devrait convaincre les Terriens. Faire voler un avion sera plus difficile. Il doit exister des archives là-dessus à Arilinn.

— Tu crois toujours que je ne m'harmoniserai pas avec un cercle de matrices ?

— Ce n'est pas une question d'harmonie, mais de don. Je suis désolé, Beltran. Je suis capable de développer certains pouvoirs. Mais sans un télépathe catalyste...

Il serra les dents, et pendant un instant, il eut l'air haineux. Puis il éclata de rire.

— Peut-être qu'un jour nous pourrions persuader le jeune homme de Syrtis de se joindre à nous.

Thyra se détourna de la fenêtre et sortit. Quelques instants plus tard, elle revint avec Kadarin. Il tenait dans ses bras un paquet lourd et il écarta du geste les serviteurs qui s'avançaient pour le prendre.

Kermiac s'était levé ; il attendit Kadarin au bord du dais.

— J'ai réussi, mon cousin, après un beau débat avec la vieille dame. Desideria vous envoie ses compliments, dit Kadarin.

— Oui, elle a toujours eu un caractère difficile, dit Kermiac avec un sourire entendu. Tu n'as pas été obligé d'user de force ?

— Tu connais Dame Storn mieux que moi. Crois-tu vraiment que ça aurait servi à grand-chose ? Heureusement, cela n'a pas été nécessaire. Je n'ai guère de goût pour brutaliser les femmes.

Kermiac tendit la main pour prendre le paquet, mais Kadarin secoua la tête.

— Non. Je lui ai fait une promesse, et je dois la tenir, mon cousin. La promesse de confier cela uniquement au télépathe d'Arilinn et de m'en remettre à son jugement.

— Son jugement est bon ; honore ta parole, Bob.

Kadarin posa le paquet sur un banc et se mit en devoir de le débarrasser de sa croûte de glace.

— On dirait que tu as voyagé par le pire temps qu'on puisse rencontrer dans les Hellers.

— L'hiver commence de bonne heure. Je n'avais pas envie de me laisser bloquer par la tempête tant que je portais *cela*, dit-il, montrant le paquet du menton.

Puis il prit la boisson chaude que lui apportait Marjorie et se mit à boire avidement. Thyra le regarda dans les yeux et je sentis, comme un petit choc, le contact rapide qui l'intégra au cercle. C'était plus simple que de longues explications.

Il posa sa tasse vide et dit :

— Beau travail, mes enfants.

— Rien n'est fait, dis-je. Ce n'est qu'un commencement.

Thyra s'agenouilla et commença à défaire les nœuds du paquet. Kadarin lui saisit le poignet.

— Non, dit-il, j'ai promis. Prends-le, Lew.

— Nous t'avons entendu, dit Thyra impatientée.

— Alors, c'est tout le cas que tu fais de ma parole, oiseau sauvage ?

La main qui immobilisait celles de Thyra était grande, brune, puissante. Comme les Ardaïs et les Aillard, il avait six doigts. Je pouvais croire sans peine qu'il avait aussi du sang non humain. Thyra lui sourit, et il me tendit l'objet.

Je m'agenouillai et me mis en devoir de défaire le paquet. Etroit et plus long que mon bras, il était enveloppé de nombreuses couches de grosse toile, chacune maintenue par des lanières brodées nouées de nœuds serrés. Sous la dernière enveloppe de toile se trouvait une étoffe de soie sauvage non teinte, comme celle qui isole les matrices. Quand je l'eus déroulée, je me trouvai en présence d'une épée ornementale en argent massif. Un frisson atavique me parcourut l'échine. Je n'avais jamais vu cet objet. Mais je savais ce que c'était.

Mes mains refusèrent presque de la prendre, malgré la beauté dont les forgerons l'avaient revêtue. Puis je me maîtrisai. Étais-je aussi superstitieux que le pensait Thyra ? Je pris la poignée, sentant sa pulsation vivante. Alors, saisissant l'épée à deux mains, je tournai la garde avec force.

Elle me resta dans la main. À l'intérieur reposait la matrice elle-même, énorme pierre bleue aux lueurs intérieures mouvantes qui, malgré mon entraînement, me firent chavirer la tête et me brouillèrent la vue.

Je sentis que Thyra cessait de respirer. Beltran avait vivement détourné la tête. Si cette matrice m'obligeait à faire un effort pour me contrôler, après trois saisons à Arilinn, j'imaginai sans peine l'effet qu'elle avait sur lui. Je l'entourai prestement de soie puis la saisis avec précaution. Je répugnais à regarder, même un instant, dans ses

profondeurs infinies et *vivantes*. Finalement, je trouvai le courage de lui jeter un regard. L'espace se déforma, se tordit. Je me sentis tomber, je vis le visage d'une jeune fille vêtue de flammes, écarlates, orange et cramoisies. Un visage qui ne m'était pas inconnu... *Desideria* ! La vieille dame que j'avais vue dans l'esprit de Kadarin ! Puis le visage bougea, se voila, et ce ne fut plus une femme mais une immense tour de feu en forme de femme, ligotée de chaînes d'or, et qui grandissait, flambait, frappait, et les murs s'écroulaient en poussière...

Je renveloppai la matrice dans la soie et dis :

— Vous savez ce que c'est ?

— Autrefois, les forgerons s'en servaient pour ramener les minerais à la surface, dit Kadarin.

— Je n'en suis pas si sûr, dis-je. Certaines matrices de Sharra servaient à cet usage. D'autres étaient... moins innocentes. Je ne suis pas convaincu que celle-ci soit monitorée.

— Tant mieux. Nous n'avons pas envie que les Comyn nous espionnent.

— Cela signifie qu'elle est fondamentalement incontrôlable, dis-je. Une matrice monitorée comporte un facteur de sécurité : si elle échappe au contrôle, le moniteur intervient et rompt le cercle. C'est pourquoi j'ai encore une main droite.

— Vous autres Comyn, dit Kadarin, vous êtes lâches et superstitieux ! Toute ma vie, on m'a rebattu les oreilles des pouvoirs des télépathes et des mécaniciens formés à Arilinn. Et maintenant, tu as peur...

Un flot de colère me submergea. Comyn, l'étais-je ? Et lâche ? Il me semblait que la colère puisait en moi, venue de la main qui tenait la matrice et refluant dans mon bras. Je remis la matrice dans l'épée et replaçai la poignée.

— Ça ne sert à rien de s'insulter, dit Thyra. Lew, est-ce que cette matrice peut servir ?

J'avais un désir incompréhensible de reprendre l'épée en main. La matrice semblait m'appeler, exiger que je la ressorte, que je la maîtrise... C'était un besoin presque sexuel. Pouvait-elle être vraiment dangereuse ? Je renveloppai l'épée dans les toiles, réfléchissant à la question de Thyra. Je dis finalement :

— Dans un cercle complet et entraîné en qui j'aurais toute confiance, probablement. Un cercle de tour se compose généralement de sept ou huit mécaniciens, plus une Gardienne, et nous manions rarement des matrices supérieures au niveau quatre ou cinq. Celle-ci est bien plus forte. Et nous n'avons pas de Gardienne entraînée.

— Thyra peut faire ce travail, dit Kadarin.

Je réfléchis un instant. Après tout, elle nous avait tous unis mentalement, s'adaptant à la position centrale avec vitesse et

précision. Mais je finis par secouer la tête.

— Je ne peux pas prendre ce risque. Elle a travaillé trop longtemps en télépathe sauvage. Son entraînement pourrait se défaire en situation de stress.

Je pensai à la panthère en chasse que j'avais sentie quand le cercle s'était formé. Avec un embarras douloureux, je sentais sur moi les yeux de Thyra, mais j'avais été habitué à une honnêteté sans faille dans un cercle où on ne peut rien se cacher sous peine de désastre.

— Je peux la contrôler, dit Kadarin.

— Désolé, Bob. Ce n'est pas une réponse. Elle doit exercer le contrôle elle-même ou elle risque la mort, et ce n'est pas une mort agréable. J'ai confiance en son pouvoir, mais pas en son jugement en situation de stress. Si je dois travailler avec elle, il faut que je lui fasse confiance. Et je ne peux pas. Pas en tant que Gardienne. Je crois que Marjorie pourra remplir ce rôle si elle accepte.

Kadarin regardait Marjorie avec un sourire ironique.

— Tu rationalises, dit-il. Tu crois que je ne sais pas que tu es amoureux d'elle et que tu veux lui réserver l'honneur de cette fonction ?

— Oui, bon, je l'aime, dis-je, mais on voit bien que tu ne sais rien des cercles de matrices. Aussi longtemps qu'elle sera Gardienne en exercice, aucun d'entre nous ne pourra la toucher, et moi moins que tout autre, parce que je l'aime et la désire. Tu ne le savais pas ?

Lentement, mes doigts se séparèrent de ceux de Marjorie.

— Superstition de Comyn, dit Beltran avec dédain. Radotages imbéciles sur la pureté ! Crois-tu vraiment toutes ces sottises ?

— La croyance n'a rien à voir avec ça, dis-je. De nos jours, les Gardiennes ne sont plus des vierges protégées. Mais pendant qu'elles travaillent dans les cercles, elles doivent observer une stricte chasteté. C'est une nécessité physique, liée à l'influx nerveux. Et même ainsi, c'est dangereux. Terriblement dangereux. Si tu crois que je *désire* que Marjorie soit notre Gardienne, tu es plus ignorant que je ne pensais !

Kadarin me regardait avec attention.

— Je te crois, dit-il enfin. Mais tu penses que Marjorie pourra le faire ?

La vie amoureuse d'un télépathe est toujours infernalement compliquée. Et nous venions juste de nous trouver, Marjorie et moi.

— Elle peut si elle veut, dis-je enfin, mais elle doit consentir. C'est un poids qu'il faut porter volontairement.

Kadarin nous considéra tous les deux.

— Tout repose donc sur Marjorie.

Elle me regarda en se mordant les lèvres, puis me tendit les mains.

— Lew, je ne sais pas...

Elle avait peur, et ce n'était pas étonnant. Puis, comme en rêve, je me rappelai la matinée où nous nous étions promenés ensemble dans Caer Donn et où nous avions partagé nos rêves pour ce monde. Cela ne valait-il pas de retarder un peu notre bonheur ? Un monde où nous ne serions pas honteux, mais fiers de notre double héritage, ténébran et terrien ? Je sentis que Marjorie avait perçu mon rêve, car, sans un mot, elle détacha lentement sa main de la mienne. Dès lors, et jusqu'à ce que le cercle soit dissous, Marjorie devrait rester à part, seule, intouchée. La Gardienne.

Son geste se passait de paroles. Elle en prononça pourtant quelques-unes, très simples, comme un serment scellé dans le feu.

— J'accepte. Si tu m'aides, je ferai ce que je pourrai.

CHAPITRE XV

PENDANT dix jours, la tempête avait fait rage, descendant des Hellers par les Monts de Kilghard et tombant sur Thendara avec la même fureur intacte. Puis le temps s'était remis au beau, Régis chevauchait, tête basse, ignorant le soleil.

Il avait fait une promesse qu'il n'avait pas pu tenir. Maintenant, on l'envoyait à Neskaya sous la garde de Gabriel, comme un enfant malade accompagné de sa nounou ! Mais il leva la tête, étonné, quand ils prirent le tournant menant vers Syrtis.

— Pourquoi prenons-nous cette route ?

— J'ai un message pour Dom Félix, dit Gabriel. Tu crois que ça te fatiguera, quelques miles de plus ? Tu pourrais continuer jusqu'à Edelweiss avec les Gardes...

La sollicitude de Gabriel l'énerva. Comme si quelques miles pouvaient changer grand-chose !

Sa jument noire descendait le sentier pierreux d'un pied sûr. Quoi qu'il en ait dit à Gabriel, il se sentait faible et malade comme toujours depuis son évanouissement chez Kennard. Pendant un jour ou deux, délirant et drogué, il n'avait pas eu conscience de ce qui se passait, et même maintenant, ce qu'il en revoyait lui semblait purement hallucinatoire. Danilo était là, maltraité, effrayé, douloureux. Lew semblait être là aussi, de temps en temps, l'air froid et sévère, demandant tout le temps : *Qu'est-ce que c'est que tu as peur de savoir ?* Hastur n'avait pas quitté son chevet pendant deux jours, et quand, se réveillant entre deux crises, il avait vu le visage de son grand-père et demandé : « Pourquoi n'es-tu pas au Conseil ? », le vieillard avait répondu avec violence : « Au diable le Conseil ! » Ou était-ce un autre rêve ? Dyan était entré une fois, mais Régis avait caché son visage sous ses draps et refusé de lui adresser la parole, bien que Dyan parlât avec douceur. Ou était-ce encore un rêve ? Puis il s'était retrouvé sur le front du feu, à Armida, à l'époque où ils avaient vécu des jours et

des nuits dans la terreur ; pendant la journée, le dur travail physique l'empêchait de penser, mais la nuit, il se réveillait en hurlant... Cette même nuit, ses cris à demi conscients s'étaient faits si terrifiés, si insistants, que Kennard Alton, lui-même gravement malade, était venu s'asseoir près de lui jusqu'au matin, pour essayer de le calmer télépathiquement. Mais il continuait à pleurer en appelant Lew, et Kennard n'avait pas pu établir le rapport.

Régis, honteux de sa déroute, ne parvenait plus à s'orienter dans ses souvenirs et ses images mentales. Il savait que Lew s'était trouvé là au moins une fois, le tenant dans ses bras comme un enfant apeuré. Il en parla à Kennard qui hocha lentement la tête et dit :

— C'est très vraisemblable. Peut-être t'étais-tu égaré dans le temps ; ou peut-être que, d'où il est, Lew a senti que tu avais besoin de lui et t'a contacté comme un télépathe peut le faire. Je ne savais pas que tu étais si proche de lui.

Régis s'était senti impuissant, vulnérable ; et dès qu'il avait été assez rétabli pour tenir sur un cheval, il avait accepté docilement d'aller à la Tour de Neskaya. Il ne pouvait pas continuer à vivre comme ça...

Il fut tiré de sa rêverie par la voix de Gabriel :

— Regarde ! Dom Félix...

Le vieillard arrivait sur eux, monté sur le beau cheval noir de Danilo, galopant à une allure qui, à son âge, pouvait passer pour vertigineuse. Pendant quelques minutes, ils purent croire qu'il chargeait, mais, à quelques foulées, il tira sur les rênes, et le cheval stoppa, jambes raidies, flancs haletants.

Dom Félix foudroya Régis.

— Où est mon fils ? Assassins, qu'avez-vous fait de lui ?

La furie du vieillard frappa Régis comme une gifle.

— Votre fils ? dit-il sans comprendre. Danilo ? Pourquoi me le demander, à moi ?

— Comment osez-vous vous montrer sur mes terres après avoir enlevé...

Régis essaya d'interrompre ce flot d'invectives.

— Dom Félix, je ne comprends pas. Voilà des jours que j'ai quitté Danilo. Je ne l'ai pas revu depuis ; j'ai été malade...

Il sentit remonter le souvenir de son rêve où il avait vu Danilo maltraité, effrayé, douloureux...

— menteur ! hurla Dom Félix, le visage déformé par la rage.

— Assez, Dom Félix, dit Gabriel. Personne ne parle sur ce ton à l'héritier d'Hastur. Je vous donne ma parole...

— La parole d'un Hastur n'est que bave de crapaud ! Avez-vous pris mon fils pour...

Il lança un mot auprès duquel « giton » faisait l'effet d'un

compliment. Régis pâlit devant la rage du vieillard.

— Dom Félix... si vous voulez m'écouter...

— Vous écouter ? Mon fils l'a fait !

Deux Gardes s'approchèrent du vieillard et saisirent son cheval par les rênes.

— Lâchez-le, dit doucement Gabriel. Dom Félix, nous ne savons rien de votre fils. Je venais à vous avec un message de Kennard Alton le concernant. Voulez-vous l'entendre ?

Dom Félix se calma, au prix d'un grand effort qui lui fit sortir les yeux de la tête.

— Parlez donc, Capitaine Lanart, et que les Dieux vous traitent comme les Comyn ont traité mon fils !

— Qu'il en soit ainsi, si moi ou quelqu'un des miens lui a fait du tort : Ecoutez le message de Kennard, Seigneur Alton, Commandant de la Garde : « Dis à Dom Félix de Syrtis qu'il a été porté à ma connaissance qu'un grave déni de justice s'est produit cette année dans les Gardes, dont son fils a été l'innocente victime ; et demande qu'il envoie son fils Danilo-Felix à Thendara sous une escorte de son choix, pour témoigner au cours d'une enquête sur des hommes haut placés, dont certains sont Comyn et qui semblent avoir outrepassé leurs pouvoirs. »

Gabriel fit une pause, puis ajouta :

— Je suis également autorisé à vous dire, Dom Félix, que dans dix jours, quand j'aurai escorté jusqu'à la Tour de Neskaya mon beau-frère qui est actuellement malade, je reviendrai pour escorter votre fils jusqu'à Thendara, et que vous pourrez l'accompagner comme protecteur, ou nommer un parent ou toute autre personne de votre choix pour vous remplacer, et que Kennard Alton sera personnellement responsable de sa sécurité et de son honneur.

Dom Félix dit d'une voix mal assurée :

— Je n'ai jamais eu de raisons de douter de la bienveillance et de l'honneur du Seigneur Alton. Alors, Danilo n'est pas à Thendara ?

Un Garde, vétéran grisonnant, dit :

— Vous me connaissez, Dom Félix. J'ai servi à la guerre avec Rafaël, il y a seize ans. Je vous donne ma parole que Dani n'est pas là-bas.

Le visage du vieillard reprit peu à peu sa couleur.

— Alors, Danilo ne s'est pas enfui pour vous rejoindre, Seigneur Régis ?

— Non, sur mon honneur, Dom Félix. Je ne l'ai plus revu depuis votre verger. Mais dites-moi, comment est-il parti ? Il ne vous a pas laissé un message ?

— Je n'ai rien vu. J'étais souffrant et je gardais le lit. Je lui ai dit que je mangerais bien des oiseaux au dîner, que les Dieux me

pardonnent ; alors, en fils obéissant, il a pris un faucon et est allé à la chasse...

Sa voix se brisa.

— Il se faisait tard et il ne rentrait pas. Je commençais à me demander si son cheval s'était blessé quand le vieux Mauris et les filles de cuisine sont accourus, disant qu'ils avaient vu sur le sentier des cavaliers qui l'ont assommé et emporté...

Gabriel avait l'air atterré.

— Je vous donne ma parole, Dom Félix, que nous ignorions tout de cette opération et qu'aucun de nous n'y a pris part. Quand cela s'est-il passé ? Hier ? Le jour d'avant ?

— Le jour d'avant, Capitaine. J'ai eu une syncope à cette nouvelle, mais dès que mes vieilles jambes ont pu me porter, j'ai pris un cheval pour venir... demander réparation...

Sa voix mourut. Régis poussa son cheval près de celui de Dom Félix et lui prit le bras.

— Mon oncle, dit-il, usant du même mot que pour Kennard Alton, vous êtes le père de mon ami ; je vous dois des devoirs de fils moi aussi. Je jure de faire l'impossible pour vous ramener Danilo. Mais vous n'êtes pas en état de chevaucher.

Prenant les rênes des mains du vieillard, il fit tourner sa monture et, redescendant le sentier, ils entrèrent dans la cour pavée. Démontant rapidement, Régis aida Dom Félix à descendre de cheval, guida ses pas chancelants jusqu'au hall, et dit au vieux serviteur à moitié aveugle :

— Ton maître est malade ; apporte du vin.

Puis il s'assit près du vieillard devant la cheminée éteinte.

— Vous avez été douloureusement éprouvé, Dom Félix.

— Rafaël... et maintenant, Danilo...

— Votre fils aîné, Dom Félix, était cher à mon père, et maintenant la sécurité et l'honneur de Danilo me sont aussi chers que les miens.

Voyant les Gardes entrer, il demanda :

— Quelles nouvelles, Gabriel ?

— Nous avons examiné le lieu de l'enlèvement. Le sol était piétiné et il avait perdu son épée.

À la chasse au faucon, il n'avait pas besoin d'une autre arme.

— Le fourreau a été coupé avec la ceinture.

Gabriel tendit l'arme à Dom Félix, qui la sortit du fourreau, vit les armoiries des Hastur et dit :

— Dom Régis...

— Nous avons prêté serment et échangé nos lames en témoignage, dit Régis, dégainant la dague de Danilo.

Il prit l'épée ornée de l'écusson des Hastur en disant :

— Je la porterai pour la lui rendre. As-tu vu autre chose,

Gabriel ?

— J'ai trouvé cela par terre, dit un Garde. Il doit avoir lutté vaillamment pour un homme écrasé par le nombre.

Il leur tendit un long et lourd manteau de grosse laine grège, se fermant par des lanières de cuir et des boucles, et portant de nombreuses coupures. Dom Félix se redressa :

— Déjà dans mon enfance, on ne portait plus ce genre de manteau dans les Domaines. Celui-là est doublé de martre ; il vient d'au-delà de la rivière. Les bandits des montagnes ont souvent de ces pelisses. Mais pourquoi Dani ? Nous ne sommes pas assez riches pour payer une rançon, et pas assez importants pour servir d'otages.

Régis pensa sombrement que les hommes de Dyan étaient originaires des Hellers. Mais il dit seulement :

— Les montagnards travaillent pour qui les paye. Avez-vous des ennemis, Dom Félix ?

— Non. Voilà quinze ans que je vis en paix, à cultiver mes terres. Seigneur, si vous êtes malade...

— Aucune importance. Dom Félix, je vous jure que je découvrirai le coupable et vous rendrai Dani, dût-il m'en coûter la vie.

Il posa sa main sur celle du vieillard et l'y laissa un instant. Puis il se redressa et dit :

— Un Garde restera pour vous aider pendant l'absence de votre fils. Gabriel, retourne prévenir Kennard Alton. Et montre-lui cette pelisse ; il saura peut-être dans quelle partie des Hellers elle a été tissée.

— Régis, j'ai ordre de t'emmener à Neskaya.

— Chaque chose en son temps. Ceci passe avant, dit Régis. Tu es un Hastur par alliance, Gabriel, et tes fils sont héritiers d'Hastur. L'honneur des Hastur est ton honneur, et Danilo est mon frère juré. Je t'attendrai à Edelweiss.

Son beau-frère le considéra, visiblement ébranlé.

— Je devrais te faire accompagner à Edelweiss par un Garde. Contrairement à Dani, tu es assez riche pour qu'on te rançonne, et assez important pour être pris en otage.

— Ai-je besoin qu'une nounou trotte à mon côté pour faire trois miles ?

Gabriel voyait ses propres fils s'insurger contre la surveillance à laquelle ils étaient soumis.

— Régis, regarde-moi, dit-il enfin. On t'a confié à ma garde. Donne-moi ta parole d'honneur d'aller directement à Edelweiss sans te détourner de ton chemin à moins que tu ne rencontres des hommes armés, et je te laisserai partir seul.

Régis promit et chevaucha jusqu'à Edelweiss d'une seule traite. Curieusement, il trouva les grilles closes et barricadées, comme en

temps de guerre. Heureusement, la plupart des serviteurs connaissaient sa voix, et, au bout d'un moment, Javanne elle-même arriva en courant.

— Régis ! Il paraît qu'on a vu des hommes armés dans les montagnes ! Où est Gabriel ?

Il lui prit les mains.

— Gabriel est indemne et en route pour Thendara. Oui, des hommes armés sont venus à Syrtis, mais je crois qu'il s'agit d'une querelle privée, pas d'une guerre, petite sœur.

Elle dit d'une voix tremblante :

— Je me rappelle si bien le jour où notre père est parti pour la guerre ! Je n'étais qu'une enfant, et tu n'étais pas né. Puis nous avons appris sa mort, et le choc a tué maman...

Les deux aînés de Javanne, Rafaël et Gabriel, neuf et sept ans respectivement, bruns et solides, emmenèrent à l'écurie la jument de Régis.

— Tu as été malade ; tu as maigri, dit Javanne. Grand-père m'a fait savoir que tu allais à Neskaya. Pourquoi es-tu ici ?

Il considéra le ciel qui s'assombrissait.

— Plus tard, ma sœur, quand les enfants seront couchés. J'ai chevauché toute la journée ; j'ai besoin de me reposer un peu. Après, je te raconterai tout.

Resté seul, il arpenta longtemps sa chambre, essayant de s'armer de courage pour ce qu'il avait à faire.

Découvrir où l'on avait emmené Danilo. Donc utiliser sa matrice. Il n'y avait plus touché depuis sa malheureuse expérience avec le *kirian*. Il toucha le sachet suspendu à son cou, fit mine de le tirer, puis laissa retomber sa main. Pas encore.

Il retrouva Javanne dans son petit salon personnel ; elle finissait d'allaiter la plus petite des jumelles.

— Emmène le bébé, dit-elle à la nurse. Et dis à mes femmes que je ne veux être dérangée sous aucun prétexte. Mon frère et moi, nous dînerons ici.

— *Su serva, domna*, dit la femme.

Javanne s'approcha de Régis et le servit elle-même.

— Et maintenant, raconte, petit frère. Que s'est-il passé ?

— Des hommes armés ont enlevé Danilo Syrtis.

— Pourquoi ? Et en quoi cela te touche-t-il ?

— C'est mon écuyer, et nous avons prêté le serment de *bredin*, dit Régis. Il s'agit peut-être d'une vengeance personnelle. C'est ce que je dois établir.

El lui raconta l'affaire des cadets, expurgeant son récit de tout ce qui aurait pu offenser les oreilles d'une femme. Elle eut l'air dégouté.

— J'ai entendu parler des... préférences de Dyan ; qui ne les

connaît ? À une époque, il était question de nous marier. J'ai été bien contente qu'il refuse, parce que, naturellement, on ne m'avait pas donné le choix. Je le trouve sinistre, et même cruel, mais je ne l'aurais pas cru criminel. Tu crois que c'est lui qui a enlevé Dani ?

— Je ne peux pas l'accuser sans preuves, dit Régis. Javanne, tu as séjourné dans une tour. Es-tu très entraînée ?

— J'y ai passé une saison, dit Javanne. Je sais me servir d'une matrice, mais il paraît que je ne suis pas très douée ; d'ailleurs grand-père voulait me marier.

Il sortit sa matrice et demanda :

— Tu peux m'apprendre à l'utiliser ?

— Oh, cela n'exige pas de grandes capacités. Mais tu n'auras pas la même sécurité qu'à Neskaya, et tu n'es pas complètement rétabli. J'aimerais mieux pas.

— Il faut que je sache maintenant ce qu'est devenu Danilo. L'honneur de notre maison est en jeu, ma sœur.

Il lui expliqua pourquoi. Immobile devant son assiette vide, elle faisait tourner sa fourchette. Elle dit enfin :

— Attends.

Lui tournant le dos, elle tripota le col de sa robe. Quand elle se retourna vers lui, elle avait dans la main un objet enveloppé de soie. Le visage soucieux, elle dit lentement :

— Je n'ai jamais vu Danilo. Mais quand j'étais petite et que le vieux Dom Félix était notre maître fauconnier, je connaissais bien Dom Rafaël ; c'était le garde du corps de notre père. Il me donnait des petits noms câlins, me prenait sur sa selle et m'emmenait promener. J'étais amoureuse de lui comme peut l'être une fillette. Oh, je n'avais pas encore dix ans, mais quand il est mort, je crois que je l'ai pleuré plus que notre père. Une fois, je me souviens, je lui avais demandé pourquoi il n'était pas marié, et il m'avait embrassée en disant qu'il attendait que je sois grande.

Ses joues s'étaient empourprées, ses yeux étaient songeurs. Enfin elle dit en soupirant :

— As-tu un objet ayant appartenu à Danilo ?

Régis prit l'épée décorée des armoiries des Hastur.

— Nous avons prêté serment là-dessus.

— Alors, elle devrait être en résonance avec lui, dit-elle, la posant légèrement contre sa joue.

Puis, plaçant l'épée dans sa main ouverte, elle découvrit sa matrice. Régis détourna les yeux, non sans entrevoir une éblouissante lueur bleue qui lui noua les entrailles. Javanne garda le silence un moment, puis dit d'une voix lointaine :

— Oui, sur le sentier de montagne, quatre hommes – en manteaux étrangers – un emblème, deux aigles – détachent sa dague,

avec le fourreau et tout – Régis ! Il a été emmené dans un hélicoptère terrien !

Elle leva les yeux et le regarda, stupéfaite.

Régis avait le cœur serré comme dans un étau.

— Pas à Thendara ! Les Terriens de là-bas n'ont pas besoin de lui. Aldaran ?

— Oui, dit-elle d'une voix tremblante. L'emblème des Aldaran est un aigle, un aigle double... et il a dû leur être facile d'emprunter un appareil terrien – grand-père l'a déjà fait dans les cas d'urgence. Mais pourquoi ?

La réponse était assez claire. Danilo était télépathe catalyste. À une époque, Kermiac d'Aldaran formait des Gardiennes dans ses montagnes, et un télépathe catalyste pouvait lui être utile, sans aucun doute.

Régis dit à voix basse :

— Il en a déjà supporté plus que ne le devrait un télépathe non entraîné. Si on lui impose encore davantage de stress ou de coercition, son esprit peut craquer. J'aurais dû le ramener avec moi à Thendara. C'est ma faute.

Luttant contre une peur horrible, il leva la tête.

— Je dois le sauver. Nous sommes frères jurés. Javanne, il faut que tu m'aides à utiliser ma matrice. Je n'ai pas le temps d'aller à Neskaya.

— Régis, il n'y a pas d'autre solution ?

Aucune. Grand-père, Kennard, le Conseil... Dani n'est rien pour eux. Si les hommes d'Aldaran m'avaient enlevé, *moi*, il y aurait déjà une armée en marche ! Mais Danilo ? Qu'est-ce que tu crois ?

— Cet héritier *nedesto* de Kennard, dit Javanne. On l'a envoyé à Aldaran et il est leur parent. Je me demande s'il a trempé dans cette affaire.

— Lew ? Impossible.

— À tes yeux, il ne peut rien faire de mal. Quand tu étais petit, tu étais amoureux de lui comme moi de Dom Rafaël ; mais moi, je ne suis pas restée aveuglée par une passion enfantine. Kennard l'a imposé au Conseil par des moyens contestables.

— Tu n'as pas le droit de parler ainsi, Javanne. Il a juré allégeance aux Comyn et a été formé dans une tour.

— En tout cas, je comprends que tu doives partir, mais tu n'as aucune formation. Cette hâte est-elle bien nécessaire ?

Il la regarda dans les yeux et elle finit par dire :

— Comme tu voudras. Montre-moi ta matrice.

Serrant les dents, Régis découvrit sa gemme et retint son souffle, stupéfait : des petits points lumineux luisaient dans ses profondeurs. Elle hocha la tête.

— Je peux t'aider à la régler. Sans ces lumières, tu ne serais pas prêt. Je resterai en contact avec toi. Ça ne servira pas à grand-chose, mais si tu... sors de ton corps et ne peux pas y revenir, cela pourrait m'aider à t'atteindre.

Elle prit une profonde inspiration. Un instant, il sentit le contact télépathique. Elle n'avait pas bougé, sa tête était penchée sur la gemme et Régis ne voyait que la raie blanche partageant ses cheveux noirs, mais il lui sembla qu'il était toujours un petit enfant, à cheval sur sa hanche, tendrement maintenu par son bras. Elle marchait de long en large sous les hautes voûtes du hall aux fenêtres bleues, lui chantant des comptines de sa voix rauque et grave... Il secoua la tête pour ensevelir ce vieux souvenir. Elle était toujours penchée sur la matrice, maintenant le contact avec lui, proche, protectrice. Un instant, il pensa qu'il allait se cramponner à elle comme autrefois.

— Regarde dans la matrice, dit doucement Javanne. N'aie pas peur, celle-ci n'est pas réglée sur quelqu'un d'autre ; la mienne t'a fait mal parce que tu n'es pas en phase avec elle. Regarde à l'intérieur, concentre tes pensées sur elle, ne bouge pas tant que tu ne verras pas les lumières s'éveiller dans les profondeurs...

Il fit un effort pour se détendre ; il réalisa qu'il avait raidi ses muscles contre le retour de la douleur. Finalement, il fixa la pierre bleue, ne ressentant qu'un petit choc, mais quelque chose brilla faiblement à l'intérieur de la gemme. Il concentra son esprit, profond, toujours plus profond. Quelque chose remua, trembla, flamba en une étincelle vivante. Puis ce fut comme s'il soufflait sur les braises du foyer : l'étincelle devint un feu bleu et brillant, mouvant, puisant au rythme même de son cœur, dans une excitation croissante, proche du plaisir sexuel.

— Assez ! dit Javanne. Détourne vite les yeux, ou tu seras piégé ! Non, pas encore... À regret, il s'arracha à la vision.

— Vas-y doucement, dit-elle. Ne la regarde que quelques minutes d'affilée jusqu'à ce que tu sois capable de la maîtriser, ou c'est elle qui te maîtrisera.

Il y jeta un dernier regard, la renveloppa avec une curieuse impression de regret, sentant le contact protecteur de Javanne se retirer.

— Tu peux en faire ce que tu veux, dit-elle, mais sans formation, ce ne sera pas grand-chose. Sois prudent. Tu n'es pas encore immunisé contre la maladie du seuil. Quelques jours de plus ont-ils tant d'importance ? Neskaya n'est qu'à un jour de cheval.

— Je ne sais pas comment t'expliquer, mais j'ai l'impression que chaque minute compte. J'ai peur, Javanne, peur pour Danilo, peur pour nous tous. Il faut que je parte maintenant, ce soir. Peux-tu me trouver une vieille tenue d'équitation de Gabriel ? Mes vêtements

actuels attireraient trop l'attention dans les montagnes. Et veux-tu demander à tes femmes de me préparer des provisions pour quelques jours ? Je veux éviter les villes voisines où l'on pourrait me reconnaître.

— Je te les préparerai moi-même ; cela évitera les bavardages.

Le laissant à son dîner, elle sortit. Elle revint bientôt avec ses fontes et de vieux vêtements de Gabriel. Elle le laissa s'habiller près du feu, puis ils descendirent dans le hall et entrèrent dans la cuisine déserte. Les servantes étaient couchées depuis longtemps. Elle rassembla vivement viande séchée, pain, crackers et fruits secs dont elle fit un paquet. Elle mit un petit réchaud dans ses fontes, disant que Gabriel l'emportait toujours à la chasse. Il l'observait en silence, se sentant plus proche de cette sœur presque inconnue qu'il ne l'avait été depuis ses six ans, lorsqu'elle avait quitté la famille pour se marier. Il aurait voulu être encore assez jeune pour se cramponner à ses jupes comme il l'avait fait alors. Etreint d'une terreur glacée, il pensa soudain : un héritier Comyn, avant d'aller s'exposer au danger, doit lui-même laisser un héritier. Jusque-là, il avait refusé d'y penser, comme Dyan, refusant d'être un simple maillon dans une chaîne, fils de son père et père de ses fils. Tout au fond de lui, quelque chose se révoltait contre ce qu'il devait faire. À quoi bon ? S'il ne revenait pas, l'un des fils de Javanne deviendrait son héritier... Il ne pouvait rien faire, rien dire...

Il soupira. Il était trop tard, il était allé trop loin.

— Encore une chose, dit-il. Je peux très bien ne jamais revenir. Tu sais ce que cela signifie. Ma sœur, tu dois me donner un de tes fils pour héritier.

Elle pâlit et poussa un cri étouffé. Il ressentit sa peine, mais il ne détourna pas les yeux, et finalement, elle dit d'une voix mal assurée :

— N'y a-t-il pas d'autre solution ?

— Je n'ai pas le temps d'en fabriquer un par les voies ordinaires, Javanne, même si l'on pouvait trouver une femme consentante en si peu de temps.

Elle rit, d'un rire presque hystérique qui s'interrompt brutalement. Peu à peu, il vit dans ses yeux qu'elle acceptait. Elle était Hastur, d'une famille plus ancienne que les rois. Par nécessité, elle s'était mariée au-dessous de sa condition, puisqu'elle n'avait pas d'égal, et elle avait fini par aimer profondément son mari, mais son devoir envers les Hastur passait avant tout. Elle dit seulement, en un souffle :

— Qu'est-ce que je vais dire à Gabriel ?

— Depuis qu'il t'a prise pour femme, il sait que ce jour pouvait venir, dit Régis. J'aurais pu mourir avant d'atteindre ma majorité.

— Alors, viens, et choisis toi-même.

Elle le conduisit dans la chambre où dormaient ses trois fils, dans trois petits lits posés côte à côte. À la lueur de la chandelle, Régis scruta leurs visages. Rafaël, brun et frêle, le visage encadré de courtes boucles en désordre ; Gabriel, vigoureux et basané, déjà plus grand que son frère ; Mikhaïl, quatre ans, semblable à un farfadet avec ses joues roses encadrées de cheveux ondulés d'un blond si pâle qu'il en était presque argenté. Grand-père devait être comme lui quand il était petit, se dit Régis. Il se sentait curieusement détaché et seul. Javanne avait donné à leur clan trois fils et deux filles. Lui, il n'engendrerait peut-être jamais personne. Il frissonna à la pensée de ce qu'il allait faire, baissa la tête, balbutiant silencieusement une prière : « Cassilda, Bienheureuse Mère des Domaines, aide-moi à choisir avec sagesse... »

Il passait en silence de lit en lit. C'était Rafaël qui lui ressemblait le plus. Il se pencha sur Mikhaïl et prit dans ses bras le petit corps endormi.

— Voici mon fils, Javanne.

Elle acquiesça, les yeux farouches.

— Si tu ne reviens pas, il sera Hastur d'Hastur ; mais si tu reviens ? Que sera-t-il ? Un parent pauvre au pied du tabouret d'Hastur ?

— Si je reviens, il sera *nedesto*, ma sœur. Je ne peux pas te jurer de ne jamais prendre femme, même en retour du grand don que tu me fais. Mais je peux te jurer ceci : il viendra seulement après mon fils premier-né, il aura préséance sur mon second fils, et je fais serment qu'aucun autre *nedesto* ne pourra jamais prendre sa place. Es-tu satisfaite, *breda* ?

Mikhaïl ouvrit les yeux, regarda autour de lui d'un air endormi, mais, voyant sa mère, il ne pleura pas. Javanne lui caressa doucement la tête.

— Je suis satisfaite, mon frère.

Tenant maladroitement l'enfant, Régis sortit de la chambre.

— Rassemble des témoins, dit-il. Il faut que je parte au plus vite. Dès que j'aurai prêté serment, ce sera irrévocable ; il ne sera plus à toi, mais à moi, et doit être consacré comme mon héritier. Tu devras l'envoyer à Thendara auprès de grand-père.

Elle déglutit avec effort, mais ne protesta pas.

— Descends à la chapelle, dit-elle. Je vais amener les témoins.

C'était une antique salle dans les profondeurs de la maison, avec les quatre dieux principaux peints grossièrement sur les murs, chacun éclairé d'une chandelle. Régis assit Mikhaïl sur ses genoux, laissant l'enfant somnolent tripoter un bouton de sa tunique, jusqu'à l'arrivée des témoins, quatre vieillards et deux vieilles femmes, tous serviteurs de la maison. L'une des femmes était leur ancienne nourrice.

Il prit solennellement place près de l'autel, Mikhaïl dans les bras.

— Je jure devant Aldones, Seigneur de la Lumière et mon divin ancêtre, qu'Hastur d'Hastur est cet enfant par succession directe et mon véritable descendant. Et à défaut d'autre héritier de mon sang, moi, Regis-Rafael Félix Alar Hastur y Elhalyn, je le choisis et le nomme mon héritier *nedesto*, et je jure que personne, à l'exception d'un fils premier-né issu d'un mariage légal, n'aura jamais préséance sur lui comme héritier ; et qu'aussi longtemps que je vivrai, personne ne pourra discuter ses droits sur mon foyer, ma maison ou mon héritage. Je fais ce serment en présence de témoins connus de nous deux. Je déclare que mon fils ne s'appellera plus Mikhail Régis Lanart-Hastur, mais...

Il fit une pause, cherchant parmi les anciens noms Comyn. Pas le temps de consulter les archives. Il en choisirait un commémorant la nécessité désespérée qui l'avait amené à cette décision.

— Je le nomme Danilo, dit-il enfin. Il sera appelé Danilo Lanart-Hastur, et je l'atteste aux yeux de tous, de mon père qui m'a précédé et de mes fils qui me suivront, de mes ancêtres et de ma postérité. Et ce serment ne sera jamais abjuré, ni par moi tant que je vivrai, ni en mon nom par aucun des héritiers de mon sang.

Il se pencha et embrassa l'enfant sur les lèvres. C'était fait. Etrange commencement ! Il se demanda ce que serait la fin. Il tourna les yeux vers sa vieille nourrice.

— Mère adoptive, je te confie mon fils. Quand les routes seront sûres, tu devras l'amener à Thendara au Seigneur Hastur, et veiller à ce qu'on lui donne le signe des Comyn.

Javanne pleurait, mais elle dit simplement :

— Laisse-moi l'embrasser encore une fois.

Puis elle laissa la vieille femme emporter l'enfant. Régis les suivit des yeux. Son fils. Quelle étrange impression. Il se demanda s'il avait le *laran* ou le don inconnu des Hastur ; il se demanda s'il le saurait jamais, s'il reverrait jamais l'enfant.

— Il faut que je m'en aille, dit-il à sa sœur. Fais avancer mon cheval ; qu'on ouvre les grilles sans bruit.

Pendant qu'ils attendaient au portail, il dit :

— Si je ne reviens pas...

— Ne parle pas de malheur ! l'interrompt-elle vivement.

— Javanne, as-tu le don des Hastur ?

— Je ne sais pas, dit-elle. Personne ne le sait avant qu'il se manifeste. Nous avions toujours pensé que tu n'avais pas le *laran*...

Il hocha sombrement la tête. Il avait grandi avec cette idée, et même maintenant, il souffrait en y pensant.

— Un jour viendra, reprit-elle, où tu devras aller trouver grand-père, qui a la capacité de l'éveiller chez son héritier. Alors, et alors seulement, tu sauras ce que c'est. Je ne le sais pas moi-même. C'est

seulement si tu étais mort avant ta majorité ou avant d'avoir un héritier que ce don aurait été éveillé en moi, avant ma propre mort, pour que je puisse le transmettre à l'un de mes fils.

Ainsi, il se transmettrait peut-être encore. Il entendit dans le noir le clopinement étouffé des sabots du cheval. Avant de monter, il se retourna et serra brièvement Javanne dans ses bras. Elle pleurait. Il battit des paupières pour chasser ses propres larmes. Il murmura :

— Sois bonne avec mon fils, ma chérie.

Qu'aurait-il pu dire d'autre ?

Elle l'embrassa vivement dans l'obscurité et dit :

— Dis-moi que tu reviendras, petit frère. Ne dis rien d'autre.

Sans attendre sa réponse, elle se dégagea et courut vers la maison.

Les grilles d'Edelweiss se refermèrent derrière lui. Régis était seul. La nuit était voilée de brume. Il ferma sa cape jusqu'à la gorge, effleurant le sachet qui contenait sa matrice. Même à travers les enveloppes isolantes, il la sentait – bien que personne d'autre n'eût pu la sentir –, petite chose vivante qui pulsait... Il était seul avec elle, sous le petit croissant de lune qui s'abaissait vers les lointaines montagnes. Bientôt, même sa pâle lumière aurait disparu.

Il rassembla son courage, murmura le signal du départ à son cheval, se redressa et partit vers le nord, première étape de ce voyage dans l'inconnu.

CHAPITRE XVI

(Récit de Lew Alton)

JUSQU'À ma mort, je suis sûr que je reviendrai toujours en rêve à la joie de ces premiers jours à Aldaran.

Dans mes rêves, tout ce qui a suivi – la souffrance et la terreur – a été balayé, et je me souviens seulement de ce temps où nous étions tous ensemble, et où j'étais heureux, pleinement heureux, pour la première et dernière fois de ma vie. Je vois toujours Thyra évoluer, avec sa même étrange et sauvage beauté, mais adoucie, contenue, comme elle l'était à cette époque, tendre, docile et affectueuse. Beltran est là, lui aussi, plein du feu de son rêve, dont il nous avait à tous communiqué l'étincelle, mon ami, presque mon frère. Kadarin est là constamment, toujours bon et souriant, en songe fort comme un roc et nous soutenant tous quand nous chancelons. Et Rafe, le fils que je n'aurai jamais, se tient à mes côtés, les yeux levés vers les miens.

Et Marjorie.

Marjorie est toujours avec moi dans mon sommeil. Mais je ne peux rien dire d'elle. Seulement que nous étions ensemble et amoureux, et qu'en ce temps-là, la peur n'était qu'une ombre imperceptible, le souffle froid d'un glacier encore inaperçu. Je la désirais, naturellement, et je regrettais intensément de ne pouvoir la toucher, même au sens le plus ordinaire. Mais ce n'était pas aussi pénible que je l'avais craint. Le travail psi consomme tant d'énergie qu'il n'en reste plus pour autre chose. Je passais avec elle tous mes instants de veille, et c'était suffisant. *Presque* suffisant. Pour le reste, nous pouvions attendre.

Je voulais une équipe bien entraînée et je les exerçais tous les jours, essayant de former un cercle opérationnel qui pourrait travailler harmonieusement et fonctionner avec précision. Dans un premier

temps, nous utilisions nos matrices personnelles avant de nous lier mentalement pour appeler et libérer la puissance de la grosse matrice, nous devions être parfaitement accordés ensemble, sans aucune faiblesse cachée. Je me serais senti plus en sécurité avec un cercle de six ou huit personnes, comme à Arilinn. Cinq, c'est peu, même en ajoutant Beltran resté à l'extérieur comme moniteur psi. Mais Thyra et Kadarin étaient plus puissants que la plupart d'entre nous à Arilinn – je savais qu'ils étaient tous les deux plus puissants que moi, même si j'avais plus de technique et d'entraînement – et Marjorie était fantastiquement douée. Même à Arilinn, on l'aurait choisie dès le premier jour comme Gardienne potentielle.

À mesure que se mariaient nos esprits, se tissaient entre nous des liens chaleureux d'affection, d'amour même. C'était toujours ainsi dans la formation d'un cercle. C'étaient des liens plus étroits que ceux de la famille ou de l'amour sexuel. C'étaient une sorte de fusion, comme si nous étions mêlés les uns aux autres, chacun apportant au cercle un élément spécial, individuel et unique, et la somme dépassant la valeur des parties.

Mais les autres commençaient à s'impatienter. C'est Thyra qui exprima finalement ce que tous pensaient.

— Quand commencerons-nous à travailler avec la matrice de Sharra ? Nous ne pouvons pas être davantage prêts.

J'hésitais.

— J'espérais trouver d'autres télépathes pour travailler avec nous ; je ne suis pas sûr que nous puissions faire fonctionner une matrice du neuvième niveau à nous seuls.

— Qu'est-ce qu'une matrice du neuvième niveau ? demanda Rafe.

— En général, c'est une matrice qu'il est imprudent d'utiliser à moins de neuf personnes. Et avec une Gardienne pleinement formée.

— Je t'ai dit que nous aurions dû choisir Thyra, dit Kadarin.

— Je n'en discuterai pas avec toi. Thyra est une télépathe très puissante ; c'est une excellente mécanicienne. Mais ce n'est pas une Gardienne.

— En quoi, exactement, une Gardienne diffère-t-elle d'un autre télépathe ? demanda Thyra.

Je m'efforçai de formuler une explication qu'elle pût comprendre.

— Une Gardienne est le contrôle central du cercle ; vous l'avez tous vu. Elle maintient les forces ensemble. Savez-vous ce que sont les *énergons* ?

— Est-ce que ce sont, dit Rafe, les petites choses ondulantes que je n'arrive pas tout à fait à voir quand je regarde dans la matrice ?

— C'est un nom théorique pour une chose dont personne n'est sûr qu'elle existe vraiment. On suppose que la partie du cerveau qui contrôle les forces psi émet un certain type de vibrations que nous

appelons énérgons. Nous pouvons décrire ce qu'ils font, mais non les décrire eux-mêmes. Dirigés et concentrés par la matrice, ils sont colossalement amplifiés, la matrice agissant comme un transformateur. Ce sont les énérgons *amplifiés* qui transforment l'énergie. Eh bien, dans un cercle de matrices, c'est la Gardienne qui reçoit le flot d'énérgons de tous les autres et les tresse en un seul faisceau concentré, qu'elle renvoie sur la grosse matrice.

— Pourquoi les Gardiennes sont-elles toujours des femmes ?

— Pas toujours. Il a existé des Gardiens très puissants, et il est arrivé qu'un homme prenne temporairement la place de la Gardienne. J'en suis capable moi-même. Mais les femmes ont des flux d'énérgons plus positifs ; elles commencent à les générer plus jeunes et les conservent plus longtemps.

— Tu nous as expliqué pourquoi une Gardienne doit rester chaste, dit Marjorie, mais je ne comprends toujours pas.

— Parce que ce sont des radotages de bonnes femmes, dit Kadarin. Il n'y a rien à comprendre ; c'est pure superstition.

— Autrefois, dis-je, quand on fabriquait des écrans de matrice vraiment énormes, les Gardiennes étaient effectivement des vierges, entraînées depuis leur enfance et conditionnées d'une façon inimaginable aujourd'hui. Vous savez comme les membres d'un cercle sont proches. À cette époque, une Gardienne devait apprendre à faire partie intégrante du cercle tout en étant totalement, *mais totalement* séparée.

— Elles doivent être devenues folles, dit Marjorie.

— Beaucoup le sont devenues, en effet, dis-je. La Gardienne reçoit et canalise l'énergie de tous. Quiconque a jamais dirigé ces flux de haute énergie ne prendra jamais le risque de les court-circuiter dans son propre corps. Autant se mettre sur le trajet de la foudre.

Je désignai encore ma cicatrice.

— Un reflux de trois secondes m'a fait ça. Eh bien, dans le corps, il y a des faisceaux de fibres nerveuses qui contrôlent les flux d'énergie. L'ennui, c'est que les mêmes fibres transportent deux types d'énergie : l'énergie psi, les énérgons qui transportent la puissance au cerveau ; et l'énergie sexuelle. C'est pourquoi certains télépathes souffrent de la maladie du seuil à l'adolescence : les deux types d'énergie, l'énergie sexuelle et le *laran*, s'éveillent en même temps. Si elles ne sont pas disciplinées, il peut se produire des surcharges, parfois mortelles, parce que chacune stimule l'autre, ce qui peut provoquer un feed-back circulaire.

— C'est pour ça... commença Beltran.

Je hochai la tête, sachant ce qu'il allait demander.

— Chaque fois qu'il y a un appel d'énergie dans le travail concentré sur la matrice, il se produit quelque part une décharge

nerveuse. Vos énergies s'épuisent – avez-vous remarqué les quantités que nous mangeons ? – et les énergies sexuelles sont à leur point le plus bas également. Pour les hommes, la séquelle classique est une impuissance temporaire.

Je répétais, avec un sourire rassurant à l'adresse de Beltran.

— Seulement temporaire. Rien d'inquiétant, mais il faut quand même s'y habituer. Au fait, si tu t'aperçois un jour que tu n'as pas envie de manger, demande à l'un de nous de te monitorer ; cela pourrait être un signal avertissant que tes flux d'énergie sont bloqués.

— Monitorer, c'est ce que tu m'enseignes ? demanda Beltran.

— Exactement. Même si tu ne peux pas faire partie du cercle, tu peux être moniteur psi.

Je savais qu'il en éprouvait encore de la rancœur. Maintenant, il en savait assez pour réaliser que ce travail était généralement effectué par le plus jeune et le moins doué du cercle. Le pire, c'est qu'à moins qu'il ne parvînt à contrôler son aigreur, nous ne pouvions même pas l'utiliser près du cercle. Pas même comme moniteur psi. Peu de choses peuvent désorganiser un cercle plus vite qu'un ressentiment incontrôlé.

— En un sens, dis-je, la Gardienne et le moniteur psi sont les deux extrémités du cercle... et d'une importance presque égale. Assez souvent, la vie de la Gardienne est entre les mains du moniteur, parce qu'elle n'a pas d'énergie à gaspiller à surveiller son propre corps.

Beltran sourit à regret, mais il sourit.

— Bref, Marjorie est la tête, et moi la queue de la vache !

— Absolument pas. Disons plutôt qu'elle se trouve tout en haut de l'échelle, et que toi, tu es au pied et tu la lui tiens fermement pour l'empêcher de tomber. Tu es sa ligne de vie. Chez une Gardienne, si les canaux nerveux ne sont pas parfaitement dégagés, il peut y avoir surcharge, et la Gardienne brûle comme une torche. Lorsque les canaux sont utilisés pour transporter ces charges extraordinaires, ils ne peuvent pas transporter un autre type d'énergie. Et seule la chasteté complète peut les garder complètement dégagés.

— Maintenant, je sens tout le temps les canaux, dit Marjorie. Même quand je ne travaille pas avec les matrices. Même quand je dors.

Cela signifiait qu'elle était maintenant une Gardienne opérationnelle.

— Et moi, dit Beltran, je peux les voir, presque.

— Le temps viendra où tu pourras sentir les courants d'énergie de l'autre côté de la pièce – ou à un mile de distance – et où tu pourras repérer chez chacun de nous les surcharges ou les coupures dans les courants d'énergie.

Je changeai de sujet :

— Que veux-tu exactement faire avec la matrice de Sharra, Beltran ?

— Tu connais mes projets.

— Tes projets, oui. Mais par quoi veux-tu *commencer*, exactement ? Je sais qu'à la fin, tu voudrais prouver qu'une matrice peut faire voler un astronef...

— C'est possible ? demanda Marjorie.

— Une matrice de cette taille, mon amour, pourrait modifier l'orbite d'une de nos lunes, si nous étions assez fous pour essayer. Naturellement, cela détruirait Ténébreuse par la même occasion. Faire voler un astronef serait sans doute possible. Mais nous ne pouvons pas commencer par là. Ne serait-ce que parce que nous n'avons pas d'astronef. Il nous faut un projet plus modeste pour apprendre à diriger et concentrer la force.

Et cette force, ne l'oublions pas, tire son énergie du feu ; il faut travailler dans un endroit où nous ne risquons pas d'incendier mille lieues de forêt si nous perdons le contrôle quelques secondes.

Je vis Beltran frissonner. Il était montagnard, et partageait avec tous les Ténébrans la peur des incendies de forêt.

— Mon père a quatre appareils volants terriens : deux avions légers et deux hélicoptères. Un hélicoptère est en mission dans les basses terres, mais l'autre conviendrait-il pour nos expériences ?

Je réfléchis.

— Il faudrait d'abord le vider de son carburant, dis-je, pour éviter une explosion au cas où quelque chose tournerait mal. Sinon, un hélicoptère serait peut-être le matériel d'expérience idéal, avec les rotors à actionner pour le faire décoller. Tout est une question de contrôle et de précision. Tu ne ferais pas monter par Rafe ton pur-sang le plus rapide.

— Lew, tu as dit qu'il nous fallait d'autres télépathes, dit timidement Rafe. Le Seigneur Kermiac... est-ce qu'il ne formait pas des mécaniciens des matrices avant qu'aucun de nous ne soit né ? Pourquoi ne fait-il pas partie de notre cercle ?

C'était vrai. Il avait formé et entraîné Desideria, si bien qu'elle pouvait utiliser la matrice de Sharra...

— Et elle s'en est servie seule, dit Kadarin, suivant mes pensées.

— Elle ne s'en est pas servie seule, dis-je. Elle avait avec elle entre cinquante et cent forgerons qui concentraient leurs émotions brutes sur la pierre. De plus, elle n'a pas essayé de la contrôler ou de la concentrer. Elle s'en est servie comme arme, ou plutôt elle a laissé la matrice se servir d'elle.

Je frissonnai, soudain glacé de peur. J'avais été entraîné dans une tour. Je n'avais aucun désir de me servir de la matrice pour obtenir le pouvoir. J'avais prêté serment.

— Quant à Kermiac, dis-je, il est trop vieux pour contrôler une matrice.

— Tu pourrais avoir la courtoisie de le lui demander, dit Beltran avec colère.

Cela semblait raisonnable. Puis je soupesai le pour et le contre, son expérience contre sa faiblesse.

— Demande-lui si tu veux. Mais n'insiste pas.

— Il dira non, dit Marjorie, rougissant sous nos regards. J'ai pensé que c'était à moi, comme Gardienne, de lui poser la question. Il m'a dit qu'il ne prendrait même pas le risque de me former. Il m'a rappelé qu'un cercle n'a que la force de son membre le plus faible, et qu'il mettrait nos vies en danger.

J'en fus à la fois déçu et soulagé. Déçu, parce que j'aurais aimé être uni à lui par ce lien spécial qui se forme uniquement entre les membres d'un cercle, et que je me serais alors vraiment senti son parent. Soulagé parce qu'il avait dit vrai. À Arilinn, on recommandait de cesser progressivement l'activité au début de l'âge mûr, quand la vitalité commençait à décroître.

— Toujours Arilinn, dit Thyra impatientée, comme si j'avais parlé tout haut. Est-ce qu'on vous entraîne aussi à être lâches ?

Je me tournai vers elle, me raidissant contre cette colère soudaine que Thyra savait si bien éveiller en moi. Avant que Marjorie et les autres ne soient entraînés dans ce tourbillon d'émotions, je dis :

— Une chose qu'on nous enseigne, Thyra, c'est d'être honnêtes envers nous-mêmes et envers les autres.

Je lui tendis les mains. Si elle avait été formée à Arilinn, elle aurait su que la colère sert trop souvent de masque à des émotions moins avouables.

— Es-tu prête à être totalement honnête envers moi ?

À regret, elle prit mes mains tendues dans les siennes.

Je luttai pour maintenir mes barrières mentales abaissées. Elle tremblait, et je savais que c'était pour elle une expérience nouvelle et angoissante, qu'aucun homme à part Kadarin, son amant, n'avait jamais ému ses sens. Un instant, je crus qu'elle allait pleurer, mais elle se mordit les lèvres et me regarda avec défi, en murmurant :

— Non, ne...

Je rompis le rapport, sachant que je ne pouvais pas forcer Thyra, comme je l'aurais fait à Arilinn, à rentrer en elle-même et à regarder en face ce qu'elle refusait de voir. Je ne pouvais pas. Pas devant Marjorie.

Ce n'était pas de la lâcheté, me dis-je avec force. Nous étions tous parents. Ce n'était pas nécessaire.

Je changeai de sujet :

Nous pouvons essayer de régler la matrice de Sharra demain, si

vous voulez. Beltran, as-tu expliqué à ton père que nous aurons besoin d'un endroit isolé pour travailler ?

— Je le lui demanderai ce soir au dîner, promet Beltran.

Après le dîner, dans le petit salon, il nous rejoignit, disant que nous pouvions nous servir de la vieille piste d'atterrissage et que nous pourrions utiliser un hélicoptère. Je me disais que cela avait sans doute beaucoup coûté à Kadarin de me remettre la matrice. Depuis le début, il aurait préféré que je sois un simple assistant, leur communiquant mes techniques mais sans pouvoir de décision. Quant à Beltran, son incapacité à faire partie du cercle était probablement la médecine la plus amère qu'il ait jamais dû avaler de sa vie.

Marjorie restait à l'écart, le douloureux isolement d'une Gardienne commençant à faire son effet. Une partie de moi aurait voulu anéantir cette règle et la prendre dans mes bras. Peut-être que Kadarin avait raison, peut-être que la chasteté d'une Gardienne était la plus stupide de toutes les superstitions des Comyn, et que nous vivions cet enfer, elle et moi, sans aucune nécessité.

J'essayai de voir dans l'avenir le jour où nous serions libres de nous aimer. Et curieusement, bien que ma vie fût ici et que j'eusse le sentiment d'avoir totalement renié mon allégeance aux Comyn, j'essayais de me voir en train d'annoncer la nouvelle à mon père.

Je vis que Rafe s'était endormi devant la cheminée. Ce travail était-il trop épuisant pour un garçon de son âge ? Il aurait dû s'amuser avec des matrices grosses comme des boutons, et non faire partie d'un cercle comme le nôtre !

Mes yeux s'attardèrent plus longtemps, avec une cruelle envie, sur Kadarin et Thyra, assis côte à côte sur le tapis, le regard perdu dans le feu. Aucun interdit ne se dressait entre eux. Je vis le regard de Marjorie se poser sur eux, avec la même tristesse lointaine. Cela, au moins, nous pouvions le partager... et pour le moment, c'était bien la seule chose.

Je tournai ma main et regardai la marque tatouée sur mon poignet droit, le sceau des Comyn. Signe que j'étais héritier d'un Domaine et doué de *laran*. Mon père avait prêté serment pour moi, avant que la marque ne fût tatouée, serment de service aux Comyn et de fidélité à mon peuple.

Je regardai la cicatrice. Elle me faisait souffrir chaque fois que je travaillais sur des matrices. C'était cela, et non le tatouage, mon vrai signe d'allégeance à Ténébreuse. Et maintenant, je travaillais à une grande renaissance de la connaissance qui bénéficierait à toute la planète. Je violais la loi d'Arilinn en travaillant avec des télépathes non entraînés, sur des matrices non monitorées. J'en violais la lettre, peut-être, pour en restaurer l'esprit !

Quand Rafe et les femmes allèrent se coucher, je retins Kadarin.

— Il y a une chose que je dois savoir. Toi et Thyra, vous êtes mariés ?

— Simplement compagnons. Nous n'avons jamais recherché les cérémonies officielles. Si elle l'avait désiré, je n'aurais pas dit non, mais j'ai vu trop de coutumes différentes sur trop de mondes pour me soucier encore de cela. Pourquoi ?

— Dans un cercle de tour, la question ne se poserait pas ; ici, je dois en tenir compte. Se peut-il qu'elle soit enceinte ?

Il haussa un sourcil étonné. C'était une question indiscrete, mais je devais savoir. Il dit enfin :

— J'en doute. J'ai voyagé sur bien des mondes et connu bien des expériences... je suis plus vieux que j'en ai l'air, mais je n'ai jamais engendré aucun enfant. Sans doute que je ne peux pas. Si *Thyra* veut des descendants, j'ai bien peur qu'elle ne soit obligée de trouver un autre père. Tu te portes volontaire ?

— Je voulais simplement t'avertir que le travail des matrices pourrait être dangereux si elle est enceinte. Pas tant pour elle que pour l'enfant. Il y a eu d'épouvantables tragédies. J'ai pensé qu'il fallait te prévenir.

— À mon avis, tu aurais mieux fait de la prévenir, *elle*, dit-il, mais j'apprécie ta délicatesse.

Me regardant d'un air impénétrable, il sortit. Eh bien, si cette question le troublait, il n'aurait qu'à la digérer et l'accepter, comme j'avais digéré ma frustration envers Marjorie et accepté la façon dont la présence physique de Thyra me perturbait. Cette nuit-là, j'eus des rêves angoissants. Thyra et Marjorie ne cessaient de s'y fondre en une seule femme, et je ne pouvais en voir une sans la reconnaître bientôt pour l'autre. J'aurais dû y voir un signal de danger, mais je ne m'en avisai que quand il fut trop tard.

Le lendemain, le ciel était couvert. Je me demandais si nous ne ferions pas mieux d'attendre le printemps. Nous aurions le temps de mieux nous connaître, et peut-être d'en trouver d'autres pour élargir le cercle.

Marjorie avait l'air froid et craintif ; je me sentais dans les mêmes dispositions. Quelques flocons solitaires tombaient lentement. Même Thyra semblait étrangement subjuguée.

Je développai l'épée où la matrice était cachée. Elle était l'œuvre des forgerons ; je me demandai s'ils avaient su, même à moitié, ce qu'ils faisaient. Il y avait d'antiques traditions sur les matrices insérées dans des armes. Elles venaient des Ages du Chaos, époque à laquelle, disait-on, on savait tout ce qu'on pouvait savoir sur les matrices, ce qui avait bien failli détruire notre monde.

— Il est très dangereux de se régler sur une matrice comme celle-

ci sans but bien défini, dis-je à Beltran. Nous devons toujours la contrôler, ou c'est elle qui peut prendre notre contrôle.

— Tu parles comme si la matrice était vivante, dit Kadarin.

— Je ne suis pas certain qu'elle ne le soit pas.

Je montrai l'hélicoptère, qui attendait, à une soixantaine de mètres, au bord du terrain désert, la queue et les rotors ourlés de neige.

— Nous ne pouvons pas simplement nous brancher sur la matrice, dire « vole », et regarder l'appareil décoller. Nous devons savoir avec précision *comment* le mécanisme fonctionne. Concentrons-nous d'abord sur le mouvement des rotors, jusqu'à ce que nous ayons assez de vitesse pour soulever l'appareil. Pour cela, nous n'avons pas besoin d'une matrice de cette taille, ni de cinq personnes. Je pourrais le faire avec la mienne, dis-je, portant la main à la matrice suspendue à mon cou. Mais nous devons apprendre à diriger les forces avec précision. Nous trouverons comment soulever l'hélicoptère, et, puisque nous ne voulons pas qu'il s'écrase, nous nous contenterons de faire tourner les rotors pour qu'ils le soulèvent de quelques pouces, puis nous diminuerons progressivement la vitesse pour le reposer en douceur. Plus tard, nous essaierons de le diriger et de le contrôler en vol.

Je me tournai vers Beltran.

— Est-ce assez pour convaincre les Terriens que le pouvoir psi peut avoir des applications matérielles ?

Nous aideront-ils à trouver un moyen de l'utiliser pour propulser un astronef ?

— Et comment ! répondit Kararin, ou je ne les connais pas !

Je plaçai Beltran à quelque distance. Il n'y avait vraiment pas besoin de former physiquement un cercle, mais je disposai quand même les gens assez près les uns des autres pour que les énergies magnétiques des corps se chevauchent et renforcent le lien naissant.

Je savais que c'était une folie : une Gardienne partiellement entraînée, un moniteur psi partiellement entraîné... une matrice illégale, non monitorée... et pourtant, je pensais aux pionniers des premiers âges de notre monde, qui s'étaient les premiers servis d'une matrice. Des colons terriens ? Kadarin le pensait. Avant la construction des tours, avant que l'usage des matrices fût verrouillé par le rituel et la superstition. Et c'est à nous qu'il était donné de reprendre le même chemin !

Je séparai la lame de la poignée et sortis la matrice. Elle n'était pas encore activée, mais, à son contact, la vieille cicatrice de ma paume se contracta avec un élan douloureux. Marjorie s'avança au centre du cercle, avec une tranquille autorité. Elle se plaça face à moi et posa une main sur la pierre bleue... *vortex cherchant à m'entraîner dans ses profondeurs, maelström...* Je fermai les yeux,

cherchant le contact avec Marjorie, avec sa force douce et calme. Je sentis Thyra prendre place dans le cercle, puis Kadarin ; j'eus une incroyable impression d'allègement, comme s'il avait pris un grand poids sur ses épaules. Rafe entra le dernier, comme un petit animal duveteux blotti contre nous.

J'eus la sensation que l'énergie coulait de la pierre *vers le haut* et dans le cercle. C'était un peu comme d'être reliés à une batterie vibrant en chacun de nous. C'était curieusement tonifiant, mais je savais qu'il ne fallait pas succomber à ce sentiment, même un instant. Avec soulagement, je sentis Marjorie prendre le contrôle et, d'un effort délibéré, concentrer le courant de force vers l'extérieur.

Un instant, elle fut baignée de flammes transparentes, puis, une seconde, elle prit l'apparence d'une femme... *dorée, enchaînée, agenouillée, telle que les forgerons décrivent leur déesse...* je savais que c'était une illusion, mais il semblait que Marjorie, ou la grande forme-feu palpitante qui paraissait la traverser, tendait la main, saisissait les rotors de l'hélicoptère et les mettait en mouvement, comme un enfant lance une toupie. De mes oreilles, j'entendis leur bourdonnement quand ils se mirent à tourner, lentement d'abord, puis de plus en plus vite tandis que le bourdonnement devenait vrombissement et hurlement, prenant appui sur l'air. Lentement, lentement, la grande machine se souleva, planant légèrement à environ un pied du sol.

S'efforçant à l'envol...

Retenez-le ! Je sentais les autres étroitement pressés contre moi, et pourtant nous ne nous touchions pas physiquement. Tremblant sous la force de cette puissance conjointe, je revis en une série d'éclairs la grande forme de feu ; c'était Marjorie et ce n'était pas Marjorie, un courant de force brute, une femme nue, montant jusqu'au ciel, avec une chevelure dressée, dont chaque mèche était une flamme... Je sentis une curieuse rage monter en moi. *Prends l'hélicoptère, qui plane inutilement à quelques pouces du sol, et lance-le dans le ciel, très haut, comme un missile, contre les tours du Château Aldaran, brûlant, crevant, renversant ses murs comme du sable, projetant une pluie de feu dans la vallée, incendiant Caer Donn, anéantissant la base terrienne...* Je luttais contre ces images de ruine, comme un cavalier lutte avec le mors d'un cheval rétif. *Trop fort, trop fort.* Je sentais une odeur de musc, de bête fauve rôdant dans la jungle de mes instincts, de ma rage, de ma concupiscence, constellation d'émotions déchaînées... un petit animal détalait et monta en haut d'un arbre, terrorisé... tournoient des rotors, hurlement, rugissement assourdissant...

Lentement, le bruit décrut jusqu'à un bourdonnement, un ronronnement imperceptible. Silence. L'hélicoptère, immobile, vibrait encore. Marjorie, étincelant encore des clartés assourdies d'un feu invisible, souriait, l'air absent. Je la sentis rompre le rapport. Elle

retira sa main de la matrice, et je restai isolé, à lutter contre les spasmes de désir et de rage qui tourbillonnaient dans mon cerveau, échappant à mon contrôle, avec mon cœur battant, mon sang martelant ma tête et brouillant ma vision...

Beltran me toucha l'épaule ; je sentis le tumulte s'apaiser et, avec un frisson de douleur, je revins à la conscience. Je couvris vivement la matrice et portai ma main douloureuse à mon front. J'étais en sueur.

— Par les enfers de Zandru ! murmurai-je.

Jamais, y compris à Arilinn, je n'avais soupçonné l'existence d'une puissance pareille. Kadarin, considérant pensivement l'hélicoptère, dit :

— Nous aurions pu en faire n'importe quoi.

— Sauf, peut-être, le contrôler.

— Mais la puissance est là, dit Beltran.

Rafe toucha légèrement le poignet de Marjorie.

— Un instant, j'ai cru que tu avais pris feu. C'était réel ?

Je n'étais pas sûr que ce ne fût qu'une illusion, à voir comment des générations successives de forgerons avaient représenté leur déesse, qui faisait remonter les métaux des profondeurs de la terre jusqu'à eux. Était-ce une force objective de cet étrange surmonde où vont les télépathes sortant de leur corps physique ?

— J'ai vu le feu, dit Marjorie. Il ne m'a pas brûlée, mais j'ai senti que si je perdais le contrôle, même un instant, il me consumerait de l'intérieur et... et se rendrait maître de moi, au point que je *serais* le feu, et que je bondirais et... et détruirais.

Elle avait donc ressenti aussi la rage de frapper, le désir d'anéantir. Je luttais encore contre le tremblement provoqué par les décharges d'adrénaline. Si ces émotions avaient pris naissance en *moi*, je n'étais pas mûr pour faire ce travail. Pourtant, m'examinant en profondeur selon la discipline apprise à la tour, je ne trouvais aucune trace de ces émotions.

C'était inquiétant. Si mes émotions cachées – colère inavouée, désir refoulé pour une des femmes, hostilité secrète envers un autre – avaient été converties en forces dévastatrices, c'était le signe que, en état de stress, j'avais perdu la discipline imposée à la tour. Mais ces émotions, dans la mesure où elles étaient miennes, je pouvais les contrôler. Si elles n'étaient pas miennes, mais venaient d'ailleurs pour nous posséder tous, alors nous étions en danger.

— Cette matrice me trouble plus que jamais. La puissance est là, oui. Mais elle a été utilisée comme arme...

— Et elle désire détruire, dit inopinément Rafe. Comme l'épée du conte, qui, une fois tirée du fourreau, ne pouvait pas y retourner sans avoir goûté le sang.

— Bon nombre de ces vieux contes font écho à des souvenirs des

Âges du Chaos, altérés au cours des générations, dis-je avec gravité. Peut-être que Rafe a raison et qu'elle a vraiment le goût du sang.

— N'est-ce pas un peu le cas de tout le monde ? demanda Thyra, l'air boudeur. L'histoire nous apprend que les humains sont ainsi. Aussi bien les Ténébrans que les Terriens.

Kadarin éclata de rire.

— Je te pardonne tes superstitions, Lew, parce que tu as grandi chez les Comyn, dit-il, m'entourant amicalement les épaules de son bras. Je crois plus à l'esprit humain qu'aux superstitions des forgerons.

Nous étions toujours en rapport télépathique, et, de nouveau, je sentis sa force, qui me libéra d'un grand poids. Il avait sans doute raison. Depuis l'enfance, j'avais l'esprit farci de ces histoires de dieux et de pouvoirs. La mécanique des matrices avait été formulée pour nous en débarrasser.

— Essayons encore, dit Kadarin. Nous savons maintenant que nous pouvons la contrôler ; ce n'est plus qu'une question d'entraînement.

— C'est la Gardienne qui doit décider, dis-je.

Marjorie me tendit la main, rétablissant la ligne de force primaire. Un par un, elle nous fit entrer dans le cercle, chacun prenant sa place comme le soldat sur le champ de bataille. Cette fois, la force fut plus facile à supporter... *feu enchaîné, électricité fermement isolée dans une batterie, pur-sang bridé d'une main sûre...*

Je vis les flammes surgir autour de Marjorie, mais cette fois, je ne me laissai pas prendre. Elles n'étaient pas réelles, ce n'était que la visualisation d'une force sans réalité physique.

Si les Terriens ne veulent pas nous donner ce que nous demandons et méritons, nous pouvons les y forcer, nous n'avons à redouter ni leurs bombes ni leurs désintégrateurs. Nous prennent-ils pour des barbares armés de flèches et de fourches ?

La forme de feu grandit, et je vis clairement une femme, une déesse montant jusqu'au ciel, vêtue de flammes, et levant les bras pour frapper.

... pluie de feu sur Caer Donn, réduisant la cité en ruines, astronefs tombant du ciel comme des comètes...

Fermement, Marjorie prit le contrôle, comme à ces exhibitions d'équitation où un seul cavalier dirige quatre chevaux avec les mêmes rênes, nous ramenant à la réalité physique du terrain. Il tremblait autour de nous, mais il était bien là. De nouveau, les rotors de l'hélicoptère se mirent à bourdonner, puis à tourner en vrombissant.

Il nous faut davantage de puissance, davantage de force. Un instant, je vis clairement le visage de mon père, je sentis le puissant rapport télépathique. Il avait éveillé mon don ; nous n'étions jamais totalement séparés. Je perçus sa stupéfaction, sa peur quand il sentit la

matrice le toucher, l'attirer dans le cercle... Il n'était plus là. Il n'y avait jamais été. Puis je sentis Thyra, avec une autorité souveraine, attirer Kermiac, comme s'il avait été présent physiquement. Un instant, le cercle, dilaté par sa force, brilla d'un éclat éblouissant ; l'hélicoptère se souleva, et resta en suspens, vibrant, rotors tournant avec rapidité. Je *sentis* Kermiac se retirer. Les lignes de force s'effilochèrent... Kadarin et moi, étroitement liés, nous soutenions Marjorie qui contrôlait les forces vacillantes, abaissant, abaissant l'appareil... L'hélicoptère cogna durement le sol, et le bruit rompit le lien. Un élançement douloureux me déchira. Marjorie s'effondra en sanglotant. Beltran avait saisi Thyra par les épaules et la secouait comme un chien secoue un rat. Ramenant son poing en arrière, il la frappa en pleine figure. Je sentis le poids du coup.

— Mégère ! Diablesse ! hurlait Beltran. Comment oses-tu, maudite, comment oses-tu...

Kadarin le saisit par les épaules et le sépara de Thyra. Glacé de terreur, je contactai mentalement Kermiac : *Ils t'ont tué, mon oncle ?* Au bout d'un moment, malade de soulagement, je sentis sa présence ; il était faible, abattu, ne tenant à la vie que par un fil, mais vivant. Vivant, Dieu merci !

Kadarin maintenait toujours Beltran loin de Thyra ; il le jeta brutalement par terre, disant avec rage :

— Si tu recommences à lui toucher un cheveu, je te tue de mes propres mains !

Il n'avait plus vraiment l'air humain.

Thyra porta la main à son visage tuméfié, et dit, essayant de se montrer arrogante :

— Que d'histoires pour rien ! Il est plus fort que nous !

Ma peur pour Kermiac s'était muée en colère. Comment Thyra avait-elle osé agir ainsi ? Je savais que je ne pouvais pas lui faire confiance ! Je me tournai vers elle ; elle eut un mouvement de recul, comme si je l'avais frappée. Du coup je revins à moi. Frapper une femme ? Lentement, baissant la tête, je renveloppai la matrice. Cette rage était bien à nous et aussi dangereuse que l'impulsion de Thyra.

— Quel démon t'a poussée à faire une chose pareille ?

Une des lois des télépathes est de ne jamais forcer la volonté ou le jugement d'un autre...

— Vraiment, je ne sais pas, Lew, dit-elle, presque en un souffle. Je sentais que nous avions *besoin* de quelqu'un, et autrefois, cette matrice avait connu les Aldaran, elle désirait Kermiac – non, ça n'a pas de sens, n'est-ce pas ? Et j'ai senti que je devais le faire, parce que Marjorie ne voulait pas... Je n'ai pas pu m'en empêcher, je me suis regardée agir, et j'avais peur...

Son visage avait perdu toute arrogance. J'avançai d'un pas et la

pris dans mes bras. Nous nous étions tous trouvés impuissants devant cette force. Le contact de son corps tiède entre mes bras aurait dû m'avertir, mais je la laissai s'accrocher à moi, sanglotante, avant de lui tapoter tendrement les épaules et d'essuyer ses larmes. Puis j'aidai Beltran à se relever. Très raide, il resta immobile à se frictionner la hanche. Je soupirai et dis :

— Je sais ce que tu ressens, Beltran. Mais tu devais garder ton sang-froid. Un technicien des matrices doit savoir se contrôler en toutes circonstances.

À l'évidence, il cherchait les mots pour s'excuser. J'aurais dû attendre qu'il les prononce, mais j'étais trop fatigué. Je dis sèchement :

— Tu ferais bien d'aller voir si l'hélicoptère a été endommagé en tombant.

— De trois pouces de haut ? dit-il, soudain dédaigneux.

Cela aussi me troubla, mais j'étais trop fatigué pour y attacher de l'importance.

— À ton aise, dis-je. Il est à toi. Je veillerai à ce que tu n'approches pas du cercle à l'avenir.

Je regardai le sol à nos pieds. Il était couvert d'une neige épaisse. On perd toujours la notion du temps à l'intérieur d'une matrice. Il neigeait plus fort que jamais, et le ciel s'assombrissait. Le tremblement de mes mains m'avertit.

— Nous devons tous manger et nous reposer.

J'entendis un vrombissement et levai les yeux. L'autre hélicoptère décrivait des cercles au-dessus de nous, prêt à atterrir. Beltran alla au-devant de lui. J'ouvris la bouche pour lui dire de revenir – lui aussi devait avoir besoin de nourriture et de sommeil. Pourtant, à cet instant, j'aurais plutôt souhaité qu'il s'écroule dans la neige. Ça lui aurait fait du bien d'apprendre que tout ça n'était pas un jeu ! Je lui tournai le dos.

Il fallait que j'aille m'excuser auprès de Kermiac. Peu importe que Thyra ait agi sans ordre. C'est moi qui avais formé ce cercle. J'étais responsable de tout ce qui arrivait.

De tout.

De tout. Aldones, Seigneur de la Lumière... de tout : ruine et mort, cité en flammes et livrée au chaos, Marjorie...

Je secouai la peine et la détresse et regardai le sentier désert, le ciel sombre, la neige qui tombait doucement. Rien n'était réel. Miséricordieuse Avarra, si, après trois ans à Arilinn, une matrice pouvait produire chez moi des hallucinations, j'allais avoir des problèmes !

Les serviteurs de Kermiac nous avaient préparé un magnifique repas. À mesure que je dévorais, ma faiblesse diminuait, mais le vague

sentiment de culpabilité demeura. Marjorie. Avait-elle été brûlée par les flammes ? J'avais sans cesse envie de la toucher, pour m'assurer qu'elle était là, vivante et en bonne santé. Thyra mangea, le visage inondé de larmes, son ecchymose enflant peu à peu jusqu'à lui fermer l'œil. Beltran ne vint pas. Je me souciais de lui comme d'une guigne. Marjorie repoussa avec embarras sa troisième assiettée de nourriture en disant :

— J'ai honte d'être si gourmande !

— Mange, dit Kadarin ; tes nerfs sont épuisés, tu as besoin de renouveler ton énergie. Rafe, qu'est-ce que tu as, petit ?

L'adolescent chipotait dans son assiette.

— Tu n'as rien mangé.

— Je ne peux pas, Bob. Si je me forçais à manger, j'ai l'impression que je vomirais.

Les yeux de Kadarin rencontrèrent les miens.

— Je vais m'occuper de lui, dit-il. J'ai eu la même chose à son âge.

Il souleva Rafe dans ses bras et l'emporta comme un petit enfant. Thyra les suivit.

Resté seul avec Marjorie, je dis :

— Toi aussi tu devrais te reposer après cette séance.

— J'ai peur de rester toute seule, dit-elle d'une toute petite voix. Ne me quitte pas, Lew.

Je n'avais jamais vu la chambre de Marjorie. Elle était tout en haut d'une petite tour, isolée, et on y accédait par un escalier en spirale. C'était une pièce triangulaire avec de larges fenêtres. Par temps clair, elle devait avoir une vue magnifique sur les montagnes. Maintenant, tout était gris sombre, et la neige ne cessait de tambouriner sur les vitres. Marjorie ôta ses bottes d'extérieur et s'agenouilla près d'une fenêtre pour observer la tempête.

— Nous avons eu de la chance de rentrer tout à l'heure. Je me rappelle certaines fois où la neige est arrivée si vite qu'on pouvait se perdre à cent pas de sa propre porte. Lew, Rafe va guérir ?

— Bien sûr. C'est juste le stress, et peut-être un petit accès de la maladie du seuil. La colère de Beltran n'a rien arrangé, mais ça ne durera pas.

Mon esprit revint à ces étranges instants – une seconde ou une heure, je ne le saurai jamais – ou j'avais senti la présence de mon père. Soudain, je me demandai si dans quelqu'une des tours, Hali, Arilinn ou Neskaya, ils avaient senti l'énorme matrice qui reprenait vie lentement. Mon père était un télépathe extraordinaire ; il avait servi à Arilinn sous la dernière des Gardiennes formées selon l'antique tradition. Il devait avoir senti l'éveil de Sharra.

Savait-il ce que nous faisions ?

La violence de notre séparation me revint, avec toute l'ancienne amertume. *Il avait pris volontairement le risque de me tuer pour arriver à ses fins. Il ne m'aimait pas plus qu'un...*

Marjorie dit à voix basse :

— Tu te trompes, Lew. Ton père t'aimait. Il t'aime. Je ne lis pas dans ton esprit, Lew... tu diffusais tes pensées. Mais tu es gentil et tendre. Pour être si aimant, tu as dû être aimé. Très aimé.

Je baissai la tête. En effet, pendant toutes ces années, j'avais été si sûr de son amour qu'il n'aurait pas pu me mentir. Pas à moi. Nous étions ouverts l'un à l'autre. Pourtant, d'une certaine façon, c'était encore pire. *Risquer ma vie sans pitié alors qu'il m'aimait...*

Elle murmura :

— Je te connais, Lew. Il savait que sans *laran*, ta vie ne vaudrait pas la peine d'être vécue. Aveugle, sourd, infirme... alors, il t'a laissé la risquer. Pour devenir ce qu'il savait que tu *étais*.

Je posai ma tête sur ses genoux, aveuglé de douleur. Elle me rendait quelque chose que j'ignorais avoir perdu : l'amour de mon père. Je ne pouvais pas lever les yeux et lui laisser voir... Je suppose que c'était ma façon à moi d'avoir ma crise. Thyra avait désobéi, Rafe avait un accès de la maladie du seuil, Kadarin et Beltran avaient commencé à s'empoigner... et moi, je pleurais comme un enfant...

Au bout d'un moment, je pris sa main et baisai ses doigts menus. Elle semblait épuisée.

— Il faut te reposer aussi, dis-je.

Elle se renversa sur ses oreillers. Je me penchai, et, comme je l'aurais fait à Arilinn, passai légèrement les doigts au-dessus de son corps. Sans la toucher, naturellement, mais suivant les flux d'énergie, monitorant les centres nerveux. Immobile, elle souriait à ce contact qui n'en était pas un. Elle était vidée de toute son énergie, mais ça ne durerait pas. Les canaux étaient dégagés. J'étais heureux qu'elle se fût si bien sortie de cette première expérience, particulièrement éprouvante.

Pour le moment, je ne souffrais pas trop qu'elle me fût interdite, au point que même un baiser aurait été impensable. Sa présence m'emplissait d'un bonheur immense où la sexualité n'avait aucune part. Simplement, j'éprouvais un amour tel que je n'en avais jamais ressenti pour personne. Je n'avais pas besoin de l'exprimer en paroles. Je savais qu'elle le partageait.

Si je n'avais pas pu être en contact mental avec Marjorie, je serais devenu fou de désir. Mais nous avions ce rapport télépathique, et c'était suffisant. Le reste nous serait donné à l'avenir.

— Quand tout cela sera fini, voudras-tu m'épouser, Marjorie ?

— Je le veux. Mais les Comyn ? Je ne voudrais pas te causer de problèmes, Lew. Le mariage n'a pas tellement d'importance à mes

yeux.

— Il en a pour moi, dis-je d'un ton farouche. Je ne veux pas que nos enfants soient des bâtards ! Je les veux à Armida après moi, sans les combats que mon père a dû livrer pour moi...

Elle eut un rire adorable, qu'elle réprima vivement.

— Lew, Lew, je ne ris pas de toi, mon chéri. Mais je suis si heureuse de voir que cela compte pour toi – pas seulement ton désir pour moi, mais tout ce qui viendra après, nos enfants, les enfants de nos enfants, et une lignée qui nous continuera dans l'avenir. Oui, Lew, je veux porter tes enfants, et je suis bien fâchée d'avoir à attendre si longtemps. Oui, je t'épouserai si tu le désires, devant les Comyn s'ils l'acceptent, ou sinon, de la façon que tu choisiras.

Elle effleura ma main de ses lèvres.

J'avais le cœur plein à déborder. J'avais déjà désiré des femmes, mais jamais avec cette plénitude, qui englobait tout notre avenir, toute notre vie. Un instant, je me retrouvai hors du temps...

... J'étais à genoux près du lit d'une fillette de cinq ou six ans, au visage en forme de cœur, aux grands yeux dorés comme ceux de Marjorie, frangés de longs cils noirs... Je ressentis un étrange étonnement, une douleur dans la main droite, *j'étais désolé, déchiré d'angoisse...*

— Qu'est-ce que c'est, Lew ? murmura Marjorie.

— Un éclair de précognition, dis-je, revenant à moi. J'ai vu... une petite fille. Qui avait tes yeux.

Mais pourquoi avais-je ressenti tant de trouble et de peine ? J'essayai de revoir la scène, mais ces prémonitions surgissent sans prévenir et ne peuvent pas être rappelées à volonté. Je sentis les pensées de Marjorie, qui éprouvait une joie sans réserves. *Ainsi, tout ira bien. Nous serons ensemble comme nous le désirons, nous verrons cet enfant...*

Ses paupières se fermaient de fatigue, et, à genoux près d'elle, je considérai de nouveau son visage. Elle pensa, à moitié assoupie : *Nous devrions avoir un fils en premier*. Et je sus qu'elle avait vu le visage de l'enfant dans mon esprit. Elle eut un sourire de joie pure et ses paupières se fermèrent. Sa main se resserra sur la mienne.

— Ne me quitte pas, murmura-t-elle, à demi endormie.

— Jamais. Dors, ma bien-aimée.

Je m'allongeai près d'elle, sans lui lâcher la main, l'enveloppant de mon amour. Au bout d'un moment, je m'endormis aussi, plus heureux que je n'avais jamais été jusque-là.

Et plus heureux que je ne serais jamais à l'avenir.

Quand je me réveillai, il faisait noir et la neige frappait toujours contre les vitres. Kadarin était debout près de nous, une lampe à la

main. Marjorie dormait toujours. Il la regarda avec une tendresse qui me le rendit merveilleusement sympathique. Puis, un instant, je sentis son visage se contracter de rage... Ce fut très bref. Il dit doucement :

— Beltran te demande. Tu peux laisser dormir Marjorie.

Je me glissai hors du lit. Elle remua, en marmonnant vaguement mon nom. Je la couvris d'un châle, pris mes bottes à la main et sortis, la sentant retomber dans un profond sommeil.

Kadarin arborait son sourire tendre et triste.

— Je t'ai cherché partout. Après tous tes avertissements, je ne m'attendais pas... C'est Thyra qui a dit que tu étais peut-être avec Marjorie. Mais je ne m'attendais pas à te trouver dans son lit ! termina-t-il en riant.

Je dis avec raideur :

— Je peux t'assurer...

— Oh, je te crois. Tu es ligoté par tes superstitions ! Personnellement, je n'oserais pas m'allonger près d'une femme que j'aimerais passionnément, mais si tu aimes l'auto-torture, c'est ton affaire.

En arrivant au petit salon, il reprit :

— Tu as entendu l'hélicoptère atterrir cet après-midi ?

— Oui, je l'ai vu. Quel est le problème ?

— Nous ayons un hôte. Tu nous as dit que c'est un télépathe catalyste qui n'a aucune raison d'aimer les Comyn, et Beltran a essayé de le persuader...

Assis sur un banc de pierre près du feu, ses cheveux noir en désordre, Danilo attendait, l'air furieux.

— Tu pourras peut-être lui expliquer que nous ne lui voulons pas de mal, me dit Beltran. Qu'il n'est pas un prisonnier, mais un invité de marque.

— Danilo... appelai-je doucement.

Bouche bée d'étonnement, il se leva d'un bond.

— Ils m'avaient dit que tu étais là, mais je croyais que c'était encore un de leurs mensonges.

Son visage juvénile se durcit.

— C'est par ton ordre qu'ils m'ont kidnappé ? Jusqu'à quand les Comyn vont-ils me persécuter ?

— Jusqu'à cet instant, je ne savais pas que tu étais ici.

Il se tourna vers Beltran et s'écria, d'une voix raffermie mais stridente :

— Je savais que vous mentiez en me disant que Lew avait ordonné de m'amener ici...

Je me tournai moi aussi vers Beltran.

— Je t'avais dit qu'on pourrait peut-être *persuader* Danilo de se joindre à nous ! As-tu interprété ces paroles comme une autorisation

d'enlèvement ?

Je tendis les deux mains vers le jeune homme :

— Dani, pardonne-moi. C'est vrai, je leur ai parlé de toi et de ton *laran* ; et j'ai suggéré qu'un jour peut-être on pourrait te persuader de te joindre à nos travaux.

Il avait les mains glacées.

— N'aie pas peur. Personne ne te fera de mal.

— Je n'ai pas *peur* de cette canaille, dit-il avec mépris, et je vis Beltran ciller.

Eh bien, s'il se comportait comme un Brynat le Balafré ou un Cyrillon des Trailles, il ne devait pas être surpris de se l'entendre dire ! Je dis à Beltran :

— Imbécile, triple imbécile ! Envoie immédiatement un message, par les relais terriens s'il le faut, avertissant que Danilo est sain et sauf, et demande qu'on informe sa famille qu'il est ici en qualité d'hôte de marque ! Tu veux un allié ou un ennemi mortel ?

Il eut la décence de paraître honteux, et dit :

— Je n'ai pas donné ordre de l'effrayer ni de le malmenier. Vous a-t-on molesté, mon garçon ?

— On ne nous a certainement pas transmis une courtoise invitation, Seigneur Aldaran. Vous désarmez donc tous vos invités d'honneur ?

— Va envoyer ce message, Beltran, dis-je. Laisse-moi lui parler seul à seul.

Beltran sortit et je tisonnai le feu pour donner à Danilo le temps de reprendre contenance. Je demandai enfin :

— Dis-moi la vérité, Danilo. Est-ce qu'on t'a maltraité ?

— Disons qu'on m'a traité sans ménagements. Nous chassions, quand la machine céleste... je ne sais pas son nom...

— Dans les courants violents au-dessus des Hellers, un hélicoptère est plus sûr qu'un avion. Tu as eu très peur ?

— Surtout pour mon père.

— Eh bien, on va lui envoyer un message. Tu as mangé ?

— On m'a donné quelque chose après l'arrivée.

Il n'ajouta pas qu'il était trop secoué pour avaler quoi que ce soit, mais je le compris. J'appelai un serviteur et dis :

— Faites monter un repas pour mon hôte et moi-même.

Puis je me tournai vers le jeune homme.

— Dani, est-ce que je suis ton ennemi ?

— Capitaine, je...

— J'ai quitté la Garde, dis-je. Plus de « Capitaine » avec moi.

À ma grande surprise, il répondit :

— Dommage. Tu étais le seul officier que tout le monde aimait. Non tu n'es pas mon ennemi, Lew, et j'ai toujours pensé que ton père

était mon ami. C'est le Seigneur Dyan... tu sais ce qui s'est passé ?

— Plus ou moins, dis-je. Quelle que soit la raison de ton geste, je sais parfaitement qu'avant que tu tires ton épée, il avait dû te provoquer suffisamment pour justifier une douzaine de duels. Tu n'as pas à me dire tous les détails sordides. Je connais Dyan.

— Alors, pourquoi le Commandant...

— Ils ont été élevés ensemble, dis-je. À ses yeux, Dyan ne peut pas avoir tort. Je ne le défends pas, mais n'as-tu jamais rien fait que tu réprouvais pour l'amour d'un ami ?

— Et toi ? demanda-t-il.

Je réfléchissais encore à la réponse quand notre dîner arriva. Je servis Dani, puis lui versai un verre de vin. Il ne fit qu'y goûter, mais enfin il rentrait dans le circuit de la courtoisie. Je bus une gorgée de vin et posai mon verre.

— Danilo, tu sais que tu as le *laran*. Tu as aussi l'un des dons les plus précieux et les plus rares des Comyn, un don que nous croyions éteint. Si le Conseil Comyn en est informé, ils t'offriront tout ce que tu pourras désirer, y compris un siège au Conseil Comyn si tu en as envie, le mariage avec quelqu'un comme Linnell Aillard – ou une autre du même rang. Tu as assisté à la réunion avec les Terriens. Un pouvoir de ce genre t'intéresse-t-il ? Si oui, tout le monde se battra pour te l'offrir. Est-ce cela que tu désires ?

— Je ne sais pas, dit-il. Je n'y ai jamais réfléchi. Après les cadets, je pensais rentrer tranquillement chez moi et m'occuper de mon père jusqu'à sa mort.

— Et après ?

— Je n'y avais pas réfléchi non plus. Je devais me dire qu'à ce moment-là, j'aurais grandi et qu'alors, je saurais ce que je voulais.

J'eus un sourire. Moi aussi à quinze ans, je pensais qu'à vingt ans ma vie aurait pris son tour définitif.

— Ce n'est pas ce qui se passe quand on a le *laran*, dis-je. Entre autres choses, il faut être formé.

Il fit une grimace.

— Je n'ai jamais eu envie d'être un technicien des matrices.

— Même ainsi, tu dois apprendre à contrôler tes dons. Trop de télépathes non entraînés finissent fous.

— L'entraînement n'est-il pas dans les mains des Comyn ? Ils peuvent faire ce qu'ils veulent.

— C'est vrai dans les Domaines, dis-je. Mais tu as quand même une alternative.

Je lui parlai des projets de Beltran.

Il m'écouta sans commentaires jusqu'au bout.

— Alors, dit-il, j'ai le choix : me laisser acheter mon *laran* par les Comyn – ou par Aldaran.

— Je ne formulerais pas la chose ainsi. Nous te demandons de te joindre à nous librement. Si nous réussissons, les Comyn ne pourront plus exiger que tous les télépathes les servent ou s'abîment dans la folie. Ce serait la fin du genre de pouvoir qui t'a mis à la merci d'un homme comme Dyan.

— J'ai l'impression que ce genre de chose arrivera toujours aux gens comme nous. Il y aura toujours quelqu'un pour nous acheter afin d'utiliser nos dons à leur avantage, non au nôtre.

Il semblait terriblement jeune, terriblement amer.

— Non, certains d'entre nous auront le choix. Une fois que nous ferons légalement partie de l'Empire Terrien...

— Alors, c'est l'Empire qui trouvera un moyen de nous exploiter, dit Danilo. Et les Comyn n'en savent-ils pas plus sur nous que les Terriens n'en sauront jamais ?

— Je n'en suis pas sûr. Est-ce que tu as envie de les voir gouverner nos vies, mettre à des postes importants des hommes corrompus comme Dyan...

— Non, pas du tout, dit-il. Personne ne peut désirer cela. Mais si des gens comme toi et moi siègent au Conseil, alors les gens comme Dyan ne pourraient pas en faire à leur tête, non ?

— Ce que je veux, dis-je avec une violence contenue, c'est de ne pas être forcé de siéger au Conseil ou de faire tout ce que veulent les Comyn !

— Si les hommes comme toi se désintéressent de la question, dit Danilo, qui restera au Conseil, à part les mauvais qui ne devraient pas y être ?

Il y avait de la vérité dans ces paroles. Mais je dis avec véhémence :

— J'ai d'autres talents, et je pense pouvoir mieux servir mon peuple autrement. Si j'essaye de renverser les Comyn, Dani, c'est seulement pour donner à chacun plus de choix. Tu ne crois pas que c'est une ambition digne qu'on la réalise ?

— Je ne peux pas en juger, dit-il. Je n'ai même pas encore l'habitude de me voir en télépathe. Je ne sais pas ce que je dois faire.

Il leva les yeux sur moi, de cet air sincère qui me faisait penser à mon frère Marius. Si Marius avait le *laran*, aurais-je cherché de le persuader d'affronter Sharra ? Un frisson glacé me parcourut l'échine, bien qu'il fit chaud dans la pièce.

— Me fais-tu confiance ? dis-je.

— J'aimerais bien. Tu ne m'as jamais menti ni nui. Mais je crois que je n'ai confiance en aucun des Aldaran.

— Tu crois encore qu'ils sont tous des renégats parce qu'ils ont une vieille querelle avec les Comyn ? Tu as aussi des raisons de te méfier des Comyn.

— C'est vrai, dit Danilo. Mais peut-on se fier à son ravisseur ? S'il était venu me trouver, pour m'expliquer ce qu'il voulait faire, s'il m'avait assuré que mon don pouvait être utile, s'il avait demandé à mon père l'autorisation de me faire venir ici...

Dani avait entièrement raison. Quel démon avait poussé Beltran à agir ainsi ?

— S'il m'avait consulté, c'est exactement ce que je lui aurais conseillé.

— Oui, je sais, dit Dani. Mais ce n'est pas la manière de Beltran. Comment alors peux-tu te fier à lui ?

— C'est mon cousin, dis-je, désespéré. Il s'est laissé emporter par son impatience. Il ne t'a pas fait mal, non ?

— Tu parles exactement comme ton père a parlé de Dyan ! ragea Dani.

Ce n'était pas la même chose, je le savais, mais je ne pouvais pas exiger que Danilo voie la différence.

— Beltran a eu tort, c'est vrai, mais ce que nous tentons de faire est si énorme qu'on peut être amené à passer sur d'autres considérations. Garde les yeux sur ce qu'il fait, et pardonne-lui. Sauf si tu attends que les Comyn te fassent une offre plus avantageuse ?

Il rougit, piqué au vif. Ce n'était encore qu'un adolescent, mais une fois devenu homme, ce serait une forte personnalité. J'espérais de tout mon cœur qu'il serait notre allié.

— Danilo, dis-je, nous avons besoin de toi. Les Comyn t'ont infligé une disgrâce imméritée. Quelle fidélité leur dois-tu ?

— Aux Comyn, aucune, dit-il avec calme. Mais j'ai prêté serment et je me suis engagé à servir. Même si je voulais faire ce que tu demandes, je ne suis plus libre.

— Que veux-tu dire ?

Danilo resta impassible, mais je sentis son émotion.

— Régis Hastur est venu me voir à Syrtis, dit-il. Il savait que j'avais subi un tort et il s'est engagé par serment à le redresser.

— Nous essayons de redresser de nombreux torts, Dani. Pas seulement les tiens.

— Peut-être, dit-il. Mais nous avons prêté serment tous les deux. Je lui ai consacré mon épée. Je suis son écuyer, Lew, et si tu veux que je vous aide, tu dois lui demander son consentement. Si mon seigneur m'y autorise, je suis à votre service. Sinon, je suis son homme : je l'ai juré.

Je considérai le jeune visage, et je sus que rien ne pourrait le faire changer. Je ressentis une colère irrationnelle contre Régis qui m'avait devancé. Un moment, je luttai contre une tentation. Je pouvais forcer Dani à voir les choses de mon point de vue...

Je reculai d'horreur et de honte à mes propres pensées. Ne jamais,

jamais forcer la volonté ou la conscience d'un autre, même pour son propre bien, tel était le premier serment que j'avais prêté à Arilinn. Je pouvais persuader. Je pouvais supplier. Je pouvais utiliser la raison, l'émotion, la logique, la rhétorique. Je pouvais même aller trouver Régis et mendier son consentement ; lui aussi avait des raisons de se rebeller contre la corruption des Comyn. Mais je ne pouvais pas faire plus. Je ne pouvais pas. J'étais malade à l'idée d'y avoir seulement pensé.

— Il se pourrait en effet que je demande ton concours à Régis, Dani, dis-je avec calme. Lui aussi est mon ami. Mais je ne te forcerai jamais. Je ne suis pas Dyan Ardais !

Cela le fit sourire.

— Je n'ai jamais pensé que tu l'étais, Lew. Et si mon seigneur me donne son accord, alors je vous ferai confiance à tous deux. Mais d'ici là, Dom Lewis, dit-il, me donnant cérémonieusement mon titre, ai-je votre permission de retourner chez mon père ?

Du geste, je lui montrai la neige qui tombait toujours, torrent blanc battant les fenêtres et projetant des grêlons dans la cheminée.

— Par ce temps, mon garçon ? Permets-moi au moins de t'offrir le toit de mon oncle jusqu'à ce que le temps s'arrange un peu ! Alors on te donnera une escorte pour sortir de ces montagnes.

J'appelai un serviteur et lui demandai de préparer un appartement convenable près du mien. Avant que Danilo aille se coucher, je lui donnai l'accolade de parent, à laquelle il répondit avec une confiance juvénile qui me fit chaud au cœur.

Mais j'étais toujours profondément troublé. Mille tonnerres, j'allais dire deux mots à Beltran avant d'aller dormir !

CHAPITRE XVII

RÉGIS progressait lentement, baissant la tête dans le vent glacé, se disant que s'il sortait jamais de ces montagnes, il n'aurait plus jamais froid nulle part sur Ténébreuse.

Quelques jours plus tôt, dans un village, il avait troqué son pur-sang pour un petit poney de montagne, solide et trapu. Cet échange, imposé par la nécessité, lui avait brisé le cœur – sa jument noire était un cadeau de Kennard et il l'adorait – mais le poney attirait moins l'attention et avait le pied plus sûr dans les sentiers abruptes. La pauvre Melisande serait sûrement morte de froid ou se serait brisé une jambe dans ces chemins raides et rocaillieux.

Le voyage n'avait été qu'un long cauchemar : sentiers abrupts, froid intense, nuits passées dans des granges abandonnées, des huttes de bergers ou simplement à la belle étoile, enveloppé dans son manteau et sa couverture, collé à une paroi rocheuse et pelotonné contre sa monture. En général, il évitait les endroits habités, mais tous les deux ou trois jours, il lui fallait bien passer dans un village pour se procurer des vivres et du fourrage. Il éveillait peu la curiosité, apparemment, la vie était si dure que les gens n'avaient qu'indifférence pour les voyageurs.

De temps en temps, quand il craignait d'avoir perdu son chemin, il tirait sa matrice et se concentrait intensément sur Danilo. La gemme agissait comme ces instruments terriens dont lui avait parlé Kennard, et le guidait, grâce à une attraction subliminale insistante, vers Aldaran et Danilo.

Engourdi par le froid, il ne sentait même plus la peur, et seule la promesse faite au père de Danilo lui donnait la force de continuer. Mais par moments, il chevauchait comme en un rêve, perdant conscience de Danilo et des routes qu'il parcourait. Des images tourbillonnaient dans son esprit, inspirées par les villages traversés. L'idée de regarder dans sa matrice lui inspirait une telle nausée qu'il

n'avait pas le courage de la prendre. Encore la maladie du seuil. Javanne l'avait prévenu. Aux derniers villages, il avait simplement demandé le chemin d'Aldaran.

Toute la matinée, il avait monté un long versant où des incendies avaient fait rage quelques saisons plus tôt. Sur des miles et des miles, les pentes étaient dénudées et calcinées, hérissées de souches noircies. L'odeur des bois brûlés, des cendres et de la suie que soulevaient les pas de son cheval le ramena au dernier été passé à Armida, à sa première journée de combattant du feu, à la nuit où l'incendie s'était si bien rapproché d'Armida que les dépendances avaient brûlé.

Le soir, Lew et lui avaient mangé dans le même bol ; ils s'étaient endormis dans l'odeur des cendres et de l'incendie. Régis la sentait même dans son sommeil, comme il la sentait en ce moment. Vers minuit, quelque chose l'avait réveillé, et il avait vu Lew, assis sur son séant, fixant les braises rouges du feu de camp.

Et Régis avait su que Lew avait peur. Il avait contacté l'esprit de Lew, et il l'avait senti : sa peur, la souffrance occasionnée par ses brûlures, tout. Il sentait tout, comme s'il s'était agi de son propre esprit. Et la peur de Lew lui avait fait trop mal. Il aurait fait n'importe quoi pour reconforter Lew, pour dissiper sa souffrance et sa peur. Régis ne pouvait pas se barricader contre elles, il ne pouvait pas les supporter.

Mais il avait oublié. Il s'était forcé à oublier, jusqu'à maintenant. Il avait bloqué le souvenir, à tel point que, lorsqu'on avait testé son *laran* à Nevarsin, la même année, il ne se souvenait plus de rien, sauf du feu.

Voilà pourquoi Lew s'était étonné quand Régis lui avait dit qu'il n'avait pas le *laran*...

Le poney trébucha et s'abattit. Régis se releva avec effort, secoué mais indemne, et, prenant la bête par la bride, l'aida à se remettre sur pied. Il passa la main sur les jambes de l'animal. Pas de fracture, mais la bête recula lorsque Régis toucha son jarret arrière droit. Il boitait et ne pourrait pas, de quelque temps, porter le poids de son cavalier. Celui-ci le mena par la bride jusqu'au col et attaqua la descente. Le sentier était encore plus raide, noir et boueux, car des pluies récentes avaient dilué les cendres. Les odeurs d'incendie étaient pires que jamais, et réveillaient les souvenirs de l'ancien feu et de la peur partagée. Il ne cessait de se demander pourquoi il avait oublié, pourquoi il s'était forcé à oublier.

Le soleil se cachait derrière d'épais nuages. Quelques flocons, rares mais réguliers, se mirent à tomber pendant la descente vers la vallée. Il devait être environ midi. Régis avait un peu faim, mais pas assez pour s'arrêter et sortir un repas de ses fontes.

Il ne mangeait pas beaucoup ces derniers temps. Les villageois

s'étaient montrés très gentils pour lui, refusant souvent de faire payer leur nourriture, peu familière mais savoureuse. Il était souvent au bord de la nausée, et évitait d'amorcer le réflexe de rejet en mâchant et avalant. La faim était moins pénible.

Au bout d'un moment, il sortit du grain pour son cheval. Maintenant, le sentier était bon et bien tassé par les passages fréquents ; il devait approcher d'un village. Mais le silence était inquiétant. Pas un aboiement, pas un pépiement, pas un cri de bête sauvage. Seulement le bruit de ses pas et le rythme hésitant des sabots de son poney boiteux. Et, haut au-dessus d'eux, le vent gémissant dans les souches décharnées et la forêt morte.

C'était trop de solitude. Maintenant, même la présence d'un ou deux gardes du corps aurait été la bienvenue. Il se rappela ses chevauchées autour d'Armida avec Lew, quand ils chassaient ou ravitaillaient les gardiens de troupeaux des hautes terres. Soudain, comme suscité par le souvenir, le visage de Lew fut devant lui, éclairé par une lueur – non, c'était un incendie de forêt ! Il flambait, émettant une éblouissante lumière bleue qui distordait l'espace et lui nouait le ventre : une matrice ! Le sol roulait et tanguait sous ses pieds, mais, l'espace d'un instant, même quand il eut lâché les rênes et abrité ses yeux de sa main, il vit une grande forme s'étirer à l'intérieur de ses paupières, à l'intérieur de son cerveau.

... une femme, une déesse dorée, vêtue de flammes, couronnée de flammes, liée de chaînes d'or, qui brûlait, flambait, flamboyait...

Puis il perdit connaissance. Le poney se mit à tourner autour de lui, poussant du museau le jeune homme inconscient.

Les coups de museau du poney l'éveillèrent un peu plus tard. Le ciel s'assombrissait, et il neigeait si fort que, lorsqu'il se leva avec raideur, une petite cascade de neige tomba de ses vêtements. Une odeur aigrelette lui apprit qu'il avait vomi. Par les enfers de Zandru, qu'est-ce qui m'arrive ?

Il sortit sa gourde de ses fontes, se rinça la bouche et but quelques gorgées, encore trop nauséux pour avaler davantage.

Il neigeait tellement qu'il devait trouver immédiatement un abri pour la nuit. À Nevarsin, on l'avait entraîné à trouver des refuges n'importe où. Même des broussailles feraient l'affaire, mais sur une route habituellement fréquentée, il devait y avoir des huttes ou des granges. Il ne se trompait pas. Quelques centaines de pas plus loin, les contours d'une grande grange de pierre formaient une masse obscure sur la blancheur universelle. Les pierres étaient noircies par l'incendie passé, et quelques ardoises manquaient au toit, mais on avait remis une porte de planches grossièrement équarries contre laquelle la neige et la glace s'étaient amassées. Après avoir beaucoup bataillé, Régis parvint à pousser suffisamment le battant pour se glisser avec son

poney dans une obscurité morne et humide. C'était une ancienne grange à fourrage, et il en restait encore quelques balles, grignotées par les rongeurs, contre les murs. Régis dessella son cheval, lui donna à manger et l'entrava de façon très lâche à un bout de la grange. Puis il étala par terre une partie du foin humide, déplia ses couvertures, se glissa dessous et se livra au sommeil et à l'épuisement.

Il dormit d'un sommeil proche de l'inconscience qui suit un choc, ou de l'animation suspendue. Régis ne pouvait pas savoir que c'était la réaction physique et mentale d'un télépathe en crise. Il lui sembla qu'il errait une éternité – et certainement pendant des jours – dans des cauchemars tumultueux. Par moments, il avait l'impression de laisser son corps douloureux derrière lui et de vagabonder dans un espace gris et sans forme, criant désespérément, tout en sachant qu'il n'avait pas de voix. Une ou deux fois, revenant un peu à lui, il s'aperçut qu'il avait le visage humide et comprit qu'il avait pleuré dans son sommeil. Le temps s'anéantit. Il errait dans ce qu'il savait vaguement être le passé ou l'avenir : ici, dans les dortoirs de Nevarsin où le souvenir du froid, de la solitude et d'une douloureuse frustration faisait de lui un être distant, apeuré, sans ami ; là, près de la cheminée d'Armida, puis penché avec Lew et une blonde inconnue sur le lit d'un enfant apparemment mourant, et de nouveau errant à travers d'épaisses forêts où d'étranges non-humains aux yeux rouges les observaient entre les arbres.

Puis il se battait au couteau sur une étroite corniche, pressé par les non-humains aux yeux rouges qui cherchaient à le précipiter dans le vide. Assis dans la Salle du Conseil, il entendait les Terriens argumenter ; dans le hall de la Garde du Château Comyn, il vit rompre l'épée de Danilo avec cet effrayant bruit de verre. Il regardait, avec un intense désespoir, deux petits enfants, pâles et sans vie, étendus côte à côte dans leurs cercueils, assassinés par trahison, si jeunes, si jeunes, et sut que c'étaient ses fils. De nouveau, il se trouvait à l'armurerie, engourdi et immobile de honte, cependant que les mains de Dyan palpaient son corps contusionné ; puis Danilo et lui étaient debout près d'une fontaine sur la grande place de Thendara, mais Danilo était plus grand et barbu, et ils buvaient dans des chopes en bois et riaient, tandis que des jeunes filles leur jetaient des guirlandes de fête par les fenêtres.

Au bout d'un moment, il se mit à filtrer ces images chaotiques. Il vit Lew et Danilo debout près du feu dans une salle au sol de mosaïque représentant des oiseaux blancs, conversant avec gravité, et il ressentit une folle jalousie. Kennard cria son nom dans l'immensité, dérivant au loin dans la grisaille. Il n'était pas infirme, mais jeune et droit et souriant, tel que Régis ne se souvenait pas l'avoir jamais vu. Il l'appelait, d'un ton de plus en plus pressant : *Régis, Régis, où es-tu ? Ne*

te cache pas ! Il faut que nous te retrouvions ! Tout ce que Régis en conclut, c'est qu'il avait quitté la Garde sans permission et que le Commandant voulait qu'on l'y ramène pour le punir. Il savait qu'il pouvait se rendre invisible dans cet espace gris, et c'est ce qu'il fit, fuyant la voix à toute vitesse dans une plaine informe, et il eut conscience d'être allongé, à demi inconscient, dans une grange abandonnée. Puis il vit Dyan dans l'espace gris, mais Dyan était un garçon de son âge. Il réalisa confusément que, dans ce monde gris où venaient les esprits, mais non les corps, chacun apparaissait tel qu'il se voyait en esprit, et Kennard semblait jeune et en bonne santé. Dyan disait : *Je ne le trouve pas, Kennard, il n'est nulle part dans le surmonde*, et Régis se sentit rire intérieurement, se disant : *Je suis là, mais je ne suis pas obligé de le laisser voir*. Puis il vit Kennard et Dyan, debout, unissant leurs mains, et il sut qu'ils le cherchaient ensemble. Leurs visages et leurs silhouettes disparurent, il n'y eut plus que des yeux qui cherchaient, cherchaient dans la grisaille. Il savait qu'il devait quitter ce monde ou qu'ils le trouveraient. Où pouvait-il aller ? Il ne voulait pas retourner d'où il venait ! Il voyait Danilo au loin, puis ils étaient tous les deux de retour au dortoir de la caserne – cette fameuse nuit ! –, il se penchait sur son ami, lui touchait l'épaule, débordant de sollicitude. Et puis ce terrible murmure, le choc, plus mental que physique, du refus : *Si tu t'approches encore, sale ombredin, je te tordrai le cou...*

Mais j'essayais seulement de le réconforter, de l'aider. N'est-ce pas ? N'est-ce pas ? Suffoquant, Régis s'assit, bien réveillé enfin, fixant la pâle lumière entrant par un trou du toit. Il tremblait des pieds à la tête et il était moulu comme si on l'avait sauvagement battu. Pourtant, il était parfaitement conscient, et il avait l'esprit clair. À l'autre bout de la grange, le poney piaffait nerveusement. Lentement, Régis se leva, se demandant depuis quand il était là.

Depuis bien trop longtemps. Le poney avait mangé le fourrage, et tout ce qu'il avait pu atteindre de sa paille.

Régis s'approcha de la porte et l'ouvrit. Il ne neigeait plus depuis longtemps. Le soleil brillait et la neige fondue dégouttait du toit. Régis prit conscience d'une soif dévorante, mais comme tous les cavaliers montant depuis l'enfance, il pensa d'abord à son poney. Il conduisit l'animal à la porte et le lâcha ; au bout d'un instant, le poney fila derrière la grange. Régis le suivit, et trouva un vieux puits, couvert pour empêcher la neige d'y entrer, avec un seau percé et une poulie grinçante. Il abreuva sa monture et but à longs traits, puis, frissonnant, il se déshabilla. Remerciant mentalement l'austère discipline de Nevarsin, il se lava dans l'eau glacée du puits. Ses vêtements sentaient la sueur et la fièvre ; il en sortit des propres de son sac. Grelottant, mais ragaillard, il s'assit sur la margelle et

mangea quelques fruits secs. Il avait froid, mais l'intérieur de la grange semblait plein de ses cauchemars et de l'écho des voix entendues dans son délire, si toutefois il avait déliré. Mais sinon, qu'est-ce que ce pouvait être ?

Lentement, tant qu'il ne fut pas sûr que son corps répondrait, puis plus vite, il sella son cheval et rassembla ses affaires. Il ne devait plus être loin d'Aldaran, et il n'avait pas de temps à perdre.

La neige avait dissipé l'odeur du feu de forêt, et il en fut bien content. Il n'était pas en route depuis plus d'une heure ou deux quand il entendit les pas de plusieurs cavaliers et s'écarta pour les laisser passer. Mais ils l'abordèrent, barrant la route et lui demandant son nom et ce qui l'amenait.

— Je suis Regis-Rafael Hastur, dit-il, et je vais au Château Aldaran.

— Et moi, je suis le Légat terrien de Port Chicago, dit le chef, grand gaillard basané, imitant avec dérision son accent *casta* aristocratique. Enfin, qui que vous soyez, vous irez quand même à Aldaran, et vite !

À l'évidence, Aldaran était encore plus proche que ne l'avait pensé Régis ; du sommet suivant, il vit le château, et au-delà, la cité de Caer Donn et les bâtiments blancs des Terriens.

En vue d'Aldaran, ses vieilles peurs le reprirent. Personne ne savait – ou alors, c'était le secret le mieux gardé de Ténébreuse – pourquoi Aldaran avait été exilé des Sept Domaines.

Ils ne pouvaient pas être si mauvais que ça, se dit Régis. Kennard avait pris femme parmi eux. Ils avaient appartenu aux Sept Domaines, ils appartenaient aussi à la lignée sacrée d'Hastur et de Cassilda. Et pourquoi un Hastur aurait-il craint un parent ? se demandait-il, franchissant les hautes grilles. Et pourtant, il avait peur.

Des montagnards, vêtus de capes de cuir d'une coupe curieuse, prirent leurs chevaux. L'un des gardes conduisit Régis dans un hall, où il parla longuement à un autre garde, puis il dit enfin :

— Nous allons vous conduire auprès du Seigneur Aldaran, mais si vous n'êtes pas celui que vous prétendez être, apprêtez-vous à passer la journée au cachot. Le vieux seigneur est malade, et aucun de nous n'aura pitié d'un imposteur !

Ils lui firent enfiler de longs corridors et monter de longs escaliers, s'arrêtant enfin devant une grande porte. De l'intérieur, ils entendirent des voix, l'une grave et indistincte, l'autre claire et protestant avec colère :

— Par les enfers de Zandru ! Du *kirian* à mon âge ! Comme si j'étais un écolier – oh, très bien, très bien ! Mais ce que vous faites est dangereux si les effets secondaires sont si rudes, et je veux en savoir plus – beaucoup plus – avant de vous laisser continuer !

Les gardes se regardèrent par-dessus la tête de Régis ; l'un d'eux frappa légèrement et quelqu'un leur dit d'entrer.

C'était une grande pièce voûtée aux murs de pierre, qu'éclairait la lumière grise du dehors. À l'autre bout, un mince vieillard était allongé dans un lit surélevé, soutenu par une pile d'oreillers. Il les foudroya du regard et leur demanda avec colère :

— Qu'est-ce encore ? Qu'est-ce que c'est ?

— Un intrus surpris à la frontière, Seigneur Aldaran. Peut-être un espion des Domaines.

— Mais ce n'est qu'un adolescent, dit le vieillard. Approche, mon enfant.

Les gardes poussèrent Régis, et le vieillard fixa sur lui son regard d'aigle. Puis il sourit, d'une sourire bizarre et amusé.

— Hum ! Inutile de te demander ton nom ! Si jamais un homme a porté sa lignée sur son visage, c'est bien toi ! Tu dois être le fils de Rafaël. Pourtant je croyais qu'il était encore écolier. Mais alors, qui es-tu, un *nedesto*, peut-être, ou un bâtard du vieux Danvan ?

Régis redressa la tête.

— Je suis Regis-Rafael Hastur d'Hastur !

— Alors, par tous les diables, dit le vieillard avec irritation, que faisais-tu à rôder seul aux frontières ? L'héritier d'Hastur aurait dû entrer par la grande porte, escorté comme il convient, et demander à me voir. Je n'ai jamais refusé d'accueillir quiconque venant en paix ! Crois-tu que ce château est un repaire de brigands ?

Régis fut piqué au vif.

— Seigneur, si la paix règne, qu'avez-vous fait de mon écuyer ?

— Moi, jeune Hastur ? Je ne connais aucun homme à toi.

— Mon écuyer et ami, Danilo Syrtis. Il a été enlevé par des hommes armés dans les montagnes près de chez lui. Par des hommes portant votre signe, Seigneur.

Le visage d'Aldaran s'assombrit. Il regarda le grand mince en vêtements terriens debout près de son lit et dit :

— Bob, es-tu au courant ? Généralement, tu sais ce que mijote Beltran. Qu'a-t-il encore fait pendant que j'étais au lit, cloué par la maladie ?

L'homme releva la tête, regarda Régis et dit :

— Danilo Syrtis est ici, et indemne, jeune Hastur. Les hommes de Beltran ont outrepassé leurs ordres ; ils devaient seulement l'inviter à venir ici en toute courtoisie. On nous avait dit qu'il n'avait aucune raison d'aimer les Comyn ; comment aurions-nous pu savoir qu'il était votre écuyer, lié à vous par serment ?

Régis capta la pensée méprisante informulée : *Et pourquoi devrions-nous nous en soucier ?* Mais Kadarin conclut courtoisement :

— Il est indemne et traité en hôte de marque.

— Je dirai deux mots à Beltran, dit Kermiac d'Aldaran. Ce n'est pas la première fois qu'il se laisse emporter par son enthousiasme. Je suis désolé, jeune Hastur. Je ne savais pas que nous avions ici un homme à toi. Kadarin, conduis-le à son ami.

C'était donc si simple ? se dit Régis, en proie à une vague inquiétude. Kadarin dit :

— Tant de hâte est bien superflue. Hier soir, Lew Alton s'est entretenu des heures avec le jeune Syrtis. Il sait maintenant qu'il n'est pas prisonnier, j'en suis certain. Seigneur Régis, aimeriez-vous parler avec votre parent ?

— Lew est encore ici ? Oui, j'aimerais bien le voir.

Kermiac considéra les vêtements de Régis assez pitoyables après la traversée des montagnes, et dit :

— C'est un bien long voyage pour un si jeune homme. Tu es épuisé. Permets-moi de te faire d'abord conduire à ton appartement et de t'offrir des rafraîchissements – un repas, un bain...

Toutes choses représentant une tentation presque irrésistible pour Régis, mais il les refusa de la tête.

— Je n'ai besoin de rien pour le moment, je vous assure. Le sort de mon ami m'inquiète beaucoup.

— Comme tu voudras, mon garçon.

Kermiac lui tendit sa vieille main ridée, qu'il semblait avoir du mal à remuer.

— Je veux bien être damné si j'appelle « Seigneur » un garçon de ton âge ! Voilà qui fait partie des choses à changer sur notre monde !

Régis baisa la vieille main comme il l'aurait fait pour celle de son grand-père.

— Si je vous ai mal jugé, Seigneur Aldaran, j'implore votre pardon. Je n'ai d'autre excuse que mon inquiétude pour mon écuyer.

— Hum, il me semble que nous te devons aussi des excuses, mon garçon, dit Aldaran Bob, envoie-moi Beltran – immédiatement !

— Mon oncle, il est très occupé...

— Je me moque de ce qui l'occupe ! Envoie-le-moi ! Et vite !

Il lâcha la main de Régis en disant :

— Je te reverrai bientôt, mon garçon. Tu es mon hôte ; sois le bienvenu et demeure ici en paix.

Ainsi congédié et enfilant les couloirs au côté de Kadarin, Régis se sentait plus troublé que jamais. Que se passait-il ? Qu'est-ce que Lew Alton pouvait avoir à faire avec tout ça ? Il faisait chaud dans le corridor, et il regretta de ne pas avoir ôté sa cape de voyage ; soudain, il se sentit épuisé. Il n'avait pas fait un repas chaud ni dormi dans un lit depuis des jours, et, pendant sa maladie, il avait complètement perdu la notion du temps.

Kadarin entra dans une petite pièce en disant :

— Je crois que Lew est ici avec Beltran.

Stupéfait, Régis battit des paupières, et ne vit d'abord que les flammes du feu et la mosaïque d'oiseaux blancs du sol ! Des rêves tourbillonnèrent dans son esprit. Danilo n'était pas là comme dans son rêve, mais Lew était debout près de la cheminée, tournant le dos à la porte. Il regardait une femme qui chantait en s'accompagnant d'un petit luth posé sur ses genoux. Régis avait entendu cette ballade à Nevarsin ; elle était infiniment ancienne, et avait une douzaine de noms et une douzaine de mélodies :

D'où vient ce sang sur ta main droite,
Mon frère, dis-moi, dis-moi ?
C'est le sang d'un vieux loup chenu
Qui me pourchassait dans les bois.

Elle s'interrompit au milieu d'un accord ; Lew se retourna et considéra Régis, stupéfait.

— Régis ! s'écria-t-il, s'approchant vivement de la porte. Que viens-tu faire ici ?

Il tendait les bras pour l'embrasser, mais, le voyant de plus près, il le prit par les épaules comme pour le soutenir et dit d'un ton farouche :

— Est-ce là une nouvelle idée de Beltran... ?

Régis se redressa de toute sa taille. Il aurait voulu se laisser aller dans les bras de Lew, s'appuyer sur lui, s'abandonner à sa fatigue et à sa peur – mais pas devant ces étrangers.

— Je suis venu à la recherche de Danilo. Javanne a vu dans sa matrice qu'il avait été enlevé par des hommes d'Aldaran. Tu as participé à cet enlèvement ?

— Dieu m'en préserve, dit Lew. Pour qui me prends-tu ? Il s'agit d'une erreur, d'une simple erreur. Entre et assieds-toi, Régis. Tu as l'air malade et fatigué. Bob, si on l'a maltraité, quelqu'un le paiera de sa tête !

— Non, non, dit Kadarin. Le Seigneur Kermiac l'a accueilli comme son invité personnel et te l'a envoyé aussitôt.

Régis laissa Lew l'amener au banc près du feu. La femme se remit à toucher doucement la harpe. Une autre femme, très jeune celle-là, au joli visage encadré de longs cheveux roux, s'approcha et prit sa cape, le regardant effrontément en face. Aucune jeune fille des Domaines n'aurait osé le regarder ainsi ! Il eut l'impression désagréable qu'elle savait ce qu'il pensait et s'en amusait beaucoup. Lew déclina les noms des deux femmes, mais Régis n'était pas en état d'y faire attention. Il fut également présenté à Beltran d'Aldaran, qui s'éclipsa tout de suite.

Lew s'assit près de Régis en disant :

— Comment se fait-il que tu aies fait ce long voyage tout seul ? Seulement par amitié pour Danilo ?

— Nous nous sommes prêté serment, nous sommes *bredin*, dit Régis d'une voix mourante. Il est vraiment indemne ? Il n'est pas prisonnier ?

— Il est traité en hôte de marque et luxueusement logé. Tu le verras quand tu voudras.

— Je ne comprends rien à tout ça, Lew. Tu es venu en mission pour les Comyn, et je te retrouve profondément engagé dans les affaires des Aldaran. Que se passe-t-il ?

Dès que leurs mains s'étaient touchées, le rapport télépathique s'était établi, et Régis se surprit à se demander : *Lew est-il devenu traître aux Comyn ?* Lew répondit calmement :

— Je ne suis pas un traître. Mais j'en suis venu à penser que le service des Comyn et le service de Ténébreuse ne sont pas tout à fait la même chose.

La femme s'était remise à chanter à voix basse :

Loups ne chassent point à cette heure,

Mon frère, dis-moi, dis-moi.

C'est le sang de mes propres frères

Venus boire un verre avec moi.

Pourquoi te battre avec tes frères,

Mon frère, dis-moi, dis-moi ?

Les fils de ton père et ta mère,

Qui vivaient en paix avec toi.

Lew continuait à parler, couvrant la mélodie de sa voix.

— Les Comyn ont rejeté Danilo comme un déchet, sans autre raison qu'une offense à un homme corrompu. Danilo est un télépathe catalyste. J'ai suggéré qu'ils l'amènent ici – je ne pensais pas qu'ils useraient de la force – pour mettre ce don au service d'une cause plus vaste. Il peut servir tout notre monde, et pas seulement une clique d'aristocrates ivres de puissance...

La mélodie était mélancolique, la voix de la femme était veloutée.

Combattant pour rire au festin,

Ma sœur, j'en fais serment,

Rage insensée saisit ma main,

Et les ai tués lâchement.

— Assez pour aujourd'hui, dit Lew. Tu es fatigué, tu t'inquiètes pour Dani, et tu dois te reposer. Quand tu auras récupéré, je

t'exposerai nos projets. Tu sauras pourquoi ceux qui veulent le bien de Ténébreuse peuvent mettre un frein aux pouvoirs des Comyn.

Par le contact de leurs mains, Régis sentait la sincérité de Lew, mais aussi une certaine hésitation. Il dit :

— Tu n'en es pas tout à fait convaincu, Lew. Et tu es lié par serment aux Comyn.

Lew retira sa main et dit avec amertume :

— Par serment ? Non. Un serment auquel je n'ai eu aucune part a été prêté pour moi quand j'avais cinq ans. Mais nous en reparlerons. Si tu t'imaginais Danilo prisonnier, tu seras rassuré de le voir dans l'appartement d'honneur, le seul, je suppose, qui convienne pour recevoir un Hastur. Et puisque c'est ton écuyer, il doit être logé avec toi.

Il se retourna et s'excusa brièvement auprès des femmes. Dans son état de sensibilité exacerbée, Régis sentit leurs émotions. La plus âgée, la chanteuse, débordait de ressentiment. La plus jeune semblait ne rien voir, que Lew. Régis ne voulait pas être mêlé à cette situation compliquée ! Il fut content quand ils se retrouvèrent seuls dans le couloir.

— Régis, dis-moi franchement ce que tu as. Tu es malade !

Régis essaya sans y croire de rompre le contact télépathique. Il pressentait l'inquiétude de Lew s'il avouait qu'il avait eu une attaque de la maladie du seuil. Mais pour une raison inconnue, il voulait échapper à cette sollicitude.

— Rien de grave, dit-il ; je suis très fatigué. Je n'ai pas l'habitude de voyager dans les montagnes, et je dois avoir pris froid.

Et il sentit Lew se retirer définitivement de son esprit, en proie à une immense perplexité.

Lew s'arrêta devant une porte sculptée à double battant, fronçant les sourcils à la vue du soldat qui montait la garde.

— Garde, tu surveilles un hôte ?

— Je le protège, Dom Lewis. Ici, tout le monde n'est pas dans les meilleures dispositions vis-à-vis des gens de la vallée. Vous voyez, ajouta-t-il, poussant la porte, il n'est pas enfermé.

Lew entra et appela.

— Danilo ?

Régis, qui le suivait, vit Danilo sortir d'une autre pièce et se figer sur place. Danilo rejeta la tête en arrière d'un mouvement agressif.

— Vous avez envoyé des hommes de main pour le capturer, lui aussi ? dit-il.

— Comme tu es soupçonneux, dit Lew. Pose-lui la question toi-même. Et soigne-le bien, Dani.

Puis il se retira, fermant la porte derrière lui.

CHAPITRE XVIII

(Récit de Lew Alton)

QUAND je revins dans le petit salon, Thyra jouait toujours de la harpe, et je réalisai que je ne m'étais pas absenté longtemps ; elle n'avait pas encore fini la ballade du hors-la-loi dément.

Quand reviendras-tu désormais,
Mon frère, dis-moi, dis-moi ?
Quand lune et sol monteront à la fois,
Et cela ne sera jamais.

Ce chant devait être incroyablement ancien, et de plus, étranger, pour parler d'une lune au lieu de quatre ! Beltran était revenu, et fixait le feu, l'air à la fois furieux et absent. Kermiac avait dû le réprimander comme il le méritait. Avant l'arrivée de Régis, la maladie du vieillard nous avait retenus de lui révéler ce que Beltran avait fait. J'étais désolé parce que Beltran était désolé – je n'y pouvais rien, je l'aimais, et je comprenais ce qui avait motivé ses ordres brutaux. Mais ce qu'il avait fait à Danilo était impardonnable, et j'étais également en colère contre lui.

Et il le savait, car, se tournant vers moi, il parla d'un ton agressif.

— Maintenant que tu as mis l'enfant au lit...

— Ne te moque pas de lui, mon cousin, dis-je. Il est jeune, mais il a traversé les Hellers tout seul. Je ne l'aurais pas fait moi-même.

— Je sais, mon père m'a déjà servi la leçon, dit Beltran. Il n'avait que louanges pour le courage et les manières de ce garçon ! Inutile que tu recommences !

Là-dessus, il me tourna le dos. Tant pis pour lui, je ne le plaignais pas. Il avait sans doute gâché toute chance de gagner l'amitié de

Danilo ; et l'aide de Danilo était la seule chance de sauver ce cercle. Si nous pouvions découvrir et éveiller quelques télépathes latents, nous avions une chance, petite sans doute, d'arriver à contrôler la matrice de Sharra. Sinon, cela semblait sans espoir.

Marjorie sourit et dit :

— Ton ami n'a pas voulu me parler.

— C'est un homme de la vallée, mon amour ; il pense que c'est impoli et même grossier de regarder une jeune fille en face.

Les lèvres de Kadarin se retroussèrent.

— Ce n'est pas par amitié pour toi qu'il a traversé les montagnes, mais pour le jeune Syrtis.

J'éclatai de rire.

— Au nom de mes ancêtres imaginaires, Bob, crois-tu que je sois jaloux ? Je ne recherche pas l'amour des hommes, mais on a confié Régis à mes soins quand il était petit garçon, et il m'est plus cher que mon propre frère.

Marjorie dit, avec ce sourire qui me faisait toujours battre le cœur :

— Alors, je l'aimerai, moi aussi.

Thyra leva les yeux, et, par-dessus les accords de sa guitare, dit d'un ton narquois :

— Allons, Marjorie, tu es Gardienne ! Si un homme te touche, tu vas t'évanouir en fumée !

Un violent frisson me glaça. *Marjorie, brûlant dans les flammes de Sharra...* Je fis un pas vers le feu, arrachai sa harpe à Thyra, puis je me ressaisis. Qu'allais-je faire ? Lentement, d'un geste délibéré, forçant mes muscles tremblants à se détendre, je rabaissai la harpe et la posai sur le banc.

— *Breda*, dis-je, utilisant le mot signifiant sœur, pas dans sa forme ordinaire, mais dans la forme intime qui peut aussi signifier « chérie », un tel sarcasme est indigne de toi. Si j'avais cru que c'était possible, ou si je t'avais entraînée moi-même dès l'origine, crois-tu que je ne t'aurais pas choisie de préférence à Marjorie ? Crois-tu que je n'aurais pas préféré que Marjorie soit libre ?

J'entourai ses épaules de mon bras. Un instant, elle me regarda avec défi.

— Crois-tu vraiment que j'aurais observé ta règle de la chasteté ? me lança-t-elle.

Je fus trop choqué pour répondre aussitôt. Je dis enfin :

— *Breda*, ce n'est pas de toi que je me méfie, mais de ta formation.

Elle se détendit soudain, jetant ses bras autour de mon cou. Je dis, encore tremblant de ce mélange familier de fureur et de tendresse :

— Et ne plaisante pas sur le feu ! Miséricordieuse Evanda ! Tu n'as jamais été à Arilinn, tu n'as jamais vu le mémorial, mais toi qui chantes des ballades, n'as-tu jamais entendu l'histoire de Marelie Hastur ? Je n'ai pas une voix à chanter, mais je vais te la raconter s'il faut te rappeler qu'on ne badine pas avec ces choses-là !

— Nous avons tous vu Marjorie dans le feu, dit Kadarin, mais c'était une illusion. Tu n'as pas été brûlée, n'est-ce pas, Marjorie ?

— Non, non, pas du tout. Non, Lew. Thyra ne pensait pas à mal, dit Marjorie, tremblante.

Je brûlais de tendre la main, de la prendre dans mes bras, de la protéger. Mais rien de ce que j'aurais pu faire n'aurait été plus dangereux.

J'avais été un imbécile de toucher Thyra.

Elle était toujours serrée contre moi, tiède, proche et vivante ! J'avais envie de la rejeter loin de moi avec violence, mais en même temps, j'avais envie – et elle le savait, oh, comme elle le savait ! – j'avais envie de ce que j'aurais naturellement obtenu de toute femme de mon cercle qui ne fût pas la Gardienne. Cela aurait dissipé toute tension et hostilité. Toute femme entraînée dans une tour aurait senti dans quel état j'étais et se serait tenue responsable...

Je me forçai à me dégager. Ce n'était pas la faute de Thyra si Marjorie avait été forcée d'être Gardienne, à défaut d'une autre. Ce n'était pas Thyra qui m'avait excité ainsi. Ce n'était pas non plus la faute de Thyra si elle n'avait pas été habituée aux coutumes d'un cercle de tour, où l'intimité et le désir sont plus forts que les liens du sang, plus forts que l'amour, où le besoin de l'un engage la responsabilité de tous les autres.

Je ne pouvais imposer les lois d'un cercle à ce groupe que dans la mesure où c'était utile à leur sécurité. Leurs liens remontaient haut dans le passé. Thyra n'avait que mépris pour Arilinn. Et il était impossible de s'interposer entre Thyra et Kadarin.

Avec douceur, pour éviter de la blesser par une brusque retraite, je m'éloignai d'elle. Beltran, comme hypnotisé par les flammes, dit à voix basse :

— Marelie Hastur. Je connais ce conte. C'était une Gardienne d'Arilinn enlevée par des bandits des Monts de Kilghard, violée et laissée mourante devant le mur de la ville. Pourtant, par fierté, ou par peur de la pitié, elle dissimula ce qu'elle avait subi et reprit sa place dans les écrans des matrices malgré la loi des Gardiennes... Et elle mourut, calcinée comme par la foudre.

Marjorie frissonna, et je maudis Beltran à part moi. Pourquoi raconter cette histoire devant elle ? Cela semblait inutilement cruel, et ne ressemblait pas à Beltran.

Pourtant, j'avais failli la raconter moi-même à Thyra, et j'avais

été à deux doigts de lui briser sa harpe sur la tête. Cela aussi ne me ressemblait pas.

Au nom de tous les Dieux, que nous arrivait-il ?

Kadarin dit durement :

— C'est un conte mensonger. Un mensonge pieux pour effrayer les Gardiennes et les engager à garder leur virginité, un épouvantail pour faire peur aux fillettes !

Je tendis ma main brûlée.

— Bob, et ça, c'est un pieux mensonge ?

— Non, mais je ne croirai jamais que ça a quelque chose à faire avec ta virginité, rétorqua-t-il en riant. À ta Marelle Hastur, je répondrai par Cleindori Aillard, parente de ton propre père, mariée et mère de famille sans perdre un iota de ses pouvoirs de Gardienne. As-tu oublié qu'on l'a massacrée pour garder *ce* secret ? Rien que ça devrait juger toutes ces superstitions.

Je vis le visage de Marjorie se détendre un peu, et je fus reconnaissant à Kadarin, sinon totalement convaincu. Ici, nous travaillions sans les protections même élémentaires, et je ne voulais pas renoncer à cette précaution, la plus ancienne et la plus simple.

— Si Marjorie et toi, reprit Kadarin, vous trouvez plus prudent de coucher à part jusqu'à ce que ce projet soit bien en route, c'est votre problème. Mais n'allez pas vous créer des cauchemars. Elle contrôle parfaitement ; je me sens en sécurité avec elle.

Il se pencha et l'embrassa légèrement sur le front, d'un baiser dépourvu de toute passion, mais très tendre. Il passa son bras libre autour de ma taille et m'attira contre lui en souriant. Un instant, j'eus l'impression qu'il allait m'embrasser moi aussi, mais il éclata de rire.

— Nous sommes trop vieux pour ça, dit-il, sans moquerie.

Un moment, nous nous retrouvâmes tous unis comme avant, sans plus rien de la terrible violence qui nous avait séparés. Je repris espoir.

Thyra demanda doucement :

— Comment va notre père ?

— Il est très faible, dit Beltran. Mais ne t'inquiète pas, petite sœur, il nous enterrera tous.

— Dois-je aller le voir, Beltran ? demandai-je. J'ai soigné les chocs résultant d'une surcharge matricielle...

— Moi aussi, Lew, dit Kadarin. Les connaissances sur la technologie des matrices ne sont pas toutes enfermées à Arilinn, *bredu*.

Je savais que j'aurais dû insister, mais c'était vrai que Kermiac avait formé des techniciens dans ces montagnes bien avant qu'aucun de nous ne fût né. Et ma propre lassitude me trahit. Je chancelai, et Kadarin me soutint de la main.

— Va te reposer, Lew. Regarde, Rafe s'est endormi sur le tapis.

Allez, au lit tout le monde !

— Oui, dit Beltran. Demain, nous avons du travail. Maintenant que nous avons un télépathe catalyste...

— Il faudra du temps pour le persuader de te faire confiance, dis-je sombrement. Et tu ne peux pas user de force sur lui. Tu le sais, non ?

Beltran répondit, l'air furieux :

— Je ne toucherai pas un cheveu de sa précieuse petite tête, mon cousin. Mais tu ferais bien d'être persuasif. Sans son aide, je ne sais pas ce que nous pouvons faire.

Je ne le savais pas non plus. Nous avions terriblement besoin de Danilo. On se sépara en silence. Kadarin et Beltran allaient veiller Kermiac. J'aurais dû être avec eux. J'aimais le vieillard, et j'étais responsable de la défaillance qui, en l'espace d'un instant, l'avait abattu.

J'allais quitter Marjorie au pied de sa tour, mais elle s'accrocha à ma main.

— Je t'en prie, Lew. Reste avec moi. Comme l'autre jour.

J'allais accepter, mais je pris conscience d'une chose : je ne me fiais plus à mon contrôle.

Était-ce le bref mais troublant contact physique avec Thyra ? Était-ce le choc de la querelle ? Ou les vieux contes et ballades !... Mais je ne pouvais pas être sûr de moi !

Même en cet instant, il me fallait faire appel à toute la discipline douloureusement acquise pour ne pas la prendre dans mes bras, l'embrasser passionnément, et l'emporter jusque dans sa chambre, jusqu'à ce lit que nous avions si chastement partagé...

J'arrêtai là mes pensées. Mais nous étions en rapport profond ; elle avait vu, senti, *partagé* mon désir. Elle rougissait, mais elle ne détournait pas les yeux des miens. Elle dit enfin, avec calme :

— Tu m'as dit que quand on travaillait comme ça, rien ne pouvait arriver qui puisse me blesser ou... me mettre en danger.

Je secouai la tête, dérouté.

— Je ne comprends pas non plus, Marjorie. Normalement, à ce stade...

Et ici, j'eus un rire sans joie...

— Toi et moi devrions pouvoir nous allonger nus l'un près de l'autre et dormir comme frère et sœur ou comme des bébés au maillot. Je ne sais pas ce qui se passe, Marjorie, mais je n'ose pas. Les Dieux me sont témoins que je le désire !

Elle détournait les yeux un instant et dit en un souffle :

— Kadarin dit que c'est seulement une superstition. Je... je veux bien prendre le risque, si tu veux, Lew. Si tu en ressens le besoin.

Maintenant, j'avais vraiment honte. Je pouvais tout de même me

maîtriser. Je pris une longue inspiration, me forçai à détendre mes mains crispées sur la rampe.

— Non, ma bien-aimée. Je pourrai peut-être comprendre ce qui s'est passé. Mais il faut que je sois seul.

J'entendis sa supplication, non pas vocale, mais mentale, qui m'alla droit au cœur : *Ne me quitte pas ! Ne t'en va pas, Lew, ne me quitte pas...* Je rompis durement le contact, me barricadant, la rejetant à l'extérieur. Ce fut horriblement douloureux, mais je savais que si ça continuait, je serais incapable de la quitter et je savais comment ça finirait. Et sa discipline triompha. Elle ferma les yeux et prit une profonde inspiration à son tour. Je vis cette étrange expression de distance, de réserve, d'isolement, descendre sur son visage. L'expression de Callina, le soir de la Fête. L'expression que j'avais vue si souvent sur le visage de Janna pendant ma dernière saison à Arilinn. Elle savait que je l'aimais, que je la désirais. Cela me fit mal, mais me soulagea en même temps. Marjorie dit avec calme :

— Je comprends, Lew. Va dormir, mon chéri.

Elle se retourna et monta le long escalier, et je m'éloignai, aveuglé par la douleur.

J'allai dans ma chambre et me jetai sur mon lit sans même me déshabiller.

Quelque chose clochait. Quelque chose clochait terriblement.

J'avais déjà une fois ressenti une disruption semblable à celle-là, comme un vortex de fureur, de luxure, de rage et de destruction, s'emparant de nous tous. Cela n'aurait pas dû être. Cela ne *devait* pas être !

Normalement, le travail des matrices laissait les opérateurs épuisés, vidés, sans aucune énergie en réserve pour une émotion violente. Et surtout, il ne restait plus aucune force pour la sexualité. C'était très différent aujourd'hui.

Au début, Thyra m'avait surtout irrité. Je m'étais emporté quand elle avait paru se moquer de Marjorie, puis, soudain, j'avais été tellement subjugué par mon propre désir qu'il m'aurait été facile de lui arracher ses vêtements et de la prendre devant le feu !

Et Marjorie. Une Gardienne. Je n'aurais même pas dû être capable de *penser* à elle de cette façon ! Pourtant, j'y avais pensé. Par tous les diables, j'en tremblais encore de désir. Et elle voulait que je reste près d'elle ! Aurais-je dû prendre le risque ? La raison, la prudence, une longue habitude, me disaient que non ; non, j'avais fait la seule chose raisonnable.

Je jetai un bref coup d'œil sur la matrice enveloppée, et sentis un frisson me parcourir. Isolée ainsi, elle aurait dû être dormante. Que diable, j'avais été entraîné à Arilinn, et tout télépathe de première année sait isoler une matrice ! Je devais rêver. Je vivais sur les nerfs,

et maintenant, mis à vif, ils étaient hypersensibles.

Cette maudite matrice était la cause de tous nos problèmes. J'aurais aimé la jeter par la fenêtre, ou, mieux encore, l'expédier hors-planète sur une fusée terrienne, et la laisser continuer ses méfaits dans la poussière cosmique ! Je souhaitai ardemment que Beltran, la matrice de Sharra, Kadarin et la vieille Desideria, entourée de son peuple de forgerons, brûlent tous ensemble dans une de leurs forges.

J'adhérais toujours aux rêves de Beltran, mais sur le chemin de ces rêves se dressait ce cauchemar. Je savais, je savais du plus profond de moi-même, que je ne pouvais pas contrôler Sharra, que Marjorie ne pouvait pas davantage, que rien d'humain ne pourrait jamais la contrôler. Nous avions seulement troublé la surface de la matrice. Si elle s'éveillait tout à fait, on ne pourrait peut-être plus jamais en avoir raison, et je le dirais à Beltran le lendemain.

Me cramponnant à cette résolution, je sombrai dans un sommeil agité.

Longtemps, j'errai dans des cauchemars confus à travers les corridors du Château Comyn ; chaque fois que je rencontrais quelqu'un, son visage était voilé, ou détourné par aversion ou mépris. Javanne Hastur refusant de danser avec moi à un bal d'enfants. Le vieux Domenic di Asturien haussant les sourcils. Mon père cherchant à me contacter à travers un gouffre, Callina Aillard s'enfuyant et me laissant seul sur le balcon balayé par la pluie. Il me sembla que j'errais dans ces couloirs pendant des heures, sans qu'aucun visage humain se tournât vers moi avec inquiétude ou compassion.

Puis le rêve changea. J'étais sur le balcon de la Tour d'Arilinn, en train de regarder le soleil levant, et Janna Lindir se tenait près de moi. J'étais vaguement étonné de la voir. J'étais revenu là où j'avais été heureux, accepté et aimé, où il n'y avait aucun nuage sur mon esprit ni mon cœur. Mais je croyais que mon cercle avait été rompu et dispersé, les autres rentrés dans leurs familles, moi parti dans la Garde où j'étais méprisé, Janna mariée... non, ce n'était sans doute qu'un mauvais rêve ! Elle se retourna et mit sa main dans la mienne, et je ressentis un profond bonheur.

Puis je réalisai que ce n'était pas Janna, mais Callina Aillard qui disait, railleuse : « Tu sais ce qui cloche vraiment chez toi ? », me provoquant à l'abri de la barrière que lui faisait sa condition de Gardienne, interdite, intouchable... Possédé du désir qui s'emparait de moi, je tendis la main vers elle, lui arrachai ses voiles tandis qu'elle hurlait en se débattant. Gémissante, je la précipitai sur les dalles et me jetai sur elle, nu, et, alors, poussant des cris sauvages et terrifiés, elle se mit à *changer*, à luire et à brûler, et les feux de Sharra nous engloutirent, nous consumèrent en un spasme fou de plaisir et d'extase, de terreur et d'agonie...

Je m'éveillai frissonnant et criant, encore en proie à la terreur et à l'enchantement du rêve. La matrice de Sharra était enveloppée et dormait.

Mais je n'osai plus refermer les yeux de la nuit.

CHAPITRE XIX

QUAND Lew fut parti, refermant la porte derrière lui, ce fut Régis qui réagit le premier, traversant la pièce en trébuchant, comme s'il marchait encore dans les congères, pour donner à Danilo l'accolade de parent. Sa voix, rauque, résonna à ses oreilles.

— Tu es sauf. Vraiment sain et sauf.

La parole de Lew l'avait laissé sceptique, bien que, de toute sa vie, il n'eût jamais eu aucune raison d'en douter. Quel maléfice régnait en ces lieux ?

— Oui, oui, sain et sauf, dit Danilo, qui poursuivit, la voix tremblante : Mon Seigneur, vous êtes trempé !

Pour la première fois, Régis sentit la chaleur de la cheminée, les tapisseries bloquant les courants d'air, la tiédeur contrastant avec le froid glacial des corridors.

— Les gardes devant la porte ? Tu es donc prisonnier ?

— Ils sont là pour me protéger, à ce qu'ils disent. Ils sont assez : gentils. Viens, je vais t'enlever tes bottes. Tu es glacé jusqu'aux os !

Régis se laissa conduire à un fauteuil, de forme si ancienne qu'il n'en comprit l'usage qu'en s'y asseyant. Ses pieds sortirent de ses bottes gourds et glacés. Il était presque trop las pour se redresser et délayer sa tunique ; enfin, avec effort, il porta des doigts engourdis à ses lacets. Sa voix laissa percer une irritation qu'il n'éprouvait pas.

— Je peux faire ça tout seul, Dani. Tu es mon écuyer, pas mon domestique !

Danilo, à genoux devant le feu pour sécher les bottes de Régis, se leva d'un bond, piqué au vif. Il dit en regardant le feu :

— Seigneur Régis, je suis honoré de vous servir en quelque fonction que ce soit.

Sous les paroles empruntées, Régis, de nouveau ouvert, sentit autre chose, comme une pulsion muette de désespoir : *Alors, quand il disait accepter mes services, il ne le pensait pas. C'était... c'était juste une*

façon de racheter ce que son parent avait fait...

Sans prendre le temps de réfléchir, Régis se leva, et s'agenouilla près de Dani. Sa voix tremblait sous les violents frissons qui lui parcouraient l'échine, mais surtout à cause de la peine qu'il avait faite à Dani.

— Les Dieux me sont témoins que j'étais sincère ! C'est seulement... c'est seulement...

Soudain, il sut ce qu'il fallait dire :

— Tu te rappelles les histoires que ça faisait quand je demandais à quelqu'un de me servir, à la caserne !

Leurs yeux se rencontrèrent. Régis ne savait pas si c'étaient ses propres pensées qu'il entendait ou celles de Danilo : *Nous étions des adolescents à l'époque. Et maintenant... comme cela paraît loin ! Pourtant, c'était seulement la saison dernière !*

Il sembla à Régis qu'ils regardaient en arrière, devenus hommes, par-dessus un immense gouffre de temps, une enfance partagée. Où s'était-elle enfuie, leur enfance ?

Avec l'impression de combattre une lassitude insoutenable – une lassitude qu'il avait combattue aussi loin que remontait son souvenir –, il prit les mains de Danilo. Elles étaient dures, calleuses, réelles, seul point d'ancrage ferme dans un monde mouvant qui se dissolvait. Un instant, il sentit ses propres mains passer à travers Danilo, comme si elles étaient immatérielles. Il battit des paupières pour s'éclaircir la vue, et vit devant lui une forme entourée d'un halo bleu. Maintenant, il voyait le mur du fond à travers Danilo. Essayant de se débarrasser des mouches de feu dansant devant ses yeux, il se rappela les conseils de Javanne : lutter, bouger, parler. Il essaya de retrouver sa voix.

— Pardonne-moi, Dani. Qui peut me servir, si ce n'est mon écuyer juré ?

Et, à mesure qu'il parlait, il sentit avec étonnement le soulagement de Danilo : *Ma famille sert les Hastur depuis des générations. Maintenant, je suis à ma vraie place.*

Non ! Je ne veux pas être le maître d'autrui... !

Mais tous deux comprirent le vrai sens de cette dénégation véhémence. Ce n'était pas un rejet personnel, mais l'expression même de ce qu'ils étaient tous deux, de sorte que le service de Danilo était plaisir et soulagement, que Régis savait qu'il devait non seulement accepter ce service, mais le recevoir totalement et de bonne grâce.

Soudain, le visage de Danilo parut étrange, effrayé. Sa bouche remuait, mais Régis, flottant désincarné dans une obscurité étincelante, ne l'entendait plus. Sa nuque puisait de douleur. Il s'entendit murmurer :

— Je suis... entre tes mains...

Puis le monde se déroba et il se sentit tomber dans les bras de Danilo.

Il ne sut jamais comment il y était venu, mais quelques secondes plus tard, lui sembla-t-il, il ressentit une brûlure sur tout son corps nu et se retrouva baignant jusqu'au menton dans une grande baignoire d'eau très chaude. Danilo, à genoux près de lui, lui frictionnait anxieusement les poignets. La douleur lui martelait la tête, mais il voyait de nouveau les objets solides, et son corps avait repris une fermeté rassurante. Un serviteur errait dans la chambre avec des vêtements propres, essayant d'attirer l'attention de Danilo assez longtemps pour faire approuver son choix. Danilo le renvoya rapidement, marmonnant entre ses dents :

— Pas question que j'en laisse un tout seul avec toi !

Au début, l'eau avait semblé brûlante à son corps transi ; maintenant, il réalisa qu'elle était tout juste tiède. Danilo était toujours penché sur lui, le visage crispé d'inquiétude. Soudain, Régis ressentit une angoisse si intolérable qu'il oublia le plaisir sensuel et intense de l'eau réchauffant son corps raide et glacé – onze nuits sur la route, et il n'avait pas eu chaud une seule fois ! – et s'assit, sortit de la baignoire en tendant le bras pour s'envelopper d'une serviette. Danilo s'agenouilla pour le sécher, disant :

— J'ai envoyé ce serviteur chercher une guérisseuse. Ils doivent en avoir ici. Régis, je n'ai jamais vu personne s'évanouir comme ça ; tes yeux étaient ouverts, mais tu ne me voyais pas, tu ne m'entendais pas...

— Maladie du seuil.

Il le mit brièvement au courant.

— J'ai déjà eu quelques crises. Mais le pire est passé.

J'espère, ajouta-t-il à part lui.

— Je doute qu'une guérisseuse puisse faire quoi que ce soit. Tiens, donne-moi ça. Je peux m'habiller seul.

Il prit fermement la serviette à Danilo.

— Va lui dire de ne pas se déranger, et trouve-moi une boisson chaude.

Sceptique, Danilo se retira. Régis finit de s'essuyer et enfila les vêtements étrangers. Ses mains tremblaient tellement qu'il eut du mal à nouer les lacets de sa tunique. Qu'est-ce que j'ai ? se demanda-t-il. Et pourquoi ai-je refusé que Dani m'aide à m'habiller ? Il considéra ses mains comme si elles appartenaient à un autre. Je ne voulais pas qu'il me touche !

Même à lui, cela parut incongru. Ils avaient vécu ensemble pendant des mois dans la rude intimité de la caserne. Ils avaient été étroitement liés, chacun pensant même les pensées de l'autre.

Cela, c'était différent.

Irrésistiblement, son esprit retourna à cette fameuse nuit à la caserne où il avait touché Danilo, déchiré par un désir ardent de partager son malheur, et il revêcut l'horreur avec laquelle Danilo l'avait rejeté...

Puis, bouleversé, honteux et terrifié, Régis sut ce qui avait causé son geste, et pourquoi maintenant il refusait le contact de Danilo. Cette idée le figea sur place, ses pieds nus glacés sur la peau de loup couvrant les dalles.

Le toucher. Pas pour reconforter Dani, mais pour satisfaire son propre besoin, son propre désir, adoucir sa solitude...

Il se força à remuer, craignant d'avoir une autre crise s'il restait encore immobile. Agenouillé sur la peau de loup, il enfila des bas doublé de fourrure, faisant exprès des nœuds très compliqués. Distraitement il pensa que les fourrures étaient indispensables à la vie dans ces montagnes. Elles étaient merveilleusement chaudes.

Mais, sans pitié, le souvenir refoulé depuis ses douze ans avait éclaté comme un abcès purulent ; le souvenir qu'il s'était forcé à oublier avant de guérir sur le sentier du nord : le visage de Lew, entouré de feu, ses barrières abaissées à la dernière extrémité de l'épuisement, de la douleur et de la peur.

Et Régis avait tout partagé avec lui, il n'y avait pas de barrière entre eux. Aucune. Régis avait su ce que désirait Lew mais qu'il ne voulait pas demander, qu'il était trop fier et trop timide pour demander. Quelque chose que Régis n'avait jamais ressenti auparavant, et que Lew le croyait trop jeune pour comprendre. Mais Régis avait connu et partagé ce sentiment.

Ensuite, peut-être parce que Lew n'en avait jamais parlé, Régis avait eu trop honte pour se souvenir. Et il n'avait jamais osé rouvrir son esprit. Pourquoi ? Pourquoi ? Par peur, par honte ? Par... désir ?

Jusqu'à ce que Danilo, sans même essayer, ait abattu cette barrière.

Et maintenant, Régis savait pourquoi c'était Dani qui avait pu l'abattre...

Il ne sait pas. Et il ne saura jamais, se dit-il, avec une fierté inébranlable.

Il se leva, le front de nouveau déchiré d'élancements douloureux. Il eut un instant d'horreur. Comment le dissimuler à son ami ? Dani était télépathe, lui aussi !

Lew avait dit que c'était comme vivre sans sa peau. Eh bien, il n'avait plus sa peau et il était doublement nu. Se ressaisissant, il entra dans la pièce voisine, et décida que ses bottes n'étaient pas sèches. Intérieurement, il se sentait tremblant et glacé, mais physiquement, il avait chaud et il était calme.

Comment pourrait-il de nouveau regarder Lew en face, sachant

cela ? Froidement, Régis s'exhorta à ne pas faire l'imbécile. Lew avait toujours su. Il n'était pas lâche, il ne se mentait pas à lui-même ! Lew se souvenait ; pas étonnant qu'il ait été surpris quand Régis lui avait dit qu'il n'avait pas le *laran* !

Lew lui avait demandé pourquoi il ne supportait pas de se souvenir...

— Tu aurais dû te mettre au lit tout de suite et me laisser t'apporter à dîner, dit Danilo derrière lui.

Régis, contrôlant fermement son visage, se retourna. Danilo le regardait, avec une inquiétude amicale, et Régis se souvint, avec un choc, que Danilo ne savait rien, ni du souvenir, ni de la prise de conscience survenue pendant ces quelques minutes de séparation. Il dit tout haut, essayant de prendre un ton détaché :

— Je me suis évanoui avant d'avoir rien vu de cet appartement à part cette pièce. Je n'ai aucune idée de l'endroit où je vais dormir.

— Et moi, j'ai eu des jours pour l'explorer, n'ayant rien d'autre à faire. Viens, je vais te montrer le chemin. J'ai dit au serviteur de te monter à dîner ici. Quelle impression cela fait-il de se trouver dans un appartement royal, après le dortoir de Nevarsin ?

Il y avait assez de place pour un Régent et sa suite dans l'appartement des hôtes : d'immenses chambres, des chambrettes de domestiques à foison, un grand hall, et même une petite salle d'audiences octogonale avec un trône et des tabourets pour les solliciteurs. C'était plus luxueux que les appartements de son grand-père à Thendara. Danilo avait choisi la chambre la plus petite et la plus simple, mais elle ressemblait quand même à la chambre d'une favorite royale. Il y avait un immense lit sous un dais, qui aurait pu, pensa irrévérencieusement Régis, accueillir un Séchéen, trois de ses épouses et six de ses concubines. Le serviteur de tout à l'heure bassinait le lit avec une bassinoire à long manche, et il y avait du feu dans la cheminée. Régis laissa Danilo l'aider à monter dans l'immense lit, et poser un plateau à côté de lui. Danilo renvoya l'homme, disant gravement :

— C'est mon privilège de servir mon seigneur de mes propres mains.

Régis s'amusait de ce ton solennel, mais il savait qu'un seul sourire aurait profondément blessé son ami. Il garda sa contenance jusqu'au départ du serviteur, puis dit :

— Tu ne vas pas me servir tout le temps du « Mon Seigneur », *bredu*.

Il y eut du soulagement dans le regard de Danilo.

— Seulement devant les étrangers, Régis.

Il s'approcha, souleva les couvercles des plats, grimpa sur le lit et, prenant une cruche, servit un potage fumant.

— La nourriture est bonne, dit-il. Le premier jour, j'ai dû demander du cidre à la place du vin, c'est tout. Je vois qu'ils ont apporté les deux ce soir, et le cidre est chaud.

Régis but le bouillon et le cidre en homme assoiffé ; pour le reste, bien que ce fût son premier repas chaud depuis des jours, il eut du mal à mâcher et avaler.

— Maintenant, raconte-moi comment tu m'as retrouvé ici, Régis.

Régis porta la main à la matrice suspendue à son cou dans son sachet. Danilo eut un mouvement de recul.

— Je croyais que ces choses devaient être utilisées uniquement par des techniciens, avec les précautions qui conviennent.

— Je n'avais pas d'autre moyen.

— Et tu as pris ce risque pour moi, *bredu* ?

— Je suis là et vivant, non ? Je suppose que je vais avoir des problèmes avec ma famille ; c'est par ruse que j'ai faussé compagnie à Gabriel et à mon escorte. J'étais censé aller à la Tour de Neskaya.

Danilo demanda, un peu effrayé :

— Va-t-on faire de toi un technicien des matrices, maintenant qu'on sait que tu as le *laran* ?

— Dieu m'en préserve ! Mais il faut que j'apprenne à me protéger.

— C'est pour ça – parce que tu t'es servi d'une matrice sans entraînement – que tu as eu la maladie du seuil ?

— Je ne sais pas. Peut-être. Ça n'a rien dû arranger.

— J'aurais dû envoyer chercher Lew Alton, au lieu d'une guérisseuse. Il a servi dans une tour, il aurait su quoi faire.

Régis eut un mouvement de recul. Il n'avait pas envie de se trouver face à face avec Lew en ce moment. Pas avant d'avoir mis de l'ordre dans ses idées.

— Ne le dérange pas. Je vais bien maintenant.

— Bon, si tu en es sûr, dit Danilo sans conviction. D'ailleurs, il doit être au lit avec sa bien-aimée et ne serait sans doute pas content d'être dérangé, mais quand même...

— Sa bien-aimée ?

— La fille adoptive d'Aldaran. Les gardes s'ennuient et passent le temps à bavarder. Ils disent que Lew est passionnément amoureux, et que le vieux Kermiac est favorable à un mariage.

Eh bien, se dit Régis, ce n'était pas plus mal. Lew n'avait jamais été heureux dans les basses terres, et il se sentait très seul. S'il prenait femme dans sa famille Aldaran, ce serait sans doute une bonne chose.

— Maintenant, Dani, raconte-moi tout. Le vieux Kermiac ne savait pas pourquoi ils t'avaient amené ici, et je n'ai pas eu l'occasion de voir Lew seul à seul.

Il se demanda soudain laquelle des deux femmes assises près de la cheminée était la bien-aimée de Lew. La harpiste au visage dur ? Ou la

jeune et délicate jeune fille au visage lointain en robe bleue ?

— Tu dois savoir tout ça, dit Danilo, sinon, comment aurais-tu pu me retrouver ? J'ai essayé... j'ai essayé de te contacter mentalement, mais j'avais peur. Je les *senta*is. J'avais peur qu'ils se servent de ça d'une façon ou d'une autre... C'est terrible ! Le *laran* est terrible ! Je n'en veux pas, Régis ! Je n'en veux pas !

Impulsivement, Régis tendit la main vers lui, puis se ressaisit. Oh non. Pas ça. Pas de cette excuse trop facile pour... pour le toucher. Il dit, d'un ton volontairement détaché :

— On dirait que nous n'avons pas le choix, Dani. Il nous est venu sans nous demander notre avis.

— C'est comme... comme la foudre ! Ça frappe les gens qui n'en veulent pas, ça frappe au hasard... dit Danilo d'une voix tremblante.

— Je n'en veux pas non plus, maintenant que je sais ce que c'est. Pas plus que je ne veux être héritier Comyn.

Il soupira.

— Mais nous n'avons pas le choix. Ou plutôt, nous avons le choix entre nous en servir abusivement – comme Dyan – et l'accepter en hommes, honorablement.

Et il savait qu'il ne parlait pas seulement du *laran*.

— Le *laran* ne peut pas être entièrement mauvais. Il m'a aidé à te retrouver.

— S'il te met en danger de mort...

— N'y pense plus ! dit sèchement Régis. Le Seigneur Kermiac m'a dit que j'étais son *hôte*. Et chez les montagnards, c'est une obligation sacrée. Personne ne nous menace.

— Pas le vieux Kermiac, peut-être. Mais Beltran veut se servir de mon *laran* pour éveiller des télépathes latents, et qu'est-ce qu'il en fera quand ils seront éveillés ? Quoi qu'ils fassent...

Les yeux perdus dans le vague, il murmura :

— ... c'est *mauvais*. Je le sens ; ça me tourmente même pendant mon sommeil.

— Lew ne participerait jamais à des activités déshonorantes !

— Pas consciemment peut-être. Mais il est très monté contre les Comyn, et totalement acquis à Beltran, dit Danilo. Il me l'a dit lui-même.

Il se mit à expliquer le plan de Beltran pour recréer l'ancienne technologie des matrices, qui permettrait à Ténébreuse de passer du stade non industriel, non technologique, à une position de force dans un empire galactique. Tandis qu'il parlait des voyages spatiaux, les yeux de Régis s'éclairèrent au souvenir de ses anciens rêves. Et s'il pouvait, sans renoncer à son héritage ; aller dans les étoiles, servir son peuple et participer quand même à une grande culture galactique... ? Cela semblait trop beau pour être vrai.

— Si ç'avait été possible, cela aurait sans aucun doute été réalisé à l'apogée des tours. Ils ont sans doute essayé.

— Je ne sais pas, dit Danilo. Je ne suis pas aussi instruit que toi. Et Régis savait si peu de choses !

— Attendons demain, et nous leur poserons la question. Voilà douze nuits que je n'ai pas dormi dans un lit. Je vais essayer celui-là.

Danilo emportait les verres et les plats ; Régis lui fit signe.

— Tu n'as pas l'intention de me veiller pendant mon sommeil ou de coucher en travers de ma porte ?

— Seulement si tu le désires, dit Danilo d'un ton blessé.

Avec cette nouvelle sensibilité si gênante, Régis sentit qu'il l'aurait désiré. L'image qui le hantait depuis des jours ressurgit : le frère de Dani protégeant de son corps le père de Régis. Dani avait-il vraiment envie de mourir pour lui ? L'idée le choqua au point de lui couper la parole.

— Dors où tu voudras, dit-il enfin.

Il s'allongea et sombra dans un sommeil sans fond.

D'abord, épuisé par les épreuves et les émotions, il dormit sans rêves. Puis il se mit à rêver par intermittences : sabots de chevaux claquant sur une route... armurerie du Château Comyn, où il luttait difficilement contre Dyan, armé et en pleine forme, tandis qu'une douloureuse lassitude empêchait Régis de lever son épée... immense forme majestueuse touchant le Château Aldaran d'un doigt de feu, flammes s'élançant vers le ciel. À la lueur du feu, il vit le visage de Lew flambant de terreur et le contacta mentalement, sentant des émotions étranges, mais cette fois il savait ce qu'il faisait. Il n'était plus l'enfant dont le corps avait réagi dans une demi-conscience à la plus innocente des caresses ; il savait et acceptait, et soudain, c'est Danilo qui fut dans ses bras, et Danilo se débattait, blessé et terrorisé, essayant de le rejeter loin de lui. Régis, sous l'emprise du désir et de la cruauté, le serrait de plus en plus étroitement, luttant pour le retenir, le soumettre, puis, se ressaisissant, il cria tout haut : « Non ! Oh non ! » et le repoussa violemment en s'asseyant dans le grand lit.

Il était seul ; des braises rougeoyaient dans la cheminée. Au pied du lit, l'ombre noire de Danilo couché en travers, enveloppé dans une couverture, lui tournait le dos. Régis considéra le jeune homme endormi, incapable d'oublier l'horreur de son rêve, le choc de savoir ce qu'il avait tenté de faire.

Non. Pas tenté de faire. Désiré faire. Rêvé de faire. Il y avait une différence.

Au fait, y avait-il vraiment une différence, pour un télépathe ?

Une des rares fois où Kennard avait parlé de ses années de service à la tour, il avait dit très sérieusement :

— Je suis un Alton ; ma colère peut tuer. Pour moi, une pensée

meurtrière est presque l'équivalent d'un meurtre. Une pensée luxurieuse est l'équivalent psychologique d'un viol.

Régis se demanda s'il était responsable même de ses rêves. Oserait-il jamais se laisser de nouveau aller au sommeil ?

Danilo remua en gémissant. Brusquement, il se mit à crier et à se débattre dans son sommeil. Il marmonna :

— Non, non, je t'en supplie !

Et il se mit à pleurer. Régis le regarda avec horreur. Son propre rêve avait-il troublé Dani ? Dyan l'avait tourmenté, même dans son sommeil... Il ne pouvait pas le laisser dans cet état. Il se pencha et dit doucement :

— Dani, tout va bien, tu dormais.

À moitié endormi, Danilo fit le signe protecteur des *cristoforos*. Ce devait être réconfortant d'avoir leur foi, se dit Régis. Les sanglots étouffés de Dani déchiraient Régis comme des serres. Il ne pouvait pas savoir qu'à l'autre bout du château, Lew Alton, lui aussi, se réveillait en sursaut, tremblant de culpabilité à l'idée du crime le plus horrible qu'il pût imaginer, mais Régis se surprit à se demander quelle forme avait pris le cauchemar de Dani. Il n'osa pas le demander, n'osa pas se risquer sur le terrain des confidences nocturnes.

Danilo avait repris son sang-froid. Il demanda :

— Ce n'est pas... la maladie du seuil qui recommence ?

— Non. Non, seulement un cauchemar. Je suis désolé de t'avoir réveillé.

— Ce maudit château est plein de cauchemars... marmonna Danilo.

Régis sentit qu'il cherchait à le contacter mentalement pour se rassurer, se réconforter. Il refusa volontairement le contact. Longtemps après, il sentit que Danilo s'était rendormi. Il resta éveillé, regardant le feu mourant lentement dans sa cheminée, ce feu ressurgi de son enfance troublée sous forme d'incendie de forêt, ce feu qui était devenu une grande forme de flammes. Sharra, la Sharra des légendes. Au nom de tous les Dieux, qu'est-ce qui se mijotait à Aldaran ? Quelque chose avait échappé à tout contrôle, quelque chose d'effrayant.

Le feu était la clé, il le savait, pas seulement parce que le souvenir de l'incendie avait ramené à la surface l'autre souvenir si soigneusement refoulé. C'était quelque chose de pire. Lew avait l'air d'un homme qui vient de se livrer à des activités périlleuses. Et toutes ces dislocations de la mémoire, ces cauchemars cruels et luxurieux... il se passait ici quelque chose de monstrueux.

Et Régis devait protéger Danilo. C'est pour ça qu'il était venu, et il se jura de tenir sa promesse.

Accablé par le fardeau du *laran*, bourrelé de remords même dans

ses rêves, pliant sous le poids de ce qu'il avait si longtemps oublié, Régis n'osait pas se rendormir. Il réfléchissait. L'erreur, c'était de l'avoir envoyé à Nevarsin, il le savait. N'importe où ailleurs, il aurait pu assumer cette prise de conscience. Il savait, rationnellement, que ce qui lui était arrivé, ce qui lui arrivait maintenant, n'était pas de nature à lui inspirer tant de haine de lui-même ni des remords si douloureux. Il avait plutôt bien supporté que les cadets le prennent pour le mignon de Dyan.

Mais c'était avant de savoir ce que Dyan avait fait...

L'ombre de Dyan pesait lourdement sur Régis. Régis savait qu'il ne supporterait pas que Danilo le juge comme il jugeait Dyan... même si Régis lui-même se jugeait ainsi...

L'esprit accablé de ces pensées, Régis sut soudain qu'il avait un choix. Confronté à cette insoutenable prise de conscience, il pouvait refaire ce qu'il avait fait quand il avait douze ans, et cette fois la barrière ne tomberait plus jamais. Il pouvait rejeter le souvenir importun et détesté, et avec lui le *laran* importun et détesté.

Il pouvait se libérer de tout cela, et cette fois, personne n'abattrait plus ses barrières. Il pouvait se libérer de tout : héritage et responsabilité. S'il n'avait pas le *laran*, peu importait qu'il abandonne les Comyn et s'en aille dans l'Empire pour ne plus revenir. Il laissait même un héritier. Il pourrait rencontrer Danilo au matin, sans remords et sans peur, le rencontrer avec innocence, en ami. Il n'aurait plus jamais besoin de craindre que Danilo voie dans son esprit et apprenne ce que Régis ne voulait à aucun prix révéler, quitte à en mourir.

Il l'avait fait une fois. Même Lew n'avait pas pu abattre cette barrière.

La tentation était presque irrésistible. La bouche sèche, Régis considéra le jeune homme endormi en travers du lit. Etre à nouveau libre, pensa-t-il, libre de tout ça.

Mais il avait accepté le serment de Danilo en qualité d'Hastur. Il avait accepté son service et son amitié.

Il n'était plus libre. Il l'avait dit à Danilo, et c'était également vrai pour lui. Ils n'avaient pas le choix : le *laran* leur était venu sans leur demander leur avis, et maintenant, ils pouvaient seulement en mésuser ou l'accepter dans l'honneur.

Régis ne savait pas s'il pouvait s'en servir avec honneur, mais il savait qu'il devait essayer. Les poussins ne peuvent pas retourner dans leur coquille.

Mais dans un cas comme dans l'autre, c'était l'enfer qui les attendait dans l'avenir.

CHAPITRE XX

(Récit de Lew Alton)

PEU après le lever du soleil, je sombrai dans un sommeil agité. Un temps passa, et je fus réveillé par d'étranges clameurs, des femmes criaient – non, gémissaient, je n'avais entendu un tel son qu'une seule fois auparavant... pendant ma tournée des forêts, dans une maison où il y avait un mort.

Je m'habillai à la hâte et sortis en courant dans le couloir. Des serviteurs couraient dans tous les sens, sans s'arrêter pour répondre à mes questions. Je rencontrai Marjorie au pied du petit escalier de sa tour.

— Qu'est-ce que c'est, ma chérie ?

— Je ne suis pas sûre ! C'est la lamentation funèbre !

Tendant la main, elle arrêta une servante qui courait.

— Pourquoi cette lamentation ? Qu'est-il arrivé ?

La femme sanglota.

— C'est le vieux Seigneur, *domna Marguerida*, votre tuteur ; il est mort pendant la nuit...

Dès que j'entendis ces paroles, je sus que je les attendais. La douleur m'envahit jusqu'au bout des doigts. Bien que l'ayant très peu connu, j'avais appris à aimer mon oncle, et, au-delà de mon chagrin personnel, j'étais consterné de ce que sa mort signifiait. Pas seulement pour le Domaine d'Aldaran, mais pour Ténébreuse tout entière. Son règne avait été long et sage.

— Thyra, murmura Marjorie. Evanda, ayez pitié de nous ! Que va-t-elle faire ? Comment pourra-t-elle supporter ce malheur ?

Elle me serra le bras.

— C'est son père, Lew ! Le savais-tu ? Et c'est ce qu'elle a fait qui l'a tué ! C'est sa faute !

— Non, pas sa faute, dis-je doucement. Celle de Sharra.

Maintenant, je commençais à être convaincu que nous étions tous impuissants devant elle. Demain – non, aujourd’hui, le plus tôt serait le mieux –, j’irais rendre la matrice aux forgerons. Desideria avait raison : elle restait dormante sous leur garde, et n’aurait jamais dû les quitter. Je faiblissais à l’idée de ce qu’allait dire Beltran. Pourtant, Kadarin avait juré à Desideria de s’en remettre à mon jugement.

Je devais d’abord aller à la chambre mortuaire pour rendre mes respects à mon oncle. Les lamentations venues de l’intérieur mirent à vif mes nerfs déjà très éprouvés. Marjorie se cramponnait désespérément à ma main. À notre entrée dans la grande chambre, j’entendis la voix de Thyra qui criait presque :

— Cessez ces miaulements barbares ! Je ne veux pas de ça ici !

Une ou deux femmes se turent ; d’autres firent mine de s’arrêter puis recommencèrent aussitôt. Beltran cria durement :

— Toi qui l’as tué, Thyra, lui dénieras-tu les derniers hommages ?

Debout au pied du lit, elle rejeta la tête en arrière d’un air de défi. Elle semblait à bout.

— Imbécile superstitieux, crois-tu que son esprit est resté ici pour écouter les gens hurler à la mort ? C’est ça ta conception d’un deuil décent ?

Beltran répondit, avec plus de douceur :

— Plus décent, sans doute, que notre querelle, petite sœur.

Il avait l’air qu’on attend d’un homme après une longue nuit de veille au chevet d’un agonisant. Il fit signe aux servantes.

— Allez finir vos lamentations ailleurs. L’époque est passée où il fallait gémir pour éloigner les démons des morts.

Kermiac était allongé, mains croisées sur la poitrine, yeux clos. Marjorie fit le signe des *cristoforos* sur son front, puis sur son front à elle. Elle se pencha et posa ses lèvres sur la joue froide, murmurant :

— Repose en paix, mon Seigneur. Saint Porteur de Fardeaux, donne-nous la force de porter notre deuil...

Puis elle se pencha sur Thyra qui s’était mise à pleurer.

— Il est au-delà du pardon et du blâme. Ne te tourmente pas ainsi. C’est à nous, les vivants, de porter ce fardeau. Viens, ma chérie, viens.

Secouée de violents sanglots, Thyra se laissa entraîner hors de la chambre. Je considérai le vieux visage calme et tranquille. Un instant, il me sembla que c’était mon propre père qui gisait devant moi. Je me penchai et baisai le visage froid comme Marjorie l’avait fait.

— Je l’ai très peu connu, dis-je à Beltran. C’est une grande perte pour moi de ne pas être venu ici plus tôt.

J’embrassai mon cousin, joue contre joue, sentant sa douleur s’ajouter à la mienne. Beltran se détourna, pâle et maître de lui,

comme Régis entraîna, suivi de Danilo. Régis prononça une brève formule de condoléances et lui tendit la main. Beltran s'inclina sans répondre. Sa douleur lui faisait-elle oublier la courtoisie ? Il aurait dû souhaiter la bienvenue à Régis en sa qualité d'hôte ; sans savoir pourquoi, cette entorse à l'étiquette me mit mal à l'aise. Danilo fit le signe des *crisoforos* sur le front du vieillard, comme Marjorie l'avait fait, murmurant ce qui devait être une de leurs prières, puis s'inclina cérémonieusement devant Beltran.

Je les suivis dehors. Régis semblait avoir, comme moi, passé une nuit pleine de cauchemars, et il était totalement barricadé contre moi – c'était nouveau, et inquiétant. Il dit :

— C'était ton parent, Lew. Je suis désolé pour toi et je prends part à ton chagrin. Je sais aussi que mon grand-père le respectait. C'est une bonne chose qu'il y ait ici un Hastur pour présenter nos condoléances. Maintenant, les choses seront différentes dans les montagnes.

Régis avait presque automatiquement pris le rôle d'un représentant des Comyn, ce qui était en soi inquiétant. Je savais que son grand-père approuverait, mais j'étais surpris.

— Il m'a dit, peu avant sa mort, Régis, qu'il espérait qu'un jour Beltran et toi vous vous assiériez ensemble pour construire un avenir meilleur pour notre monde.

Régis eut un pâle sourire.

— Ce sera au Prince Derik de le faire. Les Hastur ne sont plus rois de nos jours.

— Pourtant, ils sont toujours les plus proches du trône. Je ne doute pas que Derik ne te choisisse pour conseiller intime, comme ses parents ont choisi ton grand-père.

— Si tu m'aimes, Lew, ne me souhaite pas la couronne, dit Régis avec un frisson. Mais trêve de politique. Je resterai pour les obsèques ; je ne dois aucune courtoisie à Beltran, mais je n'insulterai pas son père sur son lit de mort.

Si la mort inattendue de Kermiac retardait le départ de Régis, elle devait aussi, par décence, retarder mon ultimatum à Beltran. Je prévoyais moins de difficultés maintenant qu'il avait eu un avant-goût des dangers inhérents à Sharra. Kadarin serait peut-être moins docile. Pourtant, j'étais sûr de son bon sens et de son affection pour nous tous.

Ainsi, pendant les jours consacrés au deuil du vieux Seigneur d'Aldaran, personne ne parla des projets de Beltran. Le jour, j'arrivais à éloigner la peur ; mais Sharra revenait la nuit me tourmenter dans des rêves monstrueux, qui me déchiraient comme des serres...

Les cérémonies funéraires étaient terminées ; les seigneurs montagnards, venus rendre leurs devoirs au mort et prêter allégeance

à Beltran, s'en allèrent les uns après les autres. Beltran fit une apparition, et, avec une gravité pleine de dignité, accepta leurs protestations de soutien et d'amitié ; pourtant, ils savaient qu'une ère avait irrévocablement pris fin. Beltran en avait conscience, lui aussi, et je savais qu'il n'en serait que plus résolu à ne pas marcher paisiblement sur les traces de son père mais à se tailler sa propre place au soleil.

Nous étions très semblables, lui et moi, et j'ai connu des jumeaux qui se ressemblaient moins. Pourtant, nous étions très différents. Je n'avais pas deviné qu'il aimait le pouvoir. Moi, j'avais perdu toute trace d'ambition personnelle à Arilinn, et j'en avais voulu à mon père de chercher à la réveiller quand j'étais dans la Garde. Maintenant, j'étais, profondément perturbé. Laisserait-il ses projets lui filer entre les doigts sans protester ? Il me faudrait toute ma persuasion, tout mon tact, pour le convaincre qu'il existait, pour les réaliser, des moyens moins dangereux pour notre monde. Je devrais lui faire clairement sentir que je continuais à partager ses rêves, que je travaillerais à leur réalisation et l'aiderais de tout mon pouvoir, même si j'avais irrévocablement renoncé aux voies que Kadarin et lui avaient choisies.

Quand les seigneurs montagnards furent partis, Beltran invita courtoisement Régis et Danilo à demeurer quelques jours de plus. Je m'attendais à un refus, mais, à ma grande surprise, Régis accepta l'invitation. Peut-être après tout n'était-ce pas si étonnant. Il avait l'air très malade. J'aurais dû essayer de découvrir de quoi il souffrait. Pourtant, chaque fois que j'essayais de lui parler seul à seul, il me repoussait, mettant toujours la conversation sur d'autres sujets. Je me demandais pourquoi. Il m'avait aimé quand il était petit ; pensait-il que j'étais un traître, ou s'agissait-il d'un problème plus personnel ?

Tel était mon état d'esprit quand, un matin, nous nous rassemblâmes dans le petit salon où nous avions si souvent travaillé ensemble. Beltran était marqué par la douleur, et il semblait plus vieux aussi, assagi par le poids nouveau de ses responsabilités. Thyra était pâle et je savais combien son calme apparent lui coûtait. Kadarin était affligé et hagard. Rafe, bien que triste, était le moins atteint ; son chagrin était celui d'un enfant qui vient de perdre un tuteur aimant. Il était trop jeune pour comprendre les implications de cette nouvelle situation.

Marjorie avait cette réserve déchirante que j'avais commencé à observer, l'isolement de toute Gardienne. Mais je sentais chez elle une inquiétude sous-jacente. Beltran était maintenant son tuteur. Si nous nous querellions, lui et moi, l'avenir n'était pas brillant.

C'étaient tous mes parents. Ensemble, nous avions bâti un rêve magnifique. Mon cœur se brisait à l'idée que j'allais l'anéantir.

Mais quand Régis et Danilo furent cérémonieusement introduits, j'eus une lueur d'espoir. Si j'arrivais à les persuader de nous aider, peut-être y avait-il encore moyen de sauver ce rêve !

Beltran commença avec la plus grande courtoisie, présentant à Danilo des excuses solennelles pour la façon dont ses hommes avaient outrepassé leurs ordres. Si ses paroles étaient plus diplomatiques que sincères, seul le plus fort des télépathes pouvait s'en apercevoir. Il termina en disant :

— Ne laissons pas ces considérations personnelles l'emporter sur le but que je poursuis. Le jour approche où les hommes de la montagne et ceux des Domaines devront oublier leurs différends ancestraux pour travailler ensemble à l'avenir de notre monde. Régis Hastur, ne pouvons-nous pas au moins tomber d'accord pour nous consulter vous et moi, comme nos ancêtres auraient dû œuvrer ensemble et non séparément pour Ténébreuse ?

Régis fit une révérence de cérémonie. Je remarquai qu'il avait repris ses vêtements personnels.

— Par égard pour vous, Seigneur Beltran, je voudrais être plus habile en l'art de la diplomatie, afin de mieux représenter ici les Hastur. Cela étant, je ne peux parler qu'en mon nom personnel. J'espère que la paix qui règne depuis si longtemps entre les Comyn et les Aldaran durera tant que nous vivrons et au-delà.

— Et que ce ne sera pas une paix vécue sous la coupe des Terriens, ajouta Beltran.

Régis se contenta de s'incliner sans rien ajouter.

Kadarin dit avec un sourire sarcastique :

— Je vois que vous êtes déjà versé dans le grand art des Comyn, Seigneur Régis, celui qui consiste à parler pour ne rien dire. Assez de joutes oratoires, Beltran ! Expose-leur tes projets.

Beltran exposa de nouveau ses projets pour rendre Ténébreuse indépendante. J'écoutai encore, tombant pour la dernière fois sous le charme de ce rêve. Je souhaitais – tous les Dieux qui ont jamais été savent à quel point je le souhaitais – que ses plans réussissent. Et c'était possible. Si Danilo nous aidait à découvrir suffisamment de télépathes, si le *laran* latent de Beltran pouvait être éveillé. *Si, si, si !* Et, par-dessus tout, si nous avions une source de pouvoir autre que l'incontrôlable Sharra...

Beltran conclut, et je savais qu'à ce moment nos idées suivaient encore des voies parallèles :

— Nous avons atteint un stade où nous dépendons de votre aide, Danilo. Vous êtes un télépathe catalyste ; c'est le don psi le plus rare, et si vous le mettez à notre service, nos chances de réussite en sont énormément accrues. Il va sans dire que vous serez récompensé au-delà de vos rêves. Vous nous aiderez, n'est-ce pas ?

Danilo répondit au sourire charmeur de Beltran par un froncement de sourcils perplexe.

— Si ce que vous vous proposez est si bon et si juste, Seigneur Aldaran, alors, pourquoi avez-vous eu recours à la violence ? Pourquoi ne pas être venu me voir pour tout m'expliquer et me demander mon aide ?

— Allons, allons, dit Beltran avec bonne humeur, ne pouvez-vous me pardonner ce faux pas ?

— Je vous pardonne de grand cœur, Seigneur. En fait, je vous en suis même reconnaissant. Sans cela, je me serais peut-être laissé aller à accepter sans réfléchir. Maintenant, je ne suis plus si sûr. J'ai trop souffert des gens qui disent de belles paroles uniquement pour arriver à leurs fins. Si votre cause est aussi bonne que vous le dites, je pense que tous les télépathes seraient heureux de vous aider. Si mon Seigneur m'y autorise, dit-il, faisant une profonde révérence à Régis, alors je suis à votre service. Mais je dois d'abord être sûr que vos propos ne sont pas seulement de belles paroles pour couvrir une volonté de puissance et des ambitions personnelles, termina-t-il en regardant Beltran dans les yeux avec une audace qui me coupa le souffle.

Beltran devint rouge comme une crête de coq. Il n'avait pas l'habitude des contradicteurs, et cette leçon de morale donnée par un misérable rien-du-tout était plus qu'il n'en pouvait supporter. Sans doute se souvint-il à temps que Danilo était le seul télépathe catalyste adulte et en pleine possession de ses dons, car il se contrôla, mais sa colère rentrée resta visible à mes yeux avertis. Il dit :

— Ferez-vous confiance au jugement de Lew Alton ?

— Je n'ai aucune raison de ne pas lui faire confiance, mais...

Il se tourna vers Régis. Celui-ci était tout aussi effrayé, mais tout aussi résolu. Il dit :

— Je ne ferai confiance au jugement d'aucun homme avant d'avoir entendu ce qu'il a à dire.

Kadarin dit, impatienté :

— Jeunes gens, qui n'entendez rien à la mécanique des matrices, allez-vous vous ériger en juges d'un télépathe de la Tour d'Arilinn sur des questions de sa compétence ?

Régis me lança un regard suppliant. Après un long silence, où je l'entendis presque chercher les mots justes, il dit :

— Juger de sa compétence, non. Juger si je peux en conscience soutenir sa... sa cause, c'est un point où je ne peux faire confiance au jugement de personne, sauf au mien. J'écouterai ce qu'il a à dire.

— Alors, Lew, dis-leur ce que nous devons faire pour que Ténébreuse survive en tant que monde indépendant, dit Beltran, et non en colonie de l'Empire !

Tous les yeux se fixèrent sur moi. C'était la minute de vérité, le moment de grande tentation. J'ouvris la bouche pour parler. L'avenir de Ténébreuse était une cause qui justifiait tout, et nous avions besoin de Dani.

Mais étais-je là pour servir Ténébreuse ou mes propres desseins ? Devant le jeune homme dont la carrière avait été ruinée par un abus de pouvoir, je découvris que je ne pouvais pas mentir. Je ne pouvais pas donner à Danilo les assurances nécessaires pour capter son aide, puis m'efforcer de trouver un moyen de transformer le mensonge en vérité.

Je dis :

— Beltran, tes buts sont bons et je les soutiens. Mais nous ne pouvons pas les atteindre avec la matrice que nous possédons. Pas avec Sharra, Beltran. C'est impossible, complètement impossible !

Kadarin pivota vers moi tout d'une pièce. Je l'avais déjà vu en fureur contre Beltran. Maintenant, c'est moi qui étais l'objet de sa colère.

— Quelle folie est-ce là, Lew ? Tu m'as dit que Sharra avait toute la puissance que nous pouvons désirer !

J'essayai de me barricader contre son assaut mental, et de contrôler fermement mon propre courroux. La colère déchaînée d'un Alton peut tuer, et cet homme était un ami très cher. Je dis :

— La puissance, oui. Toute la puissance dont nous aurons jamais besoin, pour ce travail ou pour tout autre. Mais elle est incontrôlable par essence. Cette matrice a été utilisée comme arme, et maintenant, elle est improprie à tout autre usage. Elle est...

J'hésitai, essayant de préciser de vagues impressions.

— Elle est affamée de puissance et de destruction.

— Encore des superstitions Comyn ! me lança Thyra. Une matrice est une machine. Ni plus, ni moins.

— D'autres matrices, peut-être, dis-je, bien que j'en vienne à penser que, même à Arilinn, nous en savons beaucoup trop peu sur elles pour nous en servir si imprudemment. Mais celle-ci a quelque chose de plus.

J'hésitai encore, cherchant des mots pour exprimer une connaissance, une *expérience* qui était fondamentalement au-delà des mots.

— Elle apporte à notre monde quelque chose qui n'est pas de ce monde. Elle appartient à d'autres dimensions, d'autres lieux, d'autres espaces. C'est une porte, et une fois ouverte, il est impossible de la refermer complètement.

Je les regardai, chacun à leur tour.

— Ne voyez-vous pas ce qu'elle nous fait, à nous ? suppliai-je. Elle éveille en nous la témérité, l'imprudence, la volonté de

puissance...

Je l'avais senti moi-même, avec la tentation de mentir vilainement à Régis et Danilo, juste pour gagner leur aide.

— Thyra, tu sais ce que tu as fait sous son influence, et maintenant ton père adoptif est mort. Je ne croirai jamais que tu aurais fait ça volontairement, de ton propre chef ! Elle est beaucoup plus forte que nous et elle nous manipule comme des jouets !

— Desideria s'en est servie sans faire tant d'histoires, dit Kadarin.

— Mais elle s'en est servie comme arme, dis-je, et pour une juste cause. Elle n'avait aucun désir de pouvoir personnel, et la matrice ne pouvait ni la posséder ni la corrompre, comme elle l'a fait pour nous ; elle l'a rendue aux forgerons, pour qu'ils l'adorent sur leurs autels, inutilisée et inoffensive.

— Veux-tu dire qu'elle m'a corrompu, *moi* ? dit durement Beltran.

Je le regardai dans les yeux et dis :

— Oui. Même la mort de ton père ne t'a pas ramené à la raison.

— Tu parles comme un imbécile, Lew, dit Kadarin. Je n'attendais pas de toi de telles momeries. Si nous avons le pouvoir de donner à Ténébreuse sa juste place dans l'Empire, comment reculer devant ce que nous avons à faire ?

— Ecoute-moi, mon ami, suppliai-je. Nous ne pouvons pas nous servir de la matrice de Sharra pour le genre de force contrôlée que tu veux présenter aux Terriens. Elle ne peut pas servir à propulser un astronef ; je ne voudrais même plus m'en servir pour contrôler l'hélicoptère. C'est une arme, seulement une arme, et ce n'est pas une arme qu'il nous faut. C'est une technologie.

Kadarin eut un sourire farouche.

— Mais nous n'avons qu'une arme, et nous nous en servirons pour obtenir ce que nous voulons des Terriens ! Une fois que nous leur aurons montré ce que nous pouvons faire...

Un frisson glacé me parcourut l'échine. Je revis ma vision : *flammas s'élevant de Caer Donn, la grande forme de feu penchée levant la main de la destruction...*

— Non ! m'écriai-je. Je n'ai rien à voir avec ça !

Je me levai et, embrassant le cercle du regard, je dis avec désespoir :

— Ne voyez-vous pas comment elle nous a corrompus ? Est-ce pour la guerre, le meurtre, la violence, le chantage et la ruine que nous avons forgé nos liens avec tant d'amour et d'harmonie ? Etait-ce ton rêve, Beltran, quand nous parlions d'un monde meilleur ?

Il dit avec colère :

— Si nous devons combattre, ce sera la faute des Terriens qui nous dénie nos droits ! Je préférerais agir pacifiquement, mais s'ils nous forcent à lutter...

Kadarin s'approcha et dit, posant ses mains sur mes épaules avec une sincère affection :

— Lew, tu es scrupuleux à l'excès. Une fois qu'ils sauront ce que nous pouvons faire, nous n'aurons sans doute pas besoin de nous servir de notre pouvoir. Mais il nous mettra sur un pied d'égalité avec les Terriens, pour une fois. Ne le comprends-tu pas ? Même si nous ne nous en servons jamais, nous devons posséder cette puissance, simplement pour contrôler la situation et ne pas être obligés de nous soumettre !

Je savais ce qu'il voulait dire, mais je voyais la faille rédhibitoire. Je dis :

— Bob, on ne peut pas bluffer avec Sharra. Elle *désire* la ruine et la destruction... tu ne le sens pas ?

— C'est comme l'épée du conte, dit Rafe. Vous vous rappelez ce qu'il y avait d'écrit sur le fourreau ? « Ne me tire pas à moins de m'abreuver de sang. »

Tout le monde se tourna vers l'enfant, qui sourit nerveusement sous les regards.

— Rafe a raison, dis-je durement. Nous ne pouvons pas déchaîner Sharra à moins d'avoir vraiment l'intention de nous servir d'elle, et aucun humain sensé n'irait faire une chose pareille.

— Marjorie, c'est toi la Gardienne, dit Kadarin. Crois-tu toutes ces sottises ?

Elle tendit la main vers moi et répondit, d'une voix mal assurée :

— Je crois que Lew en sait plus qu'aucun de nous sur les matrices. Bob, tu as juré à Desideria de t'en remettre au jugement de Lew. Je ne travaillerai pas contre lui.

— Vous êtes tous les deux partiellement terriens ! dit Beltran. Etes-vous contre Ténébreuse ?

Je frémis sous l'ancienne insulte. Marjorie s'emporta.

— C'est toi-même qui nous as appris, il n'y a pas si longtemps, que nous sommes *tous* terriens ! Il n'y a pas à prendre parti pour un « côté » ou pour l'autre, il n'y a que le bien commun ! La main gauche sectionne-t-elle la droite ?

Je sentis Marjorie essayer de se maîtriser. Kadarin aussi cherchait à dominer sa colère. J'avais toujours confiance en lui quand il prenait le temps de maîtriser cette rage destructrice qui était l'unique faille dans la solide armure de sa volonté.

Enfin il dit avec douceur :

— Lew, je sais qu'il y a du vrai dans ce que tu dis. J'ai confiance en toi, *bredu*.

Ce mot m'émut plus que je ne saurais dire.

— Mais quelle alternative avons-nous, mon ami ? Veux-tu dire que nous devrions renoncer à nos projets, à nos espoirs, à notre rêve ?

Ce rêve, c'était aussi le tien. Devons-nous oublier ce que nous avons cru ?

— Les Dieux nous en préservent, dis-je, ébranlé. Ce n'est pas le rêve que je veux abandonner, seulement la part que Sharra pourrait y prendre.

Puis j'en appelai directement à Beltran. C'était lui qu'il fallait convaincre.

— Laissons Sharra retourner sous la garde des forgerons. Voilà des années qu'elle repose parmi eux, inoffensive. J'irai à Arilinn ; je parlerai avec les télépathes de Hali, Neskaya, Corandolis et Dalereuth. Je leur expliquerai ce que vous faites pour Ténébreuse, je plaiderai votre cause, s'il le faut, devant le Conseil Comyn même. Croyez-vous honnêtement être les seuls à vous cabrer sous l'administration et le contrôle des Terriens ? Aussi sûr que je suis ici parmi vous, ils vous soutiendront et travailleront avec vous, librement et sincèrement, beaucoup mieux que je ne pourrais le faire à moi seul. Et ils ont accès à toutes les matrices monitorées connues sur Ténébreuse, et aux archives qui retracent leur usage aux époques les plus reculées. Nous pourrons en trouver une qui sera sans danger pour notre dessein. Alors, je travaillerai avec vous moi-même, et aussi longtemps que vous voudrez, pour atteindre vos buts *véritables*. Ce ne sera plus un bluff exécuté avec une arme incontrôlable, mais un effort total et concerté de tous pour recouvrer les vraies forces de Ténébreuse, les meilleurs dons à faire aux Terriens et à l'Empire en retour de ce qu'ils nous donneront.

Je rencontrai les yeux de Régis, et soudain, le temps se décala une fois de plus. Je le vis dans un grand hall, bondé de centaines d'hommes et de femmes, *tous les télépathes de Ténébreuse* ! La vision disparut ; nous étions seuls tous les huit dans le petit salon. Je dis à Régis et à Danilo :

— Vous participeriez à un tel projet, n'est-ce pas ?

— De tout mon cœur, Seigneur Beltran, dit Régis, les yeux brillants d'excitation. Je suis certain que même le Conseil Comyn mettrait à votre service tous les télépathes de toutes les tours de Ténébreuse !

C'était un rêve encore plus ambitieux que celui que nous avons fait ensemble ! Il devait se réaliser ! Je l'avais vu ! Beltran ne pouvait pas y être insensible !

Il nous regarda tous, et, avant même qu'il ouvre la bouche, mon cœur se serra. Il y avait un mépris glacial dans sa voix.

— Maudit parjure ! me lança-t-il. Tu voudrais me placer sous la botte des Comyn, hein ? Me mettre à genoux devant les *Hali'imyn* pour que je reçoive d'eux comme un cadeau le pouvoir qui m'appartient de droit ? Mieux vaut encore ce qu'a fait mon vieux gâteux de père, et

ramper devant les Terriens ! Mais je suis Seigneur d'Aldaran maintenant, et je plongerai d'abord Ténébreuse dans le chaos ! Jamais ! Jamais, maudit ! Jamais ! termina-t-il d'une voix stridente de rage.

— Beltran, je t'en supplie...

— Supplier, sale demi-caste ! Comme tu voudrais me voir supplier, ramper...

Je serrai les poings, brûlant de lui tomber dessus, d'effacer par mes coups cet air sarcastique... non. Ce n'était pas sa vraie nature à lui non plus, mais celle de Sharra.

— Je suis désolé, mon cousin. Tu ne me laisses pas le choix.

Quoi qu'il puisse advenir par la suite, l'intimité de ce cercle était anéantie ; plus rien ne pourrait jamais être comme avant.

— Kadarin, tu m'as confié la matrice de Sharra et tu as juré de t'en remettre à mon jugement. Avant qu'il soit trop tard, ce cercle doit être dissous, le lien rompu, la matrice isolée avant de nous contrôler tous.

— Non ! s'écria Thyra. Si tu n'oses pas t'en servir, moi je l'ose !

— *Breda...*

— Non, dit Marjorie d'une voix tremblante, non, Thyra. Lew a raison, elle peut nous détruire tous. Bob, dit-elle, se tournant vers Kadarin, ses yeux dorés remplis de larmes, tu m'as faite Gardienne. Par cette autorité, je l'affirme...

Sa voix se brisa, puis elle acheva :

— Ce cercle doit être rompu.

— Non ! dit durement Kadarin, repoussant ses mains tendues. Je ne te voulais pas comme Gardienne ; je craignais ce qui arrive... que tu te laisses influencer par Lew ! Le cercle de Sharra doit être préservé ! Tu sais que tu ne peux pas le rompre sans mon consentement !

Il la regarda farouchement, comme un faucon que j'avais vu un jour planer au-dessus de sa proie.

Planté devant Danilo, Beltran le toisa de son haut.

— Je vous le demande pour la dernière fois : ferez-vous ce que je vous demande ?

Danilo tremblait. Je me rappelai qu'il avait été le plus jeune et le plus timide des cadets.

— Non, Seigneur Aldaran, je ne le ferai pas, répondit-il d'une voix mal assurée.

Beltran tourna les yeux sur Régis et demanda d'un ton égal et menaçant :

— Régis Hastur, vous n'êtes plus dans les Domaines, mais dans la forteresse d'Aldaran. Vous êtes venu de votre libre volonté, et vous ne partirez pas avant d'avoir ordonné à votre mignon d'utiliser ses

pouvoirs selon mes ordres.

— Mon *écuyer* est libre d'obéir à sa conscience. Il a refusé vos ordres ; je soutiens sa décision. Maintenant, Seigneur Aldaran, je vous demande respectueusement l'autorisation de partir.

Beltran cria des ordres dans la langue des montagnes. Les portes s'ouvrirent brusquement, et une douzaine de gardes envahirent le salon. Je réalisai, consterné, que tout était préparé de longue main. Un garde s'approcha de Régis, qui n'était pas armé ; Danilo tira vivement sa dague et se plaça entre eux, mais fut aussitôt maîtrisé. Les hommes de Beltran l'entraînèrent à l'écart.

Marjorie se tourna vers Beltran.

— Tu ne peux pas faire ça ! C'est de la trahison ! Il était l'hôte de ton père !

— Mais pas *le mien*, dit Beltran d'un ton sarcastique. Et je n'ai aucune patience pour les coutumes barbares affublées de prétentions à l'honneur ! Maintenant, à toi, Lew. Tiendras-tu la promesse que tu nous as faite ?

— C'est toi qui parles d'honneur ?

Ces paroles m'échappèrent, comme jaillies d'une source profonde, et je crachai à ses pieds.

— J'honore la promesse que je t'ai faite comme tu honores le souvenir de ton père !

Je lui tournai le dos. Dans l'heure, j'aurais contacté Arilinn par l'intermédiaire de ma matrice, et les Comyn sauraient ce que manigançait Beltran...

J'avais oublié que le lien était toujours très fort entre nous tous.

— Oh, non, il n'en est pas question, dit Kadarin qui ajouta, avec un signe aux gardes : emmenez-le !

Je portai la main à mon épée, et, naturellement, n'en trouvai pas. *En demeure amie, armes ne sont pas de mise*. Je comptais être en sécurité dans la maison de mon cousin ! Deux gardes me saisirent et m'immobilisèrent. Kadarin s'approcha, leva la main vers ma gorge et tira sur les lacets de ma tunique. Puis il porta la main sur le sachet de cuir contenant ma matrice personnelle.

En proie à une peur mortelle, je me débattis. Ma matrice n'avait jamais été éloignée de mon corps de plus de quelques pouces depuis qu'elle avait été réglée sur moi, à l'âge de douze ans. On m'avait averti des conséquences si quelqu'un d'autre la touchait. Kadarin souleva le sachet de cuir ; je lui donnai un coup de genou dans les parties, et je sentis sa douleur se réverbérer dans mon propre corps, me plier en deux, mais cela ne fit qu'accroître sa fureur. Il fit signe aux autres gardes. Il en fallut quatre pour me maîtriser, mais ils finirent par me coucher par terre, bras et jambes écartés, pendant que Kadarin, à cheval sur mon corps, me martelait le visage de ses poings. Du sang

coulait de mon nez, de mes yeux ; je m'étouffais de mon propre sang qui, d'une dent cassée, coulait dans ma gorge. Aveuglé, je ne voyais plus Marjorie, mais je l'entendais gémir, sangloter, supplier. Est-ce qu'ils la battaient, elle aussi ?

Kadarin tira sa dague. Il me regarda dans les yeux, le visage rayonnant de cette flamme mauvaise. Il dit entre ses dents :

— Je devrais te couper la gorge, et nous éviter bien des problèmes.

D'un geste vif, il coupa la lanière retenant le sachet, le prit dans sa main et tira.

Jusqu'au jour de ma mort, je n'oublierai jamais cette agonie. J'entendis Marjorie pousser un long hurlement de souffrance et de terreur, je sentis mon corps s'arquer en un spasme convulsif, puis retomber, mou et sans force. J'entendis ma propre voix pousser des cris rauques, sentis des doigts d'acier me serrer le cœur, sentis ma respiration faiblir. Tous les nerfs de mon corps étaient à vif. Je ne savais pas qu'on pouvait survivre à une douleur pareille. Une brume rouge brouillait ce qui me restait de vue, je me sentis mourir, et, instinctivement, je poussai un cri torturé :

— Père ! Père ?

Puis tout sombra dans les ténèbres et je pensai : voici la mort.

J'ignore ce qu'il advint les trois jours suivants. Je sais qu'il y a eu trois jours, parce qu'on me l'a dit par la suite ; quand je revins vaguement à la conscience, regrettant de ne pas être mort, cela aurait aussi bien pu être trente secondes ou trente ans plus tard.

J'étais allongé sur le lit dans mon appartement du Château Aldaran. J'étais nauséux, contusionné, chaque muscle et chaque os de mon corps souffrant d'une douleur distincte. Je titubai jusqu'à la salle de bains et me regardai dans la glace. À mon visage, je compris que mon corps avait dû continuer à lutter longtemps après que mon esprit en fut sorti.

Dans ma bouche, les chicots de deux dents cassées me faisaient souffrir le martyre. Les ecchymoses de mes pommettes, violettes et enflées, me fermaient presque les yeux et j'avais du mal à voir. J'avais des coupures faites par quelque chose de dur, les grosses bagues de Kadarin, sans doute. Elles me laisseraient des cicatrices.

Pire que la douleur physique, déjà difficile à supporter, une terrible impression *de vide*. Lugubre, je me demandai pourquoi j'avais survécu. Parfois, les télépathes meurent du choc consécutif à la séparation forcée d'avec leur matrice réglée. Je faisais partie des malchanceux.

Marjorie. Ses cris restaient dans mon souvenir. L'avaient-ils torturée, elle aussi ?

Si Kadarin avait porté la main sur elle, je le tuerais...

Cette seule idée était une douleur poignante. Il avait été mon ami – il ne pouvait pas faire semblant, pas avec un télépathe. Sharra l'avait dénaturé...

Je regrettais qu'il ne m'ait pas plutôt coupé la gorge.

Sharra. Je regardai si sa matrice était toujours là, mais elle avait disparu. J'étais content d'être débarrassé de cette maudite pierre, mais j'avais peur également. Nous laisserait-elle notre liberté ?

Je bus de l'eau froide pour atténuer ma sécheresse intérieure. Machinalement, ma main se portait sans cesse à mon cou, où ma matrice aurait dû être. Je n'arrivais pas à penser clairement, ma vue était brouillée, j'avais un bourdonnement incessant dans les oreilles. Je m'étonnais d'être encore là.

Peu à peu, je réalisai autre chose. Contusionné et moulu comme j'étais, je n'avais pourtant pas de sang sur le visage ou sur mes vêtements. Quelqu'un avait dû venir me soigner tant bien que mal et me changer. Kadarin, quand il était venu prendre la matrice de Sharra ?

L'idée que Kadarin fût venu et eût manipulé mon corps inconscient me déplut souverainement. Je serrai les dents, m'aperçus que ça me faisait très mal, et me forçai à me détendre. Un compte de plus à régler avec lui.

Enfin, il m'avait infligé le pire, et j'étais vivant.

J'essayai doucement d'ouvrir la porte. Comme je m'en doutais, elle était verrouillée de l'extérieur.

Je fouillai tout l'appartement, mais, bien entendu, mon épée avait disparu, et ma dague aussi. Et quand je cherchai mes bottes de voyage dans mes fontes, je constatai que même le petit *skean-dhu* n'était plus dans son fourreau.

J'eus un sourire morose. Me croyaient-ils sans défense ? J'avais encore mon entraînement, et peut-être Kadarin me méprisait-il assez pour venir seul.

Je pris une chaise – j'étais encore trop faible pour rester debout, pour des heures, peut-être – et m'assis en face de la porte.

Tôt ou tard, quelqu'un viendrait. Et je l'attendais.

Longtemps après, j'entendis un faible bruit métallique de l'autre côté du battant. Quelqu'un s'efforçait maladroitement de tirer les verrous. Finalement, la porte s'ouvrit lentement vers l'intérieur.

Je bondis, saisis la main qui passait par l'entrebâillement, tirai brutalement – et sentis la délicatesse du poignet trop tard pour maîtriser ma force. Marjorie entra d'une glissade, le souffle coupé, et cogna contre le chambranle. Je lâchai son poignet comme s'il m'avait brûlé. Elle trébucha et je la retins vivement.

— Vite, murmura-t-elle. Ferme la porte !

— Que les Dieux nous protègent, dis-je, la regardant, horrifié.
J'aurais pu te tuer !

— Je suis contente de te voir...

Elle s'arrêta, étouffant un cri.

— Lew, ton visage ! Oh, Dieu...

— Charmante attention de mes cousins.

Je refermai la porte et poussai le fauteuil devant.

— Je les ai suppliés... suppliés...

— Mon pauvre amour, je t'ai entendue. Ils t'ont fait mal ?

— Non. Même Beltran ne m'a pas touchée, et pourtant je l'ai mordu et griffé.

Elle poursuivit, toujours haletante :

— Je te rapporte ta matrice. Tiens, vite.

Elle me tendit le petit sachet de cuir que je jetai dans ma tunique, contre ma peau. Ma vue s'éclaircit aussitôt, le bourdonnement de mes oreilles cessa. Même mon cœur battit plus régulièrement. J'étais encore moulu et contusionné des coups que j'avais reçus mais je me sentais plus vivant.

— Comment est-elle en ta possession ?

— Bob me l'a donnée à garder, dit-elle. Il a dit que j'étais Gardienne, et seule à pouvoir la conserver sans te nuire. Il a dit que sinon tu mourrais. Alors, je l'ai prise. Seulement pour te sauver, Lew...

— Je sais. Si toute autre personne qu'une Gardienne l'avait conservée si longtemps, je serais sans doute mort.

Kadarin n'avait pas fait cela dans mon seul intérêt. Il savait probablement les risques qu'il courait lui-même à manier la matrice réglée d'un autre.

— Où est la matrice de Sharra ?

— C'est Thyra qui l'a, je crois, dit-elle d'un ton hésitant. Je n'en suis pas sûre.

— Comment es-tu entrée ici, Marjorie ? Il y a toujours des gardes qui me surveillent ?

— Tous les gardes me connaissent, dit-elle. La plupart étaient des amis de mon père et m'ont fait sauter sur leurs genoux. Ils m'ont fait confiance... et je leur ai apporté du vin drogué. J'en ai honte, Lew, mais que pouvais-je faire d'autre ? Et maintenant, il nous faut partir aussi vite que possible. Quand ils se réveilleront, ils préviendront Beltran...

La voix lui manqua.

— Il devrait te remercier de sauver le peu d'honneur qui lui reste, dis-je d'un air sombre.

Puis je réalisai qu'elle avait dit *nous*.

— Tu veux venir avec moi ?

— Je le dois. Je n'ose pas rester après ce que j'ai fait. Lew, tu ne

veux pas de moi ?

Je la serrai étroitement contre moi.

— Comment peux-tu en douter ? Mais dans ces montagnes, en cette saison...

— Je suis née dans ces montagnes ; et j'ai voyagé par temps pire qu'en ce moment.

— Alors, il faut partir avant que les gardes se réveillent.

Je rassemblai mes affaires à la hâte. Je remarquai qu'elle s'était habillée chaudement, avec de grosses bottes et une longue jupe d'équitation. Je regardai par la fenêtre. La nuit tombait, mais, par la faveur d'un dieu quelconque, il ne neigeait pas.

Dans la pénombre du couloir, deux silhouettes affalées ronflaient. Je me penchai et écoutai leur respiration. Marjorie haleta :

— Ne les tue pas, Lew. Ils ne t'ont fait aucun mal !

Je n'en étais pas si sûr. Mes côtes étaient douloureuses des coups de bottes que j'avais reçus.

— Je peux faire mieux que ça, dis-je, prenant ma matrice entre mes deux mains.

D'une pensée rapide et incisive, j'entrai dans l'esprit des deux hommes. *Dormez, commandai-je, dormez bien et longtemps, dormez jusqu'à ce que le soleil levant vous éveille. Marjorie n'est jamais venue, vous n'avez pas bu de vin, drogué ou autre.*

Les pauvres diables devraient s'expliquer avec Beltran pour avoir dormi à leur poste. Mais j'avais fait ce que je pouvais pour eux.

J'enfilai le couloir sur la pointe des pieds, Marjorie se guidant sur le mur derrière moi. Devant la porte de l'appartement royal, deux autres gardes dormaient ; Marjorie avait bien fait les choses. Je me penchai sur eux et les plongeai aussi dans un sommeil plus profond.

Mes mains sont fortes. Je vins à bout des verrous plus vite que Marjorie. Je m'étonnai brièvement de la curieuse hospitalité qui pose des verrous extérieurs sur les portes des hôtes. Quand j'entrai, Danilo se mit vivement entre moi et Régis. Puis il me reconnut et s'écarta. Régis dit :

— Je croyais qu'ils t'avaient tué...

Ses yeux se fixèrent sur mon visage.

— On dirait bien qu'ils ont essayé ! Comment t'es-tu sauvé ?

— Aucune importance, dis-je. Rassemblez vos affaires, sauf si vous aimez trop l'hospitalité d'Aldaran pour partir !

— Ils sont venus prendre mon épée et la dague de Danilo, dit Régis.

Pour une raison mystérieuse, la perte de la dague semblait le chagriner plus que tout le reste. Je n'eus pas le temps de me demander pourquoi. M'approchant des gardes endormis, je pris leurs épées, en donnai une à Régis et ceignis l'autre. Elle était trop longue pour moi,

mais c'était mieux que rien. Je donnai les dagues à Marjorie et Danilo.

— J'ai rendu à mon cousin la monnaie de sa pièce. Maintenant, sortons d'ici.

— Où allons-nous ?

J'avais pris ma décision.

— J'emmène Marjorie à Arilinn, dis-je. Vous deux, allez aussi loin et aussi vite que possible avant que l'enfer se déchaîne.

Régis hocha la tête.

— Nous prendrons la route directe de Thendara et préviendrons les Comyn.

J'hésitai.

— Régis, ne prends pas la route directe ! C'est par là qu'ils commenceront leurs recherches !

— Alors, nous servirons au moins à attirer les poursuivants, dit-il. C'est toi qu'ils chercheront. Danilo et moi, nous ne les intéressons pas.

Je n'en étais pas si sûr. Puis je vis enfin ce que je ne pouvais plus ne pas voir, et je dis :

— Non. Nous ne pouvons pas nous séparer si cela te met en danger. Tu es malade.

Maladie du seuil, réalisai-je enfin.

— Je ne peux pas envoyer l'héritier d'Hastur affronter un tel péril !

— Lew, *il faut* nous séparer.

Il me regarda dans les yeux.

— Quelqu'un *doit* passer pour prévenir les Comyn.

Il avait raison et je le savais.

— Je m'occuperai de lui, dit Danilo. Il courra moins de danger sur la route qu'entre les mains de Beltran, surtout quand on découvrira votre fuite.

C'était vrai également, et je le savais aussi. Je regardai Marjorie.

— Pouvons-nous sortir sans être vus ?

— C'est assez facile ; la nouvelle n'aura pas encore atteint les écuries. Nous pourrions prendre des chevaux.

Marjorie nous fit passer par une petite porte latérale proche des écuries. La plupart des palefreniers dormaient ; elle réveilla le plus vieux ; il savait qu'elle était la pupille de Kermiac. C'était peut-être une excentricité de sa part de partir en voyage la nuit avec les invités d'honneur de Beltran, mais un vieux palefrenier n'avait pas qualité pour la critiquer. La plupart nous avaient vus ensemble et avaient entendu les rumeurs de mariage. S'ils avaient eu vent de la querelle, ils se diraient que Marjorie et moi avions fui pour nous marier contre la volonté de Beltran. De là sans doute les regards de sympathie du vieux palefrenier. Il trouva des montures pour tout le monde. Je pensai à l'escorte Comyn qui m'avait accompagné depuis Thendara.

Marjorie dit doucement :

— S'ils ne savent pas où tu es allé, ils ne pourront pas commettre d'indiscrétions.

Cela me décida.

Si nous galopions toute la nuit et que les gardes dorment comme prévu, peut-être serions-nous impossibles à rattraper. Nous conduisîmes nos chevaux par la bride jusqu'aux grilles que le vieux palefrenier nous ouvrit. J'assis Marjorie sur sa selle et m'apprêtai à monter. Elle jeta un regard mélancolique en arrière, puis, voyant mon regard soucieux, elle sourit bravement et tourna sa monture vers la route.

Je me retournai vers Régis et lui donnai l'accolade de parent. Le reverrais-je jamais ? Je croyais avoir coupé tous les ponts avec les Comyn, mais le lien était plus fort que je ne l'avais cru. Jusque-là, je pensais que Régis était encore un enfant, facilement flatté, facilement influencé. Non. Moins que moi. M'exhortant à abandonner ces pensées moroses, je l'embrassai sur la joue et m'écartai.

— Que les Dieux t'accompagnent, *bredu*, dis-je, me détournant pour partir.

Il me saisit le bras un instant, et, en une fraction de seconde, je revis, pour la dernière fois, l'enfant effrayé sur le front de l'incendie ; il se rappelait, lui aussi, mais le souvenir de notre peur surmontée nous fortifia tous deux. Pourtant je n'oubliais pas qu'il avait été confié à ma garde. Je dis, hésitant :

— Je ne suis pas sûr... je n'aime pas te voir prendre la route la plus dangereuse, Régis.

Il me serra les avant-bras à deux mains, et, me regardant dans les yeux, il dit d'un ton farouche :

— Lew, toi aussi tu es l'héritier d'un Domaine ! D'ailleurs, j'ai un héritier, et pas toi ! Si l'un de nous doit disparaître, mieux vaut que ce soit moi !

Ces paroles me laissèrent sans voix. Pourtant, c'était vrai. Mon père était vieux et malade ; Marius, à notre connaissance, n'avait pas le *laran*.

J'étais le dernier Alton mâle. Et il avait fallu que Régis me le dise pour que je m'en rende compte !

C'était un homme, un Hastur. J'inclinai la tête en signe d'assentiment, sachant que nous nous trouvions tous deux en présence de quelque chose de plus ancien, de plus puissant qu'aucun de nous. Régis prit une profonde inspiration, me lâcha les mains et dit :

— Nous nous reverrons à Thendara, si les Dieux le veulent, mon cousin.

Sachant que ma voix tremblait, je dis :

— Veille bien sur lui, Dani.

Il répondit :

— Je le jure sur ma vie, Dom Lewis.

Ils se mirent en selle. Sans jeter un regard en arrière, Régis partit sur la route, suivi de Danilo.

Je montai, et m'engageai sur l'autre branche de la fourche, Marjorie à mon côté. Je remerciai tous les dieux que je connaissais – et tous ceux dont je n'avais pas entendu parler – pour le temps que j'avais consacré aux cartes en venant. La route était longue jusqu'à Arilinn, à travers les pires régions de Ténébreuse, et je me demandais si Marjorie supporterait le voyage.

Deux lunes brillaient dans le ciel nocturne, bleu-violet et bleu-vert, répandant une douce lumière sur les collines neigeuses. Nous avons chevauché pendant des heures au clair de lune. Je percevais les sentiments de Marjorie, son regret et son chagrin de quitter la maison de son enfance, le désespoir qui la poussait à fuir. Elle ne devait jamais avoir à le regretter !

La face verte d'Idriel disparut derrière un sommet ; devant nous s'étendait une froide bande de brume que le soleil levant colorait en rouge. Nous devions commencer à chercher un abri ; j'étais sûr que les poursuites commenceraient peu après le lever du soleil. J'étais suffisamment en contact avec Marjorie pour percevoir le moment où sa fatigue deviendrait insupportable. Mais quand je lui en parlai, elle répondit :

— Encore un ou deux miles. Sur le prochain versant, bien à l'écart du chemin, il y a une pâture d'été. Les bergères auront sans doute remmené leurs bêtes dans la vallée, et leur hutte sera vide.

La hutte était blottie dans un bouquet de noyers. En approchant, le cœur me manqua, car j'entendis les meuglements assourdis d'un troupeau, et, quand nous démontâmes, je vis une femme, pieds nus dans la neige fondante, ses longs cheveux en broussaille autour de son visage, vêtue d'une jupe de cuir en haillons. Mais Marjorie sembla contente.

— Nous avons de la chance, Lew. Sa mère était l'une des servantes de *ma* mère.

Elle appela doucement :

— Mhari !

La femme se retourna, et son visage s'éclaira.

— *Domna Marguerida !*

Elle parlait un dialecte trop ancien pour que je le comprenne ; Marjorie répondit doucement dans le même patois, et Mhari, avec un grand sourire, nous fit entrer dans la hutte.

La plus grande partie en était occupée par deux paillasses sales où étaient couchés une vieille femme, une demi-douzaine d'enfants et quelques chiots. Pour tout meuble, un banc de bois. Mhari nous fit

signe de nous y asseoir, et nous servit de grands bols d'un grossier porridge aux noix bien chaud. Marjorie s'écroula sur le banc ; Mhari s'approcha pour lui ôter ses bottes.

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit, Marjorie ? Et qu'est-ce que tu lui as raconté ?

— La vérité. Que Kermiac est mort, qu'il m'a promise à toi sur son lit de mort, que Beltran et toi vous vous êtes querellés et que nous allons dans les basses terres pour nous marier. Elle m'a promis que ni elle, ni son amie, ni aucun des enfants ne diront un mot de notre passage.

Marjorie mangea une autre cuillerée de porridge. Elle avait à peine la force de porter la cuillère à sa bouche. Moi, j'avalai le contenu de mon bol avec satisfaction, puis j'ôtai mon épée et mes bottes, et, un peu plus tard, quand la horde d'enfants et de chiots eut vidé la hutte, je m'étendis tout habillé sur une pailleasse à côté de Marjorie.

— Elles devraient être parties depuis des jours, dit Marjorie, mais le mari de Caillean n'est pas venu les chercher. Elle dit qu'elles seront dehors toute la journée avec les bêtes et que nous pouvons dormir tranquillement.

Peu après, la femme poussa dehors la bruyante troupe d'enfants et de chiots, après leur avoir distribué le reste du porridge. Je pris Marjorie dans mes bras, et réalisai alors que malgré les cris des petits et des chiens, elle dormait déjà. La paille sentait le chien et la crasse, mais j'étais trop fatigué pour me montrer difficile. Je m'endormis à mon tour, serrant Marjorie dans mes bras.

À mon réveil, il faisait nuit, la pièce était de nouveau pleine d'enfants et de chiots. On nous servit de grands bols d'une soupe aux légumes qui avait mijoté toute la journée sur le feu. Puis il fallut remettre nos bottes et partir. De leur perchoir, en haut du pâturage, les femmes n'avaient vu aucun cavalier ; nous n'étions pas encore poursuivis. Marjorie embrassa Mhari et les plus jeunes enfants, et me déconseilla de lui proposer de l'argent. Mhari et son amie insistèrent pour nous donner des sacs de noix et deux pains, disant que leurs bêtes de bât n'arriveraient pas à remporter toutes leurs provisions dans la vallée pour l'hiver. Je n'en crus pas un mot, mais nous ne pouvions pas refuser.

Les deux ou trois nuits suivantes reproduisirent la première. Par chance, il faisait beau, et nous ne relevâmes aucun signe de poursuite. Nous dormions le jour, cachés dans des bergeries désertes. Nous avions assez à manger, mais nous avions presque toujours froid. Marjorie ne se plaignit pas une seule fois, mais je m'inquiétais beaucoup à son sujet. Je n'arrivais pas à imaginer qu'aucune femme avant elle ait pu endurer un tel voyage. Je le lui dis, et elle éclata de

rire.

— Je ne suis pas de vos femmelettes gâtées des basses terres, Lew ; j'ai l'habitude du climat, et je peux voyager n'importe où, même au plus fort de l'hiver. Thyra serait peut-être une compagne plus agréable, car, avec Bob, elle s'est endurcie aux longs voyages en toutes saisons...

Elle se tut et détourna vivement la tête. Je gardai le silence. Je savais qu'elle avait été très proche de sa sœur et que cette séparation lui était bien dure. C'était la première fois qu'elle parlait de sa vie au Château Aldaran. Ce fut aussi la dernière.

Au matin du quatrième ou cinquième jour, nous dûmes chevaucher bien après le lever du jour avant de trouver un abri. Nous étions maintenant dans la partie la plus sauvage des montagnes, et les routes avaient disparu pour faire place à des sentiers de chèvres. Marjorie tombait de fatigue ; j'avais presque renoncé à trouver un refuge et décidé, pour une fois, de dormir au grand air dans les bois quand, à l'entrée d'une clairière, apparut une petite ferme désertée.

J'admirai que quiconque ait jamais pu cultiver ces terres stériles, mais il y avait des dépendances, une petite maison d'habitation, une cour autrefois entourée d'un enclos, une source dont l'eau tombait dans une auge en pierre brisée – et pas âme qui vive. Je craignais qu'oiseaux et chauves-souris n'aient investi les lieux, mais lorsque j'ouvris la porte en force, la maison était parfaitement fermée et presque propre.

Le soleil était haut. Pendant que je dessellais, Marjorie avait ôté sa cape et ses bottes et trempait ses mains dans l'auge. Elle dit :

— L'envie de dormir m'a passé, et je ne me suis pas déshabillée depuis notre départ. Je vais me laver. Je crois que cela me ragaillardira encore mieux que le sommeil.

Joignant l'acte à la parole, elle ôta sa jupe d'équitation et sa tunique doublée de fourrure, ne gardant que sa chemise de laine et son jupon. Je l'imitai. L'eau était glacée, mais merveilleusement rafraîchissante. Je m'étonnai que Marjorie pût rester pieds nus dans les rigoles de neige fondue, mais elle semblait avoir moins froid que moi. Une fois lavés, nous nous sommes assis au soleil de plus en plus chaud pour manger les derniers morceaux du pain des bergères. Dans la cour, je découvris un arbre où les anciens fermiers cultivaient des champignons grâce à un réseau compliqué de rigoles de bois dirigeant l'eau le long du tronc. La plupart des champignons étaient durs et ligneux, mais j'en trouvai quelques jeunes tout en haut, et ce fut notre dessert.

Elle s'étira, somnolente.

— J'aimerais dormir ici au soleil, dit-elle. Je commence à me faire l'impression d'un oiseau de nuit, qui ne voit jamais la lumière du

jour.

— Je ne suis pas endurci à ton climat de montagne, dis-je, et nous devrions dormir en plein air bien assez tôt.

— Pauvre Lew, tu as donc si froid ? me taquina-t-elle. Oui, je suppose qu'il vaut mieux dormir à l'intérieur.

Elle rassembla ses vêtements et les emporta dans la maison. Elle les étendit sur une vieille paillasse, fronçant le nez aux odeurs. Je dis :

— C'est mieux que les odeurs de chien.

Elle pouffa et s'assit sur le tas de vêtements.

Elle avait une chemise de laine à manches longues qui lui tombait jusqu'aux genoux. Je l'avais vue beaucoup plus légèrement habillée à Aldaran, mais cette tenue éveilla en moi un désir que la peur et la fatigue avaient presque éteint. Pendant tout le voyage, elle avait dormi dans mes bras, mais en toute innocence. Peut-être parce que je me ressentais toujours de la brutale raclée de Kadarin. Maintenant, tout d'un coup, je prenais conscience de sa présence physique. Elle le sentit – nous étions constamment en rapport mental – et elle détourna un peu la tête en rougissant. Mais elle dit malgré tout, avec un soupçon de défi :

— Je vais quand même dénouer mes cheveux, les peigner et les natter proprement, avant qu'ils soient emmêlés comme ceux de Mhari et que je sois obligée de les couper !

Levant les bras, elle ôta l'épingle en forme de papillon qui maintenait ses longues tresses enroulées sur sa nuque, et se mit à les défaire.

Je me sentis bien embarrassé. Dans les basses terres, une sœur devenue femme n'aurait jamais fait cela devant son frère adulte. Je n'avais jamais vu les cheveux de Linnell défaits depuis que nous étions sortis de l'enfance, et pourtant, quand nous étions petits, je l'avais parfois aidée à les peigner. Les coutumes étaient-elles donc si différentes ? Je m'assis et la regardai passer lentement le peigne d'ivoire dans ses longs cheveux cuivrés ; ils étaient parfaitement raides, à part les ondulations venant du nattage, et très fins, et le soleil passant par les fentes des volets de bois les faisait luire comme des flammes. Je dis enfin, d'une voix rauque :

— Ne me tente pas, Marjorie. Je ne suis pas sûr de pouvoir le supporter.

Elle ne leva pas les yeux, et dit simplement :

— Pourquoi résister ? Je suis là.

Tendant le bras, je lui enlevai son peigne et tournai son visage vers moi.

— Je ne veux pas te prendre à la légère, ma bien-aimée, mais avec tous les honneurs.

— C'est impossible, dit-elle, avec une ombre de sourire, parce que

je ne reconnais plus...

Les mots venaient, lentement, comme douloureux à prononcer.

— ... je ne reconnais plus la tutelle de Beltran. Mon père adoptif voulait me donner à toi. Cela suffit en fait d'honneurs et de cérémonie.

Soudain, elle se mit à parler très vite.

— Et maintenant, je ne suis plus Gardienne ! J'y ai renoncé. Je ne resterai plus séparée de toi, plus jamais, *plus jamais* !

Elle pleurait. Je jetai le peigne et la pris dans mes bras, la serrant contre moi avec violence.

Que dire de plus ? Nous étions ensemble. Et nous nous aimions.

Après, je nattai ses cheveux. C'était presque aussi intime que d'être couché près d'elle ; mes mains tremblaient en touchant ses mèches soyeuses, comme elles avaient tremblé quand je l'avais touchée pour la première fois. Nous mîmes longtemps à nous endormir.

Au réveil, il était tard et il neigeait abondamment. Quand je sortis seller les chevaux, le vent soulevait la neige en tourbillons et me coupait le visage. Nous ne pouvions pas partir par ce temps. Je rentrai, et Marjorie me regarda, consternée.

— Ce retard, c'est de ma faute. Je suis désolée...

— Je crois que nous sommes hors d'atteinte, *preciosa*. Et si nous sortions par ce temps, il faudrait retourner sur nos pas ; nous ne pouvons pas voyager dans cette tempête. Je vais mettre les chevaux à l'écurie et leur donner du fourrage.

— Laisse-moi t'aider...

— Non, ne sors pas dans la neige, ma bien-aimée. Je m'occuperai des bêtes.

Quand je revins, Marjorie avait allumé du feu dans l'âtre froid depuis si longtemps, et, ayant trouvé un vieux chaudron jeté dans un coin, elle l'avait lavé, rempli à la source et y avait mis à cuire une partie de notre viande séchée avec des champignons. Comme je la grondais d'être sortie dans la cour – dans ces rafales de neige, des hommes s'étaient perdus et avaient gelé entre leur grange et leur maison – elle dit timidement :

— Je voulais que nous ayons une veillée. Et un... un repas de noces.

Je la serrai contre moi en disant :

— Dès qu'il t'aura vue, mon père se fera un plaisir de t'offrir tout ça.

— Je sais, dit-elle. Mais je veux le faire ici.

Cette pensée me réchauffa plus que le feu.

On mangea la soupe chaude devant la cheminée. Nous devions nous partager l'unique cuillère et manger à même le vieux chaudron. Nous avions peu de bois, et la flambée s'éteignit rapidement, mais

comme tout retombait dans le noir, Marjorie murmura :

— Notre première veillée.

Je savais ce qu'elle voulait dire. Ce n'était pas la cérémonie officielle *di catenas*, le grand festin de noces de ceux de ma caste, la reconnaissance devant le Conseil Comyn qui feraient d'elle ma femme. Partout dans les montagnes, où les cérémonies sont rares et les témoins plus rares encore, partager « un lit, un repas, une veillée » légalise juridiquement un mariage : voilà pourquoi Marjorie avait risqué de se perdre dans la neige pour allumer un feu et nous faire cuire une soupe. De par les lois simples des montagnes, nous étions mariés, pas seulement à notre point de vue, mais dans une cérémonie valide aux yeux de tous les hommes.

J'étais content qu'elle ait été assez sûre de mon amour pour le faire sans me consulter. J'étais content que la tempête nous ait obligés à passer ici une nuit de plus. Mais quelque chose me tracassait. Je dis :

— Maintenant, Régis et Danilo sont plus près de Thendara que nous d'Arilinn, à moins qu'ils n'aient été repris. Mais ce ne sont pas des télépathes entraînés, et je doute qu'ils aient pu envoyer un message. Je devrais en envoyer un moi-même, soit à Arilinn, soit à mon père. J'aurais dû le faire plus tôt.

Elle saisit ma main comme je sortais ma matrice.

— Lew, n'est-ce pas dangereux ?

— Dangereux ou non, je le dois, mon amour. J'aurais dû le faire à la minute même où tu m'as rendu ma matrice. Il faut envisager la possibilité qu'ils recommencent. Beltran n'abandonnera pas si facilement ses projets, et je crains que Kadarin manque de scrupules.

Je ne pus me résigner à prononcer le nom de Sharra, mais elle était là, entre nous, et nous le savions.

Et s'ils essayaient de nouveau d'utiliser la matrice, sans mes connaissances et sans ma maîtrise, sans Marjorie comme Gardienne, qu'arriverait-il ? Jouer avec un incendie de forêt était jeu d'enfant comparé au risque d'éveiller cette force sans une Gardienne entraînée ! Je devais prévenir les tours.

Elle dit d'un ton hésitant :

— Nous étions tous en rapport. Si tu... si tu te sers de ta matrice... ne pourront-ils la sentir, et nous retrouver ?

C'était une possibilité, mais quoi qu'il arrive, il fallait contenir Sharra, ou personne ne serait plus en sécurité. Et depuis notre fuite, je n'avais senti aucun contact mental, aucune tentative de contact.

Je sortis ma matrice et la découvris. À ma grande consternation, je ressentis une vague nausée en plongeant le regard dans ses profondeurs bleues. C'était un signal de danger. Peut-être que pendant nos quelques jours de séparation, nous nous étions désynchronisés. Je me concentraï, fixant mon esprit sur la tâche délicate de rétablir le

rapport avec la pierre-étoile ; plusieurs fois, je fus obligé de détourner les yeux parce que ma vue se brouillait et que j'avais trop mal.

— Renonce, Lew, renonce, tu es trop fatigué...

— Je ne peux pas.

Si je tardais encore, je perdrais la maîtrise de la matrice et serais forcé de tout recommencer avec une autre pierre. Je combattis la gemme pendant près d'une heure, luttant contre mon incapacité à concentrer ma vision. Je regardai Marjorie avec regret, sachant que j'épuisais mes forces dans ces efforts télépathiques. Je maudis le destin qui m'avait fait télépathe et technicien des matrices, mais il ne me vint pas à l'idée de renoncer au combat.

Si cela s'était produit à Arilinn, on m'aurait donné du *kirian* ou une autre drogue psi-activatrice et un moniteur psi, ou ma propre Gardienne m'aurait aidé. Mais je devais maîtriser ma pierre tout seul. J'avais moi-même fait ce qu'il fallait pour qu'il fût impossible et dangereux pour Marjorie de m'aider.

Enfin, la tête fendue de douleur, je parvins à faire renaître les lumières dans la pierre. Vite, tant que j'en avais encore la force, je me projetai à travers les espaces gris et informes que nous appelons le surmonde, cherchant le repère lumineux qui était le cercle-relais d'Arilinn.

Un instant, je le vis. Puis, à l'intérieur de la pierre s'éleva une folle flamme bleue, une flambée sauvage, une onde trop familière de violence déchaînée... flammes de plus en plus hautes, grande forme de feu étouffant toute conscience... une femme sombre et déchaînée, portant une flamme vivante, un grand cercle de visages déversant des émotions brutes...

J'entendis Marjorie haleter, lutter pour rompre le rapport. *Sharra ! Sharra ! Nous avons été assujettis à Sharra, nous étions ses captifs, attirés dans les feux de la destruction...*

— Non ! Non ! s'écria Marjorie, et je vis les feux se dissiper et s'évanouir.

Ils n'avaient jamais été là. Ils s'étaient reflétés dans les braises mourantes de notre feu rituel de mariage ; la lueur surnaturelle entourant le visage de Marjorie n'était que la dernière clarté qu'il projetait avant de s'éteindre tout à fait. Elle murmura en tremblant :

— Lew, qu'est-ce que c'était ?

— Tu le sais.

J'hésitais à prononcer le nom tout haut.

— Kadarin. Et Thyra. Travaillant directement avec l'épée. Par les enfers de Zandru, Marjorie, même un cercle de télépathes contrôlé par une Gardienne émettant un anneau d'énergons ordonnés ne peut contrôler cette matrice, comme nous en avons fait l'expérience. Mais voilà qu'ils tentent de s'en servir à l'ancienne, avec un unique

télépathe concentrant les émotions brutes d'un groupe de partisans non entraînés...

— Est-ce que ce n'est pas dangereux ?

— Dangereux ? Le mot est faible ! Allumerais-tu un incendie de forêt pour faire cuire ton dîner ? Demanderais-tu à un dragon de cracher le feu pour rôtir tes côtelettes ou sécher tes bottes ? Je voudrais penser qu'ils ne vont tuer *qu'eux-mêmes* !

J'arpenai la pièce devant la cheminée, écoutant fébrilement la tempête qui faisait rage au-dehors.

— Et je ne peux même pas prévenir Arilinn !

— Pourquoi, Lew ?

— Si près de... Sharra... ma matrice ne fonctionne pas.

— Jusqu'où agit-elle, Lew ?

— Qui sait ? Peut-être sur toute la planète. Je n'ai jamais travaillé avec rien d'aussi fort. Il n'existe aucun précédent.

— Alors, si elle porte jusqu'à Arilinn, les télépathes qui y sont vont bien se rendre compte qu'il se passe quelque chose ?

Je me détendis. C'était notre unique espoir. Je chancelai soudain, et elle me retint par le bras.

— Lew, tu es épuisé. Viens te reposer près de moi, mon chéri.

Pris de vertige, je m'affaissai près d'elle. Je ne lui avais pas dit que si j'utilisais ma matrice personnelle, moi, qui étais assujetti à Sharra, je risquais d'être entraîné dans ce vortex, dans ce feu sauvage, dans cet enfer...

Elle le savait déjà. Elle murmura :

— Je la sens, elle nous cherche... Peut-elle nous faire revenir jusqu'à elle ?

Terrifiée, elle se serrait contre moi ; je roulai sur le flanc et l'attirai à moi, l'étreignant sauvagement, dans une flambée soudaine de désir sans contrôle. J'aurais dû être épuisé, vidé, incapable du moindre influx sexuel. C'était frustrant, mais normal, et il y avait longtemps que je l'avais accepté.

Mais cette luxure barbare – luxure toute pure, pulsion bestiale, violence déchaînée, sans le moindre soupçon d'amour ou de tendresse – faisait battre mon sang et haleter ma poitrine. C'était trop fort ; je laissai l'onde monter en moi et m'emporter, sentant le feu brûler dans mes veines comme si un plasma dévastateur avait remplacé tout le sang de mon corps. J'écrasai sa bouche sous la mienne, la sentis se débattre faiblement. Puis le feu nous enveloppa.

C'est le seul souvenir sans joie qui me reste de Marjorie. Je la pris sauvagement, hâtivement, dans une tentative infructueuse pour satisfaire mon désir. Elle s'unit à moi avec une brutalité égale, une semblable horreur, un même désespoir monstrueux et illimité. Ce fut intense et animal – non ! Pas animal ! Les animaux s'unissent

proprement, poussés uniquement par la force vitale, et parfaitement ignorants de cette sombre concupiscence. Pour nous, il n'y avait pas d'innocence, pas d'amour, juste une violence brute, insatiable, un abîme sans fond. C'était l'enfer, et nous n'avions pas besoin d'en connaître d'autre. J'entendis Marjorie sangloter misérablement, sachant que je pleurais aussi, de honte et d'horreur. Après cela, impossible de nous endormir.

CHAPITRE XXI

MÊME à Nevarsin, pensa Régis, il n'avait jamais neigé si fort et si longtemps. Son poney avançait d'un pied sûr, mettant ses pas dans ceux de la monture de Danilo, comme les chevaux de montagne étaient dressés à le faire.

Il aurait pu tout supporter assez bien, se dit-il, les longues heures en selle, le froid, le manque de sommeil, si seulement sa vue avait été claire, ou le monde stable autour de lui.

Depuis la veille, la maladie du seuil l'avait repris, et se manifestait par intermittence. Il essayait d'ignorer les regards anxieux de Danilo. Il ne pouvait rien faire, alors, moins ils en parleraient, mieux ça vaudrait.

Mais c'était extraordinairement désagréable. Le monde ne cessait de s'estomper et se dissoudre, à intervalles irréguliers. Il n'avait pas eu de crise aussi sérieuse que celles survenues à Thendara ou pendant son voyage vers Aldaran, mais il était désorienté en permanence. Il ne savait pas quelles étaient les manifestations les plus graves de la maladie, mais soupçonnait que l'attaque du moment paraissait toujours la plus tragique.

Danilo attendit qu'il le rejoigne sur le sentier.

— Il neige déjà, et nous ne sommes qu'au milieu de l'après-midi. À ce rythme, il nous faudra au moins douze jours pour arriver à Thendara, et nous perdrons notre avance.

Plus vite ils arriveraient à Thendara, mieux ça vaudrait. Il savait qu'il *fallait* envoyer un message, même si Lew et Marjorie étaient repris. Jusque-là, aucun signe de poursuite. Mais Régis savait, maudissant sa propre faiblesse, qu'il ne pourrait plus supporter longtemps l'épuisement continu, les longues heures passées en selle et les malaises ininterrompus.

Plus tôt dans la journée, ils avaient traversé un village où ils avaient pu acheter des vivres et du grain pour les chevaux. Peut-être

pourraient-ils prendre le risque de faire du feu le soir – s'ils arrivaient à trouver un abri pour l'allumer !

— N'importe quoi sauf une grange à foin ! acquiesça Danilo.

La veille, ils avaient couché dans une grange, se réchauffant à la chaleur des vaches, des chevaux et du foin sec. Ils avaient dormi dans cette douce chaleur animale, mais le foin leur avait interdit d'allumer un feu, et même une chandelle, en sorte qu'ils avaient dîné de quelques lanières de viande séchée et d'une poignée de noix.

— Nous sommes en veine, dit Danilo, tendant le bras.

Un peu à l'écart de la route se dressait un de ces refuges construits des générations plus tôt, quand Aldaran était encore le Septième Domaine et que cette route était fréquentée en toutes saisons. Les auberges avaient toutes été abandonnées, mais les refuges, construits pour résister aux siècles, étaient encore habitables, petites cabanes de pierre pourvues d'appentis pour les chevaux et de toutes les commodités nécessaires aux voyageurs.

Ils démontèrent et mirent leurs chevaux à l'écurie, pratiquement sans parler, Régis par épuisement, Danilo par discrétion. Dani le croyait en colère. Régis sentait qu'il aurait dû dire à son ami qu'il était simplement fatigué. Mais il répugnait à dévoiler sa faiblesse. Il était Hastur ; c'était à lui de prendre les responsabilités, se poussant impitoyablement au-delà de ses limites, l'effort durcissant sa voix et raréfiant ses paroles. Et le pire, c'est que s'il avait donné le moindre encouragement à Danilo, celui-ci l'aurait servi comme un toutou, et encore avec plaisir. Danilo en avait fait son héros et il ne voulait pas profiter de son adoration.

Les Comyn ne l'avaient que trop fait...

Les chevaux à l'abri pour la nuit, Danilo rentra les fontes dans la cabane. S'arrêtant sur le seuil, il dit :

— Tous les soirs, c'est la surprise. Quand nous voyons ce que les ans ont laissé de l'abri que nous nous somme trouvé.

— C'est une surprise, en effet, dit Régis, ironique. Nous ne savons jamais avec qui nous partagerons notre lit.

Un soir, ils avaient été contraints de coucher à l'écurie, parce qu'un nid de scorpions-fourmis mortels avaient envahi le refuge proprement dit.

— Hum, oui, il y a des formes de vie trop basses pour que je me soucie de rejoindre leur couche, dit Danilo d'un ton léger, mais ce soir, je crois que la chance est avec nous.

L'intérieur était nu et sentait le renfermé, mais il y avait une cheminée intacte, deux bancs pour s'asseoir, et un large bat-flanc encastré qui leur permettrait de dormir à l'abri des araignées et des rongeurs. Danilo jeta les fontes sur un banc.

— J'ai vu des branches mortes sous l'appentis. La neige ne les

aura pas encore mouillées à cœur. Il n'y en aura peut-être pas assez pour nous chauffer toute la nuit, mais nous pourrons faire un peu de cuisine.

Régis soupira.

— Je vais t'aider à les rentrer.

Il rouvrit la porte sur le crépuscule neigeux ; le monde se mit à tourbillonner autour de lui, et il dut se raccrocher au battant.

— Régis, laisse-moi faire ; tu as une nouvelle crise.

— Bah, ça ira.

— Non, ça suffit ! s'écria Danilo, soudain furieux. Vas-tu arrêter de frimer et de jouer les héros ? Bon Dieu, qu'est-ce que je ferai si tu tombes et te casses un bras ou une jambe ? C'est quand même plus facile de rentrer quelques branches mortes que de te traîner, toi, dans la neige ! Reste ici, tu veux ?

Frimer. Jouer les héros. C'est ainsi que Danilo interprétait ses efforts pour ne pas être un poids mort ?

— Je ne voudrais pas te compliquer la vie, dit Régis avec raideur. Je vais me tenir tranquille.

Danilo ouvrit la bouche, puis se ravisa. Serrant les dents, il sortit la tête haute, dans le crépuscule neigeux. Régis commença à vider les fontes, mais il fut pris d'un tel vertige qu'il dut s'asseoir sur un banc de pierre et s'y cramponner à deux mains.

Il était un poids mort, pensa-t-il. Juste bon à retarder Danilo. Il se demanda ce que devenait Lew. Il avait espéré attirer sur lui ses poursuivants, mais cela aussi avait raté. Il avait envie de se pelotonner sur le banc et de se laisser aller à sa crise, mais les conseils de Javanne lui revinrent : il fallait bouger, lutter. Il se leva péniblement, prit son briquet à silex, les brins de foin qui serviraient à allumer le feu, et s'agenouilla devant l'âtre, le débarrassant des cendres abandonnées après la dernière flambée. À combien d'années remontait-elle ? se demanda-t-il.

Une bourrasque de vent et de neige entra par la porte ouverte ; Danilo, chargé de branches, tituba à l'intérieur, poussa son fagot devant la cheminée et ressortit aussitôt. Régis essaya de trier les branches les plus sèches pour préparer le feu, mais il n'arriva pas à manœuvrer son briquet. Il le posa sur le banc et s'assit, la tête dans les mains, accablé par le sentiment de son inutilité. Dani revint bientôt, courbé sous un énorme chargement de branches ; il entra et referma la porte d'un coup de pied.

— Mon père appelle cela une charge de paresseux, dit-il joyeusement : prendre un chargement trop gros pour éviter d'aller en chercher un autre. Ça devrait dissiper le froid un moment. Mais j'aime quand même mieux avoir froid ici que chaud dans les appartements royaux d'Aldaran, que le diable l'emporte !

Il s'approcha de l'âtre où Régis avait préparé le feu, et s'agenouilla pour l'allumer à l'aide du briquet de Régis.

— Béni soit celui qui a inventé ce gadget. Quelle chance que tu en aies un !

Le briquet faisait partie du matériel de camping que Javanne lui avait donné, avec leurs petites gamelles. Dani regarda Régis, pelotonné sur le banc, immobile et frissonnant. Il dit :

— Tu es furieux contre moi ?

Régis secoua la tête sans rien dire.

Danilo dit, avec hésitation :

— Je ne veux pas... t'offenser. Mais je suis ton écuyer, et je dois faire ce qui est dans ton intérêt. Même si ce n'est pas toujours ce que tu veux.

— C'est bien, Dani. J'avais tort et tu avais raison, dit Régis. Je n'ai même pas pu allumer le feu.

— Ça ne me fait rien de l'allumer. Et surtout avec ton gadget. Il y a de l'eau dans le coin, si les tuyaux ne sont pas gelés ; s'ils le sont, il faudra faire fondre de la neige. Bon, qu'est-ce qu'on va manger ?

Manger, c'était bien la dernière chose dont Régis avait envie en ce moment, mais il se força à discuter avec Danilo s'il valait mieux faire une soupe de viande séchée et de haricots, ou une bouillie de grain écrasé. Quand le dîner fut en train, Danilo vint s'asseoir à côté de lui et dit :

— Régis, je ne veux pas te remettre en colère, mais il faut voir les choses en face. Tu ne vas pas mieux. Tu peux à peine te tenir en selle, tu crois que je ne le vois pas ?

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise, Dani ? Je fais ce que je peux.

— Tu fais *plus* que tu ne peux, dit Danilo.

À la lueur des flammes, il paraissait très jeune et très troublé.

— Ce n'est pas un reproche. Mais tu devrais me laisser t'aider davantage. Qu'est-ce que je leur dirai, à Thendara, si l'héritier d'Hastur meurt entre mes mains ?

— Tu exagères, dit Régis. Je n'ai jamais entendu dire que personne soit mort de la maladie du seuil.

Pourtant, Javanne avait semblé sincèrement inquiète...

— Peut-être pas, dit Danilo, sceptique, mais si tu tombes de cheval et te fracasses la tête, c'est mortel aussi. Ou si tu t'épuises et que tu meures d'un coup de froid. Et tu es le dernier Hastur.

— Non, dit Régis, à bout. Tu ne m'as pas entendu parler à Lew ? Avant d'entreprendre ce voyage, et pensant que je pouvais mourir en route, j'ai pris un des fils de ma sœur pour héritier. Légalement.

Danilo s'assit sur ses talons, stupéfait, l'esprit totalement ouvert, ses pensées aussi nettes que s'il les avait formulées tout haut : *Par*

amitié pour moi ? Régis s'interdit d'en dire davantage, incapable d'affronter l'émotion qu'il lisait dans les yeux de Danilo. C'était le moment du danger, cette intimité forcée de tous les soirs, quand il devait se barricader pour ne pas révéler ses sentiments. Il aurait été trop facile de se raccrocher à Danilo, de profiter de ses réactions émotionnelles.

Danilo disait avec colère :

— Même ainsi, je ne veux pas avoir ta mort sur la conscience ! Les Hastur ont besoin de toi pour *toi-même*, Régis, pas simplement pour ton sang ou ton héritier !

— Alors, qu'est-ce que tu suggères ?

— Nous ne sommes pas poursuivis. Nous devons nous reposer ici jusqu'à ce que tu ailles mieux.

— Je ne crois pas que j'aille mieux tant que je ne pourrai pas aller dans une tour apprendre à contrôler mon *laran*.

Un don, le *laran* ? Une malédiction, oui, pensa-t-il. Qu'il portait dans son sang, dans son cerveau. Qui le rendait malade. Oh, il n'était pas moins malade d'avoir à se barricader pour dissimuler ses sentiments, ses pensées importunes et ses désirs. Et à cela, il n'y avait pas de remède. Même dans les tours, ils ne pourraient pas le rendre autre qu'il n'était. Mais ils pourraient lui apprendre à dissimuler sa nature, à vivre avec.

Danilo posa la main sur l'épaule de Régis.

— Il faut que tu me laisses m'occuper de toi. C'est mon devoir.

Il ajouta au bout d'un instant :

— Et mon plaisir.

Au prix d'un effort qui lui donna littéralement le vertige, Régis demeura immobile sous sa main. Avec raideur, refusant le rapport proposé, il dit :

— Ta bouillie brûle. Si tu as tellement envie de faire quelque chose pour moi, occupe-toi du dîner. Ce truc est immangeable si c'est mal cuit.

Danilo se raidit. Il s'approcha de la cheminée et retira du feu la gamelle bouillante. Régis ne le regarda pas. Il n'était pas en état de penser à quoi que ce soit, sauf à ses propres efforts pour *ne pas* penser.

Il ressentit une violente colère contre Danilo, pour lui avoir infligé cette conversation intime. Soudain, il se rappela la bagarre que Danilo avait provoquée à la caserne, et qui, sans l'intervention d'Hjalmar, aurait pu dégénérer. Maintenant, il avait envie de le blesser de paroles cruelles. Il ressentait le besoin de mettre entre eux une certaine distance, de rompre cette intimité insoutenable, d'empêcher Dani de le regarder avec tant d'amour. S'ils se battaient, peut-être que Régis n'aurait plus besoin d'être constamment sur ses gardes, effrayé de faire et de dire ce qu'il ne supportait pas même de penser...

Danilo s'approcha avec une écuelle, disant d'un ton hésitant :

— Je ne crois pas que ce soit brûlé...

— Oh, cesse d'être si attentionné ! lui lança Régis. Mange, et laisse-moi tranquille, que diable ! Et cesse de me mater ! Qu'est-ce que je dois faire pour que tu réalises que je ne te veux pas, que je n'ai pas besoin de toi ? *Laisse-moi tranquille, c'est tout !*

Danilo pâlit. Il alla s'asseoir sur l'autre banc, et baissa la tête sur son écuelle. Tournant le dos à Régis, il dit avec froideur :

— La vôtre est ici quand vous voudrez manger, mon Seigneur.

Régis voyait clairement, comme si le temps s'était décalé, cet instant cuisant où Danilo l'avait repoussé en l'insultant. Danilo aussi faisait mentalement le rapprochement : *il m'a fait consciemment ce que je lui ai fait inconsciemment.*

Régis se retint de lui faire des excuses. L'odeur de la bouillie lui soulevait le cœur. Il s'approcha du bat-flanc et s'allongea, s'enveloppant dans sa cape pour essayer de calmer les violents frissons qui l'agitaient de la tête aux pieds. Il lui semblait entendre Danilo pleurer, comme si souvent à la caserne, mais Danilo, assis sur son banc, mangeait en silence. Régis se mit à contempler le feu, jusqu'au moment où les flammes se mirent à danser, à grandir – c'était une hallucination. Pas un incendie de forêt, pas Sharra. Simplement une hallucination. Le don psi non maîtrisé.

Pourtant, il lui semblait voir le visage de Lew, nettement, à la lueur du feu. Et si, quand je me suis projeté vers Lew, il m'avait rejeté, frappé ? se dit Régis. Et s'il avait pensé que le réconfort que je lui offrais était trop honteux à supporter ou à admettre ?

Je n'étais qu'un enfant. Je ne savais pas ce que je faisais.

Il n'était plus un enfant maintenant. Et il savait.

Incapable de supporter ces pensées, il s'abandonna à la maladie. Ce fut presque un soulagement de laisser le monde s'estomper, s'évanouir, puis s'anéantir. Il entendit la voix de Danilo, mais les mots n'avaient plus de sens, réduits à des vibrations, à des sons sans signification ni importance. Son seul espoir de salut était maintenant de crier, de se lever et de bouger, d'appeler Danilo, de se cramponner à lui comme à une ancre dans ce néant mortel...

Il ne pouvait pas. Il ne pouvait pas accepter cela ; il préférerait mourir... et il entendit une petite voix curieusement lointaine qui disait dans sa tête : *Eh bien, meurs, si c'est tellement important pour toi.* Puis il se sentit entraîné par une oscillation géante, qui l'emportait plus loin à chaque fois, le projetant dans les étoiles et les atomes, dans d'étranges vibrations, dans le rythme même de l'univers – ou étaient-ce les cellules de son cerveau qu'il ne contrôlait plus ?

Il était responsable de ce qui lui arrivait, il le savait. Cela se produisait parce qu'il était trop lâche pour se regarder en face.

Appelle Dani, lui criait sa voix intérieure. Il t'aidera, même maintenant, si tu le lui demandes. Mais il faudra que tu le lui demandes, tu lui as rendu impossible de venir à toi à moins que tu ne l'appelles. Appelle, vite, vite, tant que tu le peux.

Je ne peux pas...

Sa respiration se fit haletante, comme s'il était suspendu dans les lointains espaces qui étaient maintenant son univers, revenant un instant à chaque halètement à ce corps pantelant qui gisait inerte sur le grabat. *Vite ! Appelle à l'aide, ou tu mourras, ici et maintenant, laissant toutes choses inachevées par orgueil...*

Rassemblant ses dernières forces, Régis tenta de retrouver assez de voix pour appeler, pour crier. Il émit enfin un murmure presque inaudible :

— Dani... aide-moi.

Trop tard, pensa-t-il, se sentant glisser dans le néant. Il se demanda, avec un regret poignant, s'il était en train de mourir parce qu'il n'avait pas pu supporter d'être honnête avec lui-même, avec son ami...

Il oscillait dans le noir, raide, gourde, paralysé. Il sentit Danilo, simple brume bleutée à travers ses paupières closes, se pencher sur lui, tripoter les lacets de sa tunique. Il ne sentait même pas les mains de Danilo, savait seulement qu'elles étaient sur sa gorge. Il pensa follement : Est-ce qu'il va me tuer ?

Sans avertissement, son corps se convulsa en un spasme de douleur terrible, telle qu'il n'en avait jamais connue. Puis il fut là de nouveau, Danilo penché sur lui à travers une brume rouge sang, la main sur la matrice suspendue au cou de Régis. Régis dit d'une voix rauque :

— Non. Non, arrête...

Et sentit le spasme horrible le reprendre. Danilo lâcha la matrice comme si elle lui brûlait la main, et la douleur infernale disparut. Régis haletait. Il avait l'impression d'être tombé dans le feu.

Danilo haletait aussi.

— Pardonne-moi... Je ne voyais pas d'autre moyen de contacter ton esprit...

Avec précaution, sans la toucher, Danilo recouvrit la matrice, puis s'assit lourdement à côté de Régis, comme si ses genoux refusaient de le porter.

— Régis, Régis, j'ai cru que tu mourais...

— Je l'ai bien cru aussi, murmura Régis.

— Je me suis dit que si je te laissais mourir parce que je n'arrivais pas à pardonner un mot trop vif, alors je déshonorais mon père et tous ceux de ma famille qui ont servi les Hastur. Je suis un télépathe catalyste, il devait y avoir *quelque chose* que je pouvais faire pour

t'atteindre... j'ai crié, et tu n'as pas entendu, je t'ai griffé, pincé, je croyais que tu étais déjà mort, mais je *sentais* que tu m'appelais...

Il était totalement affolé. Régis murmura :

— Qu'est-ce que c'est que tu as fait ? Je t'ai senti...

— J'ai touché la matrice – rien d'autre ne semblait t'atteindre, j'étais sûr que tu étais mourant...

Un sanglot l'interrompit.

— J'aurais pu te tuer ! J'aurais pu te tuer !

Régis l'attira à lui et le serra dans ses bras.

— Ne pleure pas, *bredu*, murmura-t-il. Regarde, je ne suis pas mort.

Au contact du visage de Danilo, humide de larmes, pressé contre sa joue, sa timidité le reprit. Il lui tapota gauchement le visage.

— Ne pleure plus.

— Mais je t'ai fait tellement mal... je ne supporte pas l'idée de te faire mal, dit Danilo, épouvanté.

— Je crois que rien d'autre n'aurait pu me ramener, dit Régis. Cette fois, c'est ma vie que je te dois, *bredu*.

La tête lui tournait encore et il était harassé après ce qu'il savait maintenant avoir été des convulsions. Il devait apprendre par la suite que ce traitement de la dernière chance, où l'on saisissait la matrice du sujet, n'était utilisé qu'à l'article de la mort, quand des télépathes plus puissants décidaient que sans lui, la victime pouvait errer éternellement dans le labyrinthe de son propre esprit, coupé de tous stimuli extérieurs, jusqu'à la mort. Danilo l'avait fait uniquement poussé par l'instinct. Régis se souvint alors de ce qu'avait dit Javanne.

— Il faut que je me lève et que je marche, sinon, ça peut revenir. Mais il faudra que tu m'aides, Dani ; je suis trop faible pour marcher tout seul.

Danilo l'aida à se lever. Aux dernières lueurs du feu mourant, Régis vit des larmes sur son visage. Danilo entoura de son bras la taille de Régis et le soutint.

— Je n'aurais jamais dû me disputer avec toi alors que tu étais malade.

— C'est moi qui ai provoqué la querelle, Dani. Pourras-tu me pardonner ?

Il avait été cruel envers Dani par appréhension, par refus de ce qu'il était lui-même. Dyan aussi, peut-être, était devenu cruel par crainte, préférant finalement la cruauté à la peur – ou à la honte – de se connaître trop bien lui-même.

Le *laran*, c'était terrible ; mais ils n'avaient pas d'autre choix que de l'accepter dans l'honneur.

Danilo dit timidement :

— J'ai gardé ta bouillie au chaud. Veux-tu essayer de manger

maintenant ?

Régis prit l'écuelle de terre, se brûlant un peu les doigts sur les bords. La seule idée de manger lui soulevait le cœur, mais il avala docilement quelques bouchées, et s'aperçut qu'il mourait de faim. Il mangea la bouillie fade, disant au bout d'un moment :

— Ce n'est pas pire qu'à la caserne. Si tu te trouves un jour sans maître, Dani, tu pourras toujours obtenir un emploi de cuisinier militaire.

— Dieu me préserve d'être jamais sans maître tant que tu vivras, Régis.

Régis prit la main de Danilo, et la conserva légèrement dans la sienne. Il se sentait moulu et courbatu, mais en paix. Il finit sa bouillie, puis Danilo alla rincer l'écuelle. Régis se rallongea sur le grabat. Le feu était presque éteint et il faisait froid. Danilo étala sa cape et sa couverture près de Régis, et s'assit pour ôter ses bottes.

— Je voudrais en savoir plus sur la maladie du seuil.

— Remercie le ciel de ne pas en savoir plus, dit durement Régis. C'est l'enfer. J'espère que tu ne l'auras jamais.

— Oh, je l'ai eue, dit Dani. Je sais maintenant que c'est ce que j'ai dû avoir quand j'ai commencé... à lire dans les esprits. Il n'y avait personne pour me dire ce que c'était, et je n'ai jamais eu de crises aussi graves que toi. L'ennuyeux, c'est que je ne sais pas quoi faire pour la guérir.

À la lueur des braises mourantes, il regarda Régis d'un air hésitant, et dit :

— Nous sommes toujours légèrement en rapport. Laisse-moi essayer de t'aider.

— Fais ce que tu veux, dit Régis. Je ne te repousserai plus, mais sois prudent. Ta dernière tentative a été douloureuse.

— J'ai quand même fait une découverte, dit Danilo. Je peux voir et sentir les choses. Il existe une sorte de... *d'énergie*. Regarde.

Se penchant sur Régis, il passa légèrement les doigts au-dessus de son corps, sans le toucher.

— Je la sens de cette façon, sans contact, et il y a certains endroits où elle est forte, et d'autres où j'ai l'impression qu'il devrait y en avoir mais où il n'y en a pas... Je ne sais pas comment expliquer ça. Tu le sens ?

Régis se rappela le peu que la *leronis* lui avait dit quand elle l'avait testé, sans succès, pour le *laran*.

— Il y a certains... certains centres d'énergie dans le corps, qui s'éveillent en même temps que s'éveille le *laran*. Tout le monde les possède, mais chez un télépathe, ils sont plus puissants et plus... perceptibles. Si c'est vrai, tu devrais les posséder aussi.

Il tendit les bras vers Danilo, passant ses mains sur son visage,

sentant le flux d'énergie tangible.

— Oui, c'est comme un... un battement du pouls supplémentaire, juste au-dessus de ton front.

On lui avait une fois montré un croquis de ces courants, mais il n'avait alors aucune raison de croire qu'il s'appliquait à lui. Maintenant, il s'efforçait de se souvenir.

— Il y en a un à la base de la gorge.

— Oui, je le vois, dit Danilo, le touchant légèrement du bout d'un doigt.

Le contact ne fut pas douloureux, mais Régis eut l'impression d'un faible choc électrique. Pourtant, dès qu'il eut pris conscience de la pulsation, ses perceptions s'éclaircirent et le vertige qui le tourmentait depuis des semaines se dissipa. Il eut le sentiment d'avoir découvert quelque chose de très important, mais il ne savait pas quoi. Danilo continua, essayant de suivre du bout des doigts les courants d'énergie.

— Je n'ai pas besoin de te toucher pour les sentir. On dirait que je sais...

— Sans doute parce que tu les possèdes toi-même, dit Régis. Le travail des matrices nécessite une formation, mais il doit être possible d'apprendre tout seul à contrôler le *laran*, sinon les techniques n'auraient pas pu évoluer. À moins que tu ne croies à ces contes de bonnes femmes sur des dieux et des demi-dieux descendus des sphères pour apprendre aux Comyn à s'en servir ; et moi, je n'y crois pas.

Il faisait très sombre, mais il voyait Danilo comme silhouetté par les pâles courants d'énergie puissante. Danilo dit :

— Alors, peut-être que nous pouvons t'empêcher d'avoir une autre crise.

— Je suis entre tes mains, dit Régis. Au sens littéral. Je ne sais pas si je pourrais survivre à une autre attaque comme la dernière.

Il savait que le choc physique que Danilo lui avait infligé en touchant sa matrice l'avait ramené à la vie, mais il savait aussi qu'il était vidé, dangereusement affaibli.

— Tu as eu la maladie du seuil ? Et tu t'en es remis ?

— Oui. Mais, comme je te l'ai dit, je ne savais pas ce que c'était. La découverte de ces courants d'énergie m'a aidé. J'étais capable de les régulariser, la plupart du temps, et il me semblait que je pouvais utiliser cette énergie. Je ne m'exprime pas très bien, n'est-ce pas ? Je ne connais pas les mots techniques.

Régis eut un sourire de regret et dit :

— Il n'y en a peut-être pas.

Toujours allongé, Régis continua à observer les courants d'énergie dans le corps de Danilo, avec l'étrange impression que, malgré leurs gros vêtements d'hiver, ils étaient nus, d'une autre nudité que la nudité ordinaire. C'était peut-être ça que Lew voulait dire par

l'expression « vivre dépouillé de sa peau ». Il sentait lui aussi les courants d'énergie dans le corps de Danilo, qui puisaient, circulaient régulièrement et sans à-coups avec les forces de la vie. Danilo continua, cherchant doucement les courants chez Régis, sans le toucher ; même ainsi, ce contact qui n'était pas un contact réveilla son désir. Régis n'avait pas entendu Lew expliquer que les mêmes canaux transportaient l'influx télépathique et l'énergie sexuelle, mais il la sentait suffisamment pour en être embarrassé. Il tendit le bras et repoussa doucement la main de Dani.

— Non, dit-il, sans colère, mais honnêtement, regardant les choses en face, car ils ne pouvaient plus se mentir maintenant. Tu ne veux pas remuer ça, non ?

Un instant pétrifié, Danilo cessa presque de respirer. Puis il dit, en un murmure étouffé :

— Je ne savais pas que tu savais.

— Ainsi, quand tu m'as insulté... tu étais plus près de la vérité que tu ne croyais, Dani. Je ne comprenais pas non plus, à l'époque. Mais je préférerais ne pas... t'approcher comme Dyan l'a fait. Alors, fais bien attention, Dani.

Maintenant, il ne touchait pas Danilo, mais il sentit les courants d'énergie de Danilo qui ralentissaient, le pouls qui devenait inégal, comme des remous et des tourbillons dans le cours paisible d'une rivière. Il ne savait pas ce que cela signifiait, mais il sentait que c'était important, qu'il avait découvert quelque chose qu'il avait vraiment besoin de savoir, quelque chose dont sa vie même dépendait.

Danilo dit d'une voix rauque :

— Toi ? Comme Dyan ? *Jamais !*

Régis s'efforça de maîtriser sa voix, mais maintenant il avait conscience des courants d'énergie. Les pulsations régulières qui avaient détendu et clarifié ses perceptions commençaient à refluer, créant irrégularités et remous. Et dit, luttant pour garder son contrôle :

— Pas dans aucune manifestation que... que tu aies à craindre. Je te le jure. Mais c'est vrai. Tu me hais ou tu me méprises, maintenant ?

— Tu crois que je ne sais pas faire la différence ? dit Danilo d'un ton brusque. Je ne prononcerai jamais ton nom avec...

— Je suis désolé de te décevoir, Dani, dit Régis, très bas, mais ce serait pire de te mentir en ce moment. C'est cela qui m'a rendu malade. Je crois que j'essayais trop fort de... de te le cacher, de me le cacher à moi-même. Je connaissais tes hantises ; elles étaient justifiées. J'ai essayé de toutes mes forces de t'empêcher de savoir : j'aimais mieux mourir plutôt que d'être mis par toi sur le même pied que Dyan. Je sais que tu es *cristoforo*, et que vos coutumes sont différentes.

Il était bien placé pour le savoir, après trois ans dans leur monastère. Et maintenant, Régis savait ce qui avait bloqué son *laran* : les deux forces s'éveillant ensemble, la réaction émotionnelle au contact de Lew, et la conscience télépathique, le *laran*. Pendant trois ans, durant lesquels ces deux forces auraient dû s'éveiller et se fortifier, chaque fois qu'il ressentait une impulsion émotionnelle ou physique, il l'avait refoulée ; et chaque fois qu'il avait la plus petite réaction télépathique, il l'avait étouffée. Pour éviter que ne ressurgissent le désir, la souffrance et le souvenir...

Saint-Valentin-des-Neiges, saint ou non, avait failli détruire Régis. Peut-être que s'il avait été moins obéissant, moins scrupuleux... Il dit :

— C'est égal, je dois te dire la vérité, Dani. Je suis désolé qu'elle te peine, mais je ne peux pas continuer à me nuire en mentant, à toi ou à moi-même. Je *suis* comme Dyan. Maintenant, du moins. Je ne ferais pas ce qu'il a fait, mais je ressens ce qu'il a ressenti, et je crois que je devais le savoir depuis longtemps. Si tu ne peux pas l'accepter, tu n'as pas besoin de me considérer comme ton seigneur ou même ton ami, mais je te supplie de croire que je l'ignorais moi-même.

— Je sais que tu as été honnête avec moi, haleta Danilo. J'ai essayé de te le cacher à toi – j'avais tellement honte, je préférerais mourir pour toi, c'était plus facile. Tu crois que je ne sais pas faire la différence ? demanda-t-il, le visage inondé de larmes. Comme Dyan ? Toi ? Dyan, qui ne se souciait pas de moi, qui trouvait du plaisir à me tourmenter, qui se délectait de ma peur et de mon dégoût...

Il prit une profonde inspiration, comme s'il étouffait.

— Mais toi, tu as continué ainsi, jour après jour, frôlant dangereusement la mort, juste pour éviter de *m'effrayer* – crois-tu donc que j'aie peur de toi ? Ou de quoi que ce soit que tu puisses dire ou... ou faire ?

Maintenant, les courants d'énergie flamboyaient, et Régis se demanda si Danilo, emporté par l'émotion qui les étreignait tous les deux, savait vraiment ce qu'il disait.

Il tendit les deux mains à Danilo et dit très doucement :

— Je crois qu'une partie du mal vient de ce que nous cherchions à nous dissimuler l'un à l'autre. Nous avons failli nous détruire mutuellement à cause de ça. Or, c'est beaucoup plus simple. Nous n'avons pas à en parler et à l'exprimer en paroles. Dani – *bredu* – me parleras-tu maintenant en ce langage où il ne peut pas y avoir de malentendus ?

Danilo hésita un instant, et Régis, repris par l'ancienne peur d'être rejeté, eut l'impression qu'il ne pouvait plus respirer. Puis, bien que Régis sentît, comme s'il l'éprouvait lui-même, un dernier instant de peur, d'hésitation et de honte, Danilo tendit les mains, et, guidé par un instinct sûr, les posa sur celles de Régis, paumes contre paumes, en

disant :

— Oui, *bredu*.

Le contact provoqua le même petit choc électrique.

Un instant, Régis sentit en lui les pulsations de l'énergie comme des éclairs vivants. Puis il sentit le courant, passant à travers eux, de Danilo à lui, dans tout son corps – dans les centres de la tête, de la base de la gorge, de la base du cœur, et plus bas – et revenir à Danilo. Les remous et tourbillons boueux du courant commencèrent à s'éclaircir, à couler comme une eau claire et vive. Pour la première fois depuis des mois, il lui semblait qu'il voyait nettement, sans vertige ni nausée, à l'instant où les canaux d'énergie se mirent à fonctionner en circuit fermé. Un moment, ils ne sentirent rien en dehors de cette force vitale partagée, et, soulagé par cette sensation, Régis respira librement pour la première fois depuis bien longtemps.

Puis, très lentement, ses pensées commencèrent à se mêler à celles de Danilo. Nettes, unies, comme s'ils n'étaient qu'un seul esprit, un seul être, joints dans une intimité chaleureuse et ineffable.

C'était cela le véritable désir. Ce besoin d'un contact semblable, cette sensation d'union, de fusion. Cette impression de vivre dépouillé de sa peau. Voilà ce qu'était le laran.

Dans la paix et le réconfort de cette fusion magique, Régis avait toujours conscience des tensions et tiraillements que le désir allumait dans son corps, mais c'était moins important. *Pourquoi auraient-ils maintenant eu peur de cela, l'un ou l'autre ?*

Cela, Régis le savait, c'était ce qui avait provoqué des nœuds dans ses forces vitales, bloquant les flux d'énergie jusqu'à ce qu'il soit à l'article de la mort. La sexualité n'était qu'une partie du problème ; le vrai problème, c'était son refus de regarder en face ce qu'il y avait en lui et de l'accepter. Il savait sans le dire que le fait de dégager ces canaux l'avait libéré pour être ce qu'il était et serait à l'avenir.

Un jour, il apprendrait la méthode pour diriger ces courants sans les faire couler à travers son corps. Mais pour le moment, c'était cela qu'il lui fallait, et seul un être qui pouvait l'accepter entièrement, totalement, corps, esprit et émotions, pouvait le lui avoir donné. C'était une fraternité plus proche que celle du sang. C'était vivre dépouillé de sa peau.

Et soudain, il sut qu'il n'avait plus besoin d'aller dans une tour. Ce qu'il venait d'apprendre, c'était une façon plus facile de faire ce qu'on lui aurait enseigné là-bas. Il savait qu'il pouvait maintenant se servir de son *laran* comme il voulait. Il pouvait se servir de sa matrice sans tomber malade, contacter mentalement toutes les personnes qu'il avait besoin de contacter, et envoyer à Thendara le message qu'il devait transmettre.

CHAPITRE XXII

(Récit de Lew Alton)

POUR la neuvième ou dixième fois depuis une heure, je m'approchai de la porte sur la pointe des pieds, détachai le loquet de cuir et jetai un coup d'œil dehors. Le monde extérieur n'était qu'une grisaille tourbillonnante. Je m'écartai, essuyant la neige de mes yeux, puis je vis dans la pénombre Marjorie éveillée. Elle s'assit, épongeant avec son mouchoir de soie la neige restant sur mon visage.

— Il est bien tôt dans la saison pour une telle tempête.

— Nous avons un proverbe dans les montagnes, ma chérie. Il dit : ne te fie point à une promesse d'ivrogne, au chien d'un autre ou au temps quelle que soit la saison.

— Quand même, dit-elle, s'efforçant de formuler ma propre pensée, je *connais* ces montagnes. Le vent ne rage pas comme il devrait. La neige est trop humide pour la saison. Il y a quelque chose qui cloche. Une tempête, oui. Mais pas comme celle-là.

— Normale ou pas, je voudrais seulement qu'elle s'arrête.

Mais pour le moment, nous étions impuissants. Autant profiter du bonheur que nous offrait la tourmente en nous bloquant dans cette fermette. J'enfouis mon visage dans sa poitrine ; elle dit en riant :

— Tu n'es pas du tout fâché d'être retenu ici avec moi.

— J'aimerais mieux être avec toi à Arilinn, dis-je. Nous aurions une plus belle chambre de noces.

Elle m'entoura de ses bras. Il faisait si sombre que nous ne pouvions même pas voir nos visages, mais nous n'avions pas besoin de lumière. Elle murmura :

— Avec toi, je suis heureuse partout.

Nous étions maintenant exagérément doux l'un envers l'autre. J'espérais que le temps viendrait où nous pourrions nous embrasser

sans peur. Je savais que je n'oublierais jamais, tant que je vivrais, cette démente terrifiante qui nous avait possédés tous les deux, ni ces heures terribles et interminables où Marjorie avait sangloté avant de sombrer épuisée, dans la stupeur d'un sommeil de plomb, tandis que je me tournais et retournais à son côté, rongé par la peur qu'elle ne me fasse plus jamais confiance, ou qu'elle ne m'aime plus.

Cette peur-là s'était évanouie quelques heures plus tard, quand elle avait ouvert les yeux, encore assombris et meurtris dans son visage bouffi de larmes, et qu'elle m'avait impulsivement tendu les bras, en une caresse qui avait calmé mes craintes. Mais une peur demeurait : Cette folie pouvait-elle nous reprendre ? Pouvait-on jamais retrouver totalement la raison après avoir été touché par Sharra ?

Pour le moment, nous étions sans crainte. Plus tard, Marjorie se rendormit. J'espérais que ce repos prolongé l'aiderait à recouvrer ses forces après ces jours de voyage épuisants. Je m'éloignai nerveusement, continuant à observer la tempête. Plus tard, je le savais, il faudrait braver les rigueurs du dehors pour donner à nos chevaux le reste du grain et du fourrage.

Il y avait quelque chose de terriblement anormal dans cette tourmente. Elle me faisait penser au tour que Thyra avait fait avec la cascade. Non, c'était idiot. Nul être humain de bon sens n'aurait joué avec le climat pour des raisons personnelles.

Mais je l'avais pensé moi-même : pouvait-on retrouver totalement sa raison après avoir été touché par Sharra ?

Je n'osais même pas regarder dans ma matrice et chercher si vraiment il y avait quelque chose d'étrange dans cette trop longue tempête.

Tant que Sharra était déchaînée et rageait, cherchant à nous reprendre, ma matrice était inutile – pire qu'inutile, dangereuse, mortelle.

Je donnai à manger aux chevaux ; Marjorie dormait encore, alors je m'agenouillai pour allumer un feu avec le peu de bois qui nous restait. Nos provisions s'épuisaient, mais quelques jours de jeûne ne nous tueraient pas. Tout en mettant du grain à cuire pour le porridge, je me demandai si j'avais mis Marjorie enceinte. Je l'espérais, bien sûr, puis je me ressaisis, atterré. Miséricordieuses Evanda et Avarra, pas maintenant, pas maintenant ! Ce voyage était déjà assez dur pour elle. Je me sentais déchiré, ambivalent. Mon instinct le plus profond me faisait désirer qu'elle porte mon enfant, et pourtant, j'avais peur de ce que je désirais le plus.

Je savais ce qu'il fallait faire, naturellement. Le célibat est impossible dans les cercles de tour, sauf pour les Gardiennes, et il leur impose des épreuves inimaginables. Pourtant, la grossesse est

dangereuse pour les femmes travaillant dans les relais, et nous ne pouvons pas la laisser aller à terme. Je soupçonnais que Marjorie serait choquée et indignée si j'essayais de la protéger de cette façon. Je n'aurais pas voulu qu'elle pense autrement. Mais que pouvions-nous faire ? Au moins, nous pouvions en parler, honnêtement et ouvertement. Dans un sens comme dans l'autre, ce serait à elle de décider.

Derrière moi, Marjorie remuait spasmodiquement dans son sommeil et criait :

— Non ! Non ! Thyra, non...

Elle s'assit tout d'une pièce, portant les mains à sa tête, comme terrorisée. Je courus à elle. Elle sanglotait de frayeur, mais quand elle fut bien réveillée, elle ne put pas me dire ce qu'elle avait vu ou rêvé.

Était-ce Thyra qui faisait cela ? Je ne doutais pas qu'elle en fût capable, et maintenant, je n'avais plus aucune confiance en elle. Ni en Kadarin. Je me raidis contre la douleur de cette pensée. Nous avions été amis. Qu'est-ce qui les avait changés ?

Sharra ? Si les feux de Sharra pouvaient anéantir des années de discipline apprise à Arilinn, que ne pouvaient-ils pas faire faire à des télépathes sans formation ?

Marjorie dit, un peu peinée :

— Tu étais un peu amoureux de Thyra, non ?

— Je l'ai désirée, dis-je calmement, regardant les choses en face. Ce genre de chose est inévitable dans un cercle. Ce serait arrivé avec n'importe quelle femme capable de contacter mon esprit. Mais elle ne voulait pas de mon désir ; elle l'a repoussé. Moi, au moins, je savais que ce désir pouvait survenir. Thyra s'efforçait de ne pas en prendre conscience.

À quel point ce combat contre elle-même l'avait-il abîmée et déséquilibrée ? Avais-je aussi manqué à Thyra ? J'aurais dû mieux l'aider à regarder les choses en face, en pleine conscience. J'aurais dû nous obliger tous – tous – à être honnêtes les uns envers les autres, comme ma formation l'exigeait, surtout quand j'avais vu où nous entraînaient nos émotions incontrôlées – à la rage, à la violence et à la haine.

Nous n'aurions jamais pu contrôler Sharra. Mais si j'avais su plus tôt ce qui se passait parmi nous, j'aurais vu à quel point nous étions déformés, corrompus.

Je leur avais manqué à tous, mes parents, mes amis, parce que je les aimais trop et que j'avais hésité à les blesser en leur montrant ce qu'ils étaient.

L'expérience avait échoué, si noble qu'ait été le rêve de Beltran. Maintenant, il fallait à tout prix que la matrice de Sharra soit monitorée puis détruite. Mais que deviendraient ceux qui avaient été

assujettis à elle ?

La neige continua à tomber toute la journée et toute la nuit ; elle tombait encore au réveil le lendemain matin, tourbillonnant autour des bâtisses de pierre.

Je pensais que nous devions essayer de passer, sachant bien que c'était une folie. Les chevaux ne pourraient jamais se forcer un chemin dans les congères. Pourtant, si nous restions bloqués ici encore longtemps, ils n'auraient plus la force de nous porter car nous n'avions plus de fourrage.

Ce doit être l'après-midi suivant – les événements de cette époque se brouillent dans mon souvenir – que, m'éveillant en sursaut, j'entendis Marjorie crier dans son sommeil. La porte s'ouvrit brusquement et Kadarin se dressa sur le seuil, une demi-douzaine de gardes derrière lui.

Je saisis mon épée, mais en quelques secondes je fus désarmé, avec une horrible impression de répétition, et, malgré mon impuissance, je continuai à me débattre entre deux gardes. Marjorie s'était blottie dans un coin. Kadarin s'avança vers elle, et je me dis que s'il la maltraitait, je le tuerais ; mais il l'aida doucement à se relever et posa son propre manteau sur ses épaules, en disant :

— Folle enfant, ne savais-tu pas que nous ne pouvions pas vous laisser partir comme ça ?

Il la poussa vers deux gardes en disant :

— Emmenez-la dehors. Ne lui faites pas de mal, traitez-la avec douceur, mais ne la laissez pas s'évader ou vous en répondrez sur votre tête !

— Tu fais la guerre aux femmes maintenant ? m'écriai-je. Ne peux-tu pas régler ce différend avec moi, d'homme à homme ?

Il avait mon épée à la main ; il haussa les épaules et la jeta dans un coin.

— Et voilà pour tes joujoux des basses terres. Il y a longtemps que j'ai appris à livrer mes combats avec des armes plus sérieuses. Si tu crois que j'aurais pu faire du mal à Marjorie, c'est que tu es encore plus fou que je ne croyais. Nous avons besoin de vous deux.

— Crois-tu que je retravaillerai jamais avec toi ? Que le diable t'emporte, j'aime mieux mourir !

— Oh si, tu travailleras pour nous, dit-il, presque aimable. Et ça ne te servira absolument à rien de jouer les héros, mon ami.

— Qu'avez-vous fait ? Vous avez découvert que vous ne pouviez pas maîtriser Sharra tout seuls ? Qu'avez-vous détruit avant de vous en apercevoir ?

— Je n'ai pas de comptes à te rendre, dit-il, soudain brutal.

Je me débattis contre les hommes qui m'immobilisaient, tout en lançant contre lui un assaut mental meurtrier. On m'avait toujours dit

que la colère déchaînée d'un Alton peut tuer et j'avais acquis la discipline de ne jamais, *jamais* m'abandonner totalement à mon courroux. Maintenant pourtant...

Je donnai libre cours à ma rage, visualisant des mains sur la gorge de Kadarin, faisant pleuvoir sur lui ma fureur et ma haine déchaînées... Je le sentis frémir sous l'assaut, pâlir, s'effondrer à genoux...

— Vite, haleta-t-il d'une voix étranglée, assommez-le...

Un poing s'abattit sur ma mâchoire, la nuit fit irruption dans ma tête. Je sentis mon corps devenir flasque, affalé entre les deux gardes qui me soutenaient. Kadarin s'approcha pour me rosser lui-même, ses mains chargées de bagues martelant durement mon visage jusqu'au moment où je m'évanouis, sombrant dans des ténèbres rouge sang. Puis je réalisai qu'ils me traînaient dehors dans la neige ; le givre fondant sur mon visage me ranima un peu. Le visage de Kadarin flottait devant moi dans une brume de sang.

— Je ne tiens pas à te tuer, Lew. Viens sans faire d'histoires.

Ma bouche déchirée et sanguinolente articula péniblement :

— Tue-moi plutôt... quel courage de battre un homme immobilisé... par deux autres... Donne-moi deux hommes pour te tenir et moi aussi je te rosserai jusqu'à l'inconscience... déshonoré...

— Oh, épargne-moi tes momeries sur l'honneur, dit-il. Il y a longtemps que j'ai dépassé ces fariboles des Domaines. Mort, tu ne me sers à rien. Tu viendras avec moi de gré ou de force ; alors, choisis si tu préfères venir de ton plein gré, comme le garçon raisonnable que tu as toujours été et que tu redeviendras, ou si tu aimes mieux que ces gardes t'emportent, inconscient, après t'avoir passé à tabac ? Eux non plus n'aiment pas lever la main sur un homme sans défense. Ou, pour plus de facilité, faudra-t-il que je t'immobilise ?

Il tendit la main vers la matrice suspendue à mon cou.

— Non ! Non ! Pas ça ! hurlai-je, en un cri sauvage qui le fit reculer.

Puis, avec calme – et je n'ai jamais rien entendu de plus terrible que cette voix égale et grave –, il dit :

— Tu ne peux pas endurer ça une seconde fois, hein ? Je le ferai s'il le faut. Mais pourquoi ne pas nous épargner cette peine à tous les deux ?

— Tue-moi... plutôt... à la place.

Je crachai le sang qui m'emplissait la bouche et qui lui éclaboussa le visage. Sans se presser, il l'essuya de la main. Ses yeux étincelaient comme ceux d'un oiseau de proie, déments et inhumains. Il dit :

— J'espérais que tu t'épargnerais la dernière menace. Nascar, va trouver la fille dehors. Enlève-lui sa matrice. Elle la porte dans...

Je me débattis en le maudissant.

— Démon, suppôt de l'enfer ! Fais de moi ce que tu veux, mais laisse-la tranquille !

— Alors, viendras-tu sans plus résister ?

Vaincu, je hochai lentement la tête. Il sourit, d'un sourire satisfait et triomphant, et fit signe aux hommes de m'emmener. Je me laissai entraîner sans protester. Si moi, qui étais un homme solide, ne pouvais endurer ce tourment, comment aurais-je pu les laisser l'infliger à Marjorie ?

Les hommes nous poussèrent à travers les tourbillons de neige aveuglants. À une centaine de pas de la maison, passé le mur des arbres, la neige s'arrêta net, comme si on avait fermé un robinet ; la route, parfaitement dégagée, s'enfonçait dans la forêt verdoyante. Je considérai le paysage, incrédule. Kadarin hocha la tête.

— Thyra avait toujours eu envie de faire des expériences sur les tempêtes, dit-il, et celle-ci vous a immobilisés le temps qu'on vous rejoigne.

Ainsi, mon instinct ne m'avait pas trompé. Nous aurions dû continuer. J'aurais dû comprendre. Le désespoir s'empara de moi. Un hélicoptère nous attendait ; ils me hissèrent sur un siège, installèrent Marjorie sur l'autre. Ils lui avaient lié les mains avec son écharpe de soie, mais ne lui avaient fait aucun mal. Je tendis le bras pour lui toucher la main. Kadarin, se plaçant vivement entre nous, me saisit le poignet d'une main de fer.

Je me dégageai violemment, comme touché par la main d'un cadavre. J'essayai de rencontrer le regard de Marjorie. Ensemble, nous arriverions peut-être à le maîtriser...

— C'est inutile, Lew. Je ne peux pas te menacer et te battre jusqu'à Aldaran, dit Kadarin d'une voix neutre.

Fouillant dans sa poche, il en sortit un petit flacon rouge qu'il déboucha.

— Bois ça. Et ne perds pas de temps.

— Non...

— J'ai dit : bois. Et vite. Si tu t'arranges pour renverser ce liquide, je n'aurai pas d'autre choix que de vous arracher vos matrices ; d'abord celle de Marjorie, puis la tienne. Et c'est ma dernière menace avant exécution.

Regardant ces yeux inhumains – Dieux ! Cet homme avait été mon ami ! Savait-il seulement ce qu'il était devenu ? – je compris que nous étions tous deux sans défense entre ses mains. Vaincu, je portai la fiole à ma bouche et avalai le liquide rouge.

L'hélicoptère, le monde, s'évanouirent.

Et ne reparurent plus.

Je ne savais pas alors quelle drogue il m'avait donnée. Je ne suis

pas tout à fait sûr de l'avoir identifiée depuis. Je n'ai jamais su non plus ce qui était rêve et ce qui était réalité dans mes souvenirs des jours suivants.

Pendant longtemps, je ne vis rien, que le feu. Un incendie de forêt dans les montagnes au-delà d'Armida ; une pluie de feu sur Caer Donn ; la grande forme de flammes, étirant des bras irrésistibles et abattant les murs du Château Storn comme s'ils avaient été en carton. Un feu qui brûlait dans mes veines, faisait rage dans mon sang.

Une fois, je me trouvais debout au plus haut point du Château Aldaran, regardant une centaine d'hommes rassemblés en bas, et je sentis le feu flambant derrière moi, s'engouffrant en moi avec sa concupiscence et sa terreur sauvages. Je sentis les émotions brutes des hommes monter vers moi, debout, l'épée de Sharra dans les mains, déversant en moi leur peur, leur luxure, leur cupidité...

Redevenu l'enfant terrifié, j'étais debout entre les mains de mon père, attendant docilement le contact télépathique qui me donnerait mon héritage ou la mort. Je sentis la fureur monter en moi, rager en moi, et je laissai le feu le prendre. Il s'enflamma devant moi et brûla, brûla...

Je vis Régis Hastur, gisant dans un sombre refuge quelque part sur la route entre Aldaran et Thendara, et je sus qu'il avait échoué. Il était mourant, le corps convulsé dans les derniers spasmes de la mort, incapable de franchir le sombre seuil, vaincu, mourant, dévoré par les flammes...

Je sentis Dyan Ardaïs me saisir par-derrière, je sentis mon bras casser comme du verre entre ses mains, je sentis passer en moi son mélange de cruauté et de luxure. Vie tournant contre lui, je fis pleuvoir ma fureur sur ses épaules, et je le vis, incendié par ma haine, se consumer dans les flammes...

Une fois, j'entendis Marjorie sangloter avec désespoir ; je luttais pour reprendre connaissance, et je me retrouvai dans ma chambre du Château Aldaran, mais j'étais ligoté et chargé d'énormes poids. Quelqu'un m'ouvrit la bouche de force et y versa une autre dose de la drogue rouge, et je sombrai de nouveau dans ces rêves qui n'étaient pas des rêves.

J'étais debout, en haut d'un immense escalier, qui descendait plus bas, toujours plus bas, à l'infini, dans une fosse de feu infernal, et Marjorie était debout, la matrice de Sharra entre les mains, le visage pâle et inexpressif, et la matrice me brûla la main. En bas, les visages des hommes, levés vers moi, recommencèrent à projeter sur moi des flots et des flots d'émotions brutes, et je brûlais sans discontinuer dans un pandémonium de fureur et de luxure, je brûlais, je brûlais...

Une fois, j'entendis Thyra crier :

— Non, non, je ne peux pas, je ne veux pas.

Puis elle éclata en sanglots pathétiques. Même devant le lit de mort de son père, elle n'avait pas pleuré ainsi...

Et puis, sans transition, Marjorie fut dans mes bras, et je me jetai sur elle comme la première fois. Je la couvris de baisers frénétiques ; je plongeai dans sa tiédeur pour y couler à pic, brûlant de toutes les flammes de l'enfer, crépitant, boursoufflé, grillé, tentant d'assouvir d'un coup la rage et la concupiscence qui me tourmentaient sans trêve depuis des jours, des mois, des années, des éternités... J'essayai de me contenir, sentant qu'il y avait dans cette scène une dimension de *réalité* qui manquait aux autres illusions. J'essayai de crier, ça recommençait, la chose que je haïssais, la chose que je désirais... la chose que je n'osais pas voir – j'étais responsable, personnellement responsable de toute cette cruauté et de toute cette violence ! C'était ma propre haine, jamais reconnue, jamais acceptée, qu'ils utilisaient, en la canalisant à travers moi ! J'étais incapable de m'arrêter maintenant ; une frénésie terrible me secouait, me déchirait de ses serres impitoyables. Marjorie pleurait, impuissante, et je sentais sa souffrance brûler en moi, brûler, brûler... Des éclairs fulguraient dans mon corps, la foudre tombait en moi et hors de moi, un monde de luxure et de fureur se déversait dans mes reins... brûlait, brûlait...

J'étais seul. Je gisais sur mon lit, vidé, épuisé, désorienté. J'étais seul. Où était Marjorie ? Pas ici, Dieux merci, pas ici, pas ici ! Rien de tout cela n'avait été réel.

L'esprit et le corps en paix, je m'endormis, mais au loin, dans la nuit, quelqu'un pleurait...

CHAPITRE XXIII

— CETTE fois, ce n'est pas la maladie du seuil, *bredu*, dit Régis, levant les yeux de la matrice. Cette fois, je m'en sers normalement, mais je ne vois rien que le... la forme qui m'a frappé pendant mon voyage vers Aldaran. Le feu et la forme aux chaînes d'or. *Sharra*.

Danilo frissonna.

— Je sais, je l'ai vue aussi, dit-il.

— Au moins, cette fois, elle ne m'a pas frappé et laissé sans connaissance.

Régis renveloppa sa matrice. Elle ne lui donnait plus la nausée, mais affirmait énormément ses perceptions. Il aurait dû pouvoir contacter Kennard, ou quelqu'un à Arilinn, mais il n'y avait rien – rien que la grande forme enflammée, enchaînée qu'il savait être *Sharra*.

Oui, quelque chose de terrible se passait dans les montagnes.

— Je crois qu'à l'heure actuelle, tous les télépathes de Ténébreuse doivent être prévenus, Régis, dit Danilo. N'y a-t-il pas des guetteurs dans les tours pour surveiller ce genre de chose ? Inutile de te sentir coupable parce que tu ne réussis pas tout seul, sans avoir eu aucun entraînement.

— Je ne me sens pas exactement coupable, mais plutôt mortellement inquiet. J'ai essayé aussi de contacter Lew. Et je n'ai pas pu.

— Peut-être est-il en sécurité à Arilinn, à l'abri du champ de force.

Régis aurait bien voulu le croire. Il avait les idées claires, et il savait que la maladie du seuil ne reviendrait pas, mais la réapparition de *Sharra* le troublait profondément. Il connaissait des histoires de matrices incontrôlées, la plupart remontant aux Ages du Chaos, certaines plus récentes. Un nuage passa sur le soleil, et il frissonna de froid.

— Je crois que nous devrions repartir, si tu as fini, dit Danilo.

— Fini ? Je n'ai même pas commencé, dit-il avec tristesse, remettant sa matrice dans sa poche. On va repartir, mais laisse-moi manger quelque chose avant.

Il prit le morceau de viande séchée que Danilo lui tendait et se mit à manger. Ils étaient assis côte à côte sur un arbre abattu, pendant que leurs chevaux broutaient l'herbe rase à travers la neige fondante.

— Depuis quand sommes-nous en route, Dani ? J'ai perdu la notion du temps pendant ma maladie.

— Six jours, je crois. Nous ne sommes plus qu'à quelques jours de Thendara. Nous arriverons peut-être ce soir aux abords d'Armida, et je pourrai envoyer un message. Lew avait demandé aux hommes de Beltran de prévenir mon père, mais je n'ai pas confiance.

— Grand-père a toujours considéré le Seigneur Kermiac comme un homme d'honneur. Beltran est un bien étrange rejeton pour une telle famille.

— Il était peut-être parfaitement honnête avant de tomber entre les mains de Sharra, dit Danilo. Ou peut-être le règne de Kermiac a-t-il été trop long. Il paraît qu'un pays trop longtemps gouverné par des vieillards aspire au changement à tout prix.

Régis se demanda ce qui arriverait dans les Domaines, quand la régence de son grand-père prendrait fin et que la couronne passerait au Prince Derik Elhalyn. Le peuple exigerait-il le changement à tout prix ? Il se rappela le Conseil Comyn où lui et Danilo avaient été témoins de la lutte pour le pouvoir. Bientôt ils ne seraient plus témoins, mais acteurs. Le pouvoir était-il donc toujours mauvais, toujours corrupteur ?

Dani, comme lisant dans les pensées de Régis, dit :

— Beltran ne voulait pas simplement le pouvoir de changer les choses, il voulait tout un monde pour faire joujou avec.

Régis tendit la main, serra brièvement celle de Danilo et dit simplement :

— Sellons les chevaux, et puis on tâchera de faire en sorte qu'il n'obtienne pas ce monde pour faire joujou.

Ils allaient se mettre en selle quand ils entendirent un faible bourdonnement dans le ciel, qui s'amplifia bientôt jusqu'à un vrombissement assourdissant. Danilo leva les yeux ; sans un mot, lui et Régis tirèrent les chevaux à l'abri des arbres. Mais l'hélicoptère continua sa course, sans leur prêter la moindre attention.

— Ils n'ont rien à faire avec nous, dit Danilo quand l'appareil eut disparu. Sans doute une affaire de Terriens.

Il soupira de soulagement et dit en riant :

— Je n'en entendrai plus jamais un sans avoir peur !

— Quand même, le jour viendra où nous devrons nous en servir,

nous aussi, dit lentement Régis. Peut-être qu'Aldaran et les Domaines s'entendraient mieux s'il n'y avait pas dix jours de cheval entre Thendara et Caer Donn.

— Peut-être.

Mais Régis sentit Danilo se retirer et n'ajouta rien. Tout en chevauchant, il pensait que les Terriens étaient là, et que rien ne serait plus jamais comme avant leur arrivée, que cela leur plaise ou non. Ce que voulait Beltran n'était pas mauvais en soi. Mais il y avait sa façon de procéder. Régis trouverait un moyen moins dangereux.

Surpris et dégoûté, il réalisa le tour que prenaient ses pensées. Qu'avait-il à voir avec tout ça ?

Venant de Nevarsin, il avait parcouru cette route moins d'un an plus tôt, croyant qu'il n'avait pas le *laran* et qu'il était libre de renoncer à son héritage et de partir dans l'espace, de suivre les astronefs des Terriens jusqu'aux extrêmes limites de l'Empire. Il leva les yeux sur Liriel, violet pâle dans le ciel de midi, pensant qu'aucun Ténébran n'avait jamais posé le pied sur aucune de leurs propres lunes. Son grand-père lui avait promis de l'aider à partir dans trois ans s'il le voulait encore. Il tiendrait parole.

Encore deux ans à donner aux cadets et aux Comyn. Puis il serait libre. Pourtant, il se sentait accablé d'un poids invisible, alors même qu'il faisait des projets d'avenir.

Soudain, Danilo tira sur ses rênes.

— Des cavaliers, Seigneur Régis. Devant nous sur la route.

Régis le rejoignit et s'arrêta près de lui.

— Tu crois qu'il faut nous cacher ?

— Je ne pense pas. Nous sommes dans les Domaines, maintenant ; ici, vous êtes en sécurité, Seigneur Régis.

Régis haussa les sourcils à ce ton cérémonieux, réalisant soudain sa portée. Dans l'isolement des derniers jours, dans la détresse et le malheur, toutes les barrières humaines s'étaient effondrées ; ils n'étaient plus que deux jeunes gens du même âge, deux amis, deux *bredin*. Maintenant, revenus dans les Domaines et en présence d'étrangers, il redevenait l'héritier d'Hastur, et Danilo reprenait son rôle d'écuyer. Il accepta cette fatalité avec un sourire de regret, et laissa Danilo chevaucher à quelques pas devant lui. Regardant le dos de son ami, il se dit que Danilo était prêt à mourir pour lui et que ce n'était pas un vain mot.

Pensée terrifiante, qui n'aurait pourtant pas dû lui sembler ! si étrange. Tous les Gardes qui l'avaient escorté çà et là quand il était encore un enfant maladif, ou qui l'avaient accompagné à Nevarsin, avaient prêté maints serments de le protéger au prix de leur propre vie. Mais cela lui avait toujours paru un peu irréel, jusqu'au jour où Danilo, par amour et de sa libre volonté, lui avait fait spontanément la

même promesse. Il continua à chevaucher, avec la maîtrise apprise depuis l'enfance, mais il était parcouru de frissons. Etre Hastur, c'était donc cela ?

Maintenant, il voyait les cavaliers. Les premiers portaient l'uniforme vert et noir qu'il avait revêtu lui-même l'été passé. Des Gardes Comyn ! Et il y avait un autre groupe sans uniforme. Mais il n'y avait ni bannières ni étendards. C'était une troupe qui partait en guerre, ou du moins prête à se battre !

Des voyageurs ordinaires se seraient écartés pour leur faire place, mais Régis et Danilo se dirigèrent droit sur eux à un trot régulier. Le Garde de tête – Régis le reconnaissait maintenant, c'était le jeune officier Hjalmar – abaissa sa pique et lança le défi cérémoniel :

— Celui qui entre dans les Domaines...

Il s'interrompt, oubliant ses formules.

— Seigneur Régis !

Gabriel Lanart-Hastur le dépassa vivement, arrêta son cheval près de Régis et lui tendit les deux mains.

— Loué soit le Seigneur de la Lumière ! Tu es sain et sauf ! Javanne était folle d'inquiétude !

Régis réalisa que Gabriel avait dû se faire tancer vertement pour l'avoir laissé partir seul. Il lui devait des excuses. Mais ce serait pour plus tard. Les cavaliers les entourèrent ; il remarqua beaucoup de membres du Conseil Comyn, et d'autres qu'il ne reconnut pas. À leur tête, monté sur un grand cheval gris, chevauchait Dyan Ardaïs. Son visage fier et austère se détendit un peu à la vue de Régis, et il dit, de sa voix dure et pourtant musicale :

— Tu nous as fait une belle peur, mon cousin. Nous redoutions que tu sois mort ou prisonnier dans ces montagnes.

Son regard tomba sur Danilo et son visage se durcit, mais il dit d'une voix égale :

— Dom Syrtis, des nouvelles de vous sont parvenues à Thendara par l'intermédiaire des Terriens ; votre père a été prévenu que vous êtes sain et sauf.

Danilo inclina la tête et dit avec un froid formalisme :

— Je vous en suis très reconnaissant, Seigneur Ardaïs.

Régis sentit comme cette politesse lui était pénible. Il regarda Dyan avec quelque curiosité, surpris qu'il ait si vite communiqué ce message rassurant, se demandant pourquoi il n'avait pas au moins laissé ce soin à un subordonné. Puis il comprit. Dyan commandait cette troupe, et considérait comme son devoir de transmettre lui-même le message.

Quels que fussent ses défauts personnels, l'allégeance de Dyan aux Comyn passait avant tout, Régis le savait. Quoi qu'il fût, tout était subordonné à cela. Il n'était sans doute jamais venu à l'idée de Dyan

que sa vie privée pût affecter l'honneur des Comyn. C'était une pensée importune, et Régis essaya de l'écarter, mais elle n'en était pas moins vraie. Et, encore plus troublante, l'idée que si Danilo avait été un citoyen ordinaire et non un cadet, cela n'aurait vraiment eu aucune importance que Dyan l'eût bien ou mal traité.

À l'évidence, Dyan attendait une explication ; Régis dit :

— Danilo et moi avons été retenus prisonniers à Aldaran. Nous avons été libérés par Dom Lewis Alton.

Dyan tourna la tête, et Régis vit la litière tirée par des chevaux au centre de la colonne. Son grand-père ? Voyageant en cette saison ? Puis, avant même que Dyan ait parlé, avec ses sens curieusement affinés qu'il commençait seulement à maîtriser, il sut que c'était Kennard Alton.

— Ton fils est sauf, Kennard. Traître peut-être, mais sauf.

— Ce n'est pas un traître, protesta Régis. Lui aussi a été retenu prisonnier. Et il nous a libérés avant de s'évader.

Il s'abstint de révéler que Lew avait été torturé, mais Kennard le sut quand même : Régis ne savait pas encore se barricader convenablement.

Kennard écarta les rideaux de cuir et Régis vit ses mains enflées, son corps déformé. Ce qui le peina le plus, ce fut le souvenir de Kennard tel qu'il était autrefois à Armida, et tel que Régis l'avait vu dans le surmonde. Grand, droit et vigoureux, dressant ses propres chevaux par plaisir, commandant les hommes sur le front du feu avec la sagesse du meilleur des chefs, travaillant aussi dur que chacun d'eux. Les yeux brûlants de larmes retenues, il considéra cet homme qui avait remplacé son père. Mais il se ressaisit, et s'inclina du haut de son cheval sur la main infirme.

Kennard dit :

— Lew et moi, nous nous sommes séparés sur de dures paroles, mais je n'arrivais pas à croire qu'il avait trahi. Je ne désire pas la guerre avec le Seigneur Kermiac...

— Le Seigneur Kermiac est mort, mon oncle. Lew était son invité d'honneur. Mais après sa mort, Beltran et Lew se sont querellés. Lew a refusé...

Tranquillement, chevauchant près de la litière, Régis raconta tout ce qu'il savait jusqu'au moment où Lew avait supplié Beltran de renoncer à ses projets, et promis de demander l'aide du Conseil Comyn... et comment Beltran les avait traités ensuite. Kennard ferma les yeux en apprenant que Kadarin avait sauvagement battu son fils, mais Régis ne pouvait pas tricher. Kennard était télépathe, lui aussi.

Pour finir, il raconta leur libération par Lew et Marjorie et Kennard dit d'un air sombre :

— Nous espérons que Sharra demeurerait toujours à la garde des

forgerons. Tant qu'elle restait dormante, nous ne voulions pas les priver de leur déesse.

— Une sentimentalité qui va sans doute nous coûter cher, dit Dyan. Ce garçon s'est comporté avec plus de courage que je ne lui en croyais. Maintenant, la question est la suivante : quoi faire ?

— Tu dis qu'Arilinn vous a prévenus, mon oncle. Lew y est donc en sécurité ?

— Il n'est pas à Arilinn, et la Gardienne, qui l'a cherché, n'est pas parvenue à le trouver. Je crains qu'il n'ait été repris. La rumeur dit seulement que Sharra a été réveillée et fait rage dans les Hellers. Nous avons rassemblé tous les télépathes que nous avons pu trouver hors des tours, dans l'espoir d'arriver à la contrôler. Rien d'autre n'aurait pu me faire voyager en ce moment, ajouta-t-il, regardant ses mains et ses pieds enflés d'un air détaché, mais j'ai été formé dans une tour, et j'en sais sans doute plus sur le travail des matrices que n'importe quel télépathe vivant actuellement en dehors des tours.

Régis, qui chevauchait à son côté, se demanda si Kennard serait assez fort. Pourrait-il vraiment affronter Sharra ?

Kennard répondit à sa question silencieuse.

— Je ne sais pas, mon fils, dit-il tout haut, mais il faudra que j'essaye. J'espère seulement ne pas me trouver en face de Lew, s'il a été de nouveau assujetti de force à Sharra. C'est mon fils, et je ne veux pas le rencontrer en ennemi.

Son visage se durcit, douloureux mais résolu.

— Mais je le ferai s'il le faut.

Et Régis entendit ce qu'il ajouta mentalement : *Même si je dois le tuer cette fois.*

CHAPITRE XXIV

(Fin du récit de Lew Alton)

À ce jour, je n'ai jamais su ni été capable de deviner pendant combien de temps je fus sous l'influence de la drogue que Kadarin me faisait avaler. Il n'y eut pas de palier de transition, pas de période de vision brouillée ou imparfaite. Un jour, ma tête s'éclaircit soudain, et je me retrouvai assis dans un fauteuil de l'appartement royal d'Aldaran, enfilant tranquillement mes bottes. J'avais un pied chaussé, l'autre nu, mais aucun souvenir d'avoir enfilé la première botte ni de ce que j'avais fait avant ça.

Lentement, je portai les mains à mon visage. Mon dernier souvenir net était celui de la scène où j'avalais la drogue de Kadarin. Après ça, tout avait été flou, hallucinatoire, avec de faux souvenirs de haine et de luxure, de feu et de frénésie. Du temps avait passé, mais combien ? Je ne savais pas. Quand j'avais avalé la drogue, mon visage saignait, réduit en charpie par les poings de Kadarin. Maintenant, les chairs étaient encore sensibles, avec des cicatrices douloureuses au toucher, mais toutes les plaies étaient refermées et en voie de guérison. Une vive douleur à la main droite, où se trouvait la cicatrice de la brûlure matricielle remontant à ma première année à Arilinn, me fit grimacer. Je regardai ma paume sans comprendre. Depuis trois ans et plus, j'avais vu une cicatrice blanche de la taille d'une pièce de monnaie, vilain petit rond lisse entouré d'un petit bourrelet cicatriciel. Voilà ce que j'avais vu.

Maintenant... je fixai ma main, incrédule. La tache blanche avait été dévorée par une brûlure rouge, sanguinolente et purulente qui occupait la moitié de ma paume et me faisait souffrir le martyr.

Qu'est-ce que j'avais fait ? Tout au fond de moi, j'étais sûr d'être resté allongé dans cette chambre, en proie à des hallucinations.

Maintenant, j'étais levé et à demi vêtu. Que diable se passait-il ?

J'allai à la salle de bains et me regardai dans un grand miroir craquelé.

Le visage qui me regardait n'était pas le mien.

Mon esprit chancela un moment, à la frontière de la folie. Puis je réalisai lentement que les yeux, les cheveux, le front et le menton familiers étaient toujours là. Mais le visage lui-même n'était plus qu'un horrible réseau de plaies et de cicatrices, de boursouflures rougeâtres, d'ecchymoses noires et violacées. Une lèvre avait été tordue vers le haut et guérie en cette position, me fronçant et tirant la joue et me donnant un rictus permanent et hideux. Il y avait quelques fils gris dans mes cheveux ; j'avais énormément vieilli. Je me demandai soudain, affolé, s'ils avaient continué à me droguer pendant toutes les années où je vieillissais...

Je maîtrisai ma soudaine panique. J'avais encore les vêtements que je portais au moment de ma capture. Sales et fripés, mais non troués ni élimés. Il s'était écoulé le temps de guérir mes blessures, et de m'en faire de nouvelles, plus cette atroce brûlure à la main. Je me détournai du miroir avec un dernier regard sur mon visage ravagé. Si j'avais pu avoir quelque prétention à la beauté, elle s'était envolée à jamais. La plupart de mes blessures étaient cicatrisées, ce qui signifiait que mon apparence ne pouvait guère s'améliorer.

Ma matrice était revenue dans son sachet suspendu à mon cou ; la lanière coupée par Kadarin avait été remplacée par une cordelière de soie rouge. J'y portai la main pour la sortir, mais avant même que j'aie eu le temps de la découvrir, l'image flamba, brûla... *Sharra !* Je la lâchai ; frissonnant d'horreur.

Qu'était-il arrivé ? Où était Marjorie ?

Ou bien ma pensée l'avait appelée à moi, ou bien c'était son approche qui m'avait éveillé. Une fois de plus, j'entendis manœuvrer les verrous et elle entra, s'immobilisant aussitôt et me fixant avec une étrange terreur. Le cœur me manqua. Ce rêve, entre tous les rêves, avait-il été réalité ? Désespéré, je regrettai que nous ne soyons pas morts ensemble dans la forêt. Voir Marjorie me regarder avec terreur, c'était pire que la torture, pire que la mort...

Puis elle dit :

— Dieu soit loué ! Tu es réveillé cette fois, et tu me reconnais !

Et elle se jeta dans mes bras. Je la serrai fort contre moi, souhaitant ne plus jamais la lâcher. Elle sanglotait.

— C'est vraiment toi que je retrouve ! Pendant tout ce temps, tu ne m'as pas regardée une seule fois, seulement la matrice...

Je fus glacé d'épouvante. Ainsi, une partie de mes visions était vraie.

Je dis :

— Je ne me souviens de rien, Marjorie, de rien du tout depuis que Kadarin m'a drogué. Pour ce que j'en sais, je n'ai pas quitté cette chambre. Que voulais-tu dire ?

Je la sentis trembler.

— Tu ne te rappelles rien ? Pas même les forgerons, pas même l'incendie de Caer Donn ?

Mes genoux se dérochèrent sous moi ; je basculai sur le lit et dis d'une voix cassée :

— Je ne me rappelle rien, seulement quelques cauchemars...

Les implications de ses paroles me rendaient malade, Avec un violent effort, je contrôlai mes halètements et parvins à murmurer :

— Je le jure, je ne me rappelle rien, absolument rien. Quoi que j'aie fait... Par Zandru, dis-moi si je t'ai maltraitée ?

De nouveau, elle m'entoura de ses bras et dit :

— Tu ne m'as même pas *regardée* une seule fois. Et encore moins touchée. C'est pourquoi je ne pouvais pas continuer.

Sa voix mourut. Elle posa sa main sur la mienne. Je criai de douleur et elle la retira vivement en disant :

— Ta pauvre main !

Elle l'examina avec attention.

— Elle va mieux quand même, beaucoup mieux.

Si cette plaie représentait une amélioration, j'aimais mieux ne pas savoir ce que c'était avant. Pas étonnant que le feu ait flambé, crépité, fait rage interminablement dans mes cauchemars ! Mais, au nom de tous les diables de l'enfer, comment avais-je pu faire cela ?

Il n'y avait qu'une réponse. Sharra. Kadarin était parvenu d'une façon ou d'une autre à me mettre au service de Sharra. Mais comment avait-il pu se servir de mon cerveau pendant que ma conscience était ailleurs ? J'aurais juré que c'était impossible. Le travail des matrices exige une grande concentration volontaire... Je serrai les poings. La douleur fulgurant dans ma paume me les fit rouvrir lentement.

Il avait osé ! Osé voler mon esprit...

Mais comment ? *Comment* ?

Il n'y avait qu'une seule réponse, qu'une seule chose faisable : rassembler la rage, la révolte et la haine de mon esprit pendant que mon contrôle conscient était annihilé – et les canaliser à travers *Sharra* ! Toute ma rancœur, toutes les frénésies de mon inconscient, débarrassées de la discipline que je leur imposais, et projetées sur cette chose maléfique.

Il m'avait fait cela, pendant que ma conscience était neutralisée. À côté, le crime de Dyan n'était qu'une farce enfantine. Les ravages de mon visage, la brûlure de ma main, ce n'était rien, rien. Il avait volé ma conscience, il s'était servi de mes passions inconscientes, incontrôlées, refoulées... *Horrible !*

— Ils t'ont forcée à servir Sharra, toi aussi ? demandai-je à Marjorie.

Elle frissonna.

— J'aime mieux ne pas en parler, Lew, dit-elle, gémissant comme un chiot effrayé. Non, non, je t'en supplie. Simplement... contentons-nous d'être ensemble pour le moment.

Je la fis asseoir sur le lit à côté de moi et la pris doucement dans mes bras. J'avais des pensées sinistres. Elle effleura légèrement de ses doigts mon visage couturé, et je sentis l'horreur monter en elle quand elle toucha mes cicatrices. Je dis, ma voix s'étranglant dans ma gorge :

— Mon visage est-il... est-il donc si repoussant ?

Elle se pencha, posa ses lèvres sur mes cicatrices, et dit, avec cette simplicité qui, plus que toute autre chose, *était* pour moi Marjorie :

— Tu ne pourras jamais être laid à mes yeux, Lew. Je pensais seulement à ce que tu as dû souffrir, mon chéri.

— Heureusement, je ne me rappelle pas grand-chose, dis-je.

Combien de temps resterions-nous ainsi en tête à tête ? Je savais sans le demander que nous étions tous deux prisonniers maintenant, qu'il n'y avait plus aucun espoir d'évasion. C'était hors de question. Kadarin, semblait-il, pouvait nous forcer à faire n'importe quoi. *N'importe quoi !*

Je l'étreignis, en proie à une angoisse débilite. C'est alors, je crois, que j'ai pris pour la première fois conscience de ce qu'est l'impuissance, l'impuissance totale, authentique, terrifiante.

Je n'avais jamais recherché le pouvoir personnel. Même quand on me l'avait imposé, j'avais essayé d'y renoncer. Et maintenant, je ne pouvais même pas protéger cette jeune femme, mon épouse, de toutes les tortures, mentales ou physiques, que Kadarin voulait lui infliger.

Toute ma vie, j'avais été soumis, acceptant d'être gouverné, de discipliner ma colère, de maîtriser ma virilité, de baisser la tête sous tous les jougs dont on la chargeait.

Et maintenant, j'étais impuissant, pieds et poings liés. Ce qu'ils avaient fait, ils pouvaient le recommencer... Il m'aurait fallu de la force, et j'étais parfaitement désarmé...

Je dis :

— Ma bien-aimée, j'aimerais mieux mourir que te faire du mal, mais je *dois* savoir ce qui s'est passé. Comment se fait-il qu'il t'ait laissée venir ?

Maîtrisant ses sanglots, elle répondit :

— Je lui ai dit que s'il ne libérait pas ton esprit et ne nous permettait pas d'être ensemble, je me tuerais. Ça, je le peux toujours, il ne peut pas m'en empêcher. Et il sait que c'est vrai.

Je frémis jusqu'aux moelles. Elle poursuivit, d'une voix calme et égale, et, sachant quelle discipline elle avait dû s'imposer pour être

Gardienne, je sus ce que cela lui coûtait.

— Il ne peut pas contrôler la... la matrice, la *chose*, tout seul. Et s'il me drogue, il ne peut rien contrôler du tout. Il a essayé, mais ça n'a pas marché. Je dispose donc encore de cette prise sur lui. Il fera pratiquement n'importe quoi pour m'empêcher de me tuer. Et il fallait...

Ici, sa voix se brisa.

— ... il fallait que je te revoie conscient, que tu me reconnaisse, pour te demander...

— Kadarin sait-il que nous sommes devenus mari et femme ?

— J'ai essayé de le lui dire. Maintenant, je crois qu'il n'entend que ce qui l'arrange. Il est fou. D'ailleurs, ça n'aurait rien changé, il pense que ce sont des superstitions Comyn.

Elle se mordit les lèvres et ajouta :

— Et ça ne peut pas être aussi dangereux que tu le dis. Je suis toujours vivante, et en bonne santé.

Pas tellement, pensai-je, considérant sa pâleur et la coloration bleutée de la peau autour de sa bouche. Vivante, oui. Mais jusqu'à quand pourrait-elle endurer cela ? Kadarin se servirait-il d'elle sans aucun ménagement pour atteindre ses buts – quels qu'ils fussent maintenant dans sa folie – avant que son corps succombe ?

Savait-il seulement qu'il la tuait ? Avait-il seulement pris la peine de la faire monitorer ?

— Tu as parlé d'un incendie à Caer Donn... ?

— Mais tu y étais, Lew. Tu ne te rappelles vraiment pas ?

— Non. Seulement des fragments de rêves. Des cauchemars terribles.

Elle effleura ma vilaine brûlure à la main.

— C'est là que c'est arrivé. Beltran a lancé un ultimatum. Ce n'était pas son idée – il a essayé de l'éviter – mais je crois qu'il n'est plus qu'une marionnette entre les mains de Kadarin. Il a lancé un ultimatum, et les Terriens l'ont rejeté ; alors Kadarin nous a emmenés au point le plus haut de la ville, d'où on domine toute la cité et... oh, Dieu, Lew, c'était terrible, terrible, l'incendie a frappé la cité au cœur, les flammes montaient de partout, et les cris, les hurlements...

Elle s'abattit sur le lit et enfouit sa tête dans l'oreiller. Elle reprit, d'une voix étouffée :

— Je ne peux pas. Je ne peux pas te raconter. Sharra est terrible, mais le feu... je n'aurais jamais pensé, jamais imaginé... Et il a dit que la prochaine fois, ce seraient l'astroport et les vaisseaux !

Caer Donn. Notre magique cité de rêve. La cité que j'avais espéré voir transformée par la synthèse des sciences terriennes et des pouvoirs psi ténébrans. Brûlée, détruite, en ruines.

Comme nos vies... Et c'est Marjorie et moi qui avons fait ça.

— J'aurais dû mourir d'abord, cria-t-elle. Je mourrai plutôt que de recommencer à détruire ainsi !

Je la pris dans mes bras. Je voyais le sceau des Comyn imprimé dans ma chair quelques pouces au-dessus de ma terrible brûlure. Il n'y avait plus d'espoir pour moi maintenant. J'étais un traître.

Un instant, le temps se décala dans ma tête, j'étais à genoux aux pieds de la Gardienne d'Arilinn, et je disais : «... jure sur ma vie que les pouvoirs que je pourrai acquérir serviront uniquement au bien de ma caste et de mon peuple, jamais à des fins ou à des bénéfices personnels...»

J'étais parjure, doublement parjure. Je m'étais servi de mes talents innés et des talents acquis à la tour pour amener la ruine et la destruction sur ceux que j'avais juré de sauvegarder et protéger, en qualité de Comyn et en qualité de télépathe des tours.

Nous étions en rapport profond, Marjorie et moi. Elle me regarda, les yeux dilatés d'horreur, et protesta.

— Tu ne l'as pas fait volontairement, murmura-t-elle. Tu y as été contraint par la drogue et la torture...

— Ça ne change rien.

C'était ma propre rage, ma propre haine qu'ils avaient utilisées.

— Même pour sauver ma vie, même pour sauver *la tienne*, je n'aurais pas dû les laisser nous ramener ici. J'aurais dû l'obliger à nous tuer tous les deux.

Maintenant, il n'y avait pour nous plus d'espérance, plus d'échappatoire. Kadarin pouvait recommencer à me droguer, à me contraindre, et il n'y avait aucun moyen de lui résister. Ma propre haine, que j'ignorais moi-même, m'avait mis à sa merci, et il n'y avait plus d'espoir d'évasion.

Sauf dans la mort.

Marjorie... je la regardai, déchiré d'angoisse. Aucun espoir pour elle non plus. J'aurais dû forcer Kadarin à la tuer, tout de suite, dans la maison de pierre. Au moins, elle serait morte proprement, et pas comme maintenant, à petit feu, contrainte à tuer.

Elle tripota maladroitement sa ceinture et sortit une petite dague effilée.

— Je crois qu'ils ont oublié que j'avais ça, dit-elle avec calme. Est-elle assez aiguisée, Lew ? Suffira-t-elle pour nous deux ?

C'est alors que je craquai et m'écroulai contre elle, secoué de sanglots incontrôlables. Il n'y avait aucun espoir pour nous, je le savais. Mais qu'on en vienne à cette situation où Marjorie parlait d'une dague pour nous tuer du même ton qu'elle aurait demandé mon avis sur la couleur de ses fils de broderie – ça, je ne pouvais pas le supporter, cela dépassait ma résistance.

Quand je me fus un peu ressaisi, je me levai et allai à la porte.

— Nous allons la fermer de l'intérieur cette fois, dis-je tout haut. La mort, c'est une affaire privée.

Je poussai le verrou. Je n'espérais pas qu'elle tienne longtemps quand on viendrait nous chercher, mais alors, ça n'aurait plus d'importance.

Je revins au lit, ôtai les bottes que je m'étais retrouvé en train d'enfiler dans un but inconnu. Je m'agenouillai devant Marjorie, lui ôtant ses légères sandales. Je dénouai ses cheveux et l'allongeai sur le lit.

Je croyais avoir répudié les Comyn. Et maintenant, je mourais pour laisser Ténébreuse entre les mains des Comyn, seuls capables de préserver notre monde. Je pris un instant Marjorie dans mes bras.

J'étais prêt à mourir. Mais arriverais-je à la tuer ?

— Il le faut, murmura-t-elle, ou tu sais ce qu'ils me feront faire. Et ce que les Terriens feront à notre peuple après ça.

Elle ne m'avait jamais paru si belle, avec ses longs cheveux de flamme cascading sur ses épaules et scintillant dans la lumière. Elle éclata en sanglots. Je l'étreignis, si fort que je dus lui faire mal. Me serrant de toutes ses forces, elle murmura :

— C'est le seul moyen, Lew. Le seul moyen. Mais je ne voulais pas mourir, Lew, je voulais vivre avec toi, aller avec toi dans les basses terres, je voulais... je voulais porter tes enfants.

Jamais dans ma vie je n'avais connu pareille souffrance, rien qui égalât l'agonie de ce moment où Marjorie sanglotait dans mes bras en disant qu'elle voulait porter mes enfants. J'étais content d'abandonner la vie pour ne pas avoir à me rappeler cela ; j'espérais que les morts ne se souviennent pas...

Il nous fallait mourir pour faire échapper notre monde à la destruction. Je pris la dague. Eprouvant le tranchant du doigt, je laissai un peu de sang sur la lame et je fus irrationnellement heureux de la trouver aiguisée comme un rasoir.

Je me penchai et lui donnai un dernier baiser. Je dis en un souffle :

— J'essaierai de... de ne pas te faire souffrir, ma chérie...

Elle ferma les yeux et murmura en souriant :

— Je n'ai pas peur.

Je raffermiss ma main pour l'exécuter d'un seul coup, unique et indolore. Je voyais de petites veines puiser au creux de sa gorge. Dans quelques instants, nous reposerions en paix tous les deux. Et Kadarin pourrait se livrer aux pires...

Un spasme d'horreur me convulsa. Avec notre mort, disparaissait le dernier vestige de contrôle de la matrice. Kadarin assurément mourrait dans les feux de Sharra. Mais les feux ne s'éteindraient jamais. Sharra, désormais réveillée et furieuse, continuerait à faire

rage sur la planète, à consumer notre peuple, notre monde, tout Ténébreuse...

Quelle importance pour nous ? Les morts reposent en paix !

Et pour jouir nous-mêmes d'une mort indolore, nous laisserions les feux de Sharra anéantir notre monde ?

La dague me tomba des mains. Elle gisait près de nous sur les draps, mais elle aurait aussi bien pu être sur une de nos lunes. Je regrettais amèrement de ne pas pouvoir au moins donner à Marjorie cette mort indolore et rapide. Elle avait assez souffert. Il était juste que je vive assez longtemps pour expier ma trahison dans la souffrance. Il était injuste et cruel de faire partager cette horreur à Marjorie. Pourtant, sans son entraînement de Gardienne, je ne vivrais pas assez longtemps pour faire ce que j'avais à faire.

Elle ouvrit les yeux et dit d'une voix brouillée :

— N'attends pas, Lew. Tue-moi maintenant.

Lentement, je secouai la tête.

— Nous ne pouvons pas prendre cette voie facile, ma bien-aimée. Oh, nous mourrons. Mais nos morts doivent *servir*. Avant de mourir, nous devons détruire la matrice et refermer la porte cosmique donnant accès à Sharra. Il nous faudra entrer dans la matrice. Tu sais que nous n'avons aucune chance – absolument aucune – d'en ressortir vivants. Mais nous avons une chance de vivre assez longtemps pour refermer la porte et sauver notre monde de l'anéantissement par les feux de Sharra.

Toujours allongée, elle me regarda, les yeux dilatés par l'épouvante.

— J'aimerais mieux mourir maintenant, murmura-t-elle.

— Moi aussi, dis-je. Mais cette facilité n'est pas pour nous, ma précieuse.

Nous avons sacrifié le droit de nous appartenir.

Je regardai avec envie la petite dague, tranchante comme un rasoir. Lentement, Marjorie approuva de la tête. Elle prit la dague, la considéra avec regret, puis se leva, alla à la fenêtre et la jeta par l'entrebâillement. Elle revint se blottir contre moi et dit, essayant de maîtriser sa voix :

— Maintenant, je n'aurai plus de tentation.

Puis, les yeux encore humides, elle ajouta, avec un reste de son ancienne gaieté :

— Au moins, nous passerons une nuit ensemble dans un vrai lit.

Cette nuit pourrait-elle remplacer toute une vie ?

Peut-être. Si l'on sait que toute la vie ne dure qu'une nuit.

Je dis d'une voix rauque, la reprenant dans mes bras :

— Alors, n'en perdons pas une minute.

Nous n'avions guère la force, ni l'un ni l'autre, de nous livrer à

des prouesses amoureuses. Nous passâmes la plus grande partie de la nuit dans les bras l'un de l'autre, parlant parfois un peu, nous caressant le plus souvent en silence. Avec ma longue habitude de discipliner les pensées importunes ou dangereuses, je pus écarter à peu près complètement l'idée de ce qui nous attendait le lendemain. Ce que je regrettais le plus, ce n'était pas de mourir, mais de renoncer aux longues années de vie commune que nous ne connaîtrions jamais, de savoir que Marjorie ne verrait pas les collines entourant Armida, qu'elle n'y entrerait pas en jeune épousée. Vers le matin, elle pleura un peu sur l'enfant qu'elle n'aurait pas le temps de mettre au monde. Finalement, blottie dans mes bras, elle sombra dans un sommeil agité. Je restai éveillé, songeant à mon père, à mon fils à naître, à cette fragile étincelle de vie à peine allumée et déjà éteinte. Je regrettais que Marjorie en eût connu l'existence. Non, il était bon que quelqu'un le pleure, cet enfant, et moi, j'avais dépassé le stade des larmes.

Une nouvelle mort à porter sur mon compte...

Enfin, quand le soleil levant colora d'écarlate les sommets lointains, je m'endormis à mon tour. Par une grâce finale de quelque déesse inconnue, ce fut un sommeil sans mauvais rêves, sans cauchemars de feu, juste une obscurité bienheureuse, un repos paisible enveloppé dans les sombres voiles d'Avarra.

Je m'éveillai dans les bras de Marjorie. La chambre était inondée de soleil ; ses yeux dorés me contemplaient avec crainte.

— Ils vont venir nous chercher, dit-elle.

Je l'embrassai lentement, longuement, avant de me lever.

— Tant mieux, nous n'aurons pas longtemps à attendre, dis-je, allant tirer le verrou.

Par défi, je me mis en grande tenue, sortant de mon sac ma plus fine sous-tunique de soie, un justaucorps et des culottes de cuir doré. Un héritier Comyn ne va pas à la mort comme un droit commun qu'on va pendre ! Marjorie devait avoir eu la même idée, car elle avait revêtu sa plus belle robe de soie arachnéenne bleu pâle au décolleté profond. Renonçant à ses tresses habituelles, elle enroula ses cheveux au sommet de sa tête, et les attacha par un ruban. Elle était fière et belle. Gardienne, *comynara*.

Des serviteurs nous apportèrent le petit déjeuner. Elle les remercia en souriant, avec sa grâce habituelle, et je lui en fus reconnaissant. Pas trace sur son visage des larmes ni de la terreur de la veille ; nous gardions la tête haute et nous nous regardions en souriant. Mais nous n'osâmes parler ni l'un ni l'autre.

Ainsi que nous l'avions prévu, Kadarin entra comme nous nous partagions le dernier fruit du plateau. Je ne sais pas comment mon corps pouvait renfermer tant de haine. J'étais physiquement malade du désir de le tuer, du besoin de refermer mes mains sur sa gorge.

Et pourtant – comment exprimer cela ? – il ne restait rien à haïr. Je levai les yeux une seule fois et les détournai vivement. Il n'était même plus un homme, mais autre chose. Un démon ? Sharra sous forme humaine ? Le vrai Kadarin n'était plus là. Le tuer n'aurait pas arrêté la chose qui se servait de lui comme véhicule.

Un compte de plus à régler avec Sharra : cet homme avait été mon ami. Il ne serait pas seulement tué par la destruction de Sharra, il serait vengé également.

— Es-tu parvenue à le faire revenir à la raison, Marjorie ? dit-il. Ou dois-je de nouveau le droguer ?

En cachette, elle frôla ma main du bout des doigts. Il l'aurait remarqué autrefois, mais cette fois il ne le vit pas.

Je dis :

— Je ferai ce que tu me demandes.

Je ne pus me résoudre à l'appeler Bob, ou même Kadarin. Il n'était plus celui que j'avais connu.

Tout en enfilant les corridors, je regardai Marjorie. Elle était très pâle ; je sentais la vie vaciller en elle comme la flamme d'une chandelle. Sharra l'avait vidée, Sharra avait miné ses forces vitales presque à mort. Raison de plus de ne pas continuer à vivre. Etrange, je raisonnais comme si j'avais le choix.

On sortit sur le haut balcon dominant Caer Donn et l'astroport terrien. À un niveau inférieur, je les vis tous rassemblés, les visages que j'avais vu dans mes... fallait-il dire rêves ? Visions de drogué ? Prémonitions ? Il me semblait connaître ces hommes. Certains en haillons, d'autres richement vêtus, certains instruits et sophistiqués, d'autres abrutis et ignorants, certains même pas entièrement humains. Mais tous avec le même regard vitreux, brillant de la même intensité vague.

Sharra ? Leur impatience me brûlait, me déchirait, me ravageait.

Je baissai les yeux sur Caer Donn. Mon souffle s'étrangla dans ma gorge. Marjorie m'avait prévenu, mais aucune parole n'aurait pu me préparer à ce spectacle de destruction, de ruine et de désolation.

Je n'avais vu quelque chose d'approchant qu'après les grands incendies de forêts qui avaient ravagé les Monts de Kilghard près d'Armida. La ville était calcinée ; à de nombreux endroits, il ne restait pas pierre sur pierre.

Toute l'antique cité était dévastée, y compris une bonne partie de la Zone Terrienne.

Et j'avais joué un rôle dans ce désastre !

Je croyais connaître les dangers des grosses matrices. Regardant ce désert qui avait été une cité florissante, je réalisai que je ne savais rien du tout. Et j'étais responsable de toutes ces morts. Je ne pourrais jamais expier ni racheter. Mais peut-être, ah ! peut-être vivrais-je assez

longtemps pour mettre fin aux ravages.

Beltran était là, comme une incarnation de la mort. Rafe demeurait invisible. Je ne pensais pas que Kadarin aurait hésité à le détruire, lui aussi ; j'espérais seulement, avec une douleur profonde, que l'enfant était loin, en sécurité. Mais non, il n'y avait pas d'espoir. Si la matrice de Sharra était effectivement détruite, tous ceux qui avaient été assujettis à elle seraient détruits avec elle.

Kadarin déroulait le linge enveloppant l'épée qui contenait la matrice. Derrière lui, je vis Thyra, plongeant ses yeux dans les miens avec une haine inexprimable. Je l'avais blessée au-delà de l'admissible. Et, contrairement à Marjorie, elle n'avait pas accepté sa propre mort. Je l'avais aimée, et elle ne le saurait jamais.

Kadarin me mit l'épée en main. La matrice puisait à la jonction de la garde et de la lame, et lança dans ma main brûlée un éclair de douleur qui remonta dans mon bras et me donna la nausée. Mais je devais être en contact physique avec elle, et pas seulement en liaison mentale. Je sortis la matrice de l'épée et la posai dans ma main. Je savais que je ne pourrais jamais plus m'en servir, mais quelle importance ? Qu'importe une main brûlée à un cadavre ? J'avais été entraîné à supporter des douleurs aussi terribles, et celle-ci ne pouvait pas durer longtemps. Si seulement je pouvais, moi, durer le temps de faire ce que j'avais à faire...

Nous savons ce que tu tentes, Lew. Tiens bon et nous t'aiderons.

Tout mon corps frémit. C'était la voix de mon père !

Espoir cruel, déchirant. Il devait être très proche, sinon il n'aurait jamais pu m'atteindre à travers le puissant champ de force émis par la matrice de Sharra.

Père ! Père ! Une immense gratitude me submergea. Même si nous mourions tous, peut-être sa force ajoutée à la mienne nous aiderait-elle à vivre assez pour détruire cette chose. J'unis fermement mon esprit à celui de Marjorie, établis le contact à travers la matrice de Sharra, sentis l'ancien lien revenir à la vie : l'énorme force porteuse de Kadarin, Thyra, bête sauvage qui donnait au rapport des griffes, une sauvagerie, une frénésie de panthère. Et tout coulait à travers moi...

Ce n'était pas le cercle fermé de pouvoir comme autrefois. Levant la matrice, je sentis cette fois un flot puissant d'énergie traverser Kadarin, somme des émotions brutes des hommes dressés en contrebas : adoration, rage, colère, luxure, haine, destruction, et la puissance sauvage du feu qui brûlait, brûlait...

C'était cela que j'avais senti dans le rêve.

Marjorie était déjà entourée d'une auréole lumineuse. Lentement, à mesure que le pouvoir augmentait, se déversant dans mon esprit par le lien qui nous unissait, puis canalisé à travers moi sur Marjorie, je la vis commencer à changer, à acquérir hauteur, puissance et majesté. La

frêle jeune fille en robe bleue devenait peu à peu la grande déesse majestueuse, bras brandis vers le ciel, secouant allègrement ses flammes comme des tresses, des fontaines de feu...

Lew, tiens bon. Je ne peux pas faire cela sans ta coopération totale. Ce sera douloureux, tu sais que je peux te tuer, mais tu sais ce qui en dépend, mon fils...

La pensée de mon père, plus familière que sa voix. Et presque les mêmes paroles qu'il avait prononcées la première fois.

Je savais parfaitement où j'étais, debout dans le cercle de matrice de Sharra, en haut du Château Aldaran, dont la masse me dominait de toute sa hauteur. Marjorie perdit son identité et se fondit dans le brasier tout en continuant à le contrôler comme une jongleuse contrôle ses torches enflammées, plongea vers l'astroport qu'elle effleura d'un doigt de feu. Loin au-dessous de nous, une terrible explosion retentit : un astronef se désintégra et disparut dans les flammes. J'étais présent tout entier là où je me trouvais, mais j'étais en même temps dans la chambre de mon père à Armida, attendant, malade de peur – et de jubilation ! Je me projetai vers lui, avec une confiance téméraire et totale. *Vas-y ! Agis ! Termine ce que tu as commencé ! Mieux vaut mourir par ta main que par celle de Sharra !*

Je sentis alors le profond rapport concentré des Alton qui explosait en moi, se répandant dans toutes les parcelles de mon cerveau et de mon être, s'infiltrant dans mes veines. Ce fut une agonie telle que je n'en avais jamais connu, ce rapport *déchirant*, violent, traumatique, qui bousculait toutes les fibres de mon cerveau. Pourtant, cette fois, j'avais le contrôle de la situation. J'étais le point focal de toute cette puissance que je rassemblais, tressais dans ma main comme un câble de feu ardent. Ma main se consumait dans les flammes, mais je la sentais à peine. Kadarin, immobile, le corps arqué en arrière, recevait les flots d'émotions des hommes rassemblés en bas, les transformait en énergons et les concentrait sur moi qui les canalisais sur Sharra. Marjorie... Marjorie était quelque part au milieu de ce grand brasier, mais je voyais son visage, confiant, qui riait, sans peur. Je la regardai un instant, souhaitant pouvoir, ne serait-ce qu'une seconde, la libérer de Sharra, la revoir... pas le temps. Pas de temps pour ça. Je vis la déesse s'immobiliser pour frapper. Je devais agir maintenant, vite, avant d'être emporté dans ce tourbillon insensé de feu, d'écume, de hargne et de mort. En un dernier instant d'angoisse et de remords, je regardai une dernière fois dans les yeux aimants de mon père.

Je me raidis contre la terrible douleur de la main qui tenait la matrice. *Juste encore un peu. Juste un instant de plus*, dis-je à mon infernal tourment comme si c'était une entité vivante et séparée, *tu peux supporter cela un instant de plus*. Je me concentrai sur la nuit noire

et chancelante derrière la forme de feu, où, à la place des parapets et des tours du Château Aldaran, de vagues ténèbres naissaient dans le brouillard d'une trouée monstrueuse, trouée de feu, trouée de pouvoir, où *quelque chose* remuait, oscillait, s'enflait comme pour franchir le seuil. Une trouée, une porte. Je rassemblai toute la puissance des esprits concentrés, la force de mon père, la mienne, celle de Kadarin et celle de tous les croyants groupés derrière lui et déversant en lui toutes leurs émotions brutes et maléfiques...

Je rassemblai toute cette puissance, fondue en un câble de feu, un câble torsadé de forces, et je concentrai tout sur la matrice que j'avais en main. Je sentis une odeur de chair calcinée tandis que la matrice luisait, flambait, fulminait d'une flamme qui emplissait les mondes, la porte entre les mondes, les univers qui tanguaient et basculaient...

J'enfonçai la porte et j'y projetai tout ce feu. La forme rétrécit, mourut, dispersée, éteinte. Je vis Marjorie, chancelante, s'effondrer en avant ; je bondis sans lâcher la matrice, pour la prendre dans mes bras. Je l'entendis hurler tandis que le feu se retournait et flambait à travers sa chair. Je pris son corps défaillant dans mes bras, et, d'un dernier et puissant effort, je me projetai dans l'espace, dans le surmonde, *ailleurs*.

L'espace vacilla sous moi ; le monde disparut. Dans la grisaille informe, nous étions sans corps et sans douleur. Était-ce la mort ? Le corps de Marjorie était encore tiède, mais elle était inconsciente. Je savais que nous ne pouvions rester qu'un instant entre les mondes. Toutes les forces de l'équilibre me déchiraient, me ramenaient en arrière vers l'holocauste, la pluie de feu et la ruine du Château Aldaran, où les hommes qui venaient d'épuiser leurs pouvoirs s'effondraient et mouraient, noirs et consumés, comme si les feux s'étaient éteints. Retourner là-bas, vers les ruines et la mort ? Non ! *Non !* Une dernière révolte, un dernier reste de vitalité cria en moi *Non !* Et d'un dernier et puissant effort, me vidant de toute mon énergie, je nous projetai, Marjorie et moi, à travers la grande porte qui se refermait, et *échappai*...

Mes pieds prirent contact avec le sol. Le jour entra à flot à travers les rideaux d'une pièce claire et ensoleillée. Ma main me faisait souffrir le martyre, et Marjorie, évanouie dans mes bras, gémissait. La chose noire et recroquevillée qui avait été ma main serrait toujours la matrice. Je savais où j'étais : dans la salle la plus haute de la Tour d'Arilinn, à l'intérieur du voile protecteur. Une jeune fille, vêtue des blanches draperies des moniteurs psi, me regardait, les yeux dilatés. Je la connaissais ; elle était arrivée pendant la dernière année que j'avais passée à la tour. Je haletai :

— Lori ! Vite, la Gardienne...

Elle disparut, et je m'écroulai par terre avec soulagement, à demi

évanoui, près du corps inanimé de Marjorie.

Nous étions à Arilinn. En sécurité. Et vivants !

Je n'avais jamais été capable de me téléporter auparavant, mais, pour l'amour de Marjorie, j'y étais parvenu.

Je reprenais et reperdais conscience, une conscience mouvante comme un rideau gris. Je vis Callina Aillard, debout, qui me regardait, ses grands yeux gris pleins de douleur et de compassion. Elle dit avec douceur :

— C'est moi qui suis Gardienne ici maintenant, Lew. Je ferai ce que je pourrai.

La main isolée par le grand voile gris, elle tendit le bras, prit la matrice et la jeta vivement dans le champ de force d'un amortisseur télépathique. La vibration cessa et ce fut un instant de réconfort presque céleste, mais aussi la fin de l'anesthésie due à la concentration totale. J'avais cru que ma main me faisait souffrir le martyr, mais maintenant j'avais l'impression qu'on la dépouillait de sa peau et qu'on la plongeait dans du plomb fondu. Je ne sais pas comment je pus me retenir de hurler.

Je me traînai jusqu'au corps de Marjorie. Elle avait le visage convulsé, mais sous mes yeux, elle se détendit et reprit sa sérénité. Elle était évanouie et je m'en félicitai. Les flammes qui m'avaient brûlé la main et en avaient fait un moignon repoussant s'étaient retournées contre elle et avaient traversé son corps au moment où le feu de Sharra avait reflué vers la porte céleste. Je n'osais pas penser à ce qu'elle avait dû souffrir, à ce qu'elle devrait souffrir si elle survivait. Levant la tête, je regardai Callina d'un air suppliant, et je lus dans ses yeux ce que la compassion l'avait empêchée de me dire en paroles.

Callina s'agenouilla près de nous et dit avec une douceur que je n'avais jamais entendue dans une voix de femme :

— Nous essaierons de la sauver pour toi, Lew.

Mais je voyais ses courants d'énergie puiser de plus en plus faiblement. Toujours à genoux, Callina souleva Marjorie dans ses bras, lui soutenant la tête contre sa poitrine. Les traits de ma bien-aimée tressaillirent, revenant un instant à la vie et à la douleur ; puis ses yeux dorés se tournèrent vers moi, étincelants, fiers, triomphants. Elle sourit, murmura mon nom, et ferma les yeux. Callina baissa la tête en pleurant, et ses longs cheveux noirs tombèrent comme un voile de deuil sur le visage immobile de Marjorie.

Je me laissai sombrer dans l'inconscience, je laissai le feu de ma main s'emparer de tout mon corps. Peut-être que je pouvais mourir, moi aussi.

Mais l'univers tout entier ne voulut pas même m'accorder cette grâce.

ÉPILOGUE

TOUT en haut du Château Comyn, la Chambre de Cristal était le lieu de réunion le plus solennel pour le Conseil Comyn. Les murs translucides laissaient filtrer une lumière bleue et égale où scintillaient des rayons verts, violets et cramoisis aux endroits où la lumière traversait les prismes disposés partout dans le verre. On se serait cru au cœur d'un arc-en-ciel, pensa Régis, se demandant si l'endroit avait été choisi à dessein pour honorer le Légat. Et on ne pouvait douter que celui-ci eût l'air dûment impressionné. Rares étaient les Terriens admis à pénétrer dans la Chambre de Cristal.

— ... en conclusion, Seigneurs, je suis prêt à vous exposer les mesures prises pour faire appliquer le Pacte sur toute la planète, disait le Légat.

Régis attendit que l'interprète ait traduit ces paroles en *casta* pour les Comyn et autres nobles assemblés. Régis, qui savait le terrien standard et qui avait compris l'original, pensait au jeune interprète, Dan Lawton, le rouquin à moitié ténébran dont il avait fait la connaissance à l'astroport.

Lawton aurait pu se trouver de l'autre côté de la barrière, écoutant ce discours au lieu de le traduire. Régis se demanda s'il regrettait son choix. La réponse était facile à deviner : aucun choix n'est jamais totalement exempt de regrets. Et en cela, Régis pensait essentiellement à lui-même.

Il avait encore le temps. Son grand-père lui avait fait promettre de donner trois ans aux Comyn. Mais il savait que, pour lui, le délai était expiré.

Dan Lawton terminait la traduction du discours du Légat.

— ... tout individu atterrissant dans l'une quelconque des Cités du Commerce, que ce soit Thendara, Port Chicago ou Caer Donn quand elle sera remise en service, devra signer une déclaration sur l'honneur affirmant qu'il ne possède aucune arme terrestre, ou laisser

ces armes en dépôt dans la Zone Terrienne. Toutes les armes importées sur cette planète à l'usage des Terriens porteront une petite marque radioactive ineffaçable permettant de remonter en permanence jusqu'à elles et de les rappeler éventuellement.

Régis eut un petit sourire. Quelle rapidité dans la volte-face des Terriens, lorsqu'ils avaient découvert que le Pacte n'était pas conçu pour éliminer les armes terriennes, mais les dangereuses armes ténébranes. Ils les avaient suffisamment vues à l'œuvre la nuit de l'incendie de Caer Donn. Maintenant, ils ne demandaient qu'à honorer le Pacte, en échange de la promesse que les Ténébrans continueraient à l'observer.

Ainsi, Kadarin avait quand même accompli quelque chose. Au bénéfice des Comyn. Quelle ironie !

La séance fut brièvement suspendue après le discours du Légat, et Régis, sortant se dégourdir les jambes dans le couloir, se retrouva face à face avec Dan Lawton.

— Je ne vous avais pas reconnu, Seigneur Régis, dit le jeune Terrien. Je ne savais pas que vous aviez pris votre siège au Conseil.

— En fait, j'anticipe d'environ une demi-heure sur mon installation officielle, dit Régis.

— Cela signifie-t-il que votre grand-père va se retirer !

— Pas avant de nombreuses années, j'espère.

— Le bruit court...

Lawton hésita.

— Je ne suis pas certain qu'il soit à propos d'en parler en dehors des voies diplomatiques...

— Disons que je ne serai tenu à suivre les voies diplomatiques que dans une demi-heure, dit Régis en riant. L'une des choses que j'espère voir modifiées entre Terriens et Ténébrans est cette habitude de tout faire par la voie diplomatique. C'est votre coutume, pas la nôtre.

— Je suis assez ténébran pour m'en impatienter parfois. Donc, le bruit court qu'il y aurait une guerre avec Aldaran. Y a-t-il une parcelle de vérité là-dedans ?

— Absolument aucune, je m'empresse de le dire. Beltran a assez de problèmes sans ça. L'incendie de Caer Donn a détruit près de quatre-vingts ans de loyalisme envers Aldaran dans la population – et quatre-vingts ans de bons rapports entre Aldaran et les Terriens. La dernière chose qu'il désire, c'est une guerre avec les Domaines.

— Rumeur pour rumeur, reprit Lawton, il paraît que le dénommé Kadarin s'est volatilisé. Il a été vu dans les Villes Sèches, mais il en est parti. Nous avons mis sa tête à prix depuis qu'il avait quitté les Services Secrets Terriens il y a trente ans...

Régis tressaillit. Il n'avait vu Kadarin qu'une seule fois, mais il

aurait juré qu'il n'avait pas plus de trente ans.

— Nous surveillons les astroports, et s'il tente de quitter Ténébreuse, nous l'arrêterons. Personnellement, j'aurais plutôt tendance à dire : Bon débarras ! Plus vraisemblablement, il se cachera dans les Hellers le reste de sa vie naturelle. Si toutefois il y a quelque chose de naturel en lui.

La pause était terminée, et ils revinrent vers la Chambre de Cristal. Régis se trouva face à face avec Dyan Ardaïs, qui portait non les couleurs de son Domaine, mais le noir austère du deuil rituel.

— Seigneur Dyan – ou plutôt Seigneur Ardaïs, permettez-moi de vous présenter mes condoléances.

— Elles sont inutiles, dit Dyan d'un ton bref. Mon père n'avait déjà plus sa raison bien des années avant votre naissance, Régis. J'ai pris son deuil il y a si longtemps que j'ai oublié jusqu'au chagrin que j'ai pu en ressentir à l'époque. Il a été un mort pour moi pendant plus de la moitié de ma vie ; l'enterrement a été indûment retardé, c'est tout.

Il eut un sourire bref et sans joie.

— Mais formalisme pour formalisme, permettez-moi de vous présenter mes félicitations, Seigneur Régis, dit-il, une lueur amusée dans l'œil. Et je me doute qu'elles ne sont pas moins inutiles. Je vous connais assez pour savoir que vous n'éprouvez pas de plaisir particulier à siéger au Conseil. Mais nous sommes tous deux trop bien dressés à la courtoisie Comyn pour le dire.

Peut-être cette courtoisie était-elle une bonne chose, pensa Régis. Sans elle, comment Dyan et lui auraient-ils jamais pu se parler civilement ? Il ressentit une grande tristesse, comme s'il avait perdu un ami avant de l'avoir connu.

La garde d'honneur, commandée par Gabriel Lanart-Hastur, commençait à faire rentrer les Comyn ; les portes furent refermées et le Régent annonça la reprise de la séance.

— La question suivante à l'ordre du jour concerne le règlement de certaines questions d'héritage parmi les Comyn, dit-il. Seigneur Dyan Ardaïs, avancez-vous, je vous prie.

Dyan, en sombre habit de deuil, vint se placer au centre de l'arc-en-ciel.

— Votre père, Kyril-Valentine Ardaïs d'Ardaïs, étant mort, je vous mets en demeure de renoncer à l'état de Régent-Héritier du Domaine Ardaïs, et d'assumer celui de Seigneur Ardaïs, avec souveraineté sur le Domaine Ardaïs et tous ceux qui lui doivent fidélité et allégeance. Etes-vous prêt à assumer le gouvernement de votre peuple ?

— Je suis prêt.

— Déclarez-vous solennellement qu'à votre connaissance, vous avez les capacités d'assumer cette responsabilité ? Est-il quelqu'un

désirant contester votre droit au gouvernement de votre peuple, du peuple de tous les Domaines, du peuple de tout Ténébreuse ?

Combien d'entre nous peuvent-ils se déclarer eux-mêmes capables d'assumer cela ? se demanda Régis. Dyan fit la réponse rituelle.

— Je relèverai le défi s'il en est.

Gabriel, en qualité de Commandant de la garde d'honneur, vint se placer au côté de Dyan, tira son épée, et cria d'une voix forte :

— Est-il quelqu'un qui conteste la valeur et les droits de Dyan-Gabriel, Seigneur d'Ardais ?

Il y eut un long silence. Hypocrisie, pensa Régis. Formalité vide de sens. On ne relevait pas ce défi-là une fois tous les quarts de siècle, et même alors, on ne visait pas les capacités d'un héritier mais il s'agissait de querelles d'héritage ! Depuis quand personne n'avait-il sérieusement contesté ?

— Je conteste la souveraineté d'Ardais, lança une vieille voix, dure et stridente, des bancs des petits nobles.

Dom Félix Syrtis se leva et s'avança lentement jusqu'au centre de la salle. Il prit l'épée de la main de Gabriel.

Le visage pâle et calme de Dyan resta impassible, mais Régis remarqua que sa respiration s'était accélérée. Gabriel dit d'une voix égale :

— Pour quelles raisons, Dom Félix ?

Régis regarda vivement autour de lui. En sa qualité d'écuyer et garde du corps juré, Danilo était assis juste à côté de lui. Régis vit qu'il avait serré les poings. Il arrivait ce que Danilo avait toujours craint, si son père apprenait la vérité.

— Je conteste ses aptitudes à gouverner, dit Dom Félix, pour la raison qu'il a été l'instrument de la disgrâce et du déshonneur de mon fils quand celui-ci était cadet dans la Garde du Château. Je déclare la vendetta entre nos familles et je lui lance un défi solennel.

Comme frappés par la foudre, tous les assistants se taisaient. Régis perçut la pensée dédaigneuse de Gabriel Lanart-Hastur, qui avait baissé sa garde mentale un instant ; si Dyan devait se battre en duel pour tous les incidents de cette sorte, il se battrait au moins jusqu'au lendemain, encore heureux qu'il fût le meilleur escrimeur des Domaines. Mais il dit tout haut :

— Vous avez entendu le défi, Dyan Ardaïs, et vous devez le relever ou le refuser. Désirez-vous consulter quelqu'un avant de prendre votre décision ?

— Je refuse le défi, dit Dyan d'une voix égale.

Il n'y avait guère de précédent à un défi, mais encore beaucoup moins à un refus. Hastur se pencha et dit :

— Vous devez exposer vos raisons de refuser un défi solennel, Seigneur Dyan.

— Je le refuse, dit Dyan, pour la raison que l'accusation est justifiée.

Un murmure de stupéfaction parcourut l'assemblée. Un seigneur Comyn ne reconnaissait pas ce genre de choses ! Dans cette salle, pensa Régis, tout le monde devait savoir que l'accusation était vraie. Mais tout le monde savait aussi que Dyan allait relever le défi, tuer promptement le vieillard et repartir du bon pied.

Dyan n'avait fait qu'une pause très brève.

— L'accusation est vraie, répéta-t-il, et mon honneur n'a rien à gagner au meurtre légal d'un vieil homme. Car ce serait un meurtre. Que sa cause soit juste ou injuste, un homme de l'âge de Dom Félix n'a aucune chance équitable de le prouver devant un escrimeur de ma force. Et pour terminer, j'affirme que ce n'est pas à lui de me défier. Le fils, pour le compte duquel il me lance ce défi, est un homme, non un enfant mineur, et c'est lui, non son père, qui doit en justice me défier en cette affaire. Est-il prêt à le faire ?

Et il pivota vers l'endroit où Danilo était assis près de Régis.

Régis entendit son souffle s'arrêter.

Gabriel avait l'air secoué, lui aussi. Mais, comme le protocole l'exigeait, il fut obligé de demander :

— Dom Danilo Syrtis, êtes-vous prêt à lancer un défi au Seigneur Dyan Ardaïs en cette affaire ?

— Il est prêt, ou je le renierai, dit durement Dom Félix.

Gabriel le rabroua doucement.

— Votre fils est un homme, Dom Félix, non un enfant sous votre garde. Il doit répondre lui-même.

Danilo s'avança au centre de la salle et dit :

— Je suis écuyer juré du Seigneur Régis Hastur. Seigneur Régis, m'autorisez-vous à lancer le défi ?

Il était blanc comme un linge. Régis pensa avec désespoir que ce jeune fou n'était pas un adversaire à la hauteur de Dyan. Il ne pouvait pas rester là sans rien faire, et regarder Dyan assassiner Danilo pour assouvir sa rancœur une fois pour toutes.

Tout son amour pour Danilo se révoltait contre cet état de choses, mais devant le regard assuré de son ami, il sut qu'il n'avait pas le choix. Il ne pouvait pas protéger Dani. Il dit :

— Vous avez l'autorisation de faire ce que l'honneur exige, mon cousin. Mais vous n'avez aucune obligation de le faire. Vous avez juré d'être à mon service, et selon la loi, ce service a priorité sur tout autre. Vous avez donc également ma permission de refuser le défi sans que votre honneur en soit entaché.

Régis offrait à Danilo une échappatoire honorable s'il le désirait. De par l'immunité Comyn, il ne pouvait pas combattre Dyan à la place de Danilo. Mais il pouvait lui permettre de sauver la face.

Danilo s'inclina cérémonieusement devant Régis, évitant de le regarder. Il alla droit à Dyan, le regarda en face et dit :

— Je vous lance un défi, Seigneur Dyan.

Dyan prit une profonde inspiration. Il était aussi pâle que Danilo. Il dit :

— Je relève le défi. Mais, selon la loi, un défi de cette nature peut se régler, au choix de la personne défiée, par l'offre de compensations honorables. N'est-il pas vrai, Seigneur Hastur ?

Avec une confusion que Régis ressentit comme si elle avait été sienne, le vieux Régent répondit lentement :

— La loi vous donne effectivement cette option, Seigneur Dyan.

Régis, qui l'observait attentivement, vit Dyan porter la main à son épée presque machinalement. C'est ainsi que Dyan avait toujours réglé toutes ses disputes. Mais il se ressaisit et croisa les mains devant lui. Régis sentait, comme une peine amère, l'humiliation et la souffrance de Dyan, mais celui-ci reprit d'une voix dure et égale :

— Alors, Danilo-Felix Syrtis, je vous présente ici, devant mes pairs et mes parents, des excuses publiques pour le tort que je vous ai fait, pour avoir injustement et illégalement machiné votre disgrâce en vous provoquant volontairement à enfreindre les règlements des cadets et en abusant de mon *laran* ; et je vous propose toutes les compensations honorables à ma disposition. Cela mettra-t-il fin au défi et à la vendetta ?

Comme frappé par la foudre, Danilo semblait s'être métamorphosé en statue.

Pourquoi Dyan faisait-il cela ? se demandait Régis. Il aurait pu tuer Danilo légalement, impunément, et personne à l'avenir n'aurait pu lui reprocher quoi que ce fût !

Et soudain, qu'il ait reçu directement la réponse de Dyan ou de sa propre intuition, il sut : ils venaient tous de recevoir une leçon sur ce qui pouvait arriver aux Comyn s'ils abusaient de leurs pouvoirs. Il y avait à leur égard une désaffection générale dans la population ; et même dans leurs propres rangs, leurs propres fils se retournaient contre eux. Ce n'était pas seulement chez leurs sujets qu'ils devaient rétablir la foi en eux. Si leur propre parenté perdait confiance, ils perdaient tout. Un instant, Dyan regarda Régis en face, et il sut le reste, que Dyan lui transmit mentalement :

Je n'ai pas de fils. Je pensais alors qu'il importait peu que je transmette un nom sans tache. Mon père ne se souciait pas de ce que son fils pensait de lui, et je n'avais pas de fils à épargner.

Danilo était toujours pétrifié à la même place, et Régis percevait aussi ses pensées, troublées, incertaines : J'ai désiré si longtemps le tuer. Cela valait la peine de mourir. Mais j'ai prêté serment à Régis Hastur et, à travers lui, au service des Comyn. Dani prit une profonde

inspiration et s'humecta les lèvres avant de parler, puis il dit :

— J'accepte vos excuses et vos compensations, Seigneur Dyan. En mon nom et en celui de ma maison, je déclare la vendetta close et le défi retiré...

Il rectifia vivement :

— Le défi réglé.

La pâleur de Dyan faisait place peu à peu à une vive rougeur. Il dit d'une voix étranglée :

— Quelles amendes me demanderez-vous ? Désirez-vous que j'expose devant tous la nature du différend et de l'injustice ? C'est votre droit...

Régis se dit que Dani pouvait le faire ramper devant lui. Ainsi, il pouvait avoir sa vengeance, après tout.

Danilo dit avec calme :

— Cela n'est pas nécessaire, Seigneur Ardaïs. J'ai accepté vos excuses ; je laisse à votre honneur le soin de décider des compensations.

Puis il tourna les talons et alla reprendre sa place près de Régis. Ses mains tremblaient. Un avantage de plus à mettre au crédit du formalisme, pensa ironiquement Régis. Tout le monde savait ou devinait, et la plupart devinaient sans doute à côté. Mais maintenant, on n'aurait plus besoin d'en reparler.

Hastur prononça les formules consacrées confirmant le statut légal de Dyan, devenu Seigneur Ardaïs et souverain du Domaine Ardaïs. Il ajouta :

— La loi exige, Seigneur Ardaïs, que vous désigniez un héritier. Avez-vous un fils ?

Régis sentait à l'expression de son grand-père que le vieillard déplorait l'inflexibilité de ce rituel qui ne pouvait qu'ajouter à la douleur de Dyan. Douleur qui était aussi une souffrance pour toutes les personnes de la salle douées de *laran*. Il dit d'une voix dure :

— Le seul fils de mon sang, mon héritier légitime, a été tué il y a quatre ans dans une avalanche rocheuse à Nevarsin.

— Selon la loi des Comyn, l'informa Hastur bien que ce fût parfaitement superflu, vous devez désigner un héritier présomptif parmi vos parents les plus proches. Si vous engendrez un fils dans l'avenir, ce choix pourra être amendé.

Régis se rappela leur longue conversation à la taverne, et l'insouciance de Dyan concernant son manque d'héritier. Il n'était plus du tout insouciant, en ce moment. Son visage avait repris sa pâleur et son impassibilité. Il dit :

— Mon plus proche parent siège parmi les Terriens. Je dois d'abord lui demander s'il est prêt à renier cette allégeance. Daniel Lawton, vous êtes le fils unique de l'aînée des filles *nedesto* de mon

père, Rayna di Asturien, qui épousa le Terrien David Daniel Lawton. Etes-vous prêt à renoncer à votre citoyenneté de l'Empire et à jurer allégeance aux Comyn ?

Dan Lawton eut l'air stupéfait et ne répondit pas immédiatement, mais Régis sentit – et sut quand il parla une minute plus tard – que cette hésitation n'était qu'une courtoisie.

— Non, Seigneur Ardaïs, dit-il en *casta*, ma fidélité est déjà engagée et je ne la renierai pas. Et vous ne le voudriez pas ; l'homme capable de renier sa première allégeance reniera aussi la seconde.

Dyan s'inclina et dit avec une nuance de respect :

— Ce choix vous honore, mon neveu. Je demande au Conseil d'être témoin de ce que mon plus proche parent a renoncé à toutes prétentions sur mon Domaine et mes biens.

Il y eut un bref murmure d'assentiment.

— Je me tournerai donc maintenant vers celui qui est à mes yeux mon héritier privilégié, dit Dyan, d'une voix dure et inflexible. Ma parente la plus proche après l'autre était une autre fille *nedesto* de mon père ; la Gardienne de Neskaya a confirmé que son fils est en possession du don des Ardaïs. Sa mère était Melora Castamir et son père est Felix-Rafael Syrtis, qui est de sang Alton. Danilo-Felix Syrtis, de par votre sang Comyn et le don Ardaïs que vous possédez, je vous demande de prêter allégeance aux Comyn en qualité d'héritier du Domaine Ardaïs ; et je suis prêt à défendre mon choix contre tout homme qui voudra me lancer un défi, termina-t-il, les yeux flamboyants, embrassant la salle du regard.

Ce fut comme un coup de tonnerre. Ainsi, c'étaient là les compensations honorables de Dyan ! Régis ne sut jamais si cette remarque était la sienne ou celle de Danilo, qui s'avavançait vers Dyan, comme en état second.

Régis se souvint d'avoir pensé que Danilo aurait dû siéger au Conseil Comyn ! Mais ainsi ? Etait-ce Kennard qui avait manigancé cela ?

Dyan dit d'un ton solennel :

— Acceptez-vous, Danilo ?

Danilo tremblait, mais il dit, essayant de maîtriser sa voix :

— C'est... mon devoir d'accepte ! Seigneur Ardaïs.

— Alors, à genoux, Danilo, et répondez. Acceptez-vous de prêter allégeance aux Comyn et à ce Conseil, et de consacrer votre vie à les servir ? Jurez-vous de défendre l'honneur des Comyn dans toutes les justes causes, et de faire amende honorable dans les mauvaises ?

La voix de Dyan était grave, vibrante et musicale, mais à ce moment, il eut une défaillance.

— Me rendrez-vous... les devoirs d'un fils... jusqu'à ce qu'un fils de mon sang vous remplace ?

Soudain ému du tourment de Dyan, Régis se demanda lequel s'était vengé de l'autre. Il vit que Danilo pleurait intérieurement tandis que Dyan continuait d'une voix cassée :

— Jurerez-vous d'être... un fils loyal pour moi jusqu'à ce que je renonce au gouvernement de mon Domaine, par vieillesse, infirmité ou inaptitude, et de devenir le régent de mes terres sous l'autorité de ce Conseil ?

Dani garda le silence quelques instants, et Régis, en étroit rapport mental avec lui, savait qu'il essayait d'affermir sa voix. Finalement, il murmura, d'un ton presque inaudible :

— Je le jure.

Dyan se pencha, le releva et dit d'une voix ferme :

— Soyez tous témoins qu'il est mon héritier *nedesto* ; que personne n'aura jamais préséance sur lui ; et que cette déclaration ne pourra jamais être invalidée par moi, ni, en mon nom, par aucun de mes descendants.

Il lui donna une brève et très cérémonieuse accolade, en disant à voix basse, mais Régis l'entendit :

— Pour le moment, tu peux reprendre ton service juré, mon fils. Tu n'auras besoin de siéger parmi les Ardaïs qu'en cas d'absence ou de maladie de ma part. Tu devras assister à ce Conseil et tous ces débats devront t'être connus, car tu devras sans doute parfois me remplacer au pied levé.

Comme en rêve, Danilo retourna à sa place près de Régis, fier, la tête haute, et s'assit. Puis il craqua, posa sa tête dans ses bras sur la tablette devant lui, et pleura. Régis tendit la main, serra le bras de Danilo au-dessus du coude, mais il ne dit rien et n'essaya pas de le contacter mentalement. Certaines choses étaient trop douloureuses pour être partagées même avec un frère juré. Il pensa, avec une peine bizarre, que Dyan les avait rendus égaux. Dani était maintenant hériter d'un Domaine ; il n'avait plus besoin d'être l'écuyer ou le vassal d'un autre, ni de rechercher la protection de Régis. Et personne ne pouvait plus parler de disgrâce ni de déshonneur.

Il savait qu'il devait se réjouir pour Danilo, et il se réjouissait. Mais son ami ne dépendait plus de lui, et il ne savait plus où il en était.

— Regis-Rafael Hastur, Régent-Héritier d'Hastur, dit Danvan Hastur.

Encore sous le choc provoqué par Dyan, Régis avait complètement oublié qu'il devait lui aussi être confirmé devant le Conseil. Danilo leva la tête, le poussa doucement du coude et, en un murmure qu'on entendit à deux pas, dit :

— C'est *toi*, idiot !

Un instant, Régis craignit d'avoir le fou rire à ces mots. Seigneur

de la Lumière, pas ici ! Pas à cette cérémonie solennelle ! Il se mordit les lèvres et ne regarda pas Danilo, mais, en s'avancant au centre de la salle, il ne s'inquiétait plus de ce que deviendrait leur amitié. Il avait été fou de s'inquiéter.

— Régis-Rafael, dit son grand-père, quand vous aviez six mois, on vous a nommé Héritier présomptif d'Hastur. Maintenant que vous avez atteint l'âge d'homme, c'est à vous de confirmer votre acceptation ou votre refus de cette distinction, en pleine connaissance des devoirs qu'elle impose. La Gardienne de Neskaya a affirmé que vous êtes en pleine possession du *laran* et apte à recevoir le don Hastur le moment venu, Avez-vous un héritier ?

Il hésita, puis ajouta avec bonté :

— La loi stipule que, jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans, vous n'êtes pas obligé de jurer allégeance ni de désigner un héritier. On ne peut pas non plus vous obliger à vous marier avant cet âge.

Régis répondit avec calme :

— J'ai un héritier désigné.

Il fit signe à Gabriel Lanart-Hastur qui sortit dans le couloir et prit le corps potelé de Mikhaïl des bras d'une nurse. Gabriel l'apporta à Régis qui posa l'enfant au centre des lumières arc-en-ciel et dit :

— Soyez témoins que cet enfant est mon héritier *nedesto*, fils du sang des Hastur et connu de moi. C'est le fils de ma sœur Javanne, qui est fille de mon père et de ma mère, et de son conjoint légal *di catenas*, Gabriel Lanart-Hastur. Je lui ai donné le nom de Danilo Lanart-Hastur. À cause de son âge tendre, il n'est pas encore légal d'exiger de lui un serment solennel. Je lui demanderai seulement, comme c'est mon devoir de le faire : Danilo Lanart-Hastur, seras-tu pour moi un bon fils ?

On avait fait soigneusement répéter son rôle à l'enfant, mais, comme il se taisait, Régis se demanda s'il l'avait oublié. Puis il sourit et dit :

— Oui, je le promets.

Régis le souleva de terre et l'embrassa sur ses deux joues rebondies ; le petit lui jeta les bras autour du cou et lui rendit son accolade avec fougue. Régis ne put se retenir de sourire en le rendant à son père.

— Gabriel, dit-il, t'engages-tu à l'élever comme mon fils et non comme le tien ?

Le visage solennel, Gabriel répondit :

— Je le jure sur ma vie et sur mon honneur, mon cousin.

— Alors, emmène-le et éduque-le comme il convient à l'héritier d'Hastur, et que les Dieux te traitent comme tu traiteras mon fils.

Gabriel emporta l'enfant et Régis le suivit des yeux, se disant que sa propre vie aurait été plus heureuse si son grand-père l'avait

entièrement confié à la tutelle de Kennard, ou à quelque autre parent ayant des fils et des filles. Régis se jura de ne pas commettre la même erreur avec Mikhail.

Et pourtant il savait que l'affection lointaine de son grand-père et la dure discipline de Nevarsin avaient contribué à faire de lui ce qu'il était devenu. Kennard se plaisait à répéter : « Le monde va comme il veut, et non comme toi et moi voudrions qu'il aille. » Et malgré tous ses efforts pour ne pas suivre la route toute tracée pour un héritier Hastur, elle l'avait quand même amené là au moment voulu. Il se tourna vers le Régent, pensant avec chagrin que ce n'était pas indispensable, qu'il était encore libre. Il avait promis trois ans. Mais après cette cérémonie, il ne serait plus jamais vraiment libre.

Il rencontra les yeux de Danilo, et sentit que son regard affectueux et assuré lui donnait de la force.

Il dit :

— Je suis prêt à renouveler le serment, Seigneur Hastur.

L'émotion bouleversait le vieux visage du Régent. Régis sentait ses pensées, qu'il ne barricadait pas, mais Hastur prit la parole avec le contrôle que lui donnaient cinquante ans de vie publique :

— Vous avez atteint l'âge d'homme ; si c'est votre libre volonté, personne ne peut vous dénier ce droit.

— C'est ma libre volonté, dit Régis.

Pas son désir. Mais sa volonté, son choix. Son destin.

Alors, le vieux Régent quitta sa place, et vint se placer au centre des lumières prismatiques.

— À genoux, Regis-Rafael.

Régis s'agenouilla, sachant qu'il tremblait.

— Regis-Rafael Hastur, jurez-vous allégeance aux Comyn et à ce Conseil, et promettez-vous de consacrer votre vie à les servir ? Promettez-vous...

Il continua. Régis entendait les paroles à travers une brume douloureuse ; il ne serait plus jamais libre. Il ne regarderait plus jamais les grands vaisseaux en partance pour les étoiles en se disant qu'un jour il les suivrait jusqu'à ces mondes éloignés.

Ne plus jamais rêver...

— ... jurez-vous d'être pour moi un fils loyal jusqu'à ce que l'âge, l'infirmité ou l'incapacité me fasse renoncer à ma charge, et de servir alors en qualité de Régent-Héritier sous l'autorité de ce Conseil ?

Régis craignit un instant d'éclater en sanglots comme Danilo. Il attendit, maîtrisant son émotion, et dit enfin à voix haute et claire en relevant la tête :

— Je le jure sur ma vie et sur mon honneur.

Le vieillard se pencha, le releva, le serra dans ses bras et lui donna l'accolade. Ses mains tremblaient d'émotion, ses yeux brillaient

de larmes contenues. Et Régis savait que, pour la première fois, son grand-père le voyait en tant qu'individu autonome. Le spectre de son père n'était plus entre eux. Il ne voyait plus Rafaël. Il voyait Régis lui-même.

Soudain, il se sentit immensément seul. Il lui tardait que le Conseil se termine. Il retourna à sa place. Danilo respecta son silence, ne le regarda pas, ne lui parla pas. Mais il savait que Danilo était là, et cela le réchauffa un peu, malgré son impression de froid et de solitude intérieurs.

Hastur avait maîtrisé son émotion. Il dit :

— Kennard, Seigneur Alton.

Kennard boitait toujours beaucoup, et il semblait las et épuisé, mais Régis fut content de le revoir sur ses pieds.

— Seigneurs, je vous apporte des nouvelles d'Arilinn, dit-il. Il y a été déterminé que la matrice de Sharra ne peut être ni monitorée ni détruite actuellement. Jusqu'à ce qu'on puisse trouver un moyen de l'inactiver totalement, il a été décidé de l'envoyer hors-planète, où elle ne pourra pas tomber entre de mauvaises mains et ne pourra pas causer ses ravages spécifiques.

— Cela aussi n'est-il pas dangereux, Kennard ? dit Dyan. Si la puissance de Sharra est éveillée ailleurs...

— Après de longues discussions, nous avons décidé que c'était la solution la plus sûre. À notre avis, il n'y a pas de télépathes dans l'Empire capables de s'en servir. Et à des distances interstellaires, elle ne pourra pas tirer des forces des régions activées autour d'Aldaran. Maintenant, même les forgerons ne pourraient pas la contenir. Hors-planète, elle restera sans doute dormante jusqu'à ce qu'on trouve une solution pour la détruire.

— C'est risqué, dit Dyan.

— *Tout* est risqué tant qu'une matrice de cette puissance reste active où que ce soit dans l'univers, dit Kennard. Nous pouvons seulement faire au mieux avec les outils et les techniques dont nous disposons.

Hastur dit :

— Allez-vous l'emmener vous-même hors-planète ? Et votre fils ? Il a été au moins partiellement responsable de son utilisation...

— Non, dit soudain Danilo, et Régis réalisa que Danilo avait maintenant autant de droit que quiconque de prendre la parole au Conseil. Il a refusé toute participation à ses abus, et a enduré la torture en essayant de les prévenir !

— Et, dit Kennard, il a risqué sa vie et a bien failli la perdre pour l'emmener à Arilinn et rompre le cercle de la destruction. S'il n'avait pas risqué sa vie – et si sa femme n'avait pas sacrifié la sienne –, Sharra ferait toujours rage dans les montagnes et aucun de nous ne

serait là en train de discuter tranquillement pour savoir qui siégera au Conseil après nous !

Soudain, la colère des Alton l'emporta contre toute l'assistance.

— Savez-vous le prix qu'il a payé pour vous autres Comyn qui l'avez toujours méprisé et dédaigné, sans qu'un seul d'entre vous, un seul, par tous les diables, ne s'informe s'il vivra ou mourra ?

Régis se sentit comme écorché vif par la douleur de Kennard. On l'avait envoyé à Neskaya, mais il aurait quand même pu s'arranger pour demander des nouvelles.

Kennard dit durement :

— Je viens vous informer que je l'emmène sur Terra, où il pourra sans doute recouvrer la santé et, peut-être, sauver sa raison.

— Kennard, selon la loi des Comyn, vous et votre héritier ne pouvez pas vous rendre hors-planète en même temps.

Kennard regarda Hastur avec une insolence non dissimulée et dit :

— Au diable la loi des Comyn ! Qu'ai-je gagné à l'observer, que m'ont gagné mes dix ans de Conseil ? Essayez donc de m'arrêter, par l'enfer ! J'ai un autre fils, mais je ne repasserai pas par toutes ces momeries. Vous avez accepté Lew, et regardez le bien que ça lui a fait !

Sans la moindre formule d'adieu, il tourna les talons et sortit de la Chambre de Cristal.

Régis se leva vivement et sortit derrière lui, suivi de près par Danilo. Il rattrapa Kennard dans le couloir. Kennard pivota vers lui tout d'une pièce, toujours courroucé, et s'écria :

— Mille tonnerres, qu'est-ce que...

— Comment va Lew, mon oncle ? Comment va-t-il ? J'ai été à Neskaya et je n'ai pas pu... ne me mets pas dans le même sac que les autres, mon oncle.

— Comment veux-tu qu'il aille ? dit Kennard, encore agressif, mais un peu radouci. Pas très bien, Régis. Tu ne l'as pas vu depuis qu'on l'a ramené d'Arilinn ?

— Je ne savais pas qu'il allait assez bien pour voyager.

— Il ne va pas bien. Nous l'avons ramené d'Arilinn dans un avion terrien. Peut-être qu'ils pourront sauver sa main, mais ce n'est pas sûr.

— Vous allez sur Terra ?

— Oui, nous partons dans l'heure. Je n'ai pas le temps de discuter avec notre maudit Conseil, et je ne veux pas qu'on tracasse Lew.

Malgré le ton furieux, Régis savait que c'était le désespoir, non l'hostilité, qui durcissait la voix de Kennard. Il essaya de se barricader contre ce chagrin sans fond. À Neskaya, on lui avait enseigné les techniques de base permettant de protéger son esprit des assauts extérieurs. Il n'avait plus l'impression d'être totalement vulnérable, totalement nu. Maintenant, il pouvait supporter la présence de Dyan,

et même avec Danilo, ils n'avaient plus besoin d'abaisser leurs barrières à moins que tous deux ne le désirent.

— Mon oncle, Lew et moi sommes amis depuis ma plus tendre enfance. Je... j'aimerais aller lui dire adieu.

Kennard le considéra quelques secondes avec suspicion, et dit enfin, d'une voix mal assurée :

— Alors, suis-moi. Mais ne viens pas me faire des reproches s'il ne veut pas te parler.

Régis ne put s'empêcher d'évoquer sa dernière visite aux appartements Alton, avec Kennard et son grand-père. Et la visite précédente. Aujourd'hui, Lew était assis sur un banc devant la cheminée. Exactement comme le soir où Régis lui avait demandé d'éveiller son *laran*.

— Lew, veux-tu parler avec Régis ? dit Kennard avec douceur. Il est venu te dire au revoir.

Les barrières mentales de Lew étaient abaissées, et Régis perçut le mouvement instinctif de rejet : *je ne veux voir personne en ce moment*. Ce fut comme un coup, qui fit chanceler Régis. Mais il se raidit contre le choc et dit doucement :

— *Bredu...*

Lew se retourna, et Régis eut un mouvement de recul devant ce visage devenu hideux. Depuis qu'ils s'étaient séparés, quelques semaines plus tôt, Lew avait vieilli de vingt ans. Son visage n'était plus qu'un réseau de cicatrices et de plaies en voie de guérison, où la souffrance avait creusé des rides profondes ; et les yeux étaient ceux d'un homme ayant vu des horreurs insoutenables. Il avait un bras en écharpe, une main grossièrement pansée. Il essaya de sourire, mais se ne fut qu'une grimace.

— Désolé. J'oublie tout le temps que je suis devenu un croque-mitaine qui fait peur aux enfants.

— Je ne suis plus un enfant, Lew, dit Régis.

Il parvint à s'isoler mentalement de la douleur et du désespoir de son ami et poursuivit avec calme :

— Je suppose que tes cicatrices s'atténueront.

Lew haussa les épaules. Régis le considéra avec gêne ; maintenant qu'il était là, il ne savait plus trop pourquoi il était venu. Lew était mort à tous contacts humains et entendait le rester. Tout contact plus proche entre eux, toute tentative pour réveiller leur ancienne affection ne ferait qu'ouvrir une brèche dans son indifférence apaisante, et ranimer ses souffrances. Plus vite il s'en irait, mieux ça vaudrait.

Se résignant à la situation, il fit une révérence cérémonieuse.

— Alors, bon voyage, mon cousin, et encore meilleur retour.

Il s'éloigna à reculons, heurtant Danilo dont la main se referma sur son poignet, ce qui les mit aussitôt en rapport télépathique. Aussi

clairement que si son ami avait parlé tout haut, Régis perçut l'intensité de sa détresse :

Non, Régis ! Ne te ferme pas, ne t'isole pas de lui ! Ne vois-tu pas qu'il est en train de mourir intérieurement, enfermé en lui-même à l'écart de tous ceux qu'il aime ? Il doit savoir que tu sais ce qu'il souffre, qu'il ne t'inspire pas de répulsion ! Je n'arrive pas à l'atteindre, mais toi, tu te peux parce que tu l'aimais, et tu le dois, avant qu'il ne rabaisse la dernière barrière qui l'isolera de tous à jamais. C'est sa raison qui est en jeu, peut-être sa vie !

Régis hésita, horrifié. Puis il réalisa douloureusement que cela aussi faisait partie du fardeau de l'héritage : accepter d'affronter tout ce qui pouvait survenir dans un esprit humain, sans jamais le trouver insupportable, accepter de partager la souffrance de l'autre, quelle qu'elle soit. Il savait cela tout enfant, avant que son *laran* soit pleinement éveillé. À l'époque, il n'avait ni peur ni honte, parce qu'il ne pensait pas du tout à lui-même, seulement à Lew qui avait peur et souffrait.

Il lâcha la main de Danilo et fit un pas vers Lew. Une pensée fulgura dans son esprit, inattendue, et, lui sembla-t-il, déplacée : un jour, comme tous les télépathes de sa caste l'avaient toujours fait, il s'enfoncerait, avec la femme portant son enfant, dans les profondeurs de l'agonie, aux extrêmes frontières de la mort, et il serait capable de le supporter, par amour. Et, par amour, il pouvait supporter aussi cette situation. Il s'approcha de Lew qui, de nouveau, avait baissé la tête.

— *Bredu*, dit Régis.

Et, se haussant sur la pointe des pieds, il le serra dans ses bras, lui ouvrant tout grand son esprit, encaissant de plein fouet le choc du rapport télépathique.

Chagrin. Deuil. Choc produit par une perte, une mutilation. Souvenirs de torture et de terreur. Et par-dessus tout, culpabilité, terrible culpabilité d'être encore vivant, vivant alors que celle qu'il avait aimée était morte...

Un instant, Lew s'efforça de repousser Régis, de rompre le rapport. Puis, tremblant d'émotion, il prit une longue inspiration, et, levant son bras valide, serra Régis contre lui.

... tu te rappelles maintenant. Je sais, je sais, tu m'aimes, tu n'as jamais trahi cet amour...

— Au revoir, *bredu*, dit-il d'une voix tranchante et douloureuse qui pourtant fit moins mal à Régis que son ton cérémonieux de tout à l'heure. Si les Dieux le veulent, nous nous revenons. Et dans le cas contraire, qu'ils te protègent.

Il lâcha Régis, et celui-ci sut qu'il ne pouvait rien faire de plus pour le moment. Personne ne pouvait. Mais peut-être avait-il contribué à laisser une porte entrouverte pour que Lew se souvienne qu'outre La souffrance, la douleur, la culpabilité et le remords, il y avait aussi de l'amour dans le monde.

Puis, ayant lui-même renoncé à son espoir et à ses rêves et de par la souffrance qu'il en éprouvait encore, il offrit le seul réconfort en son pouvoir et le dédia à son ami comme un cadeau :

— Mais tu as un autre monde devant toi, Lew. Et tu es libre d'aller dans les étoiles.

FIN

[1] En français dans le texte.